VOYAGE
EN ABYSSINIE

ÉXECUTÉ DE 1862 A 1864



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1



VOYAGE

EN

ABYSSINIE

EXÉCUTÉ DE 1862 A 1864

PAR

GUILLAUME LEJEAN



PARIS
HACHETTE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

Le lecteur trouvera, dans le courant de cet ouvrage, l'exposé des circonstances qui m'ont permis de voir l'Abyssinie en 1863, et surtout d'en sortir avant les graves complications qui ont amené la fin tragique de Théodore II. Mon récit est un voyage purement géographique, destiné principalement à accompagner l'atlas détaillé que j'ai dressé d'une portion de l'Abyssinie centrale. J'aurais pu l'accroître notablement, soit par des détails biographiques sur Théodore, soit par des développements politiques qui sont la tentation et l'écueil de l'écrivain-voyageur : mais le lecteur curieux des uns et des autres peut les trouver dans un petit livre que j'ai publié il y a quatre ans. Du reste, l'anarchie qui a suivi la chute méritée du négus a fait disparaître tout vestige de l'essai d'organisation politique qu'il avait inauguré et que j'ai trouvé en vigueur lors de mon arrivée dans ce pays : tout ce que j'aurais donc à dire là-dessus n'aurait aujourd'hui qu'un intérêt rétrospectif, partant assez contestable.

J'ai cru devoir faire suivre ce récit d'une rapide esquisse de l'histoire de l'Abyssinie avant le seizième siècle. C'est la période obscure de l'histoire de ce pays, et jusqu'ici les rares auteurs qui s'en sont occupés se sont à peu près bornés à compiler les chroniques indigènes, sans essayer de relier cette histoire à celle

des pays voisins, contrôle assez fastidieux, mais qui seul peut introduire quelque critique dans ces sujets obscurs. C'est ce que j'ai tenté dans cet essai fort incomplet, qui pourra avoir son utilité en attendant l'œuvre d'une plume plus compétente. Si j'ai arrêté mon travail à la fin du quinzième siècle, c'est que cette date est pour l'Abyssinie le commencement de son histoire moderne, grâce à l'arrivée des Portugais et à des relations suivies avec l'Europe. Des missions diplomatiques, militaires, religieuses, suivies de l'établissement des jésuites en Abyssinie, ouvrirent une ère nouvelle durant laquelle l'empire des négus devint aussi connu des Occidentaux que la Turquie ou l'Égypte. L'histoire des hatzé, pendant les deux siècles qui ont suivi le voyage de Covilhan, a été souvent écrite avec détail par des auteurs dont les œuvres sont bien connues, et elle sort complétement du cadre de cette étude, dont je n'ai voulu faire, à vrai dire, qu'une introduction critique à l'histoire de l'Abyssinie. Je termine donc en exprimant le vœu que l'étude approfondie des archives du Portugal (surtout de celles d'Evora) permette de reprendre à fond l'histoire de cette période intéressante, que n'ont épuisée ni le livre savant de Ludolf, ni le récit parfois superficiel et passionné de Bruce, que ses défauts plus que ses qualités ont popularisé dans le public.

Plouégat-Guerrand, 25 février 1870.

VOYAGE

EN ABYSSINIE

I

Entrée en Abyssinie : Voehnè, séjour et départ. — Tchelga : inhospitalité des indigènes. — Visite au belambras Guelmo. — Aspect général de la contrée Djenda. — L'Arno-Garno : légendes. — Tisbha et ses voleurs : Le Reh et son démon. — Arrivée à Gafat. Colonie européenne. — Théodore II : son portrait. — Réception à Debra-Tabor. — Excursions à Goeref, à Tovars, à Debra-Tabor.

J'ai raconté, dans un ouvrage récent[1], les premières péripéties de mon voyage vers l'Abyssinie, mon départ de Khartoum en octobre 1862, mon arrivée à Voehnè, à l'entrée de l'empire abyssin, en compagnie d'un jeune Anglais, M. Henry Dufton, qui faisait ses premières armes en Afrique comme aspirant missionnaire. J'avais pour toute suite, sans compter le chamelier dont j'avais loué les services, un Nubien nommé Hadji-Ahmed, serviteur intelligent, dévoué, que je conservai pendant les deux années que dura ce voyage.

Voehnè, qualifié de ville dans certains livres de voyage, n'est pas même un hameau : c'est une sorte de clairière déserte qui se couvre, une fois par semaine, de vendeurs et d'acheteurs venus de Gallabat, de Tchelga, et des nombreux villages tapis dans les montagnes voisines. En général, les marchés abyssins ne sont pas autre chose : une esplanade de 50 pas de diamètre, couverte le plus souvent de grosses pierres qui servent de siéges aux vendeurs : le village le plus proche est à 1 kilomètre, plus ou moins. On peut se demander si cet éloignement des marchés n'a pas été inspiré par la crainte d'attirer dans l'intérieur des villages une foule inquiétante d'inconnus peu scrupuleux à l'endroit du bien d'autrui. Le village dont dépendait Voehnè se nomme Kamankhela : à ne consulter que la carte, il est à 1 mille de Voehnè, mais ce mille exige plus d'une heure de marche, car il faut monter en lacis le flanc d'une montagne fort escarpée. Bien que de Gallabat à Voehnè je n'eusse pas vu une habitation, je savais cependant que les petits plateaux voisins renfermaient une population assez compacte, bien qu'exposée aux razzias continuelles des musulmans, sujets de l'Égypte. Les Amharas ou Abyssins proprement dits sont les plus nombreux ; viennent ensuite les Falachas ou juifs éthiopiens (peut-être les *Phalliges* de Pline), et les moins connus de tous, les Kamantes, qu'on ne trouve qu'entre Voehnè et Gondar.

Ce peuple nous offre un des problèmes les plus curieux et les plus insolubles de l'ethnographie africaine. On ne sait d'eux rien de bien certain. Je n'ai même pu m'assurer s'ils ont une langue particulière, quoiqu'on m'ait affirmé que le nom de Voehnè signifie *terreur* en langue kamante. Sur leur religion, on est un peu mieux informé, en ce sens qu'ils sont

[1] *Voyage aux deux Nils*, p. 110

ouvertement étrangers au christianisme et qu'ils pratiquent un culte tout primitif à l'ombre des forêts. Considérés par les Amharas comme des ilotes, ils approvisionnent la ville de Gondar de bois à brûler : leurs femmes font l'étonnement et le scandale des élégantes gondariennes par les larges anneaux de bois qu'elles portent aux oreilles. En 1865, le feu négus eut une velléité de les convertir de force : il n'y renonça que sur l'observation judicieuse que s'ils devenaient chrétiens Amharas et s'il n'y avait plus de parias dans la banlieue de Gondar, on ne trouverait personne pour le travail utile et ingrat dont les Kamantes ont le monopole. Du reste, leur type est absolument le même que celui des purs Abyssins, c'est-à-dire caucasique ; seulement, comme les Agaous leurs voisins, ils ont le teint plus foncé. Les Kamantes sont-ils un peuple primitif, autochthone de l'Abyssinie, et que les Amharas auraient vaincu, décimé, et refoulé vers les forêts de Tchelga ? Seraient-ils au contraire des Amharas restés fidèles au paganisme antique, et punis de leur obstination par le mépris de la majorité passée au christianisme ? L'histoire est muette à ce sujet, et quant aux traditions particulières de ces pauvres gens, nul n'a encore songé à les interroger. On n'a même pas la ressource de comparer leur culte (dendrolâtrie ou autre) à celui des anciens Abyssins, sur lequel on n'a aucune donnée, car les déductions de Bruce à propos du chien Sirius sont aussi fausses que ridicules.

A Voehnè, nous eûmes à compter avec la police d'État abyssinienne, dont j'avais déjà une vague idée d'après les récits de MM. Heuglin et Steudner que j'avais vus à Khartoum. Quiconque n'avait pas eu la patience de se procurer un sauf-conduit personnel de Théodore II, négus (toujours par monts et par vaux et fort difficile à rejoindre), devait, en entrant en Abyssinie, s'attendre à être traité comme prisonnier d'État, c'est-à-dire désarmé et envoyé au plus vite au négus, qui le déclarait son hôte, s'il y avait lieu, et lui donnait ainsi le seul droit de bourgeoisie qu'un étranger pût avoir dans cet empire. On vint nous demander notre *mourall* (sauf-conduit), et n'en ayant pas, nous fûmes emmenés à Kamankhela par le *nagadras* ou chef douanier (*negade-ras*, chef des marchands), qui expédia immédiatement un messager à son supérieur, le *belambras* de Tchelga, pour l'avertir de l'incident et lui demander des instructions.

Guelmo, *belambras* ou seigneur souverain des *ambas* (*bal-amba-ras*), était, comme son titre l'indiquait, le gardien des ambas ou citadelles de Tchelga, remplies de prisonniers politiques de distinction : c'était donc à la fois une très-haute charge et une charge de confiance. Tous ceux qui ont lu des voyages en Abyssinie savent qu'on nomme *ambas* ces rochers isolés, à sommet aplati, accessibles seulement par un sentier plus ou moins périlleux et qui se détachent du flanc des hauts plateaux (degas) comme les ouvrages avancés d'une citadelle. Guelmo était en outre chef des quatre provinces de Tchelga, Ermetchoho, Sarago et Dagossa : c'était un des grands barons héréditaires que Théodore avait jugé habile et prudent de maintenir dans leurs commandements, et il n'eut pas à s'en repentir. La réponse de Guelmo arriva à Kamankhela au bout de quatre jours, que nous avions passés à faire d'agréables excursions sur cette *dèga* en miniature : nous étions autorisés à nous rendre à Tchelga, et dès le jour même, nous descendîmes dans la *kolla* ou basse terre, c'est-à-dire sur la clairière de Voehnè, déserte ce jour-là, le cœur plus léger que le jour même de notre arrivée.

Nous venions de nous installer sous un arbre, quand nous vîmes arriver de l'autre côté du torrent une petite caravane émaillée d'hommes à bonnets rouges, dont l'un me reconnut et vint me baiser la main. Je le reconnus aussi : c'était un drogman que j'avais connu au Kordofan deux ans auparavant, et son maître actuel (avec qui nous eûmes bientôt lié connaissance) était un jeune voyageur hollandais, le baron van Arkel d'Ablaing, qui venait de traverser l'Abyssinie et semblait fort heureux d'en sortir. Les renseignements qu'il nous donna *ex professo* n'étaient pas des plus rassurants : il n'aimait pas les Abyssins, mais comme tous les hommes qui ont approché Théodore II, il faisait le plus grand cas de cet homme étrange. Après une soirée de longue causerie, nous nous quittâmes au matin, et le baron continua sa route vers Khartoum, pendant que nous partions, Dufton et moi, pour Tchelga. Nous fîmes un voyage de trois petites journées à travers un pays qui nous donna, en bien et en mal, un avant-goût de l'Abyssinie. Une courte étape à travers la kolla, toute luxuriante de végétation, mais parfaitement veuve de villages, nous fit arriver au poste de douane de Bel-Ohha, où nous passâmes la nuit à la belle étoile. Selon l'usage de la frontière abyssinienne, on nous fit consigner nos armes à feu jusqu'au moment du départ ; mais Dufton, craignant qu'on ne lui volât son fusil sous prétexte de dépôt, refusa net de le livrer, et le nagadras eut le bon esprit de le lui laisser pour éviter une esclandre. Ce fonctionnaire n'était pas un héros

abyssin, un *gamé* : il avait une telle peur des armes à feu, que voyant le fusil de Dufton posé à terre et dirigé par mégarde vers lui, il exigea que l'arme fût tournée dans un sens opposé. Après un long débat, je dus consentir à débourser pour droit de douane cinq talaris qui me furent du reste rendus à Tchelga.

La journée du lendemain se passa dans le même désert, sur des plateaux de hauteur moyenne (voïna-dega), le long d'une charmante petite rivière que nous franchîmes à l'ombre des bois, puis d'une seconde, sans doute des affluents de la Bel-Ohha. La nécessité d'éviter tout ce qui pouvait éveiller l'ombrageuse défiance des Abyssins m'empêchait de demander les noms des lieux par où je passais, et mes travaux géographiques s'en ressentaient. Un moment vint où nous eûmes à suivre un sentier en corniche, ayant à gauche la montagne, à droite la *kolla*, un affreux ravin à pic où nous voyions à peine à des centaines de mètres plus bas la rivière filer comme un fil d'argent parmi des *kolkoal* (euphorbes) qui, vus d'en haut, semblaient avec leurs fleurs jaunes des touffes de genêts. Dans un endroit, le sol était un rocher faiblement incliné, poli par le pas des bêtes de somme : un faux pas nous eût lancés dans l'espace. Je fermai les yeux en franchissant ce pas redoutable, mais j'avais tort d'être ému : ce n'était qu'un jeu pour le pied sûr des mules d'Abyssinie.

Le lendemain, comme nous longions le rebord nord du Zer-Amba, nous nous arrêtâmes dans une jolie plaine, à l'ombre d'un arbre, et notre guide se mit à pousser des cris qui attirèrent quelques hommes d'un poste de douane voisin. On parlementa, on cria beaucoup, et tout finit par un échange de politesses et une tasse de café. Ces hommes étaient sans armes, et n'en avaient pas besoin : les caravanes ne leur font jamais de résistance armée, bien sûres qu'à la première rixe on aurait sur les bras toute la population de villages voisins, invisibles au passant et enfouis dans les plis de la montagne.

Le soir même nous montions à travers d'affreux sentiers le flanc de l'Intchet-Amba (mont du bois). Jusque-là, la route était tout à fait semblable à celle qui, dans l'Inde, mène du *Sanitarium* de Murree à Cachemire par la rive gauche de l'Hydaspe. Mais une fois arrivé sur la dega, je trouvai la température et les conditions physiques de la zone tempérée. C'étaient, à 1 kilomètre de distance, deux flores et deux faunes différentes : j'étais entré dans la vraie Abyssinie.

Au coucher du soleil nous arrivâmes très-las au village de Oualde-Fatari, où nous comptions sur l'hospitalité qu'on trouve presque partout en Afrique. Notre attente fut désagréablement trompée On ne voulut pas nous recevoir dans le village, et ce fut à grand'peine que nous obtînmes du feu et de l'eau pour notre cuisine. Nous couchâmes en plein air, et vers le matin, le brouillard qui enveloppait les montagnes voisines se résolut en une pluie fine qui nous trempa et nous mit d'assez mauvaise humeur. Nous nous accordâmes à déclarer les Abyssins un vilain peuple, ladre et inhospitalier. Nous étions un peu injustes, comme je la compris plus tard. Les habitants de cette frontière exposés à des razzias impitoyables de la part des musulmans, regardent tout étranger comme un Turc (*tourki*) et ont pour lui à peu près les mêmes sentiments que peut avoir un Monténégrin pour un Osmanli, ou qu'avaient, il y a dix ans, les Italiens pour les Croates. Entre eux, les paysans abyssins sont volontiers, comme le sont presque partout les gens du peuple, hospitaliers et serviables : mais il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils se méfient des Européens, qui, même après qu'on a reconnu qu'ils ne sont pas des *Turcs*, n'en restent pas moins des hôtes du négus, qui, lui, est hospitalier par ricochet et héberge ses hôtes aux dépens de ses malheureux sujets.

Je n'ennuierai pas mes lecteurs du récit des tergiversations par lesquelles le satrape Guelmo me retint dix-neuf jours à Tchelga, sous prétexte d'attendre les ordres du négus : je soupçonnai peu charitablement qu'il voulait me pousser à bout et m'amener à financer. Je passais pour un très-grand et très-riche personnage, et l'offre d'une belle arme, par exemple, eût simplifié bien des protocoles. Impatienté, je finis par me décider à m'aller expliquer avec Guelmo dans son aire, situé à 22 kilomètres au nord-nord-est, et suivi de Dufton, d'un interprète takrouri et d'un soldat du belambras, j'enfourchai ma mule et je partis. Nous couchâmes, ce soir-là, à quatre heures de Tchelga, dans un village musulman. Les *islam* sont en Abyssinie dans la même situation précaire et subalterne que les chrétiens dans l'empire ottoman, et je me rappelai que lorsque je voyageais en Bulgarie avec un firman de la Porte, c'était aux *tchorbadjis* chrétiens qu'incombait la charge de m'héberger chaque soir. Ces bonnes gens chez qui je m'installai me reçurent du reste de leur mieux, et un petit miroir de poche que j'offris à mon hôtesse, paya largement son bon accueil.

Levés au petit jour, nous repartons et atteignons vers dix heures le rebord de la *dega* qui fait face à la citadelle ou *amba*

du belambras. Nous poussons de véritables cris d'admiration. Qu'on se figure, à l'extrémité d'une plaine en terrasse adossée à des collines verdoyantes, un escarpement à pic de 7 ou 800 pieds de chute, plongeant sur un fouillis de basses montagnes et de vallons boisés qui vont tous porter leurs eaux au Goang, ce fleuve qui, en pays musulman, se nomme Albara. Un rocher terminé par une plate-forme à peu près de la grandeur de la place de la Concorde, et dominant de 15 à 20 mètres la petite plaine d'arrivée ci-dessus décrite, se rattache comme une sorte d'ouvrage avancé à la dega. Une arête où deux hommes ne pourraient passer de front joint le roc au plateau, et le piéton qui le franchit n'a ni parapet ni corde pour le protéger contre une chute dans l'abîme béant à droite et à gauche. C'est dans ce Gibraltar sauvage que demeure le premier baron abyssin, et j'allais voir dans sa pompe barbare une petite cour qui devait terriblement ressembler à celle d'un duc mérovingien du temps de Grégoire de Tours. Ce n'était pas du reste la première fois que je surprenais en pleine activité des mœurs qui ont régné dans notre pays il y a huit et dix siècles, et bien des choses obscures de notre histoire passée m'ont été expliquées par ce que j'ai vu dans l'Abyssinie présente. Nous traversâmes sans hésitation le pont presque aussi vertigineux que celui qui, dans les légendes musulmanes, mène au paradis par-dessus l'enfer, et, après avoir franchi une porte gardée, nous arrivâmes sur la plate-forme, où nous trouvâmes des hommes de Guelmo qui nous menèrent à une sorte de salle d'attente, en nous disant que le belambras était en conférence avec un messager du négus et nous recevrait aussitôt après. Au bout de deux heures nous fûmes introduits.

Dans une pièce assez spacieuse, remplie de serviteurs, de vassaux, de soldats, corps de garde plutôt que salon, se tenait à demi couché sur un *alga* (lit de camp que les Arabes nomment *agareb*) le seigneur du lieu, dont le teint noir répondait assez à ce qu'on m'avait dit de son origine kamante. Il tenait en main un *berillè*, vase à boire à long goulot, de forme antique; il était gris, et fit ce qu'il put pour nous rendre de même. Je lui présentai ma requête tendant à être autorisé à aller passer les fêtes de Noël à Djenda, chez « mes frères Européens » (c'est ainsi que je qualifiais les missionnaires de Djenda), sur qui je comptais beaucoup pour faire cesser tous ces ennuis, et ce fut avec une satisfaction inexprimable que je l'entendis répondre : *Eche* (j'y consens). Enhardi par ce début, je lui demandai la permission de dessiner sa forteresse que je déclarai hardiment la merveille du monde. Il devint sérieux. « Avez-vous perdu quelque chose dans ce pays? Vous a-t-on volé? Parlez, je vous ferai rendre justice. » Je l'assurai que je n'avais aucune préoccupation de ce genre. « Puisque vous n'avez rien à réclamer, quel besoin avez-vous d'*écrire* ce lieu pour vous le rappeler plus tard? » La défiance de l'Abyssin se trahissait clairement. Je vis qu'il serait imprudent d'insister; je remerciai et pris congé. A peine arrivé dans la maison que le belambras m'avait fait assigner, j'y reçus un mouton, une cruche de tedj (hydromel) et un certain nombre d'*ambacha* (galettes servant de pain), et nous fîmes, Dufton et moi, le meilleur souper du monde. L'agréable issue de notre démarche était, bien entendu, l'élément principal de ce bonheur assez inespéré.

Nous retournâmes le lendemain à Tchelga et n'y passâmes que les quelques heures strictement nécessaires pour les préparatifs de départ. Nous avions eu, pendant dix-neuf jours, tout le temps d'explorer dans tous les sens ce petit pays pas trop désagréable. Tchelga existait déjà du temps de Poncet, il y a plus d'un siècle et demi; il n'y a de remarquable dans les environs que le site très-pittoresque de Galadiba, où est l'église du village. C'est une colline couronnée des plus magnifiques candélabres euphorbes que j'aie vus en Abyssinie : auprès de l'église actuelle quelques substructions marquent encore le plan de l'ancien édifice, détruit peut-être durant les guerres de la frontière. Toute église abyssine a son bois sacré, qui se détache de loin en vert sombre sur le vert pâle ou le jaune effacé des plaines et des collines, et facilite d'autant le travail du topographe. Seulement ce bois sacré, qui entoure chaque église de silence, de calme, et d'une sorte d'ombre religieuse, est pour les hautes terres un bois de genévriers (*juniperus excelsa*, en abyssin *zegbha*) qui représente pour les fidèles le cèdre biblique, à tel point que les traducteurs ghèz de l'Ancien Testament ont toujours rendu le mot cèdre par *zegbha*. Comme le zegbha n'existe pas dans les basses terres, il est remplacé autour des églises par le kolkoal, qui n'a rien de sacré par lui-même, mais qui a de commun avec le genévrier la couleur sombre et le tronc montant en ligne droite.

Mes excursions autour de Tchelga étaient fort gênées par la demi-captivité où je vivais et le préjugé des indigènes qui prennent tout blanc pour un *Turc*, défiance bien justifiée par les cruelles razzias auxquelles les villages de cette frontière

sont exposés de la part des sujets égyptiens. Je fus une fois arrêté, à deux lieues de Tchelga, par un groupe de paysans : un homme mit son pied sur le mien en prononçant *Theodoros amlak* (par la divinité de Théodore !). En résistant après cette sommation sacramentelle, il paraît que je m'exposais à être arrêté pour résistance à la loi et au pouvoir du négus en personne. Je me laissai conduire au village, et fus déposé provisoirement dans une maison où se réunirent force gens du lieu. On me fouilla, mais sans rien me prendre : un paquet de petites clefs intrigua surtout mes gardiens. Je fis signe que j'avais grand'faim : aussitôt on m'apporta quelques galettes de *tef* (poa abyssinica), et deux grands jeunes gens, se plaçant devant moi le dos tourné, firent de leurs toges (chamas) déployées un rideau qui me déroba aux regards indiscrets. C'est une marque d'égards que les Abyssins accordent à un hôte ou à un supérieur : on tient pour une grosse indécence de le regarder manger. Je n'ai pas trouvé cet usage dans les classes supérieures, mais le peuple y tient encore, et il est évident que cela a fait jadis partie de l'étiquette impériale. Finalement un chanteur vint à passer, la petite harpe en main, devant la porte, et tout le monde le suivit sans se préoccuper de moi, qui repris tranquillement la route de Tchelga.

Le relief du pays, tel qu'il me fut révélé par ces excursions, peut aisément se décrire. Le plateau de Oali-Dabba, qui s'évide si brusquement à l'ouest pour former la kolla de la Bel-Ohba, descend en pente assez ménagée, à l'est, sur la plaine du Goang. Ce dernier versant court depuis le voisinage du lac jusqu'à la source du Goang, voisine du belambras-amba : il est sillonné de nombreux cours d'eau à peu près parallèles entre eux et tous tributaires du Goang : c'est au bas de ce versant, qui ressemble un peu à celui des Vosges du côté de l'Alsace, que Tchelga est bâti. J'ai levé avec soin la carte de toute cette plaine, avec ses cours d'eau et ses collines couronnées d'églises : mais c'est une carte presque partout muette. J'évitais généralement de demander les noms des lieux, car cela m'aurait exposé à des soupçons et à une détention plus prolongée. Ce double caractère de la dega de Oali-Dabba, à pic à l'ouest, en pente douce au levant, doit exister beaucoup plus au sud. D'une part, les collines que j'ai vues se prolonger dans cette direction, sur la rive occidentale du lac Tana, ont des pentes encore plus faibles, et, d'autre part, j'ai vu du sommet du plateau, à deux heures sud-sud-ouest de Tchelga, l'ouverture d'une énorme kolla vers le couchant. Cette kolla doit contenir un affluent oriental de la Chimfa, qui, sous le nom arabe de Rahad, va rejoindre le Nil Bleu au delà de Sennâr. Du reste, tout le pays compris au sud-ouest de Tchelga, entre le lac et les basses terres du Nil sennarien, est une vaste *terra incognita* sur laquelle il n'existe que trois itinéraires fort sommaires, deux le long du lac (Bruce, d'Abbadie), un à travers la dega même, c'est celui de M. de Heuglin il y a seize ans. Sur cette frontière de cinq ou six races, il y a des découvertes intéressantes à tenter, et on peut espérer que l'attention des futurs explorateurs de l'Abyssinie se portera vers ce point-là.

Le voyage de Tchelga à Djenda se fit en trois heures et ne présenta aucun incident bien remarquable. A une demi-heure de Tchelga, nous passâmes le Goang, qui décrit à sa source une spirale autour du mont Anker. Les fleuves abyssins obéissent à cette loi de la spirale, dont le spécimen le plus frappant est fourni par l'Abaï tournant autour du Godjam. Les jours précédents, j'avais reconnu en cet endroit un dépôt de lignite qui m'avait paru de bonne qualité et que, du reste, Krapf avait signalé dès 1855. J'ai appris plus tard que le négus, il y a quatre ans, avait fait commencer l'exploitation de ce dépôt pour les ateliers de Gafat. C'est vers l'extrémité orientale de ce bassin que le Goang fait sa courbe et se grossit d'un affluent venant du Sud, affluent que M. Heuglin a pris pour la source même du Goang. J'ai tenu à constater, par l'importance relative des deux rivières, qu'elle était la source mère, et je n'ai pas conservé un doute à cet égard. Le Goang sort bien, non du voisinage du lac, mais du sommet de la dega voisine du castel de Guelmo : de là il tourne brusquement à l'ouest et perd son nom abyssin pour devenir l'Atbara. Tous les fleuves abyssins qui descendent en pays arabe subissent ce changement de nom, comme la Chimfa que j'ai citée, comme le Mareb qui devient le Gaeh, comme le Takazzé qui se transforme en Settit, et j'ajouterai qu'en général ce sont les noms arabes qui ont le mieux conservé les mots antiques, comme Atbara *Astaboras*, Settit *Sita*.

A Djenda, nous fûmes gracieusement reçus par un grand jeune homme vêtu d'une *chama* abyssine, avec des babouches turques et un bonnet européen ; c'était M. Martin Flad, le doyen des missions allemandes en Abyssinie, spécialement chargé de la conversion des Falacha ou juifs éthiopiens, fort nombreux dans ce district. Il nous présenta à sa femme, ex-diaconesse de la maison protestante fondée à Jérusalem sous les auspices du révérend Gobat. C'était une famille

exemplaire à tous égards, principalement à l'endroit de l'hospitalité, et les voyageurs européens qui sont entrés en Abyssinie par cette route, quels que fussent leur pays et leur culte, ne pourront jamais assez louer ce couple aussi sympathique qu'honorable. Je passai quatre jours à Djenda. Nous causâmes souvent du négus, qui témoignait à M. Flad une bienveillance d'autant plus assurée que celui-ci, plus digne et plus habile que ses collègues dont je parlerai plus tard, avait décliné les offres compromettantes de Théodore II. M. Flad, tout en faisant ses réserves, était très-favorable à Théodore, surtout comme restaurateur de l'ordre dans l'empire. Il me dit qu'avant l'avénement du négus actuel, il n'y avait guère de soirée de marché à Djenda qui ne fût ensanglantée par quelque meurtre, tandis que les assassinats avaient à peu près disparu sous le nouveau règne : ils auront sans doute repris de plus belle, depuis le drame de Magdala.

Le 1er janvier 1865, après avoir souhaité une heureuse année à nos aimables hôtes et à leurs trois collègues, MM. Steiger, Brandeis et Cornélius, nous partîmes de Djenda, nous dirigeant sur Debra-Tabor, où se trouvait Théodore. Nous traversâmes pendant un jour et demi une vaste plaine ou plutôt une immense prairie rayée de rivières qui vont toutes du nord au sud, couverte de villages respirant l'aisance, semée de cultures de céréales et de jardinets, où pointillait la gousse écarlate du berberi (poivre rouge). C'est la plus riche et la plus plantureuse de l'empire. Après avoir longé la pointe nord-est du lac vers Yoïn-Arab, nous entrâmes dans les montagnes à Ferka, défilé assez mal famé jadis, où nous ne trouvâmes qu'un poste de douanes fort inoffensif. Trois heures après, nous débouchions dans une belle plaine qui a tiré son nom de l'Arno Garno, sa principale rivière. A droite, le miroir étincelant du lac ; à gauche, un revers de montagnes, dont l'une des plus pittoresques portait à son sommet la cité commerçante d'Emfras-Amba-Mariam placée, comme l'indique son nom, sous le vocable de Notre-Dame. Poncet et Bruat ont parlé de cette jolie ville : le premier en fait une description exacte, encore aujourd'hui, dans ses traits généraux. A une lieue et demie d'Emfras, sur une colline envahie par la végétation la plus déréglée, s'élève Guizoara, petit palais abandonné des anciens négus. Une légende originale se rattache à sa fondation.

Guizoara a été bâti par deux architectes français : l'un s'appelait Arnaud, l'autre Garneau. Quand l'ouvrage fut terminé, le négus ravi invita les artistes étrangers à lui demander telle faveur qu'il leur plairait. Nos deux Français, après réflexion, lui dirent : « Sire (*djan-hoï*), nous n'avons qu'une grâce à demander à Votre Auguste Majesté, c'est de nous donner à chacun un fief sur le bord des deux rivières qui se réunissent tout près de votre palais, afin que nous nous y bâtissions chacun une demeure. — *Eche* », dit le négus, et ce fut fait. Arnaud bâtit sa maison sur l'un de ces ruisseaux limpides, Garneau sur l'autre. Les deux maisons ont disparu ; mais les rivières ont gardé les noms des deux étrangers et leur réunion forme ce joli Arno-Garno qui fuit vers le lac, *lentus in umbra* [1].

La halte de midi faite en cet endroit, nous repartons et vers le soir nous atteignons un groupe de collines toutes disloquées qui se détachent de la *voina-dega* au nord d'Ifag pour rejoindre le lac, séparant la plaine de l'Arno d'une plaine beaucoup plus petite, mais très-fertile, appelée Lamghé ou la plaine au bétail (*lam*, vache). L'une de ces collines porte le village de Tisbha, où je passe la nuit, et qui a une histoire assez dramatique. Les gens de Tisbha étaient, il y a encore quinze ans, d'incorrigibles voleurs de grand chemin, en vertu de je ne sais quelle légende d'après laquelle un négus du moyen âge leur aurait accordé cette bizarre tolérance. En 1856, quand Théodore II lança de son camp d'Ambadjara la proclamation qui, pour mettre fin aux guerres civiles dont le pays souffrait tant, ordonna « que chaque laboureur revînt à son champ, chaque *ney gadé* (marchand) à son comptoir, » — les gens de Tisbha, peu sympathiques au vainqueur, trouvèrent spirituel d'aller le braver chez lui. Ils partirent armés jusqu'aux dents, et se présentant à lui dans une attitude insolente, ils réclamèrent le bénéfice de l'édit, le droit de retourner à la profession de leurs pères. « Quelle était-elle ? demanda le négus. — Voleurs de grande route, de pères en fils. — Écoutez, dit Théodore en se contenant, je veux bien vous donner la plaine de Lamghé en toute propriété et y ajouter des charrues et des bœufs de labour, à condition que vous promettiez de devenir de paisibles cultivateurs, cela vous convient-il ? — Jamais ! Un négus n'a que sa parole, et puisqu'il y a un édit de Votre Majesté, nous en réclamons le bénéfice. — *Eche*, dit le négus. C'est bien, partez. » Ils se mirent en route, tout fiers d'avoir

[1] Le professeur Gmelin, commentateur heureux de Bruce, fait ici remarquer qu'il y a un Arno en Toscane et un Arnon en Judée. Que veut-il en conclure ? — Ce nom d'Arno-Garno semble bien une de ces assonances chères aux Africains. L'Abyssin qui m'a conté la légende d'Arnaud et de Garneau m'a dit : « Ce sont des noms de votre pays. » Comment des Abyssins pouvaient-ils le savoir ?

intimidé l'homme sans peur. Mais à quelques milles d'Ambadjara, ils furent rejoints par un escadron impérial qui leur prouva sans réplique que leur privilége séculaire ne pouvait entrer en lutte avec le privilége qu'a partout la gendarmerie de sabrer les voleurs en armes. Ceux qui échappèrent à cette boucherie se corrigèrent, et j'ai souvent passé à Tishba sans courir le moindre danger.

Partis de Tishba, nous nous arrêtons un instant à Ifag, charmant village groupé autour d'une église renommée qui s'appelle Batha. Ifag a un marché hebdomadaire, renommé surtout pour ses mules, ses peaux et ses outres (hokoumada). La sœur d'un de nos domestiques qui est d'Ifag vient nous souhaiter la bienvenue et nous apporte un *gombo* de bière. C'est une grande fille de dix-huit ans, belle à miracle, démarche princière, des yeux de velours brun et comme on n'en voit qu'en Abyssinie. Le teint foncé des Abyssines *éteint* à merveille l'éclat de leurs yeux noirs, et leur ôte la dureté que donne parfois, aux yeux encore plus noirs des femmes d'Asie, un teint d'une blancheur mate comme on n'en voit pas en Occident. Si la fille était belle, la bière était détestable. La bière de ce pays ne se fait pas, comme la mérissa du Soudan ou la *chicha* péruvienne, avec du maïs fermenté, mais bien avec des croûtes de pain qu'on laisse arriver à l'acidité et qu'on fait macérer ensuite. D'Ifag, j'ai une vue superbe sur le splendide bassin qu'on appelle la plaine de Fogara, et qui s'étend jusqu'au mont Dongours. La partie orientale est toute plate ; ce n'est qu'une immense prairie parcourue par ces pasteurs nomades connus sous le nom de Zellan. Ce sont des chrétiens tièdes ; aussi je ne connais qu'une seule église sur cette surface égale au département de la Seine. Mais à l'ouest le terrain se relève, des monticules apparaissent, couronnés de bois, de villages, d'églises, et entourés de cultures. A l'horizon, le dos sombre du Debra-Tabor domine le paysage.

Trois heures encore, et nous sommes au Reb que nous franchissons sur un pont de sept arches, qui va se dégradant d'année en année et que les Abyssins, insouciants et dégénérés, ne réparent point. On en attribue la construction au négus Fasilidès, il y a plus de deux cents ans. Les culées, appuyées sur un terrain alluvial très-mou, ont bien résisté, mais elles s'enterrent de plus en plus et il n'est pas d'année où le pont ne soit recouvert de deux pieds d'eau furieuse qui empêche la circulation pendant deux mois. Le Reb, que j'ai vu entièrement à sec en avril, est, deux mois plus tard, un fleuve qui paraît atteindre le débit d'eau minimum de la Loire et dépasse celui de la Seine à Paris. Les Abyssins mêmes, excellents nageurs, en ont grand'peur et croient à l'existence d'un génie familier, espiègle et sinistre, qu'ils appellent « le démon du Reb. » Selon eux, ce démon a pour passe-temps de saisir par les pieds quelque nageur imprudent et de le noyer, après quoi l'âme du noyé ne va ni au ciel ni en enfer, elle prend place parmi les serviteurs du démon, et cherche à son tour à se créer par le même procédé des compagnons de servitude. Parmi les fleurs que j'ai remarquées, à l'automne et en hiver, dans cette plaine, je citerai la belle *methonica superba* que j'avais déjà admirée au Kordofan en 1860. On dirait, au milieu de la verdure sombre des buissons, autant de jets de flamme. Les Abyssins appellent cette fleur du nom poétique de *Mariam Coua*, « le calice de Marie. » Nous passons la nuit dans un village peu éloigné du pont, et le matin nous repartons pour Debra-Tabor. Nous longeons le pied d'une roche isolée, lisse, inaccessible, couronnée d'oiseaux de proie, d'où lui vient son nom d'*Amora Gadel* « roche du Vautour », nom qui est aussi celui du district : une gorge fort pittoresque nous mène par un sentier assez roide à un plateau moyen, marécageux, où nous faisons, selon l'usage, une halte de deux heures ; puis nous procédons à l'ascension du plateau supérieur qui forme le district de Debra-Tabor.

En l'atteignant nous restons saisis d'admiration : ce sentiment est celui que le voyageur éprouve le plus souvent dans cette splendide contrée. Nous avons devant nous, sur une profondeur de quatre lieues, un pays légèrement ondulé, semé de villages et de cultures florissantes, des prairies couvertes de bétail : je crois voir une des plus belles provinces de France, un paysage de Bourgogne, par exemple, et je le dis à Dufton qui, lui, se reporte par la pensée à son pays natal, le Yorkshire. Au sortir d'un petit bois d'*agam* qui remplit l'air de son parfum de jasmin, je vois une colline couverte de hauts genévriers qui viennent finir au bord d'une petite rivière. « Puisse ce coin de terre, me dis-je mentalement, m'être assigné pour résidence ! » Le genévrier est dans les hautes terres ce qu'est le palmier dans les basses : un paysage où il domine ne peut jamais être ennuyeux ou banal. Il a un charme sévère et pénétrant qu'ont bien senti les Abyssins, qui cachent toujours leurs églises dans les massifs formés par cet arbre puissant dont la flèche aiguë s'élance au ciel comme un symbole de la prière. Cette colline s'appelle Salamko ; elle a une église près de laquelle vit un vieil artiste allemand,

devenu aux trois quarts abyssin et vivant en gentilhomme amhara. J'ai laissé depuis une heure, sur ma droite, la colline autour de laquelle s'étagent les cinq ou six cents maisons de la villu de Debra-Tabor, dominée par une sorte de camp barbare qui donne quelque idée de ce que devait être le *ring* d'Attila. Je prie le lecteur de ne pas trop s'arrêter à ce dernier nom, car le maître de Debra-Tabor était Théodore II qui préférait ce lieu à Gondar, où il y a trop de prêtres, de légistes, et, comme il le disait, de *debtera* et d'*asmari* (de gratte-papier et d'histrions). Nous gravissons enfin la colline de Gafat, terme provisoire de mon voyage, car c'est là que je dois voir le négus. Je me rends chez un notable de la colonie allemande établie en ce lieu, l'obligeant M. Waldmeier, auquel je suis recommandé. Ses collègues ne tardent pas à arriver ; ce sont tous, sauf deux, des Badois et des Wurtembergeois : le seul Français de la petite colonie est François Bourgaud, armurier, de Saint-Étienne, excellent homme assez apprécié du négus, au service duquel il a passé un peu malgré lui après la défaite de son premier patron, le chef rebelle Negousié.

Le village de Gafat, que Théodore avait donné pour séjour aux Européens à son service, avait été, il y a longtemps, habité par une population de forgerons qui passaient pour bouda, sorciers. Je ne sais quel négus, dans un jour de zèle pieux, a fait brûler en masse ces pauvres gens et raser le village. A l'appui de cette histoire, les habitants montrent force scories où ils voient des résidus de forges, mais qui sont bel et bien des scories volcaniques. La colline voisine, dite du Petit-Gafat, en est aussi couverte. Le propriétaire du lieu est un vieux général en retraite, voire en disgrâce, de fort noble mine, avec lequel j'ai échangé quelques politesses. Autour de sa maison s'éparpillaient celles de MM. Waldmeier, Kienzlen, Binder, Mayer, Salmüller, Hall et Bourgaud. Tous ces étrangers, sauf Bourgaud, ont épousé des Abyssiniennes. Le plus récalcitrant au mariage a été Salmüller, excellent et très-sympathique jeune homme, qui a résisté tant qu'il a pu aux insinuations du négus. Celui-ci n'était pas seulement un sabreur, c'était, par compensation, un marieur de première force. Les hésitations de M. Salmüller avaient éveillé sa défiance, et il avait fini par le soupçonner d'aspirer à être *abouna* ou évêque d'Éthiopie (le clergé abyssin se marie, mais l'*abouna* et l'*etchegue* ou chef du clergé régulier doivent toujours être célibataires). A de nouvelles instances, M. Salmüller avait répondu qu'il avait fait vœu de continence pour sept ans, dont cinq restaient encore à courir. « C'est autant de gagné, me disait-il en riant, on ne sait pas ce qui peut arriver en cinq années. »

Conformément aux ordres donnés à Gafat par le négus, je devins l'hôte de M. Waldmeier pendant les jours nécessaires pour monter moi-même ma maison comme un *mokonnen* (un gentilhomme). A peine avais-je commencé à m'en occuper, qu'on entendit, un soir, tonner le canon de Debra-Tabor : Théodore II était arrivé, on annonçait sa visite pour le lendemain. Le matin, vers neuf heures, je passai mon uniforme et je me rendis, avec les autres Européens, à l'entrée du village : nous n'attendîmes pas longtemps. Une masse de forts beaux hommes, tous à pied, monta la côte à la suite d'un homme que son costume presque rustique ne semblait pas désigner comme le chef du groupe. L'œil seul d'un homme accoutumé à l'étiquette abyssine devait être frappé de cette circonstance, que l'homme au sayon plébéien avait les deux épaules couvertes de sa *chama*, tandis que les autres avaient respectueusement rabattu les leurs jusqu'à la ceinture. Le prétendu paysan était en effet Théodore II, *negus nagast za Aitiopiya*, le roi des rois d'Éthiopie.

Je regardai avec attention cet homme qui remplissait de son nom l'Afrique orientale depuis dix ans, et qui avait entrepris de relever d'une décadence bien avancée le seul État chrétien que l'islamisme vainqueur ait laissé subsister en Orient. Je retrouve mes premières impressions sur son compte fidèlement rendues dans les pages suivantes, que j'emprunte à des notes de voyage écrites vers cette date : — « Théodore II est un homme d'environ 40 ans, de taille moyenne pour un Abyssin, et bien prise, de figure ouverte et sympathique. Son teint est à peu près noir, son front développé, ses yeux petits et vifs : le nez et le menton rappellent le type juif et lui servent à appuyer ses prétentions de descendre de David et de Salomon : prétention fort gratuite, car la généalogie impériale dont il s'enorgueillit n'a été *trouvée* par les poëtes et les docteurs abyssins que depuis qu'il est sur le trône. Comme il est né au Kuara, je le crois de sang agau ou kamante, car ces deux populations sont fort répandues dans ces parages. Il semble trop noir pour un Éthiopien pur sang.

« Son extérieur est imposant, et annonce ce qu'il est réellement, un homme doué d'une agilité et d'une vigueur infatigables, avantages dont il est assez fier. Un de ses malicieux passe-temps est de grimper ou de descendre d'un pas

rapide, appuyé sur sa fidèle lance, un coteau un peu ardu, et d'obliger ainsi ceux qui l'entourent à le suivre du même pas, également à pied : c'est l'étiquette. Il n'y a pas moyen de rester en arrière, on serait foulé aux pieds de la cavalerie la plus affreusement pittoresque qu'on puisse voir. A cheval, il ne se connaît plus : ce n'est plus un roi, mais un gaucho enivré d'air et de mouvement ; aussi on a vu ses chevaux trembler (à la lettre) quand il les approchait, en prévision du rude quart d'heure qu'ils allaient passer. Il a, comme tous les chefs abyssins, un cri de guerre qu'il pousse en chargeant : c'est *Abba Senghia* (père des chevaux) ! Sa mise ordinaire est d'un négligé tel, qu'on pourrait le croire affecté ; mais c'est simplement le dédain d'un soldat pour la superfluité du costume. Il est habituellement mis comme le plus simple officier, la tête et les pieds nus ; il a la coiffure caractéristique des guerriers renommés, les cheveux tressés et formant trois grosses touffes retombant sur les épaules. Parfois un bandeau blanc, comme les anciens rois « pasteurs des peuples. » A mule, il porte sa lance horizontalement sur le cou, à deux mains, comme les coureurs arabes portent leur bâton.

« Voilà l'homme physique. L'homme moral est bien moins aisé à connaître et j'avoue que je ne le tiens pas encore. C'est une sorte de paysan rusé, sans scrupules, orgueilleux, très-dévot jadis, moins aujourd'hui, quoique toujours mystique, et ayant un culte servile pour la mémoire du roi-prophète de Judée, son prétendu ancêtre, qu'il imite malheureusement en deux choses : les massacres et Bethsabée. Il a plusieurs favorites, mais ne paraît tenir qu'à une seule, personne vulgaire, dit-on, qui l'a gagné par son égalité d'humeur et son dévouement à sa personne. Sous ces deux rapports, elle contraste avec la femme légitime, la jeune et belle *iteghé* (impératrice) T'oronèrhe (pureté), appelée aussi T'oron-ouerk (or pur), fille du fameux vice-roi Oubié. On me l'a peinte comme une personne charmante, « blanche comme une Européenne, » spirituelle, instruite, résolue, opiniâtre et vindicative. Il l'a beaucoup aimée un an ou deux, un peu par passion réelle, beaucoup par orgueil d'avoir une femme de si grande maison et si admirée ; puis un jour ils se sont brouillés pour une bagatelle où le négus, de l'aveu de tout le monde, avait tort, et sont restés ennemis. Comme au fond il l'aime toujours, je crois, il va de temps à autre la voir et passe une heure à s'entendre dire une foule de choses désagréables dont nul, en Afrique, ne lui dirait impunément la centième partie ; après quoi il s'en va, justifié à ses propres yeux par l'impossibilité de vivre avec une femme pareille.

« Le négus est ce que les Abyssins appellent *fakerer* ; c'est une nuance de plus que *théâtral*. Avec son mépris affecté pour les lettres et les lettrés, il est lui-même le premier lettré d'Abyssinie, au dire des Amharas, qui citent ses lettres et proclamations comme les modèles classiques de la langue. Il est certain qu'à travers son pathos mystique et *cromwellien*, percent comme des fusées d'originalité puissante atteignant parfois aux sommets de la poésie. Voici des extraits d'une proclamation de lui aux Européens d'Abyssinie, il y a quelques mois :

« Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu. Le roi des rois, Théodore, créé par la Trinité, serviteur « installé et fait prince par Elle, à ses enfants donnés par Dieu, tous les Francs. Par votre Dieu et le Dieu de votre ami « Théodore, qui apparut à Moïse au Sinaï et sur la mer Rouge, qui apparut à Josué à Jéricho, qui oignit du signe de Samuel « Saül qui cherchait ses ânesses perdues ; qui, lorsque Saül quitta le créateur, commanda à Samuel d'oindre David. Comme « Salomon fut roi par David selon la parole du prophète et de son père, quoique Adonias, sans la volonté de Dieu, eût la « faveur de la nation et fût proclamé roi par elle ; Salomon, de la reine d'Asib (le sud-est), engendra Menilek qui fut négus « d'Éthiopie. De Menilek à la dynastie des Gallas, tous les négus ont été des histrions qui ne demandaient à Dieu ni gême « ni, avec son assistance, les moyens de relever l'empire. Quand Dieu me choisit, moi son serviteur, pour roi, mes « compatriotes dirent : « Le fleuve est tari, il n'y a plus rien dans son lit. » Et ils m'insultèrent parce que ma mère était « pauvre, et m'appelèrent fils de mendiant. Mais la grandeur de mon père, les Turcs la connaissent, eux qu'il a rendus « tributaires jusqu'aux frontières d'Égypte, aux portes de leurs villes. Mon père et ma mère descendent de David et de « Salomon, et ils sont même de la lignée d'Abraham, serviteur de Dieu, mon père et ma mère ! Maintenant, ceux qui « m'insultaient du nom de fils de mendiant, mendient eux-mêmes leur pain de tous les jours.... Sans la volonté de Dieu, « ni force ni sagesse ne sauvent de la ruine. Cependant, comme Dieu dit à Adam : « Tu gagneras ton pain à la sueur de « ton front, » il faut se tenir éloigné de l'abrutissement (de la paresse qui abrutit). Mais je n'ai pas besoin de vous donner « ces conseils, car le proverbe dit : *Ne recommande pas la sagesse à un sage et ne coupe pas la viande à un lion....* Bien

« des puissants dans le monde ont eu abondance de bombes et de canons, et ils ont succombé. Napoléon en avait des milliers, « et il est mort vaincu. Nicolas, négus des Moscovites, en avait en foule, et il a été vaincu par les Français et les Turcs, « et il est mort sans avoir rempli le désir de son cœur... Si vous rencontrez dans vos contrées quelque partisan de Negousié « le brigand, qui vienne dire comme les lettrés de ce pays-ci, que l'Éthiopie est gouvernée par le fils d'un mendiant, « pariez avec lui une plaine couverte d'or, que moi, l'empereur présent, je suis sur le trône de mes pères, d'Abraham à « David et de David à Fasil, et amenez-le ici qu'il soit confronté avec moi. C'est Dieu qui abaisse les puissants et relève « les humbles. »

« Cette lettre, qui ne paraît ici qu'étrange, est, dans l'original, un chef-d'œuvre de style-Tibère, plein de petits mots obliques, d'allusions sournoises, de protestations contre tout le monde et contre l'opinion publique, d'un immense orgueil sous une humilité feinte. On remarquera, à propos de l'avénement de Salomon, l'opposition rappelée à dessein entre la faveur du ciel et celle du peuple. Celle-ci, en effet, commence à manquer à Théodore, depuis ses guerres inutiles et épuisantes chez les Gallas, et ses cruautés d'il y a deux ans : aussi prend-il ses précautions contre elle. »

Je reviens au négus et à ma courte entrevue. Théodore m'adressa, d'un air de bonne humeur, quelques mots de bienvenue que me traduisit Maderakal, ce jeune Abyssin que Lefèvre avait amené en France vers 1840, et qui y avait fait son éducation. En ce moment il courait à reculons devant le négus qui ne l'aimait pas et ne manquait aucune occasion de le rendre ridicule. Théodore était venu à Gafat pour voir l'essai d'un obusier neuf, essai auquel nous assistâmes ensemble : il me fit asseoir près de lui, m'adressa par courtoisie je ne sais quelle question sur le tir des obusiers, et me demanda fort gracieusement quel jour je désirais être reçu en audience officielle. Naturellement je me mis à ses ordres, et l'audience fut fixée au lendemain, à Debra-Tabor.

Le lendemain, vers les dix heures, en uniforme et suivi de la colonie européenne, j'arrivai sur le beau plateau que domine la colline de Debra-Tabor. Dès que je parus à la première enceinte, je fus salué d'une salve d'artillerie et je m'acheminai à pied vers la résidence. En passant près des canons qui avaient salué mon arrivée, je lus sur une belle pièce de fabrique française la date de 1819 avec les mots « Toulouse » et « Chabrol de Volvic, préfet. » Comment cette pièce était-elle là? Sans doute c'était le canon offert par Louis-Philippe à Sahlé Salassié, roi de Choa, et conquis par Théodore quand il prit Ankober au début de son règne. Au sommet de la colline, au pied d'un petit mur, je trouvai de riches tapis étendus en plein air pour la réception solennelle, et au sommet du mur, Théodore, seul, accroupi et roulé dans sa *chama*, attendait fort tranquillement. De ce point, la vue était magnifique : on ne perdait aucun détail du plateau couvert de masses de cavalerie, vrai camp de spahis du seizième siècle, tumultueux et bariolé. Si le négus me recevait en plein air, il avait sans doute ses raisons, et c'était le désir de faire assister son armée à cette réception qui attestait ses relations avec un puissant négus d'Europe. Je lui présentai mes lettres de créance, qu'il se fit traduire à demi-voix en attendant une traduction officielle : il écouta cette lecture avec beaucoup d'attention, pesant chaque mot, et me fit l'observation que la signature était « Thouvenel » et non « Napoléon. » Je me hâtai de lui expliquer que M. Thouvenel était l'*afa négus* (littéralement, la *bouche de l'empereur*) et que dans le gouvernement français, comme à la cour d'Éthiopie, il y avait un ministre qui écrivait aux cours étrangères au nom de son souverain. Je ne sais pourquoi il accueillit fort bien cette explication, car, dans un cas analogue, il a été de moins facile composition avec M. Cameron; je fis ouvrir les caisses contenant les présents, armes, tissus précieux pour l'*iteghé*, soieries et baptistes offertes par les Chambres de commerce de Lyon et de Valenciennes. Parmi ces présents figuraient quelques revolvers, et je songe parfois que c'est probablement une de ces armes qui lui a fourni, à son dernier moment, le moyen d'échapper à une captivité déshonorante! Il reçut le tout avec quelques paroles aimables, ajoutant, du reste, que « l'amitié de la France valait mieux que tous les présents du monde. » S'adressant alors à Dufton, qui m'avait accompagné, il lui offrit la position de secrétaire intime près de sa personne. « Il y longtemps, ajouta-t-il, que j'ai le désir d'avoir un secrétaire anglais : J'ai grand besoin d'Européens pour m'aider à civiliser les Abyssins qui sont des brutes (*donkoro*). » L'offre était séduisante : mais avec son bon sens habituel, mon compagnon la déclina poliment et fermement, déclara qu'il ne voulait être en aucune façon au service du négus, et qu'il ne sollicitait de sa bienveillance que les moyens de traverser l'Abyssinie pour aller chez les Gallas. La

réponse, traduite et adoucie, ne parut pas déplaire au négus, qui donna des ordres pour que Dufton fût traité et hébergé comme son hôte. Quant à moi, il me laissait libre d'aller à mon poste à Massaoua ou de rester en Abyssinie. Comme j'avais une mission déterminée près de lui, je déclarai que je restais, ce qui sembla le flatter, puis il leva la séance.

Il partit peu après pour son camp, à deux journées de Debra-Tabor, et j'eus quelques jours de loisir, dont je profitai pour faire quelques excursions dans les environs de Gafat. Je m'en allai un jour au hasard, à l'est, avec deux de mes gens; un jeune homme pour soigner ma mule, et un domestique que j'avais engagé dès les premiers jours et qui me rendit, bien qu'il fût un fort mauvais drôle, beaucoup plus de services que je n'en ai eus de plus honnêtes gens que lui. C'était un prêtre qui avait passé quelques temps à Rome, à la *Propaganda Fide*, où il n'avait pas appris grand'chose. De retour en Abyssinie, il avait voulu usurper par un mensonge la place d'*alaka* ou curateur civil d'une église riche : le négus avait mal pris la chose, et Mikaël (c'était le nom de mon homme) n'y avait gagné que trois ans de fers. Il s'était présenté à moi comme un martyr de la foi, et je n'avais pas accepté le conte ; mais il avait à mes yeux un mérite incomparable, c'était de connaître supérieurement le pays et d'être le meilleur guide que pût espérer un touriste géographe. J'ai beaucoup perdu, deux mois plus tard, quand j'ai été obligé de le mettre à la porte à l'occasion d'un vol de trois *sels* (75 centimes) commis au préjudice d'un paysan de Debra-Tabor. Je l'ai revu trois mois après, fleuri et bien vêtu; les gens doués de cet aplomb retombent toujours sur leurs pieds.

Quarante minutes après mon départ, j'arrivai au bord d'un petit ruisseau nommé Davezout, encaissé entre deux plans lisses, inclinés, où des mules d'Abyssinie sont seules capables de faire dix pas sans glisser comme sur la glace. J'ai bien fait vingt excursions le long de ce joli torrent qui tantôt serpente à travers de grasses prairies couvertes de splendides orchidées, les unes jaunes, les autres rouges; tantôt descend de cascades en cascades à travers des gorges sombres et étranglées, tantôt s'épanouit en nappes limpides, comme celle qui est au pied de la colline Chibchango, et qui se déverse dans une faille énorme par une échancrure ou par un filet d'eau claire en temps ordinaire; une effroyable masse d'eaux rugissantes et terreuses pendant les quatre mois des pluies.

Le contraste de la nappe et de la chute est d'un effet inouï, et la majesté du pays est encore rehaussée par la singulière disposition des rochers voisins, sorte de voûte basaltique qui rappelle un peu les arches des ponts romains, avec toute la différence qu'il y a entre les créations délicates et bornées des hommes et les jeux puissants de la nature. Du Davezout, une heure et demie au plus me mena à la *Fafatié* ou cascade du Reb, la plus renommée du pays. Pour en mieux jouir, je dus quitter ma monture et descendre au fond de la *kolla*, où une végétation touffue s'épanouissait en liberté. Un petit sentier fort ardu m'y mena, et au bout de quelques pas je trouvai une source qui suinte abondamment du rocher dans la situation la plus pittoresque : trois canaux grossiers, en bois, plantés dans les fentes de la pierre, recueillent l'eau et annoncent que la source est assez fréquentée. J'appris qu'elle l'était surtout par les jeunes mariés des environs, qui viennent pieusement boire cette eau pour obtenir la fécondité. Après m'être dépêtré de mon mieux des ronces et des lianes, j'arrivai au fond de la faille, en face d'un assez joli lac verdâtre, où tombait perpendiculairement une colonne d'eau d'environ 80 pieds de hauteur. Le lac, m'assura-t-on, est profond, et a des tournants qui rendent assez dangereuse toute tentative de natation. Après s'y être un instant reposé, le Reb en sort et conserve, sur une longueur de plus de 5 lieues, sa muraille basaltique de droite et de gauche. J'affirme hardiment qu'un paysagiste peut trouver sur ce court espace de 10 milles, au moins soixante vues admirables et variées. C'était alors la saison sèche. Quatre mois après cette première excursion il m'était réservé de revoir la *Fafatié* dans sa plus grande splendeur; à la première visite, je l'avais vue d'en bas; à la seconde, j'allai me placer à niveau dans un sentier qui surplombait l'abîme, ce qui me permit de voir toute la partie du Reb qui précède immédiatement la cataracte.

Celle-ci est bien évidemment supérieure comme effet général, aux cascades si vantées de la Suisse, qui doivent une grande partie de leur nom aux paysages où elles s'encadrent. Les trois ou quatre mille cascades de l'Abyssinie n'ont pas un cadre moins saisissant, moins varié, moins relevé de contrastes vigoureux. Que leur manque-t-il pour être plus connues? Des visiteurs et des artistes. Le chiffre de trois ou quatre mille que je viens d'émettre n'est pas une hâblerie de voyageur : je n'ai vu qu'une très-faible portion de l'Abyssinie, un dixième peut-être, et j'y ai bien compté cinq cents

chutes d'eau : j'en ai dessiné une vingtaine. Comment se fait-il donc que jusqu'ici, à ma connaissance, la cataracte d'Alata, sur le Nil, soit à peu près la seule mentionnée? La forme du plateau abyssin, cette dega qui surplombe de plus de 2000 pieds les basses terres montueuses et malsaines, explique la fréquence de ces chutes. Tous les cours d'eau qui sillonnent la dega, arrivés au bord de l'escarpement, bondissent dans l'espace en décrivant un arc dont la courbure est en raison directe de la vitesse imprimée aux eaux par la pente du terrain ou par le resserrement de leur lit. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, la cascade du Davezout est à peu près perpendiculaire, parce que les eaux, au moment de la chute, ne subissent aucune pression; tandis que celles du Reb, de Kirkos et plusieurs autres décrivent un arc tel que l'on peut aisément circuler entre la colonne d'eau et la paroi du rocher du sommet de laquelle elle bondit. Je me suis quelquefois donné ce plaisir sans péril, et je ne connais pas de spectacle plus saisissant que celui de la lumière solaire vue à travers cette sorte de vitrage mobile, écumant et rugissant.

Je m'arrachai aux splendeurs de la *Fafatié* et je continuai vers l'est, à travers une plaine où dominent les mimosas qu'embrassent force plantes grimpantes auxquelles ces arbres, assez disgracieux par eux-mêmes, doivent des effets pittoresques et variés. Je remarquai aussi fréquemment un parasite curieux, un loranthus à belles fleurs oranges et rouges, aux feuilles longues et fortes, en forme de courroie (*lorum-anthos*). Je laissai sur ma gauche le sauvage rocher de Charafit, au pied duquel passe un joli ruisseau, le Makar-Oanz ; celui-ci descend bientôt dans une gorge étroite, tapissée de forêts de mimosas, où il devient un torrent furieux qui va grossir le Reb, non moins sauvage que lui. Trois heures après le Makar, j'arrivai au pied d'Atkana. On appelle ainsi deux montagnes jumelles, trapézoïdales, que l'on voit de tous les points élevés du district de Debra-Tabor. Le sommet est une plate-forme oblongue parfaitement unie : la montagne du sud-est supporte une église sous le vocable de Saint-Georges ou de Saint-Antoine, et l'on n'y parvient que par un sentier en lacis, taillé au flanc de l'amba : aussi la position est-elle facile à défendre et, en temps de guerre, les ambas servent de dépôts pour les trésors des chefs voisins. Un de ces ambas-monastères fut enlevé il y a vingt ans par le fameux Balgada-Area, l'Ajax abyssin, grâce à une ruse assez originale. Il avait demandé à y monter en simple pèlerin, escorté seulement de quatre ou cinq hommes, et avait payé aux moines, pour cadeau de bienvenue, quelques *gombos* d'hydromel. Quand les moines et les soldats du couvent furent ivres, les porteurs de gombos se levèrent avec ensemble, tirèrent leurs sabres, ouvrirent la porte à deux cents hommes qui attendaient dans le bois voisin : le reste se devine aisément.

C'est dans une des belles prairies qui avoisinent Atkana que j'ai vu pour la première fois un pied d'*enset* (musa ensete) ou bananier abyssin, qui forme bouquet au ras du sol, et dont les feuilles ont une large nervure médiane d'un rouge foncé. Ce bel arbuste stérile, qui croît dans les sols tempérés d'Abyssinie et non dans les terres chaudes, mériterait d'être acclimaté en France. J'en fis couper une feuille par mon domestique et je la lui fis porter sur l'épaule : mais au bout de dix minutes voyant qu'elle le gênait beaucoup en ballant derrière lui à chaque pas jusqu'à terre, je lui permis de la jeter.

Après Atkana, une plaine doucement ondulée me mena à Goeref, joli monastère situé aux bords de l'Amouz-Oanz (ruisseau du jeudi), ainsi nommé de quelque marché voisin qui se tient ce jour-là. J'emprunte ici une page naïve et très-exacte à Alvarez, c'est la description d'un couvent abyssin : en ceci comme en bien d'autres choses, rien n'a changé depuis. « Le bâtiment du monastère retient la forme d'une église, étant édifié en la même sorte, et de tele structure que sont les notres : ayant autour un circuit en façon de cloître, dont la couverture dépend de celle de l'église, laquelle a trois portes : l'une en front, et les deux autres en flanc par le my-lieu : et est le couvert d'icelle, et celui du cloitre fait de paille sauvage, qui néanmoins ne laisse de durer autant, ou plus que le cours de la vie d'un homme. Le comble de l'église est embelly de nefs enrichies d'ouvrages tres exquises, avec leurs arcs bien serrez et ordonnez : si qu'il semble, que tout le pourpris de dedans soit fait et courbé en voute. Il y a un petit chœur derrière le grand autel, avec la croisée au devant, ou sont penduës des courtines, qui tiennent d'un bout à autre : et d'autres devant la porte du my-lieu, lêquéles sont de soye, continuans d'une muraille à l'autre : et donnent icelles courtines entrees par trois lieus, étant ouvertes, ou fenduës par le my-lieu, et rejoignant toutes l'une auec l'autre : et ainsi se serrent auprès des murailles. Et en ces trois entrees, y a de petites campanes de la grandeur de celles de Saint-Antoine, attachees à cés courtines, telement que un homme n'y saurait passer sans leur faire rendre son. Il n'y à que un seul autel, qui est en la grande chapelle, sus le-quel est un poile, posé

sus quatre colonnes, dressees aus quatre angles de l'autel, qui soutiennent iceluy poile, ramassé quasi comme en voute : et est l'autel fourny de pierre sacrée, qu'ils appellent Tabuto : sus laquele est posé un fort grand bassin de bronze qui est plat par embas, avec l'orle basse, qui va toucher toutes les quatre colonnes de l'autel : pour-autant qu'elles sont plantées en diametre quarré : et dans iceluy bassin, est mis vn autre plus petit. Puis par derriere, et, des deuz cotez du poile, descend une courtine, laquelle couvre tout l'autel, jusques au plain : sinon que le deuant demeure ouvert. »

Le couvent de Goeref est sous le vocable du grand saint national de l'Abyssinie, saint Thecla-Haïmanot : c'était une des plus jolies retraites que pût désirer, je ne dis pas une congrégation d'ascètes ayant fait vœu de mortifications en tout genre, mais un groupe de philosophes ornés d'une solitude studieuse, embellie de tous les accessoires que peut offrir la nature à ses admirateurs délicats. Au bord d'une limpide rivière, adossée à un coteau tapissé d'une épaisse forêt, dormait le monastère, ou plutôt le village monastique. Qu'on se figure un hectare environ de terrain clos d'une haie vive, renfermant douze ou quinze enclos également fermés de haies et contenant chacun une cabane de moine entre tous ces jardinets, une ruelle étroite formant une sorte de labyrinthe et faisant communiquer toutes les *cellæ* avec l'église abbatiale. Le tout était d'une douceur gracieuse et riante, et ne portait guère à l'ascétisme. Les moines qui demeuraient là étaient de fort honnêtes gens, sincères, et convaincus, comme tous les moines abyssins, et devaient fermer volontairement les yeux à toute cette nature, aux séductions pénétrantes, pour nourrir leur esprit des contes bleus dont la sottise superstitieuse du clergé copte a infecté le christianisme abyssin.

Au *ghedem* ou enclos sacré, mais en dehors, s'adosse l'église paroissiale où les deux sexes ont droit d'entrée. Cette église n'était pas achevée; elle avait pour fondateur Ras-Ali, dont la chute avait arrêté les travaux commencés. Je ferai remarquer à ce propos combien il est difficile de lutter contre les préjugés populaires en matière de réputation. Ras-Ali a passé sa vie à bâtir des églises et à enrichir des prêtres pour contre-balancer l'opinion générale, qui le faisait passer pour un musulman mal converti ; et quand il est mort, il y a cinq ans, le préjugé avait gardé toute sa force. Théodore II, son rival heureux, n'a jamais bâti d'église, mais en revanche, las de voir ces sanctuaires abriter des rebelles, il en a pillé et brûlé une centaine ou deux; et sa réputation de nouveau Théodose n'y a rien perdu.

Avec son aplomb ordinaire, Mikaël alla droit à l'hégoumène ou abbé que nous trouvâmes assis sur le seuil de sa porte. C'était un homme d'environ 45 ans, maigre, à mine austère, portant par-dessus sa tunique blanche une sorte de pallium en cuir jaune, signe distinctif de sa qualité. L'hospitalité nous fut aisément accordée : mais ce fut une fort grosse affaire de laisser entrer ma mule dans le clos sacré. « Elle est du sexe féminin, me dit Mikaël, et vous comprenez... » Je me rappelai, en effet, les règles sévères des monastères d'Orient, principalement du mont Athos : mais heureusement pour moi, la faconde de Mikaël força le rigorisme du *monoxié* dans ses derniers retranchements. Je logeai chez les bons moines, je partageai leur souper, entièrement composé de légumes indigènes, et, si j'ai bien compris, une sorte de salade exquise était due aux extrémités de jeunes feuilles de l'ensèt hachées fort menu. La nuit, je fus reveillé par les offices qu'on psalmodiait dans l'église voisine et par ce qu'Alvarez appelle « une piteuse harmonie. » Alvarez est bien sévère : à travers mon demi-sommeil, je ne trouvai pas ces chants plus désagréables que ceux de nos églises de campagne. Je repartis le lendemain pour Gafat, où j'arrivai en quatre bonnes heures, en traversant en droite ligne le grand plateau de Maghindi, plateau fort déboisé, mais qui n'en est pas moins fertile, et rejoignant ma première route à la *Fafatié*.

A mon retour, on me parla de la petite église de Tovari, à une heure de ma résidence, comme d'un lieu où je pouvais trouver des peintures murales d'un certain intérêt. Je tenais d'autant plus à les voir que je ne partageais pas du tout le dédain un peu superficiel de Lefèvre et autres voyageurs pour les produits du pinceau abyssin, et je voulais juger par moi-même. Je montai à mule, et après avoir traversé une belle plaine à sol blanchâtre et léger, je descendis par une pente assez roide et fort pierreuse à une petite rivière qui porte le nom expressif de Berhau (lumière), et qui passe là entre deux collines rocheuses d'un bel aspect. Un quart d'heure plus tard j'entrais dans le bois de genévriers qui entoure l'église de Tovari. J'ai dit que les Abyssins placent leurs églises au centre de véritables bois sacrés, car je ne puis appeler autrement les massifs de genévriers qui font à ces temples des ceintures d'un effet si charmant et si majestueux à la fois. Souvent cette enceinte concentrique à l'église est elle-même entourée d'une véritable forêt, où le genévrier se marie à des arbres de toute

espèce sans oublier les lianes et autres plantes grimpantes qui donnent à l'ensemble un aspect de forêt vierge, mais sans les exhalaisons putrides qui distinguent celles du nouveau monde et de la Nigritie. Ici, au contraire, un air toujours pur se joue avec la lumière à travers les masses de verdures à tons variés. Dans les herbes pointillent toutes sortes de fleurs, qui toutes s'effacent devant le rouge éclatant de l'hémanthus. Parfois un ruisseau limpide et glacé roule en cascatelles sous les troncs d'arbres morts déjà envahis par les lianes feuillues. Le silence n'est coupé que par quelques gazouillements d'oiseaux ou par le cri aigu du *tota*, petit singe aussi gracieux qu'un singe peut l'être, et dont Poncet a fait un portrait véridique, mais un peu naïf dans le choix des expressions. Arrivé à l'église, je trouvai un sacristain obligeant qui m'ouvrit la porte, et je me mis à inventorier les peintures du lieu. La plupart étaient tout simplement affreuses; cependant mon attention fut vite attirée par une grande fresque représentant la Cène, et où l'artiste avait fait un singulier amalgame des traditions hiératiques de la peinture byzantine dont celle-ci procède et de détails intimes de la vie abyssine. Le Christ, la Vierge, les convives, vêtus selon la pure tradition et groupés avec une grande entente de l'art entourent une table servie dans le meilleur goût abyssin. Devant chaque convive sont à demi ployés les pains-galettes de *tef*, qui servent en même temps d'assiettes; à côté les couteaux effilés à découper le *brondo*, quelques plats de distance en distance. Sur le premier plan, un major-dome, évidemment de bonne maison, gilet à raynres richement brodées, col rabattu, la toge disposée en tablier, offre à boire à un convive. Les *gombes* d'hydromel appuyés sur leurs épais paillassons, sont activement manœuvrés par des adolescents au buste nu; deux autres apportent dans une sorte de filet un autre gombo, le dernier. C'est le moment décisif. La curiosité respectueuse de tous ces visages qui convergent les uns vers le Christ, d'autres vers la madone est bien exprimée; mais les deux personnages principaux sont tout à fait manqués. La figure de la madone est dure et impérieuse; elle semble ordonner le miracle. Jésus, le verre plein, a le regard vague de l'homme qui a trop dîné. Si sa figure est peu réussie, les détails de son fauteuil ont été amoureusement soignés par l'artiste trop ingénu : mais à part ces naïvetés, ce tableau mérite réellement des louanges. Une petite histoire en trois tableaux se voit non loin de cette Cène : la voici en quelques mots. Il y avait dans une forêt une espèce de sauvage qui se nourrissait de chair humaine, dont il se faisait du *brondo* (mets de chair crue). Un jour, en voyage, et traversant un désert aride, il rencontra un pauvre qui, au nom de la Vierge, lui demanda un verre d'eau ; le cannibale, touché à cette invocation, lui donna sa gourde pleine. A quelque temps de là, cet homme mourut. Son âme comparut au redoutable tribunal où l'ange Gabriel pèse dans sa balance les bonnes et les mauvaises actions. Le cannibale était sûr de son affaire : l'ange avait mis dans le plateau funeste les nombreuses victimes qu'il avait dévorées. En ce pressant besoin, survint la madone qui plaça dans le plateau vide le verre d'eau tendu au pauvre en son nom et ce plateau emporta l'autre. — Satan dépité s'enfuit en hurlant. Cette légende, reproduite avec des variantes diverses dans une foule d'églises consacrées à la Vierge, a pu paraître à quelques voyageurs une tactique monacale pour faire une auréole factice à la mère du Christ; mais je la crois d'origine plus populaire. Elle a une originalité que des moines pédants n'auraient pas trouvée. De ces trois tableaux, le premier est naïf et féroce; le second représentant la rencontre du brigand et du pauvre a un trait original : Le cannibale porte un arc et des flèches, armes qui depuis trois siècles ont disparu d'Abyssinie. Un Abyssin en voyage, aujourd'hui porte sa lance et son *chotel*, sabre très-recourbé : s'il est riche, il fait marcher devant lui un ou deux *neftenya* (fusiliers). Le troisième est le plus curieux. Gabriel est grave et impassible : le diable, dont l'obésité annonce un industriel qui fait de bonnes affaires, cornu, griffu, noir comme un changalla (un nègre) happe déjà l'âme en litige, l'âme est un petit corps sans sexe, comme dans nos peintures de l'église latine. L'attitude anxieuse de cette âme de coquin ne manque pas non plus d'une certaine drôlerie. Mais la Vierge apparaît, glorieuse, impérieuse, exigeante, et, du haut d'une gloire, le Père éternel donne une approbation.

J'eus soin, dès les premiers jours de mon arrivée, de gravir la montagne de Debra-Tabor, voisine de la ville qui lui a dû son nom. C'est une grande masse trapézoïdale dont la base est tournée vers le sud : la partie nord supporte une église consacrée au Christ (Debra-Tabor-Iésous), qui, hormis quelques peintures intéressantes, n'a rien de bien curieux. Mais ce qui me ravit, ce fut le panorama qui se présenta à ma vue et que je vais tâcher de décrire. La montagne, visible de presque tous les points du Beghemder, domine de très-haut un pays accidenté, où il y a peu de hauteurs d'où l'on puisse embrasser un très-vaste horizon.

Tout au pied se montrait d'abord la ville de Debra-Tabor, derrière la colline royale, et sur un joli coteau à dix minutes de la cité, une église de la Vierge, Enato-Mariam (Marie mère) : entre les deux un petit plateau avec un cimetière rustique, ombragé d'euphorbes et renfermant, me dit-on, les tombes de quelques rebelles mis à mort par ordre de Théodore. Par-dessus la ville, le regard glissait à travers un magnifique pays ondulé et bien boisé jusqu'à la colline de Gafat; rien ne l'arrêtait au passage, sauf une hauteur isolée, Azanié, toute couverte de *grar* (mimosas) tellement épais qu'ils empêchent ce lieu de servir d'observatoire, ainsi que je le constatai à mes dépens dans une excursion postérieure. Je regrettai d'autant plus ce mécompte, que d'Azanié j'aurais pu saisir parfaitement le cours de la petite rivière Taskaro et de son affluent le Berhan. A un kilomètre de la route de Gafat, un village tout neuf contenait une assez grosse colonie de Gallas faits prisonniers dans la guerre récente contre les Ouello, et établis là par le négus qui les employait aux travaux des routes. Plus au nord, de belles prairies bien arrosées, composaient la dega d'Arengo, limitées, coupées par des hauteurs fort boisées qui cachaient à mes regards la plus grande partie de la route de Gondar, que je décrirai ailleurs. Sur la gauche, à partir de l'angle nord-ouest de la montagne, commençait la *kolla* d'Arengo, qui se présentait comme toutes les *kollas* un peu larges, sous la forme d'un fouillis de collines et de montagnettes où circulaient vingt jolis ruisseaux qui, tombés pour la plupart en cascatelles du sommet de la dega, allaient grossir la Koalba-Goumara à 2 lieues plus bas. Parmi ces montagnes se dressait, nu, maigre, roussi, le pic triangulaire de Grebbi. Presque partout le désert, ce qui est encore un caractère général des *kollas* boisées, malsaines et peuplées de bêtes féroces; cependant un village bien situé se groupait au bord de l'eau, autour d'une église consacrée à la Trinité (Grebbi-Salassié).

Sur la droite, au pied des collines de Enato-Mariam, commençait un vallon qui menait à la kolla de Zaora, derrière laquelle se déployait un vaste plateau découvert que j'appellerai du nom de son village le plus apparent. Ce plateau est naturellement circonscrit par la Goumara au sud, et de tous autres côtés par la Zaora, qui tourne tout autour et se rend dans la Goumara un peu au-dessus de la route qui mène au Godjam. La Zaora est une petite rivière abondante qui ne commence à creuser sa *kolla* qu'à une lieue de Gafat, au bas de la plaine royale (Djan-mieda) dont j'aurai plus tard à parler. Quant à la Goumara, artère collectrice de toutes les eaux de ce pays qui ne vont pas au Reb, l'observatoire que j'avais choisi me montrait admirablement tous les accidents et toutes les *nervures* de son bassin presque depuis sa source, au pied du Gouna, jusqu'à son embouchure dans le lac, que je voyais nettement au delà de la plaine de Fogara, sous la forme d'une lame étroite et resplendissante au soleil; je pouvais même distinguer non-seulement la masse noire du mont Kobkobié, mais les deux îles plates qui l'avoisinent. La *voina-dega*, qui se relevait par une pente assez douce au midi de la Goumara, bornait la vue de ce côté, et d'autre part, les hauteurs abruptes où s'élève l'église d'Arengo-Saint-Georges masquaient le profil du plateau populeux qui domine le Sak-Amba, barrière qui sépare les deux magnifiques plaines d'Ifag et de Fogara.

Ces hauteurs, hypsométriquement parlant, ne sont qu'un prolongement occidental de Debra-Tabor, ou plutôt un ressaut de la dega qui, je l'ai dit, part du nord-ouest de la montagne. Je réussis, non sans peine, à débrouiller de là-haut, pour une première esquisse, l'hydrographie compliquée de tous ces cours d'eau qui allaient grossir le Reb et la Goumara, sans qu'un seul allât directement au lac, pourtant visible à peu de distance. J'ai souvent vu en Abyssinie des paysages plus importants : je n'en ai jamais vu qui fût à la fois plus vivant, plus varié et plus doux.

II

Voyage au Godjam à la suite du négus. — Mahdera-Mariam. — Kedous-Gabadeo. — L'Abaï ; la dega d'Amedamit. — Campagne malheureuse : retraite. — Mon arrestation. — Le mont Aoula-Negus.

Au bout de ces excursions, vers le 10 février, je fus, ainsi que quelques Européens de Gafat, invité par un message du négus, à le rejoindre à son camp de Vofarghef, et nous partîmes tous le lendemain, suivis de nos bagages et de nombreux serviteurs, pour ce voyage de trois petites journées. Nous montâmes lentement jusqu'à Debra-Tabor, d'où nous descendîmes non moins lentement en suivant pendant plus d'une heure le sommet d'une crête qui sépare le bassin de la Zaora de celui de la Koalha-Goumara. Cette crête est couverte de mimosas (*grar*) d'où son nom de Grarea. Au bout, je trouvai une rampe fort escarpée qui est proprement la limite de la *voina-dega* et je descendis dans la kolla, où la Goumara roulait un filet d'eau limpide et bien appauvri (on était dans le sixième mois de la saison sèche) à travers de magnifiques prairies, en partie utilisées comme terres à blé. Nous fîmes halte sur les bords, puis après dîner nous continuâmes toujours au sud-ouest, franchîmes un petit plateau, et descendîmes à une seconde goumara, plus encaissée que l'autre, et portant le nom dramatique de Sevat-Vodiel (Vodel) « les Sept hommes forts, » dû, me dit-on, à sept frères, sept hercules fort redoutés dans le pays, et qui s'y noyèrent en essayant de la franchir à l'époque des hautes eaux. Le soir même, nous campions en vue de l'énorme rocher basaltique dont le sommet plat supporte la ville de Mahdera-Mariam, jolie cité qui se présente de loin comme Emfras, que j'ai déjà décrite, groupant ses maisons ceintes de jardins autour des massifs de genévriers qui indiquent les églises. Mahdera-Mariam veut dire « le repos, l'étape de la Vierge » (*adrr*, dormir), c'est la traduction littérale du κοιμητήριον τῆς παναγίας de l'église grecque. Le rocher en forme de hache sur lequel elle se développe, présente de formidables escarpements, sauf du côté d'une sorte d'isthme qui le relie au plateau et par lequel on monte à la ville par une pente assez douce. La route de Godjam grimpe en lacis le long de l'escarpement du sud, et absorbe le rocher par son angle sud-ouest, d'où le curieux jouit d'une vue splendide sur toute la plaine riche et populeuse de la goumara Mataraï qui coule à une demi-heure de là. Derrière la Mataraï, l'horizon est bornée par une chaîne de hauteurs couvertes de cultures, qui séparent la vallée de Mahdera de celle de Fogara, et dont le mont Gundataman est le nœud le plus saillant. Si l'on se transporte à l'angle nord-ouest, on a une vue encore plus étendue. Le regard embrasse d'*enfilade*, pour ainsi dire, les collines plus basses qui partent de Mahdera et vont se terminer au confluent du Mataraï et de la grande Goumara, le cours de ce fleuve jusqu'au lac, le plateau qui part du Gundataman et longe la Goumara jusqu'à la plaine de Fogara, plateau riche en villages et en végétation de toute sorte; enfin un fouillis de hauteurs qui prolongent le Debra-Tabor, et d'abord compactes, finissent par se développer et s'éparpiller dans la plaine. Parmi toutes ces masses à pente plus ou moins douce, se remarque un grand rocher acore, l'Ambaghir, point de repère dont je me suis souvent servi pour le levé du pays compris entre Madhera et le lac.

Mahdera a deux églises, celle de la Mère et du Fils (Natito-Mariam, Lidjito-Mariam), un marché très-fréquenté, à l'entrée de la ville, et deux groupes de population musulmane, l'un auprès du marché, l'autre dans un village bâti sur le flanc droit du ravin très-profond qui couvre la place du côté de l'est. Ces musulmans sont des Abyssins devenus musulmans à une époque inconnue peut-être lors de l'invasion de Gragne, qui, selon la chronique, couvrit comme un torrent toute l'Abyssinie jusqu'au fond du Godjam. Ils ne savent d'arabe que *hamdulillah* (gloire à Allah) par lequel ils remplacent l'*Egzier imaghin* de la salutation amharique. Ce sont, à ce qu'il m'a semblé, des gens paisibles, aimant peu l'agriculture, qui est l'occupation plus spéciale des chrétiens, assez portés au négoce et aux petits métiers, n'ayant ni mosquée, ni culte public, mais se réunissant à certains jours les uns chez les autres pour prier. Le commerce des

esclaves, qu'ils monopolisent, contribue encore au mépris qu'ils inspirent aux Amharas par leur absence d'esprit militaire. Du temps de la prépondérance des Gallas musulmans en Abyssinie, c'est-à-dire jusqu'à 1853, ils trouvaient chez leurs sauvages coreligionnaires, Yedjos et Ouollos, un certain appui moral ; mais Théodore ayant écrasé toutes les résistances, de ce côté, les *islam*, sans être matériellement opprimés, sont redevenus des parias. L'intolérance, qui est le premier et le dernier mot de l'islamisme, est retombée sur eux.

Maldera pourrait devenir aisément une place de guerre de première valeur le jour où l'on prendrait la peine de fortifier l'isthme dont j'ai parlé. L'eau n'y manquerait pas : j'y ai vu des citernes naturelles remplies de bonne eau de pluie. Nous quittâmes ce lieu le lendemain matin, franchîmes successivement la Mataraï et la Fogara, et bivouaquâmes le second jour à Kedous Galaudios (Saint-Claudius). On sait que ce saint n'est autre que le roi Claudius, sous lequel l'Abyssinie faillit succomber à l'invasion musulmane dirigée par Mohamed Gragne, et qui dut son trône à l'arrivée opportune de Christophe de Gama et de ses quatre cents braves. Claudius a été mis au rang des saints par une exagération de piété patriotique, car il n'eut jamais d'autre mérite que d'avoir courageusement lutté contre l'islamisme. Ses exploits, ses combats, l'arrivée des Portugais, la marche triomphale de l'armée et enfin la mort de Gragne sont figurés dans l'église de Kedous Galaudios sous la forme de fresques que je visitai avec une vive curiosité. Elles sont fort intéressantes pour l'histoire archéologique d'Abyssinie ; mais la plus originale peut-être, et la plus scabreuse à reproduire, est celle qui représente Gragne étendu mort sur des monceaux de cadavres musulmans, tous nus, couverts de blessures. Gragne a le front ouvert d'une balle : l'artiste, ne sachant comment donner une idée suffisante de la force et de la férocité de cet homme terrible, a pris le parti d'en faire un géant et d'exagérer sa virilité dans un dessin naïf et difficile à rendre autrement qu'en latin : *corpore grandis, mentula immensus*. La décence a été plus respectée dans la peinture de ses femmes, massacrées près de lui, également nues, mais pourvues d'un pagne rouge. Ce tableau ne scandalise pas plus les Abyssins que les sculptures plus que grivoises de l'église de Berven, en Bretagne, ne scandalisent les fils des Celtes.

De là, une marche de trois heures nous mena à une sorte de vaste prairie formant cirque, et portant le nom bizarre de Vofarghef (secouez les oiseaux). Les collines qui l'entourent portent plusieurs églises, et notamment celle de Menta Dever, « les monts jumeaux. » Le sol de la prairie est une argile rouge d'une très-grande profondeur.

Le négus y était campé avec une armée de quarante mille hommes : il se préparait à marcher sur le Godjam et à y forcer le rebelle Tedla Gualu, dans son *amba* de Djibela ; il comptait sans doute sur un succès décisif et n'était pas fâché d'en rendre témoin l'envoyé de la France. Le surlendemain de mon arrivée, il donna l'ordre de marcher en avant. L'avant-garde était déjà partie ; je montai à mule avec les autres Européens et quelques grands officiers, et nous suivîmes le négus qui ouvrait la marche, aussi à mule, lance au poing ; puis venaient nos serviteurs avec des chevaux de rechange ; puis une masse énorme de cavalerie. Grande confusion apparente, mais nul désordre et nul accident. Parmi les pieds des chevaux trottinaient allègrement les petits pages de dix ou douze ans, l'un ayant en sautoir un verre ou un *bérillè* (flacon), l'autre une lunette d'approche. Du groupe des serviteurs partait sans cesse le cri *abiad ! abiad ! imata* (mon père ! mon père ! je viens) ayant pour but de prouver au maître que ses gens sont là.

Nous marchâmes ainsi deux bonnes heures en suivant un contre-fort légèrement incliné du plateau, et à travers les arbres, je vis tout à coup apparaître sur la gauche le food sombre et nu d'un profond ravin qui me parut avoir trente pas de large ; puis, tranchant vivement sur le noir des basaltes, un furieux ruban d'écume qui tenait le milieu du ravin et se dirigeait au sud-est, je fus surpris d'apprendre que c'était l'Abaï ou Nil bleu, que je m'étais figuré autrement. Au bas de la côte, je vis deux fortins sans artillerie, l'un dominant l'autre, et défendant un pont étroit d'une solidité remarquable, bâti par les Portugais il y a environ deux siècles et demi, comme ceux du Reb, du Mogbetch, de Gondar et d'autres encore que les Abyssins ne savent ni imiter, ni même réparer. Dans sa carte, Ruppel a placé un lieu de Deldei comme une ville remarquable : mais *deldei*, en amharique, veut dire simplement *le pont*, et il n'y a pas même là le moindre village. Le négus s'arrêta pour la halte de midi au fort inférieur et s'accroupit sans façon dans la baie d'une fenêtre pour assister au défilé, qui dura au moins quatre heures. Puis il donna l'ordre du départ, donna lui même l'exemple en passant le pont et en montant la côte à pied, au milieu de la foule dont il évitait difficilement d'être coudoyé ; enfin, après une

heure de marche, nous campâmes dans une très-belle et large prairie sillonnée par une rivière limpide appelée peu exactement Tokour-Ohha (eau noire); un peu plus haut elle porte le nom de T'oul (Tzul des cartes).

Ce bivouac fut marqué par un incident curieux : un petit soldat de peu de mine, s'étant écarté pour satisfaire un besoin, fut attaqué par un lion, genre d'agression assez rare en Abyssinie. Il le reçut bravement sur la pointe de sa lance, sans se mettre en peine d'un affreux coup de griffe sur le flanc, et tua roide son assaillant. Ses compagnons accourus à ses cris le mirent sur un brancard à côté du vaincu, et rentrèrent au camp avec de bruyantes acclamations; on crut d'abord à l'arrivée d'un hérault de Tedla Gualu, mais la vérité ayant été reconnue, Théodore fit donner à l'homme trente *beur* (talaris de la reine), et s'adjugea, selon l'usage, la peau du lion. Je fis aussi un petit cadeau au blessé qui, d'ailleurs, suivit aussi bravement la marche que si de rien n'était et que je vis, quelques jours après, le flanc orné de longues cicatrices qui figuraient (qu'on nous pardonne une comparaison baroque) des brandebourgs rouges sur un fond couleur de brique.

Nous marchâmes quelques jours droit en avant, tirant sur Djibela, d'où Tedla Gualu ne bougeait pas. Il s'attendait à un assaut, et était fort inquiet en apprenant que le négus avait fait fondre des obusiers qui « brisaient les montagnes » (*amba saber*). Il se fortifiait de son mieux dans son amba, qui, comme la plupart des places du même genre, n'avait d'accès que par un sentier étroit et ardu : au haut du sentier, il avait fait disposer un certain nombre d'énormes blocs de rochers retenus par de grosses chaînes de fer, et qui eussent renversé des bataillons entiers dans les précipices. Il leur avait facétieusement donné des noms de saints du calendrier, et aimait à dire : « Si le Kuaranya (sobriquet injurieux du négus, né au Kuara) engage ses gens sur ce défilé, je ne leur tirerai pas un coup de fusil : Je me contenterai de dire aux gens qui gardent la poterne : « Lâchez saint Michel. » Il était, je l'ai dit, inquiet : mais quand il vit Théodore engagé en pays hostile et ralentissant sa marche, il reprit courage et lui envoya des messages de défi. Théodore restait sombre et impénétrable. Nous suivions la dega, ayant à notre gauche la Kolla de l'Abbea, grand affluent de l'Abaï, derrière laquelle se voyaient la ville de Mota et la sierra très-découpée de Ickandach : à droite, divers monts qui étaient tous des ramifications de la chaîne centrale du Godjam, le *Talbha-Ohha* ou eau du lin (*talbha, linum sativum*). En huit marches, dont on trouvera le détail dans mon Atlas, aux feuilles Mizan et Amidamit, nous atteignîmes le pied de la chaîne, qui me parut peu élevée, par une erreur d'optique aisée à expliquer : depuis le pont de l'Abaï, je n'avais cessé de monter par une pente insensible, mais ininterrompue. J'avais laissé sur ma droite, le cinquième jour, le mont Liambera, au pied duquel sont les sources fameuses du Nil Bleu, dont la découverte longtemps contestée appartient au P. Paëz. A ces sources se rattache une anecdote qui n'est pas assez connue. Bruce, qui les vit et en revendique la découverte, en publia de son vivant une description tout à fait différente de celle de Paëz et profita de cette différence pour accuser le jésuite de fraude et de mensonge. Malheureusement pour lui, il oublia de brûler la minute de son journal de route qui, trouvé après sa mort, renfermait une description, écrite au crayon sur le lieu même, des fameuses sources en litige, description confirmant celle de Paëz et prouvant que le faussaire n'était autre que l'accusateur. C'est par de pareilles manœuvres, autant que par ses exagérations dramatiques, que Bruce a compromis sa gloire incontestable de grand voyageur africain.

La campagne, cependant, commençait à se dessiner d'une manière fâcheuse. La population fuyait devant quarante mille pillards qui consommaient sur place une partie des vivres que les paysans n'avaient pas le temps d'emporter, et détruisaient follement le reste. Jamais une armée orientale ne se préoccupe d'assurer le service des vivres : la guerre nourrit le soldat, au jour le jour, et quand cette ressource manque, il faut rétrograder en semant sa route de traînards et de gens morts de faim. Cette campagne avait été faite avec une telle imprévoyance, que je me demande encore si le négus avait sérieusement songé à une attaque à fond sur Djibela. Le premier district ennemi qu'on rencontra fut Arafa : c'était plutôt un district neutre, qui, depuis cinq ans que durait la révolte, avait *oublié* de payer l'impôt. Ce qu'apprenant, Tedla-Gualu avait envoyé dire aux gens d'Arafa : « Vous ne voulez rien payer à ce brigand de Kassa, et vous avez bien raison : or, puisque vous n'êtes pas pour lui, vous êtes pour moi : donc payez-moi vos impôts. » Les paysans trouvèrent la prétention fort plaisante, et le firent comprendre : bref, ils restèrent cinq ans sans payer. Le négus lança sur eux des masses de cavalerie qui se mirent à brûler les villages et s'éparpillèrent pour piller. Les paysans, profitant de cette ineptie et appuyés par

un corps de deux cents cavaliers de Tedla-Gualu, tombèrent sur les pillards et en firent (14 février) une boucherie méritée. Il est difficile d'avoir sur le moment des renseignements certains en pareil cas, mais j'entendis parler de cent fusils pris par l'ennemi, ce qui, vu la rareté des fusils dans l'armée du négus, indiquait un échec sérieux.

Ce revers exaspéra Théodore II, d'autant plus que les paysans du mont Mizan avaient refusé d'obéir aux réquisitions de fourrage, et, au mont Sagado, son cheval favori manqua de foin. « Comment, dit-il, on m'appelle le roi des rois, et je n'ai pas un peu de paille pour mon cheval? » Et il ordonna de saccager les villages du Mizan. L'ordre fut rigoureusement exécuté. Les paysans entassèrent leurs bestiaux dans les églises, qui jusque-là avaient toujours servi de lieux d'asile dans les guerres civiles d'Abyssinie : mais les soldats ne respectèrent rien cette fois. Un pillard eut le bras traversé d'un coup de lance par un paysan, qui s'était placé à l'entrée d'une église et se donnait pour un gardien nommé par le négus. On amena le paysan à l'empereur qui lui dit : « Ne sais-tu pas que c'est un crime de mentir? Qui t'a nommé gardien de cette église? » Et il lui fit couper la main et le pied. Le Mizan et l'Arafa continuèrent à brûler plusieurs jours comme deux fournaises. Une nuit, je sortis de ma tente par un doux clair de lune pour jouir du coup d'œil qu'on embrassait des flancs du Sagado, et passant à côté d'un feu autour duquel riaient et babillaient mes deux serviteurs, je regardai tour à tour le coteau au-dessous de moi, illuminé par des centaines de feux, et les lignes sévères du Mizan, où couraient de longs serpents de flamme. Ces flammes étaient, les unes celles des incendies, les autres celles des brûlis du *sâr*, ces hautes graminées dont les pluies estivales couvrent les plaines d'Abyssinie, et que le paysan brûle pour cultiver ou préparer le sol à un vert tapis d'herbes nouvelles. C'était un spectacle grandiose et dont j'aurais joui davantage si j'avais pu oublier quelles populations en deuil erraient autour de ces abominables incendies.

Un dimanche matin (c'était vers le 22 février), une troupe d'environ quatre-vingts paysans de tout âge et des deux sexes, hâves, maigres, couvrant à peine de quelques haillons des corps qui, on le voyait assez, étaient naturellement robustes et bien faits, vint implorer la pitié du négus. Les soldats leur avaient tout pris : ils ne réclamaient ni leurs vêtements ni leur bétail, mais un peu de pain. Leur aspect était déchirant, c'était celui que devaient présenter les paysans de l'Allemagne et de l'est de la France durant la guerre de Trente ans. Ils s'arrêtèrent au pied de la colline où le négus, entouré de quelques officiers et pelotonné jusqu'au nez dans sa chama, se réchauffait au soleil du matin. Un grand bel homme, d'une quarantaine d'années, un peu chauve, tête de Cincinnatus, et que je vois encore, prit la parole et fit un discours pathétique, débité d'un ton fort digne, sans jactance et sans servilité. Un petit homme à l'œil vif, d'une laideur spirituelle, était à sa gauche et semblait parfois lui servir de souffleur. A l'air dont les paysans s'en allèrent, je jugeai que la réponse avait été favorable, et j'appris que l'ordre avait été donné aux soldats de partager avec eux le pain qu'on leur avait volé. Mais une scène dont je fus témoin quelques jours plus tard me prouva que tout ne finissait pas toujours aussi bien. Une colonne d'affamés s'était dirigée en bon ordre vers la tente impériale, au cri de *djan hoï! djan hoï! djan hoï!* (Sire! sire! ah sire!) qui est le cri traditionnel par lequel on demande justice en ce pays. Le négus, qui avait de l'humeur, ne daigna même pas répondre, et envoya quelques hommes armés de bâtons qui éparpillèrent tous ces malheureux à travers la plaine.

Théodore, plutôt démoralisé que battu, était en pleine retraite depuis le 17. Nous revînmes vers l'Abaï par une route un peu différente de la première. Un incident original marqua le passage de la petite rivière Goumara. Au lieu où nous la franchîmes, cette rivière, alors très-basse, coulait entre une prairie au niveau de l'eau et une berge argileuse peu élevée, mais d'autant plus infranchissable à la cavalerie qu'elle était couverte d'un épais fouillis de broussailles, rideau de dix pas de large, derrière lequel se déployait une plaine magnifique. Théodore, arrivé en face de la berge, saute dans les broussailles, jette sa chama à un officier, saisit un pieu, et se met à écrêter la berge où, aidé de ses Européens, il finit par tracer un sentier accessible aux chevaux. Puis il tire son sabre et s'escrime à grands coups dans le fourré : nous ouvrons en une demi-heure une trouée où trois chevaux peuvent passer de front. Le plus curieux c'est que tout cela se faisait devant 10,000 hommes qui s'étaient entassés dans la rivière et la prairie, se poussaient, se disputaient, faisaient un vacarme horrible, mais dont pas un ne songeait à descendre de cheval et à l'imiter. Il n'y eut que deux chefs qui, sur l'ordre formel de Théodore, vinrent travailler à ses côtés. Il s'escrimait sans desserrer les dents; seulement, passant près de moi, il me dit d'un air de bonne humeur : « Vous devez être un peu las. » Je ne l'étais pas, mais je venais d'être mis

hors de combat par une grosse épine de *grar* sur laquelle j'avais marché, et qui avait traversé mes souliers comme un mince tissu. Puis il remonta à cheval et nous gagnâmes la plaine où l'on fit halte pour exercer les troupes. J'assistai en amateur à ces exercices, qui représentaient généralement une ligne d'infanterie repoussant une charge de grosse cavalerie. Les fantassins, accroupis derrière leurs boucliers, ne présentaient guère à l'ennemi d'autre surface vulnérable que les jambes; pour lances, ils avaient des bambous (chimboko), afin d'éviter les chances d'accident. Le négus commandait l'escadron d'attaque : sans chama, avec une sorte de dolman en peau de lion qui flottait au vent, fusil au poing, sans bouclier, visant et tirant en plein galop, il montrait la vigueur, l'adresse et l'agilité qui faisaient de lui le soldat le plus accompli de l'Abyssinie. Mais tout cela n'était guères qu'un jeu, et ne pouvait servir qu'à prouver à un Européen l'infériorité (comme armement et tactique) de ces troupes, d'ailleurs braves et disciplinées.

Cependant les affaires allaient mal. Les soldats rebutés des privations incessantes, se débandaient et désertaient à Todla Gualu. Il arrêta un peu les désertions en faisant occuper les passages par des pelotons de cavalerie qui massacraient tous les déserteurs sans explications : mais autour de lui-même la trahison commençait à mûrir. Une conspiration que j'ai racontée ailleurs et qui avait pour chef le préfet d'Alava, fut révélée au négus par la femme même de ce chef, irritée que son mari lui eut refusé une robe neuve. Les coupables, au nombre de onze, furent amenés à la colline où campait Théodore, près Zetava, et là, sous les yeux d'un carré d'infanterie, ils subirent le supplice des gens convaincus de lèse-majesté, l'amputation de la main et du pied. On guérit en six semaines, si on reçoit sur l'heure le pansement usuel, mais souvent, par une aggravation de supplice, il est défendu de donner aucun soin à ces malheureux, qui périssent alors des suites de l'hémorrhagie combinée avec le froid de la nuit. Ce fut le cas des victimes dont je parle ici.

Cela se passait le 1er mars. La campagne était finie, je recevais des nouvelles qui m'appelaient à Massaoua, et je voyais qu'avec le négus, humilié et exaspéré, il n'y avait en ce moment rien à faire. Je pensai que le plus sage était de me rendre à Massaoua, d'y expédier les affaires consulaires les plus pressées et de revenir au plus vite. En conséquence, le 2 mars, je chargeai le fidèle *achate* du négus, Zooudié, de lui demander pour moi la permission de faire ce voyage, craignant d'autant moins un refus que précédemment l'option m'avait été laissée d'aller à Massaoua ou de rester encore quelque temps dans le pays. A midi, Zooudié vint m'annoncer que le négus désirait que je restasse jusqu'au retour d'un sieur B..., ex-comptable de l'isthme de Suez, venu en Abyssinie pour y vendre des fusils, et dont Théodore s'était fait, moyennant 500 talaris, un envoyé d'occasion près de l'empereur des Français. Ceci était contraire à mes devoirs consulaires autant qu'à la sécurité de ma correspondance officielle ou privée, car les environs d'Adoua étaient justement alors au pouvoir d'un rebelle nommé Kassa, qui coupait les routes et avait obligé M. Duncan Cameron, consul britannique, à prendre asile dans l'église d'Axum. Je renvoyai Zooudié avec invitation d'exposer tout cela au négus ; mais voyant qu'il ne revenait pas, je passai mon uniforme, et j'allai vers la colline royale pour demander moi-même une audience.

Le négus me vit venir, et comme, selon l'étiquette, je m'étais arrêté à mi-côte, le chapeau sous le bras, il me fit demander ce que je voulais. Je répondis que je désirais parler à Sa Majesté elle-même. Il appela alors trois Européens qui parlaient amharique (langue officielle de l'Abyssinie) et les envoya me demander de quoi je voulais l'entretenir. Je réitérai ma demande sans me douter de l'orage que j'allais réveiller dans cette âme violente et soupçonneuse, et dont j'en sois encore à deviner les causes. Il pouvait y en avoir plus d'une. D'abord, il avait reçu de mauvaises nouvelles de sa frontière du nord-ouest, que les Égyptiens venaient d'envahir. Puis, cette campagne sur laquelle il comptait pour raffermir son prestige, n'avait fait que l'ébranler, et il pensait que j'avais hâte d'aller à Massaoua rédiger pour mon gouvernement le récit de son échec. Enfin, je l'ai dit, il avait écrit à l'empereur Napoléon, et, craignant que celui-ci ne lui fît l'affront de ne pas lui répondre (affront qu'il avait reçu du gouvernement russe huit années auparavant), il voulait me garder comme otage à portée de sa main. Je regrette d'avoir à ajouter une circonstance que j'eusse voulu taire : quelques-uns des soi-disant missionnaires de Bâle, mécontents de l'arrivée en Abyssinie d'un agent qui leur était suspect comme membre d'une nation rivale et « papiste, » me desservaient de leur mieux et répandaient l'incroyable bruit que je pouvais bien être un faux consul, porteur de fausses lettres. Le négus n'était, par caractère, que trop enclin à écouter ces niaiseries envenimées.

Quoi qu'il en soit, à peine les trois interprètes eurent-ils parlé, que Théodore, au paroxysme de la colère : « Qu'on le prenne, qu'on le mette aux fer, et s'il cherche à fuir, qu'on le rattrape et *qu'on le tue!* » Le ras (colonel) à qui il s'adressait passa derrière la colline pour requérir un demi-bataillon qui y stationnait. « Qu'est-ce cela ? dit le négus. Cinq cents hommes pour en arrêter un ? — Que Votre Majesté remarque, dit le ras tremblant, qu'il a sous le bras quelque chose de très-brillant (c'était mon chapeau dont le galon d'or brillait vivement au soleil), et que c'est peut-être une machine formidable qui peut nous tuer tous. — *Donkoro* (idiot), ne diras-tu pas bientôt qu'il peut vous tuer avec ses sourcils ? Six hommes et qu'on le prenne ! » Les hommes commandés, accompagnés de trois Européens, vinrent à moi, qui étais fort éloigné de me douter de ce qui s'était passé. J'entendis sans défiance les Abyssins murmurer entre eux : *tabandja alle* (a-t-il des pistolets) ? Pendant que les interprètes me balbutiaient quelques mots que je ne pus comprendre, les autres passèrent sournoisement derrière moi, et l'un d'eux me jetant les bras autour de la poitrine, me serra si violemment, que je pouvais à peine respirer : deux autres m'ôtèrent mon chapeau et mon épée, et deux autres enfin me saisirent les poignets. Plus irrité qu'alarmé, je demandai vivement à l'orateur européen, M. Kienzlen : « Qu'est-ce ceci ? » Il tremblait comme la feuille et me répondit au hasard en anglais : *Oh! never mind, M. Consul, never mind* (n'y faites pas attention). Je fus aussitôt entraîné violemment derrière la colline. On me fit arrêter à trente pas de la tente royale et asseoir sur une grosse pierre. Je n'avais rien compris à ces brutalités ; mais j'y vis plus clair, quand on apporta une lourde chaîne, terminée par deux grossières menottes, et qu'un officier de marque, comme on le voyait à son *marghef*, m'en fit passer une au poignet droit, et, armé d'une grosse pierre, se mit en devoir de me la river. La chose faite, on attacha à l'autre bout de la chaîne un pauvre diable chargé de répondre sur sa tête que je ne m'évaderais pas, et je fus ramené à ma tente qu'on avait dressée à quinze pas de là, et qui fut aussitôt entourée de gardiens armés, pendant qu'une douzaine d'autres s'installaient à l'intérieur.

Le lecteur me fera grâce de mes vingt-cinq heures de fers. On comprendra, sans que je l'exprime, la situation ridicule et pénible que me faisait, à chaque instant, la présence de mon compagnon de fers. Le lendemain matin, il obtint du chef de mes gardiens, qui n'était pas un méchant homme, un congé de deux heures qui m'apporta un grand soulagement, suivi d'un autre encore plus sensible. Ma chaîne avait été rivée de si près, qu'à chaque mouvement le fer m'entrait dans le poignet. Mon aimable geôlier la fit desserrer de quelques millimètres, ce qui rendit ma situation supportable.

Ma journée se passa ainsi, sans autre incident qu'une plaidoirie à laquelle j'assistai, entre une paysanne et un sien voisin. Je crus saisir qu'il s'agissait de quelque question de mitoyenneté, et mon geôlier était sans doute un *choum* investi de fonctions judiciaires. J'admirai l'éloquence des plaideurs qui, prenant la parole l'un après l'autre, faisaient de longs discours dans la langue noble et un peu emphatique de l'Amhara, sans que le juge parût s'ennuyer d'écouter cette interminable querelle de village. On peut généraliser en faveur de tous les Abyssins le proverbe indigène : « Race de Beghemder, race d'avocats. » Cependant je n'oubliais pas de faire épier, par mes serviteurs, l'humeur changeante du négus, et vers le soir, je lui écrivis en anglais un mot poli, mais sec, où je lui demandai un instant d'explication. Mon geôlier se chargea de le lui faire passer, et tint si bien parole que vers cinq heures et demie du soir, je vis arriver à ma tente les Européens chargés des instructions du souverain. Théodore me faisait dire d'oublier « cette misère, » de ne pas trouver mauvais qu'il me retînt jusqu'au retour de son agent B., et me demandait ma parole d'honneur de ne pas tenter d'évasion. C'était assez inutile, car toute tentative de ce genre eût été une folie en face de la police du négus. Je promis, je fus déferré, et m'en allai souper, le cœur plus léger, avec les porteurs de la bonne nouvelle. Le lendemain l'armée se remit en marche et le négus sembla avoir oublié l'incident du 2 : cependant il ne m'adressa plus la parole. Chez cet homme étrange, la générosité et la fureur se livraient un combat incessant. Ainsi, durant cette retraite, une des nombreuses femmes qui suivaient l'armée s'étant arrêtée pour accoucher au pied d'un arbre, Théodore qui passait servit de parrain à la petite créature, lien beaucoup plus sérieux en Orient qu'il ne l'est ordinairement chez nous.

On campa ce jour-là de bonne heure à une lieue d'un beau pic isolé appelé Aonala-Négus (le roi des génies cannibales, des Vampires). Connaissant mon goût pour les excursions (goût qu'il avait lui-même favorisé malgré les murmures de ses gens, mécontents de voir *écrire la contrée*, Théodore nous offrit spontanément une escorte pour aller visiter ce point,

redouté des superstitieux indigènes qui y voient la demeure des *Bouda* ou sorciers dont j'ai parlé à propos de Gafat. Nous acceptâmes avec empressement, montâmes une croupe d'abord adoucie de pente, puis ardue et très-pénible ; mais arrivés au sommet de cette masse de basalte, nous fûmes bien dédommagés par l'admirable vue dont nous jouîmes. De la muraille sombre du Mizan, au sud, le regard embrassait toute la plaine de Mietcha et se perdait dans la nappe bleue du T'ana, au nord, avec ses escarpements, ses îles, sa belle presqu'île de Zeghiè, connue par les meilleurs cafés de l'Abyssinie. Au milieu de coteaux d'un vert semé de bandes jaunes, le petit lac de Kourtabahar (le lac séparé de T'ana) brillait comme un saphir dans l'or. Debra-Mai montrait au nord ses massifs de genévriers, et à nos pieds la T'oul roulait son joli filet clair dans sa ravissante vallée qu'encadrent des murs de basalte. L'Aouala-Négus est pyriforme, le sommet surmontant le gros bout de la poire, et le bout effilé, tourné au nord, supporte une enceinte presque cyclopéenne en forme de D. Une enceinte non moins massive tourne à l'ouest, autour du mont, aux deux tiers de la hauteur. Un de nous suggéra que ce lieu pouvait avoir été une ancienne forteresse des Falachas, qui, passant parmi les Abyssins pour être possédés du Bouda, ont pu donner à l'Aouala-Négus sa sinistre renommée. Cette conjecture a son mérite, et peut s'appuyer de ce fait que les Falachas sont assez nombreux au Godjam, et qu'ils ont momentanément régné en Abyssinie au moyen âge ; mais ils n'ont jamais passé pour cannibales, et il n'est pas impossible que ce castel cyclopéen n'ait appartenu à un peuple sauvage, indigène, chassé plus tard ou détruit par les Abyssins, les Agaou, les Galla, ou même les Changalla, trois peuples qui, encore aujourd'hui, ne sont qu'à quelques journées de ce lieu. Un peuple vainqueur d'une nation barbare la charge volontiers de toutes sortes de méfaits, et dans la région des deux Nils les populations ennemies se renvoient gratuitement l'accusation d'anthropophagie.

Le lendemain de cette excursion, les Européens qui accompagnaient le négus furent renvoyés à Gafat, et moi avec eux. Je devais habiter une maison qu'on avait construite à mon usage au pied de la colline du Petit-Gafat, dans un site fort agréable auquel je donnai le nom de Denghieghié (le lieu pierreux). Nous revînmes en six jours à Debra-Tabor par la route que nous avions suivie en février, sauf que cette fois nous passâmes au nord de la T'oul, ce qui me permit de compléter les levés que j'avais faits de cette partie de la province de Mietcha.

III

Visite à Gondar. — Le Dembea et la Maraga. — Azazo et ses sectaires. — Gondar : description de la ville : le palais des négus : la princesse Menène. — Souvenirs historiques : ras Mikael, Lik Asgo. — Koskoam et ses peintures. — L'art religieux en Abyssinie. — Voyage à Kourata. — Ruines d'Arengo. — Triste état du pays. — Passage des rivières en tankoa. — Kourata : beauté du site : le lac Zeghié.

J'ai dit que le négus m'avait assigné Gafat pour résidence, en me laissant libre de voyager dans le centre de l'empire, partout où me conduirait ma fantaisie. Je ne pouvais manquer d'aller rendre mes hommages à la capitale, c'est-à-dire à Gondar, et je partis en avril pour visiter cette première ville d'Abyssinie. De Gafat à Ferka, je refis la route que j'avais déjà parcourue en janvier : c'est à Ferka que la route de Gondar se sépare de celle de Tchelga, et tire vers le nord en traversant la plaine de Dembea. A cinq ou six heures de Ferka, j'entrai dans les terrains légèrement ondulés, et je laissai sur ma droite le village de Serbougsa que Bruce appelle Serbraxos, et où se sont livrées trois batailles auxquelles assista le célèbre voyageur. J'aime à croire qu'il se battait mieux qu'il ne faisait une esquisse topographique, car son plan des lieux est exécrable, et ceux de Gondar, figurant assez bien des tartes aux fraises coupées en losanges, m'ont fort amusé. Ce pays était très-beau, riche et annonçait une grande prospérité. Je fis ma halte de nuit un peu avant Serbougsa, à Minzero, sur le sommet d'une colline couverte de bois et d'habitations. Cette colline est un des derniers anneaux brisés que la chaîne

montagneuse du Sar-Amba projette vers la plaine de Dembea, et, de divers points de cette province, j'ai pu me faire une idée du relief général de cette chaîne. Elle est un bourrelet assez épais, séparant la haute *kolla* du Dembea de la basse *kolla* connue sous le nom de Mazaga ; si bien que son versant sud est aussi adouci que l'autre est acore. J'ai suivi l'usage abyssin en appelant kollas les basses terres des deux côtés de la chaîne, car il y a près de 1,500 mètres de différence entre les deux : mais le Dembea, malgré ses 1,900 mètres de hauteur absolue, a le climat et la végétation des basses terres. Quant à la Mazaga, je ne connais que quatre voyageurs qui l'aient vue : Bruce, qui alla de Gondar au Gallabat par Tcherkin ; Ruppel, qui y fit une courte promenade ; Mansfield Parkins, qui allait du Volkait à Khartoum, et nous a donné une carte réduite, mais précieuse, des nombreuses rivières qu'il traversa ; et enfin M. d'Abbadie, qui n'a encore publié que ses carnets de route, mais qui a fait une excursion intéressante dans l'Ermetcholo. De tout ce que j'ai pu voir moi-même, il ressort que la Mazaga n'est pas une plaine unie, mais une kolla intermédiaire, un fouillis de basses montagnes courant entre le Sar-Amba et la plaine proprement dite de l'Atbara : je n'ai pas besoin d'ajouter que des centaines de rivières sortent de ce massif inextricable de montagnes. Je repars le lendemain matin de Minzero : à dix heures je traverse Tadda, l'un des villages les plus ombragés, les plus riants et les plus pittoresques de la province : je passe le Mogheteh sur un pont bâti par les Portugais, fort belle construction sans laquelle les communications seraient interrompues pendant cinq mois de l'année entre Gondar et les provinces du Sud, tant le Mogheteh est rapide, abondant et encaissé entre ses rives boisées. Je vois de temps à autre Gondar sous la forme d'un plateau bas qui fait promontoire dans la plaine et où des massifs de *zegbhas*, semés çà et là, marquent le plan des églises. A ma gauche, une fort jolie vallée ou plutôt une immense prairie se déroule entre deux collines, et renferme le plus célèbre monastère du Dembea, Azazo, auprès duquel une grosse bourgade s'est bâtie. Il y a une curieuse histoire sur Azazo. Les moines du lieu professent la croyance aux *trois naissances* du Christ, niée par le christianisme officiel. Ils disent que Jésus, né de son père de toute éternité, né de la Vierge, est né une troisième fois en recevant le baptême. Théodore, à qui les dissidences religieuses semblaient un danger pour la paix intérieure, réunit une sorte de concile à Gondar, enferma ensemble des docteurs des deux opinions, et comme les gens d'Azazo n'avaient pas plié après trois jours, il vint leur déclarer qu'après tout l'*abouna* (évêque d'Abyssinie) étant pour les deux naissances, et lui, négus, croyant décent de se ranger du côté du chef officiel de l'Église, les dissidents n'étaient que des hérétiques qui devaient se convertir ou périr. Le bourreau n'était pas loin, et les gens d'Azazo ne se sentirent pas le courage de l'affronter. Mais en leur cœur ils sont restés fidèles à leur vieille opinion, et avec eux les laïques de leur petite ville, qui, établis en grand nombre comme commerçants à Gondar où ils sont influents et estimés, y ont propagé leurs idées.

Je suis déjà dans les rues de Gondar, que je n'aperçois encore rien qui m'annonce une ville. Je vois cinq ou six grosses bourgades, séparées par des terrains vagues semés de ruines, coupés de muretins en pierres sèches. Voilà la capitale des Susneus et des Fasilidès. Je m'installe dans une maison dont le propriétaire est en voyage, non loin de l'église de Iesghin, et, une fois logé, je repars pour visiter à loisir la métropole de l'Éthiopie. Je finis par saisir à peu près le plan général de la cité. Voici les principaux quartiers. *Etcheghé biet*, maison du supérieur général des ordres réguliers. C'est un quartier confortable et bien bâti, avec une population de moines, de prêtres et de clercs, à peu près comme le quartier des écoles, à Paris, au seizième siècle. L'*Etcheghé*, qui loge au centre de ce quartier, est peut-être l'homme le plus influent de l'empire après le négus et l'*abouna*, je dirai presque avant. *Abouna biet* : c'est une sorte de faubourg appartenant tout entier à l'*abouna*, qui n'y séjourne jamais pour une raison délicate. Les gens de Gondar qui le méprisent fort, non sans raison, ne se gênent pas pour le lui exprimer, et leurs arguments empruntent de préférence la forme de ces pierres pointues qui rendent le pavé de Gondar si ennuyeux pour le promeneur. — Il a reçu en 1845 une correction de ce genre, qui a fait du bruit. Il s'était brouillé pour quelque affaire d'argent avec le P. Joseph, son confesseur, qui, furieux, ameuta le populaire sur la grande place de Gondar et révéla à pleine tête les confessions du prélat : il y était question de sept dames aimées de l'*abouna*, dont deux religieuses. *Islam biet*, quartier musulman, au bas de la ville, à l'ouest, riche et bien bâti : habité par des djibberti ou marchands musulmans assez honorables, comme le sont en presque tous pays les minorités religieuses. J'ai appris que ce quartier n'existe plus depuis cinq ans et demi, et que Théodore l'a saccagé

et brûlé pour je ne sais quelle offense imaginaire. Je ne décrirai pas particulièrement le Négus-Ghimp, le palais impérial, vu que Bruce, Lefèvre, Ruppel, Heuglin, tous les voyageurs en ont parlé. Quelques parties de cette majestueuse construction tombent en ruine, et Théodore, qui n'aimait pas Gondar, se gardait bien de les réparer. Du reste, il n'était pas le grand coupable : les principales mutilations du Ghimp sont dues à la mère de Ras-Ali, à la fameuse itghé Menène, qui, furieuse de l'impopularité de sa famille, détruisit de sang-froid des portions entières du palais. « Puisque nous ne devons point laisser de monument de notre pouvoir, disait-elle, il est inutile que nous laissions subsister ceux des autres. » Cette femme, qui vit toujours, a été une des figures les plus originales de l'Abyssinie contemporaine. Elle avait épousé, seulement pour avoir un titre et un nom, l'avant-dernier des rois fainéants de l'Abyssinie, et à peine marié, le triste sire n'avait pas eu à se réjouir. Divorcée, elle gardait en douaire la ville de Gondar et la province, gouvernait elle-même, commandait des armées. Menène aimait les Européens, principalement un missionnaire napolitain, le P. Montuori, un homme hardi, vif et amusant, qui plaisait fort aux soldats en déblatérant publiquement contre les moines, « qui se croient saints parce qu'ils ont 18 coudées de *bafta* (mousseline) autour de la tête, qui tiennent un psautier ouvert sans le lire, pendant que leur pensée erre autour des caves et des cuisines.... » Un jour que Menène lui refusait je ne sais quoi, il feignit une grande colère et lui dit : « Je vais écrire partout en Europe que la mère de Ras-Ali n'est pas la princesse pieuse et juste qu'elle prétend être : qu'elle est, au lieu de cela, une Agrippine. — Seigneur Dieu, s'écria la princesse bouleversée et supposant que ce nom redoutable signifiait une Hérodiade ou une Jézabel, vous ne ferez pas cela, père Montuori ! » Et elle se hâta de lui accorder ce qu'il avait demandé.

En face du palais impérial s'élève un joli petit castel moyen âge, avec des tours aux angles; c'est le Ras-Ghimp (le palais du connétable). Il est aujourd'hui délabré et inhabité, les négus actuels ayant supprimé la connétablie qui, dans son système administratif, est absolument inutile. Jadis, le ras ou connétable, logé dans ce palais, se trouvait à proximité du souverain, également prêt à lui obéir ou à le surveiller. L'un des derniers habitants fut le fameux Ras-Mikaël, surnommé Saoul ou l'aigu. Un jour qu'il était à sa croisée, une balle partit d'une fenêtre du palais impérial, lui rasa l'épaule et tua derrière lui un de ses officiers. Mikaël dit froidement : « Je sais à qui cette balle était destinée », et le soir il se rendit au palais accompagné de ses fidèles, ordonna de saisir le négus Joas, et le fit étrangler. Cette version, à l'exactitude de laquelle j'ai des raisons de croire, est en complet désaccord avec celle de Bruce, qui était lié avec Mikaël et n'aurait pas manqué de mettre en relief cette circonstance du droit de légitime défense, s'il l'avait connue. Un coteau qui, par son versant sud, fait face à Gondar et est aujourd'hui dépourvu d'habitations porte le nom bizarre de *Tigre mitchohija* (le cri des Tigréens). C'était jadis un faubourg où les négus, craignant l'esprit brouillon et séditieux des Tigréens, les avaient prudemment confinés. Il leur était défendu, en cas d'appel au négus, de venir crier devant le palais comme les autres Abyssins, mais à une certaine heure du jour, le souverain se mettait à une fenêtre qui donnait sur ce faubourg, et tout Tigréen qui voulait faire clameur de haro n'avait qu'à agiter une pièce de toile blanche, pour être aussitôt appelé devant son grand juge. On dit qu'après l'assassinat de Joas, Ras-Mikaël ayant pris place sur l'alga impérial jeta les yeux sur le faubourg des Tigréens, et demanda pour quel motif ses compatriotes avaient été parqués là. « Sire (Djan-hoï), lui répondit Lik-Asgo qui avait son franc-parler, c'est pour les empêcher de tenter justement ce que vous venez de faire. »

Nul n'était plus jovialement cynique que ce Lik-Asgo dont les bons mots ont traditionnellement couru toute l'Abyssinie. Un plaideur qui voulait le gagner à sa cause lui avait donné un gombo de miel : la partie adverse l'ayant appris s'empressa de lui offrir une mule. La cause étant appelée devant le négus, Lik-Asgo plaide chaudement contre l'homme au miel, qui perd et fait ensuite de vifs reproches au juge. « Que veux-tu, mon frère, lui dit ingénument Asgo : une mule a cassé ton gombo d'un coup de pied. » Asgo avait été exilé au Semen pour ses intrigues, et ne cessait, comme Ovide à Tomes, de maudire sa nouvelle patrie. Un Semenga mécontent lui fit l'observation ironique que si son pays natal était préférable à son nouveau séjour il devait y retourner. Asgo répondit : *Agher lata Semyen, — Meghev lata gomen.* « A ceux qui n'ont pas de patrie, le Semen : à ceux qui n'ont rien à manger, le gomen, » sorte de lentille amère qui est l'aliment des pauvres.

Je fus visiter l'abbaye royale de Koskoam, dans un site charmant, à vingt minutes de Gondar, vers le nord-ouest. Pour y aller il faut passer la K'aha, et laisser à droite le petit monument élevé par le saint roi Lalibela à son cheval au grand scan-

dale des puritains modernes. Koskoam est une ruine, mais une ruine imposante : la piété officielle n'entretient que l'église proprement dite, bâtie ou du moins décorée par les Portugais, qui ont fait peindre par leurs artistes un certain nombre de fresques faciles à reconnaître, et admirées de confiance par les Abyssins. Ils ont grand tort. Les produits purs de l'art indigène ont la rigidité hiératique de tout ce qui est byzantin : C'est terrible, farouche, pétrifié, absurde souvent, incorrect, mais jamais fade. Or la fadeur, la vulgarité béate et douceâtre de l'art jésuite éclatent partout dans les peintures portugaises de Koskoam; les saints sont des cafards, les martyres font l'œil en coulisse; c'est Marie Alacoque dans toute sa gloire. Je détournai mes yeux de ce joli nauséabond, pour les reporter sur quelque chose de plus original : je veux parler de toute une furia d'arabesques et d'enroulements élégants, sorte de calligraphie picturale où excelle l'art oriental.

On a quelquefois ri des anachronismes qui pullulent dans les peintures murales des églises d'Abyssinie. Cependant, sans parler de nos artistes du moyen âge et des gravures d'Albert Dürer, Shakspeare et Milton en ont bien d'autres.

Le puritanisme archéologique, dont je suis du reste grand partisan, est né de ce siècle-ci. Je n'ai pas vu le tableau abyssin où les Hébreux en fuite devant Pharaon sont fort gênés par le feu de six pièces de canon mises en batterie devant Suez. Mais j'ai vu une bataille du roi David contre les infidèles, et j'ai remarqué sur le premier plan un petit tirailleur philistin qui, un genou en terre, ajuste diligemment le roi psalmiste avec sa carabine. J'ai vu une Fuite en Égypte : dans le lointain, Mahomet, averti que la sainte Famille est au désert, selle son chameau pour courir après; moyen ingénieux pour dire aux fidèles que c'est revanche et œuvre de sabrer les musulmans partout où on les trouvera. J'ai vu une Flagellation, où deux soldats en costume portugais du seizième siècle flagellent le Christ à tour de bras : l'intention politique de cette naïveté n'est pas difficile à deviner. J'ai vu une seconde Fuite en Égypte, une halte le soir, sous un arbre : Saint Joseph enlève à la pointe d'un petit couteau les épines qui sont entrées dans les pieds nus de la Vierge. J'ai vu enfin un apôtre en voyage : il est vêtu, monté, accompagné comme un grand seigneur éthiopien, un *ded jasmach*, mule richement harnachée, lance au poing, foule de serviteurs armés, dont un petit groupe de *neftenya* (fusiliers) portant leur arme à la façon abyssine, la crosse en arrière. Toutes ces inexpériences ne m'empêchent pas de reconnaître qu'il y a un art abyssin, dérivé directement du byzantin et conservé dans des écoles assujetties à des règles invariables, suivies par de très-nombreux élèves.

J'ai eu la curiosité de voir à l'œuvre les jeunes séminaristes à qui l'honneur de perpétuer l'art abyssin est dévolu. J'allai un jour à l'église de Haatha, église très-importante, desservie par vingt-trois prêtres, et offrant des peintures d'un meilleur style que la plupart de ses voisines. Tout en causant avec les jeunes gens de service à la porte, je remarquai un disque noir, en terre cuite, de deux pieds de diamètre, recouvert d'un vernis gris très-léger qui s'enlevait au moindre frottement. Je demandai à quoi cela servait : on me dit que c'était le tableau noir sur lequel s'exerçaient les novices. L'un d'eux prit à terre un brin de bois qu'il se mit à promener sur le tableau, traçant sur cette surface grise des lignes noires et ténues, et me fit en quelques traits une superbe tête de soldat romain comme on en voit dans les tableaux de la Passion; puis, en souriant avec un peu de malice il me passa son *crayon*. J'étais assez embarrassé; car, pour soutenir devant ces Raphaëls couleur de bronze l'honneur de l'art européen, il fallait exécuter à main levée, sans retoucher une figure quelconque. Je pris mon courage à deux mains et je fis en sept ou huit traits un profil grec, l'oreille forte, la moustache en croc, le fez en tête, avec la housse de soie tombant sur la nuque, et je dis ce seul mot : « *Tourky* (c'est un Turc). — *Melkam* (c'est parfait!) » répéta poliment l'assistance.

J'ai remarqué que les peintres abyssins suivent comme les Byzantins, des règles mécaniques de dessin qui laissent peu de place à la fantaisie individuelle. S'ils veulent faire une Madone, par exemple, il font d'abord la tête et le cou, puis les mains, et autour de ces trois dessins, ils charpentent tout le reste, draperies et accessoires. Ainsi du Christ, des saints, des anges. La Vierge a, en général, la main droite fermée, sauf l'index et le médium qui sont étendus en signe de protection. En cherchant bien, on trouverait parmi ces peintres des novateurs dont le pinceau proteste contre l'immobilité des règles établies. J'ai copié dans une petite église de Gondar, je crois que c'est celle de Johannes Gourgoat (Saint-Jean l'*Éclair* ou l'Évangéliste), deux petits tableaux fort curieux du peintre Dinara Salassié, une *Madone* et une *Mort de la Vierge*. La première, vue en buste, est une très-jeune femme au traits expressifs, tête nue, cheveux noirs, taille souple et bien dessinée

par une robe étroite. Le geste passionné avec lequel elle serre sur son sein le divin *bambino* comme pour le défendre contre la souffrance à venir, est bien d'une mère abyssinienne et non de la *Virgo dulcis*.

J'eusse voulu faire une excursion sur la route d'Ermetchoho, jusqu'au bord de la Dega, pour me rendre compte de la topographie des basses terres situées de ce côté, et que les incursions des noirs ont de plus en plus dépeuplées. Mais j'eusse été infailliblement soupçonné de me sauver en pays changalla, et je ne pus que reprendre la route de Gafat en longeant la plaine de Dembea, que les gens du négus venaient de saccager sous prétexte de punir les habitants d'avoir laisser évader un prisonnier politique interné chez eux. Je m'installai à Gafat et me disposai à passer le moins désagréablement possible la saison des pluies qui commençait, car nous avions atteint les premiers jours de mai, et l'on sait que cette saison dure quatre mois presque pleins, et ne finit que vers le 5 septembre.

Sur ces entrefaites, j'avais reçu du ministère l'invitation d'envoyer en France des graines d'*enset* pour la Société d'acclimatation qui devait, entre autres tentatives, les essayer dans les squares de Paris. Si l'on se reporte à ce que j'ai dit plus haut de ce singulier végétal, on comprendra aisément la possibilité de faire réussir l'*enset* sous le climat tempéré de nos pays. Informations prises, j'appris que j'avais chance de trouver les graines en question à Koarata, petite ville assez jolie et fort commerçante sur les bords du lac T'ana. Je me mis en route avec d'autant plus d'empressement que j'avais depuis longtemps un vif désir de voir cette contrée. En conséquence, je pris la moitié de mes gens, un peu de bagage, et je partis. Comme les pluies ne faisaient que commencer, j'étais sûr de trouver la rivière Goumara guéable sur tous les points, et je pouvais me diriger en droite ligne sur Koarata par les eaux thermales de Oanzaghié. Je pris en conséquence par Tagour, en laissant sur ma gauche Debra-Tabor et la colline basse où se tient le marché de ce nom. Ce marché occupe lui-même le théâtre de la fameuse bataille de 1841, qui changea pour un temps la face de l'Abyssinie. Le vice-roi du Tigré, cet Oubié que les livres de dix voyageurs ont rendu célèbre parmi nous, y vint présenter la bataille à Ras-Ali en face de sa capitale même. L'affaire commença chaudement sur la place du marché; l'armée du Ras fut culbutée à la première charge; le Ras s'enfuit et fit vingt ou trente lieues sans s'arrêter; deux de ses généraux qui craignaient d'être passés par les armes dans la première ivresse de la victoire, se présentèrent à la tente d'Oubié; celui-ci, qui n'avait pas paru au feu, fêtait le verre en main la bravoure de son fils Chetou et de ses fidèles. En voyant entrer les deux chefs ennemis il ne douta pas qu'ils ne vinssent lui couper la gorge, et, saisi d'une terreur ridicule, il les pria de le recevoir à merci. Les deux généraux, d'abord stupéfaits, se remirent assez vite et comprirent la bonne chance que leur assurait ce quiproquo sans exemple. Ils lièrent solidement Oubié et l'emmenèrent. Le bruit de sa captivité démoralisa son armée victorieuse, les gens de Ras-Ali reprirent le dessus, et la bataille, commencée au pied de Debra-Tabor, continua tout le long des coteaux jusqu'à Gafat, où se consomma la défaite des gens d'Oubié. Les derniers coups de sabre se donnèrent dans la petite plaine où s'élevait ma maison, et la pioche y heurte de temps à autre des ossements humains.

La végétation était, lors de mon passage, dans toute la vigueur renaissante que lui communiquent les premières pluies, et partout éclataient sur le gazon vert des prés ou dans le fouillis des bois, les couleurs splendides des plus belles fleurs. Sur ce sol qu'avaient piétiné, vingt-deux ans auparavant, des soldats furieux et acharnés au meurtre, s'étalait un tapis de lis si doux que, vu d'une certaine distance, il eût semblé une couche de neige. Ces lis (*amaryllis vittata*) ont à chaque pétale une nervure médiane d'un carmin foncé qui fait encore mieux ressortir la blancheur immaculée de la fleur. Le bouquet s'épanouit à quelques centimètres du sol; les plaines de Gafat, d'Azanié, d'Ombava en sont couvertes au mois de juin. Moins habitué que les Abyssins à ces munificences de la nature, je foulais à regret toute cette flore splendide sous les pieds de ma mule. Je m'arrêtai pour la halte de midi, au bord d'un frais ruisseau ombragé d'arbres séculaires et tout près de longs murs en ruine dont la construction me frappa. Je suivis cette ruine assez longtemps pour constater qu'elle fermait l'enceinte d'un parc qu'on me dit avoir été la résidence favorite de quelques négus : on nommait ce lieu Arengo. A l'extrémité nord, je trouvai une église avec quelques ruines attenantes d'un certain caractère, et un village, le tout sous le vocable d'Abbo. Le lieu avait été choisi avec une singulière entente de ce pittoresque qui se rencontre du reste à chaque pas en Abyssinie. Je pus surtout le constater en sortant du parc par le *deggy salam*, la porte d'honneur restée debout, au flanc sud de l'enceinte. Cette porte n'avait rien qui la distinguât des portes d'entrée de nos fermes françaises,

mais elle encadrait un paysage d'une douceur lumineuse et d'une splendeur grave que je ne puis oublier. Au premier plan, les gazons verts, les fleurs, les arbres majestueux, les molles ondulations d'un parc anglais sur la gauche, une forêt douce et sombre, et pour horizon de basses collines boisées s'effaçant dans un lointain adouci. Le contraste ne manquait pas pour sauver l'originalité de l'ensemble, car la petite plate-forme envahie par la forêt et sur laquelle je me trouvais, se terminait à douze pas du deggy salam, par un effroyable escarpement plongeant à pic sur un abîme. Le doux ruisseau dont j'ai parlé venait, à ma droite, aboutir à cetescarpement, d'où il se précipitait dans la vallée et fuyait à travers la forêt vierge. Les négus qui avaient bâti Arengo avaient-ils à dessein adossé leur palais à ce précipice si facile à convertir en roche Tarpéienne au détriment des rebelles et des conspirateurs ? j'en doute : la politique des *rois des rois* a été généralement assez bénigne. Je croirais plutôt qu'en choisissant ce lieu ils n'ont pas été insensibles à la vue charmante que le regard embrasse du haut de la falaise : toute la vallée de Grebbi se déroule vers le sud et le sud-ouest avec ses forêts, ses villages, ses cultures, pendant qu'à droite l'horizon est brusquement et sévèrement clos par les montagnes où s'élève l'église d'Arengo Saint-Michel.

Arengo est en ruine, et là où trônaient les héritiers de la reine de Saba, le voyageur ne voit plus que des troupes de singes bruyants et pillards qui affectionnent particulièrement les futaies d'Abbo. Théodore II, qui méprisait souverainement ses prédécesseurs des derniers siècles et qui dans ses boutades politiques les appelait des *azmari* (histrions), eût dit que les hôtes actuels d'Arengo valent à peu près les anciens. Le palais d'Arengo, ce Versailles des Négus, comme l'appelle M. d'Abbadie, était dans toute sa splendeur au temps de Poncet, il y a cent soixante ans. Ce voyageur, qui le nomme Aringou, nous apprend, mais seulement par ouï-dire, qu'il ne le cédait pas en importance à celui de Gondar. D'après ce que j'ai vu des ruines, je suis persuadé que Poncet exagère : il aura pris au pied de la lettre les hâbleries des Abyssins; qui mériteraient de passer en proverbe. Un diplomate abyssin, très-fin, qu'on a vu à Paris en 1860, et qui a été assez remarqué en tout lieu, répondait à son retour, à ses compatriotes qui l'interrogeaient sur les splendeurs de Paris, cette merveille du monde franc : « Paris est à peu près comme Gondar, *peut-être* un peu plus grand. »

Pour descendre d'Arengo dans la vallée de Goumara, je dus suivre d'abominables ravins qui aboutissaient à une roche noire et isolée, appelée Kanzila, qui m'a souvent servi de repère dans mes relevés topographique. Je reçus l'hospitalité au village de Choumaghina, où commencèrent les contrariétés et les déceptions de ce court voyage. Le pays que j'allais avoir à traverser, riche et populeux, se divisait en quatre districts, Oanzaghié, Fogara, Dera, Koarata. Dans un de ces districts, j'ignore lequel des rebelles du Godjam avaient réussi à se cacher en trompant l'active surveillance exercée au passage de l'Abaï. Pour ce délit, auquel la presque universalité des paysans de la province étaient étrangers, Théodore avait livré les quatre districts au pillage. Les paysans ruinés s'étaient sauvés dans les bois et les montagnes avec tout ce qu'ils avaient pu emporter : ce que voyant, le négus, il avait fait publier le jour même de mon départ que les coupables ayant été punis, il n'avait plus personne à frapper, et qu'en conséquence les habitants eussent à rentrer dans leurs villages sans crainte d'être inquiétés à l'avenir. Le soir même de la proclamation les paysans réfugiés avaient commencé à rentrer dans leurs maisons dévastées : c'était ce qu'attendait leur aimable souverain. Le lendemain, un de ses généraux les plus sûrs, Ras-Enghedda, se lançait avec sa cavalerie sur Fogara et Oanzaghié, et razziait tout ce qui avait échappé à la première rafle. La nouvelle de ce guet-apens impérial, arrivée à Choumaghina au moment où je me disposais à me mettre en route, consterna mes gens, et même l'homme du négus qui me servait de guide : ils déclarèrent unanimement que je ne pouvais continuer mon voyage sans risque certain d'être dépouillé par ces malandrins officiels, et peut-être assommé pardessus le marché. « Mais je suis l'hôte du négus, dis-je, et les gens d'Enghedda sont au négus. — Ah ! vous croyez que cela les arrêtera ! » Mes hommes avaient raison : en fait de pillage, le soldat abyssin est d'un sans-gène primitif, j'en avais eu une preuve au Godjam, à Debra-Maï, où les gens de Théodore avaient pillé sciemment un palais appartenant au négus lui-même. Je feignis d'hésiter un peu, pour ne pas sembler un poltron, puis je déclarai gravement que je ne voulais pas compromettre mes gens et que j'allais repartir pour Gafat : décision qui fut acceptée avec un soulagement inexprimable.

Je ne me tins pas pour battu, et après quelques jours de séjour à Gafat, n'entendant plus parler de pillages, je résolus de reprendre le chemin de Koarata. Nous étions aux premiers jours de juillet ; les rivières avaient grossi, et je ne savais trop

comment faire pour passer la Goumara, qui se forme de trois rivières au-dessous de Mabdera-Mariam, et atteint dans la plaine de Fogara le débit d'eau moyen du Danube devant Vienne. Le plan le plus sage était donc de faire un grand détour pour passer séparément les diverses branches de ce fleuve, et par conséquent de prendre par Madhera-Mariam. Mais je ne dépassai Madhera que d'une douzaine de lieues : les terreurs de mon monde, le mauvais vouloir des gens du pays me forcèrent à retourner sur mes pas et à reprendre la route de Choumaghina, dont j'ai déjà parlé. Quelques heures après Choumaghina j'atteignais Oanzaghié, ainsi nommé à cause des beaux arbres *oanza* qui l'ombragent. J'y passai la nuit, et le lendemain matin, qui était un dimanche, comme nous cheminions près de l'église de Tankoa, mes gens trouvèrent un paysan bossu qu'ils requirent de les conduire dans la bonne route dont nous étions sortis. Nous en étions à dix minutes, et ce petit service ne se refuse nulle part ; mais l'obligeance n'est pas le fort de l'Abyssin. Le bossu refusa net. On voulut employer la force : notre homme se mit à hurler *Theodoros amlak!* L'homme du négus qui m'accompagnait cria plus fort que le bossu ; celui-ci alors s'étendit sur le dos, joua des pieds d'après un procédé bien connu des éperviers et des gamins, se laissa traîner, voire un peu cogner, et mes gens, par respect pour le courage malheureux, le laissèrent là en se bornant à lui demander la route qui menait à la Goanta. Vingt minutes après, un passant que nous rencontrâmes et à qui nous demandâmes le chemin, nous apprit que nous lui tournions le dos, et nous remit dans la bonne voie, dont le maudit bossu nous avait méchamment écartés.

La Goanta est une rivière qui coule lentement dans une plaine argileuse, aussi est-elle profonde, et il ne fallait pas songer à la passer à gué. Il fallait recourir à l'*hokoumada* (peau de bœuf sèche), procédé primitif dont voici la description : Une peau roidie est relevée par les bords de manière à former une sorte de nacelle. Un homme passe la rivière à la nage en tenant le bout d'une corde dont l'autre extrémité est attachée à ladite nacelle où le passager s'accroupit en ayant soin de ne pencher d'aucun côté ; puis l'hokoumada est lancée et l'homme à la corde la tire doucement à lui, pendant qu'un second nageur la pousse et la maintient en équilibre. Le premier qui se risqua fut mon domestique Enghedda ; mais la nacelle fut mal manœuvrée, prit l'eau par un des coins et coula comme un plomb. Les servants se mirent à hurler. Trois hommes moins sensibles et plus sages se jetèrent à l'eau et repêchèrent le naufragé en quelques secondes. Mon monde était très-ému, et murmurait contre ce qu'on regardait comme un caprice absurde de ma part. C'était le moment de leur relever le moral, d'autant mieux qu'avec six ou sept nageurs devant cette rivière de 20 mètres de large le danger était bien imaginaire. L'hokoumada était revenue de mon côté ; j'y entrai, je passai sans encombre, et en arrivant à l'autre bord je me retournai en riant vers ma troupe, qui me prouva par ses joyeuses acclamations que la mésaventure d'Enghedda était oubliée. Dix minutes après nous étions tous passés ; je donnai un beur (talari) aux paysans qui nous avaient aidé, et nous nous dirigeâmes vers la Goumara, que nous devions passer un peu plus bas au moyen d'une *tankoa* servant de bac et établie à poste fixe.

La tankoa est une manière de radeau rectangulaire pouvant porter six à huit personnes, et composé de bottes de paille, solidement liées ; il est fort épais, a un tirant d'eau que je n'ai pu vérifier à l'œil, vu les eaux troubles de la Goumara, mais qui doit dépasser 60 centimètres ; pas de bordage, et si l'embarcation ne peut jamais couler, elle peut chavirer fort aisément. Les accidents, cependant, sont rares, grâce au grand nombre de gens qui savent nager. Les bagages, vêtements, armes, sacs de peau contenant un peu de farine, sont à l'arrière ; à l'avant est le passeur, armé d'un bâton qui lui sert à pagayer ; car la profondeur de la rivière ne lui permet pas de pousser de fond. La tankoa est le signe le plus éloquent de l'esprit routinier des Abyssins. Ce peuple, dont l'intelligence est si ouverte et si vive, n'a pas même su, depuis des siècles, faire le raisonnement que voici : Si un simple bâton peut, par la résistance que sa surface offre au courant, aider à diriger une embarcation, une planchette au bout de ce bâton offrant une surface décuple, décuplera aussi le résultat. En d'autres termes, l'Abyssin n'a pas pu trouver seulement l'aviron à palette connu des sauvages des bords du Nil. Rien de fatigant et d'ennuyeux, du reste, comme ce passage ; le bâton aviron ne sert pas à grand' chose, et le courant de la Goumara est beaucoup plus fort que celui du Rhône. La barque, arrivée au tiers de sa course, était entraînée, malgré les efforts grotesques et désespérés du passeur, à 3 ou 400 mètres, parfois à un kilomètre ou deux ; après quoi il fallait revenir à la cordelle, en face du point de départ. Nous passâmes l'après-midi à cette agréable besogne. Les mules, poussées

à l'eau et dirigées par un homme qui nageait en leur tenant sa main sur la croupe, fendaient bravement l'eau furieuse en reniflant bruyamment.

Nous nous reposâmes de nos fatigues dans un petit hameau habité par des zellanes, pasteurs nomades, et le lendemain matin, après quatre heures de voyage à travers des collines vraiment enchantées, où coule une rivière encore plus gracieuse que son nom n'est doux, Izouri, nous vîmes se déployer l'amphithéâtre magique de Koarata, la plus jolie ville de l'Abyssinie. Cette petite ville champêtre, groupée autour de son église, m'apparut comme une ravissante étape au bout de mon voyage court, mais fatigant. Au delà d'un golfe entouré de vertes prairies et où les eaux du lac venaient langnissamment se mêler à celles de la rivière, une pointe basaltique au dos arrondi, couverte de jardins, projetait dans le lac son extrémité escarpée: c'était Koarata. Il était difficile, de loin, d'y reconnaître une cité; mais chacun de ces jardins renfermait l'habitation d'une famille riche ou aisée tout au moins; on se serait cru à Passy ou à Auteuil. C'était justement jour de marché; le marché se tient à 400 mètres de la ville, sur une sorte de plate-forme, entre la pointe déjà décrite et les prairies. Nous défilâmes au beau milieu des groupes sans exciter une très-grande émotion; mais à cinquante pas de là ce fut une autre affaire. Un arbre énorme étendait sur la route ses rameaux gigantesques, où perchait en longues tuniques d'un blanc immaculé, en turbans de mousseline de dix aunes, et le chasse-mouches sacramentel à la main; le clergé de Koarata. Ils me faisaient l'effet d'une perchée de ces grands oiseaux blancs que j'ai vus à Lobeid, couvrant chaque soir les baobabs et les autres arbres voisins des habitations. Quand j'approchai ils poussèrent des cris aussi indignés que si un bataillon turc leur était apparu, et voulurent me forcer à descendre de mule. Je résistai; l'homme du négus qui me servait de fourrier m'appuya, et n'eût pas été fâché d'ovarier un peu les saints personnages; mais le cri solennel de Théodoros Amlak retentissait; le marché commençait à s'émouvoir, on s'attroupait autour de nous; je trouvai prudent de descendre et d'entrer en ville à pied. Je m'informai plus tard des causes de cet incident; il paraît que Koarata aurait une sorte de charte d'après laquelle nul étranger ne doit circuler à mule ou à cheval dans l'intérieur de la ville, à partir de l'arbre indiqué plus haut. En Abyssinie, comme ailleurs, il y a des niaiseries et des puérilités auxquelles les gens « respectables » tiennent beaucoup par la seule raison que cela date du moyen âge.

Quand je fus installé dans une habitation assez confortable de la ville basse et que j'eus fait au maire la visite obligée, je me mis à apprendre la langue et à parcourir les rues, ou plutôt les allées de la ville. Ces rues, en effet, ne sont que des sentiers étroits, bordés des deux côtés de haies drues et hautes, derrière lesquelles s'épanouissent ces beaux jardins dont Koarata est si fier. Peu ou pas de fleurs, mais le grenadier, le pêcher, le caféier, le poivrier, le citronnier, le bananier et tant d'autres arbres de produit ou d'ornement forment des massifs du milieu desquels émergent les toits en poivrières des maisons. Aussi rien de charmant comme une heure de flânerie dans ce fouillis et dans toute cette verdure à travers laquelle étincelle comme un miroir d'argent la surface immobile du lac T'ana. Les brises du lac passent doucement dans le feuillage et enlèvent à ses émanations ce qu'elles pourraient avoir de trop pénétrant.

Koarata est le centre d'un grand mouvement commercial; ses négociants, tous chrétiens, vont trafiquer à Basso, dans le Godjam, communiquent avec Gondar, et descendent à Massaoua avec la grande caravane de la poudre d'or et de café. Les principaux bourgeois du lieu sont *ato* (monsieur) Oandem, et *ato* Kassaign, gens de fort bonnes manières, le dernier surtout, dont j'avais fait la connaissance à Gafat, et qui m'avait offert son hospitalité dans le cas où je viendrais à Koarata. Je n'avais pas cru devoir user de son offre, dans l'intérêt de ma liberté que l'hospitalité d'autrui gênait toujours un peu mais je lui fis faire mes compliments, auxquels il répondit par l'envoi d'abondantes provisions pour moi et pour mes gens tout en me témoignant le regret que je ne fusse pas descendu directement chez lui, « hôte naturel de tous les Européens qui venaient en cette ville, et de plus ami intime de feu le *likamankuas* Joannès. » Il me rappelait là sans affectation un fait fort honorable pour lui. M. John Bell, ancien officier de la marine anglaise, chambellan de Théodore et bien connu de tous les voyageurs qui ont vu l'Abyssinie de 1840 à 1860, était tombé victime, aux environs de Koarata, dans une embuscade de bandits qui l'avaient criblé de coups de lance et laissé pour mort sur la place. Il fut porté chez ato Kassaign qui le soigna comme un frère et parvint à le rendre à la vie. Ce ne fut que longtemps plus tard que Bell, s'étant attaché avec un dévouement passionné au service de Théodore arriva au grade aussi honorable que périlleux de *likamankuas*, qui

consiste à porter dans les batailles le même costume et surtout les mêmes marques distinctives que le négus, afin de détourner de la personne du souverain l'attention des guerriers ennemis les plus hardis. C'est en cette qualité qu'il se fit tuer à l'affaire de Tchober, en 1861, en sauvant la vie à Théodore, qui ne se consola jamais de sa perte.

Koarata m'a laissé un seul souvenir fâcheux : je n'ai pu y trouver un morceau de viande, bien que le pays voisin contienne force bétail; les gens du lieu ne mangent que du pain et du chiro, sauce au poivre rouge, relevée de la chair insipide d'un poisson du lac, un siluroïde que les Abyssins appellent *ambaça* (lion), peut-être parce qu'il a des moustaches, je veux parler des filaments cartilagineux qui pendent, en divergeant, des deux côtés de sa mâchoire. Ce siluroïde est très-commun dans le bassin du Nil, et M. Henry Duveyrier a également constaté sa présence dans le Sahara central.

Je ne trouvai autour de la ville qu'une ascension à faire, celle du mont Gundatimin, d'où l'on a une vue magnifique de presque tout le lac. Le regard embrasse successivement, de gauche à droite, le débouché de la jolie vallée de Ghelda, la baie par laquelle s'échappe l'Abaï pour gagner la cataracte rugissante d'Alata, l'église de Bahardar qui la domine, les ondulations plus éloignées d'Ibaba et de Sakala, la presqu'île de Zeghié avec ses nombreux monastères, ses cultures de caféiers et toute la plantureuse végétation qui fait appeler cette presqu'île le jardin de l'Abyssinie, et, par-dessus la masse noire de l'île de Dek, la chaine doucement azurée du Gorgora, dans le voisinage de Tchelga et de Gondar. Sur la droite, les monts de Ferka, de Tisbha et de Kobkobié s'accentuent plus vigoureusement. Mais un trait particulier du Tana, ce sont les dix ou douze îles microscopiques comme Bet-Manso, Kibran, Metraha, qui, aperçues de la terre ferme, semblent des corbeilles flottantes pleines d'une vive et sombre verdure. Vus de près, ces bouquets sont de belles futaies qui cachent dans leurs massifs des monastères ou des églises vénérées. J'ai déjà fait observer avec quelle intelligence délicate des grandeurs sévères de la nature, les moines abyssins avaient choisi leurs pieuses retraites. J'ai, du reste, remarqué la même entente du beau chez les fondateurs de certaines abbayes en France, en Bretagne principalement. Certes, qui aura vu Landévenec, Saint-Mahé, Beauport, Boquien ou Prières ne me donnera pas un démenti.

La marine de Koarata, composée d'une file de tankoa qui séchaient sur la rive, témoignait d'un assez grand mouvement de circulation entre la ville et les districts du Sud et de l'Ouest, principalement de Zélek Zéghié; mais ces tankoa, un peu différentes de celles que j'ai décrite portaient une voile qui serait beaucoup trop cher. Je voulus louer une tankoa pour aller à Zéghié; mais ce lieu était au pouvoir des rebelles du Godjam et des ordres avaient été donnés à Koarata à l'effet de m'empêcher de trop vaguer à droite ou à gauche. J'aurais pourtant voulu voir Dek et son fameux monastère, lieu de déportation des évêques abyssins déposés pour crimes graves. M. d'Abbadie a été, il y a vingt ans, plus heureux que moi, et avant lui Poncet y avait accompagné le négus, qui y avait, suivant notre voyageur, un palais ne le cédant pas en beauté, à celui de Gondar, bien qu'il ne fût pas aussi grand.

« Nous demeurâmes, ajoute-t-il, trois jours dans ce palais, il a double enceinte de murailles et deux églises desservies par des religieux qui vivent en communauté, l'une des églises est dédiée à saint Claude et donne son nom à cette île qui a environ une lieue de circuit. » L'auteur passe ensuite à la chasse des hippopotames; mais il oublie de nous dire que cette chasse est le lot exclusif d'une caste assez mystérieuse que l'on appelle Wohitos. Cette caste qui passe, je ne sais pourquoi, pour musulmane, quoiqu'elle professe au moins extérieurement le christianisme, a les traits physiques et la plupart des habitudes des Amhara; mais je la soupçonne d'être une nation de sang galla, vaincue et maintenue dans une condition inférieure, comme jadis en France les cagots et les colliberts. Ce qui me les fait supposer de sang galla, c'est que, parmi les Gallas du Nord-Est, près de l'Haouache, il y a aussi une tribu de Wohitos. Ils sont surtout nombreux vers Koarata; aussi le marché de cette ville est-il renommé pour les cravaches en peau d'hippopotame dont se servent les Abyssins. Puisque j'en suis à ce pachyderme, je ferai observer qu'il abonde dans le lac, où l'on ne trouve pas de crocodiles; en revanche, l'Abaï, qui a beaucoup de crocodiles, n'a pas d'hippopotames. Cet animal se nomme, en amharique, *goumari*; plusieurs rivières du pays portent le nom de *Goumara* : doit-on en conclure qu'à une époque ancienne ces rivières en étaient peuplées?

Je quittai Koarata rassasié de beaux paysages, et assez satisfait des résultats géographiques de mon excursion. Grâce aux levés que j'avais pu faire de Koarata, combinés avec ceux de mon voyage au delà de l'Abaï, je pouvais donner au fond du lac T'ana sa vraie forme, étrangement altérée par Bruce qui en avait pourtant fait le tour et qui a levé avec une

si remarquable précision les rivières du Dembea et les environs des sources de l'Abaï. La presqu'île Zeghié, si importante au point de vue religieux et commercial, si en vue par son relief saillant, n'a été portée sur aucune carte avant Lefèvre, qui l'a indiquée assez peu exactement, quoiqu'il connût bien Koarata. Dans la carte de M. Ant. d'Abbadie, sa position est bien mieux donnée.

En arrivant dans la plaine de Fogara, nous eûmes à chercher un abri pour la nuit dans une des huttes éparses dans la plaine, et qui ressemblaient à des meules de foin. Ces habitations, étroites et fort primitives, sont l'asile des Zellanes ou Wohitos, je ne sais trop lesquels. On y parlait amharique, et Bruce dit que les Wohitos parlent une langue à part : mais cela ne concorde guère avec les ouï-dire que j'ai recueillis, et j'avoue que j'aurais besoin, pour éclaircir mes doutes, d'une autorité moins suspecte que Bruce. Nous fûmes obligés d'entrer de force dans la hutte où le mauvais temps nous força de nous réfugier. Les femmes se lamentaient et criaient : « Est-ce que le pays est mis à sac (*zerafa*)? » Ma servante Ettihoune répliqua doucereusement : « Vous m'avez l'air d'être des partisans de Tedla Gualu! » Je fis rudement taire cet agent provocateur en jupons, et le lendemain je passai la Goanta avec les mêmes difficultés que la première fois. La plaine était inondée, sauf quelques îlots où se réfugiaient des bandes de grosses fourmis noires (*gundan*). Bruce a bien décrit le *gundan*, mais avec son exagération habituelle, il compare la morsure de cette fourmi à une piqûre de scorpion. Je puis parler par expérience de la morsure du *gundan* : un soir, m'étant assis étourdiment à côté d'une retraite souterraine de ces formidables insectes, je ressentis à la cuisse une piqûre des plus douloureuses, suivie de deux ou trois autres. Je n'eus que le temps de courir à ma tente et de me déshabiller des pieds à la tête : la morsure ne me laissa d'ailleurs ni douleur ni trace bien apparente. Cependant j'ai vu au Soudan une seule de ces fourmis tracer un cordon de grosses ampoules autour de la cuisse d'un Européen. Quoique la souffrance passe instantanément, elle est si violente, que je ne comprends pas qu'on puisse rester cinq minutes exposé à la piqûre d'une fourmilière de *gundan* sans devenir fou.

En passant à Dilmo, je fus surpris de voir un champ de pommes de terre, légume que je ne savais pas cultivé en Abyssinie. J'appris que c'était une importation faite par quelque pèlerin revenant de Jérusalem : tout ce qui vient de cette source sacrée se recommande de soi-même au peuple abyssin. Cela me rappelle que le vieux Coffin, cet Anglais dont le nom figure dans tous les voyages en Abyssinie aux environs de 1830, et qui avait à peu près fini par oublier l'anglais, ne demandait jamais aux autres Européens : « Cela est-il bon ou mauvais? » mais bien : « Cela vient-il de Jérusalem, ou des Gallas? » Il en était venu à parler et, ce qui est plus curieux, à *penser* en abyssin. J'ai vu à Massaoua sa veuve, accompagnée de deux beaux enfants et qui venait me demander un léger service. Je lui exprimai un doute sur sa position légale et parlai d'autres *mistresses* Coffin dont j'avais un vague souvenir. « Ce n'étaient que des maîtresses, me dit-elle fièrement : moi, j'étais la femme légitime. »

Les jours qui suivirent mon retour à Gafat s'écoulèrent pour moi dans une vie de demi-repos, uniforme, sans monotonie. Après le déjeuner, je faisais seller ma bonne mule grise, présent du négus, et, suivi d'un domestique, j'allais un peu au hasard, quêtant les beaux paysages et les coins de terre favorables à cette demi-flânerie, qui est un des besoins impérieux des terres tropicales. Les plus actifs y cèdent comme les autres à leurs heures et jouissent aussi voluptueusement que les indigènes de ce *kief*, que l'auteur du *Songe d'une nuit d'été* a si bien peint dans Azael se reposant « sous la fleur qui pend à la branche. » J'avais toujours pour bagage indispensable mes papiers, ma boîte à couleurs, ma boussole, un pain et une corne de tedj (hydromel). Un déjeuner très-pastoral me reposait de mes esquisses, de mes aquarelles et de mes levés topographiques. Une après-midi, au moment où je rentrais, on me remit une lettre portant une double suscription en amharique et en italien. Je l'ouvris et je poussai une exclamation de surprise : elle était d'un homme que je croyais mort et qui était en ce moment à 6 lieues de moi. Je veux parler de l'héroïque évêque des Gallas, Mgr Massaja, qui achevait en ce moment un voyage des plus dramatiques, et dont j'ai parlé à la fin de mon *Voyage aux deux Nils*. J'ai raconté comment il s'était fait expulser du royaume de Kaffa, et emprisonner chez les Gallas de Djemma et Goudrou. Presque en arrivant à Gafat, j'avais reçu la nouvelle de sa mort. Aussi on comprend sans peine l'émotion que me fit éprouver la lecture de cette lettre qui semblait me venir d'outre-tombe.

Voici en somme ce que me mandait le bon et courageux prélat. Persécuté chez les Gallas, principalement par les Djib-

berti, marchands d'esclaves musulmans, lesquels le faisaient passer pour un agent secret du négus Théodore, qui venait en ce moment de détruire les Ouollo-Gallas, Mgr Massaja avait entrepris de rentrer à Massaoua en traversant l'Abyssinie incognito. Cette entreprise inouïe, car sa couleur seule eût suffi pour le dénoncer aux agents soupçonneux de la police impériale, eut d'abord un plein succès. Parlant parfaitement l'amharique, protégé par sa barbe blanche et son costume sacerdotal, voyageant la nuit de village en village, il traversa sans encombre le Godjam, occupé par le rebelle Tedla-Gualu, et arriva jusqu'à Nagala, sur le Takazzé. Là il fut arrêté par un choum, qui le soupçonna d'être un des Européens de l'empereur, *négus Frengotch*, c'est-à-dire des Allemands de Gafat voyageant sans passe-port, et l'envoya au négus, alors campé à Derek-Oanz à deux jours de Debra-Tabor. En passant à Amous-Oanz, il avait eu l'idée de m'écrire pour me demander quelques menus objets dont il avait besoin. Je me hâtai de les lui envoyer par un homme sûr, et d'y joindre quelques médicaments auxquels il n'avait pas songé. Je ne pouvais, sans l'exposer et m'exposer moi-même, l'aller voir, et je ne le vis qu'en novembre à Massaoua, où j'appris de sa bouche l'heureux résultat de son entrevue avec Théodore. Le ressentiment du négus contre la mission Lazariste tenait surtout à des causes personnelles. Il engagea l'évêque à retirer par précaution ses trois coadjuteurs du pays galla, parce que lui, Théodore, allait y porter la guerre dès qu'il serait débarrassé de la révolte de Tedla-Gualu, ce qui exposerait infailliblement les missionnaires à être massacrés comme chrétiens et auxiliaires de l'invasion. Il priait de plus Mgr Massaja, une fois rentré à Massaoua, de lui écrire confidentiellement sa pensée sur les affaires d'Abyssinie, promettant de tenir compte de ses appréciations et de ses conseils. L'évêque quitta donc l'Abyssinie plein de bon vouloir pour le négus, et le rusé prince fut sans doute fier d'avoir obtenu un succès diplomatique sur un esprit aussi intelligent et aussi expérimenté que celui de l'héroïque prélat italien[1].

Après tout, Théodore était peut-être sincère. Outre qu'il avait pour l'évêque la déférence que tous les Abyssins ont pour les vieillards, l'impossibilité où il se trouvait de s'ouvrir à un homme aussi faux et aussi méprisable que l'abouna devait lui faire goûter comme confident un homme qu'il savait capable de le comprendre. Mais conclure de certaines préférences personnelles de ce genre à la possibilité d'amener l'Abyssinie à l'unité romaine, serait prouver qu'on ne connaît guère le pays. La difficulté n'est pas dans le dogme : le rit abyssin est bien plus près du romain que le rit grec orthodoxe. Elle n'est pas dans les personnes, car les Abyssins sont las de l'indignité de leurs *abounas*, et savent, par les vicaires apostoliques qu'ils ont vus, que les abounas européens valent mieux. L'impossibilité gît entièrement dans un souvenir, celui des persécutions jésuitiques du dix-septième siècle. Ce souvenir sanglant a fait du mince fil qui séparait auparavant les deux Églises, un câble que rien ne rompra : et aujourd'hui encore la haine des « Portugais » à bon droit attestée par Bruce, est si vivace dans le peuple comme dans ses pasteurs, qu'une tentative de changement trouverait partout la même résistance qu'au temps où 480 moines se faisaient tuer les armes à la main dans une bataille, pour chasser « les hyènes d'Occident. »

Comme les pluies duraient encore, je consacrai mon temps à des très-courtes excursions, pour lesquelles je profitais habituellement des matinées, où le mauvais temps était rare. J'allais assez souvent sur la route de Gondar, vers Tagour où je m'amusai plusieurs jours à copier l'ornementation curieuse des huit croisées d'une église circulaire commencée par Ras-Ali, mais non achevée. Le style byzantin de ces décorations est curieux : fleurs, ceps de vigne, encorbellements, arabesques du goût le plus capricieux, anges de toutes formes, figurines de toute genre, jusqu'à un petit carabinier qui met quelque chose en joue. Toutes ces sculptures sont en bois rose, je crois que c'est un mimosa; la chute de Ras-Ali a fait arrêter les travaux, l'église est inachevée et les Allemands de Gafat l'exploitaient comme un chantier de bois de construction. Espérons que les fenêtres du moins auront échappé à un vandalisme inconscient. Des environs de Tagour on a une fort belle vue sur la montagne de Daugours, sommet qui domine toute la plaine de Fogara et qui, vue de l'orient ressemble un peu à un sphinx accroupi. Une église et son bois sacré se voient sur la croupe du colosse.

[1] Mgr Massaja est, avec M. Antoine d'Abbadie, le seul voyageur africain qui puisse nous parler avec autorité des pays *Sidamas*, c'est-à-dire des États jadis chrétiens que le progrès des Gallas a pour toujours détachés du trone abyssin. Malheureusement, l'infatigable missionnaire, naturellement plus préoccupé d'apostolat que de géographie, n'a conservé de ces pays curieux que les notions les plus vagues, et le P. Léon des Avenchers qui lui a succédé, trop préoccupé d'hypothèses chimériques à l'endroit des sources du Nil, qu'il a cru trouver (*Bulletin de la Société de Géographie*, juillet 1861, p. 57), ne fait qu'ajouter de nouvelles obscurités à celles de son prédécesseur. (*Voy. ib.*, avril 1861, p. 331-332.) — Le voyage de M. d'Abbadie au Kaffa est le seul qui nous donne des notions positives sur ces terres reculées.

Dans une direction opposée, je remontais la Lizara, petite rivière qui passait à trente pas de ma maison, j'esquissais quelques beaux arbres qui laissaient pendre dans l'eau des guirlandes de plantes grimpantes enroulées à leurs flancs, et je finissais par aller faire quelques esquisses dans les ravins voisins de Maghera-Mariam, où un joli ruisseau court de cascade en cascade à travers une forêt touffue et presque vierge. Un peu plus loin, derrière le bois ou s'élève Heroé, type rustique et charmant de la petite église de village, je débouchais sur Djan-Mieda (la plaine de l'Empereur) superbe terrain d'évolutions, qui est un domaine particulier de la couronne et que Théodore avait quelquefois choisi comme camp de manœuvres. En mai et en juin, Djan-Mieda, couverte de fleurs aux couleurs éclatantes et variées, offre un coup d'œil splendide : mais un agriculteur, moins préoccupé que moi du pittoresque, aimerait certes mieux un peu moins de terrains mouillés.

Quelques ruisseaux arrosent en effet le bas de Djan-Mieda, et arrivés à un escarpement qui ne se voit que de la berge même, ils se précipitent d'une hauteur à pic dans une feuillée ombragée d'un fort bel effet. Un souvenir sanglant se rattache à Djan-Mieda. On m'y a montré un mimosa noueux et desséché où Théodore a fait pendre, il y a sept ans, un malheureux prêtre qui, poussé peut-être par la misère, avait vendu les vases sacrés de son église. S'il en a retiré vingt francs, c'est bien tout ce qu'il a pu faire. Pour ce maigre bénéfice le malheureux a affronté une mort atroce ; car il a été exécuté comme sacrilége, c'est-à-dire qu'il a été à peu près roué vif, ayant eu les articulations rompues les unes après les autres, au nom de la sainte Trinité. Son squelette s'est longtemps balancé à l'arbre fatal : il avait disparu avant mon passage.

Une autre excursion intéressante que je fis en Beghemder fut l'ascension du Gouna, la plus haute montagne de la province. Pour cela je pris au sud-est, et, laissant sur ma gauche, à 2 ou 3 kilomètres, la fameuse cascade (Fafatié) du Reb déjà décrite, je tournai autour du curieux rocher de Gadellaï, je descendis dans la vallée du Makar, et remontai jusqu'à un village dont le nom résonnait agréablement à mon oreille : *Maginta*. J'y passai la nuit, et le lendemain matin, comme je me disposais à commencer mon ascension, deux cavaliers arrivèrent au galop pour me dire qu'un message du négus m'attendait à Gafat. L'un des deux cavaliers était Zooudié, l'homme de confiance intime de Théodore II : il était grave et solennel, mais cependant poli ; ce dernier détail me rassurait un peu. J'étais de retour vers une heure après midi à mon logis; j'y trouvai Waldmeier, à qui je demandai rapidement de quoi il s'agissait. Il me répondit évasivement, mais de manière à calmer ma vague inquiétude. Je me rendis chez le kantiba (maire), où l'on me remit la lettre du négus. Je priai Kienzlen de me la traduire, ce qu'il fit en tremblant d'émotion. Voici de quoi il s'agissait.

Le négus était à son camp d'Isti, à trois journées de Gafat. Profitant d'un retour d'amabilité de sa part, je lui avais écrit une demande respectueuse d'autorisation de partir pour Massaoua. Sa défiance toujours éveillée éclata si violemment à la réception de ma lettre, que de deux jours entiers nul ne put lui parler. On craignit sérieusement quelque violence. Il se borna à m'écrire une lettre bizarre et assez menaçante, dont voici à peu près les phrases essentielles : «... Quand vous êtes venu vers moi, vous vous êtes présenté comme mon ami ; ne seriez-vous donc venu que pour conspirer avec les *cheftas* (rebelles) ? Si vos intentions sont loyales, écrivez-le moi ; si vous êtes mon ennemi, écrivez-le-moi aussi, afin que je sois fixé... » Le jour même je lui répondis par une lettre laconique, respectueuse, mais nette, qui fit, à ce que j'ai appris, un excellent effet. La réponse qui termina cette correspondance périlleuse me disait : «.... Prenez patience, et avec la grâce de la Trinité, tout s'arrangera pour le mieux. Je vous ai retenu parce que je devais le faire, mais quand mon agent sera de retour, je vous renverrai avec les honneurs qui vous sont dus... »

Je suivis ce sage conseil, et tournai toute mon activité vers mon projet d'ascension du Gouna. Je retournai à Maginta, et j'y reçus l'hospitalité dans une famille indigène à laquelle j'étais recommandé. C'était la famille de M. Bell, dont j'ai déjà parlé. Je vis là un singulier exemple de la longévité et de la vitalité des Abyssiniennes : c'étaient *cinq* générations de femmes à la fois, savoir : la veuve de Bell, sa mère, son aïeule, sa fille (madame Waldmeier) et sa petite-fille. La trisaïeule était la seule qui fût vraiment une vieille, car la bisaïeule, femme d'environ cinquante-cinq ans, aux traits fins et spirituels, était fort alerte et dirigeait activement tout le ménage. L'aïeule pouvait avoir trente-cinq ans : c'était une gracieuse et mince personne, ressemblant beaucoup plus à sa mère qu'à sa fille, dont la beauté tournait un peu trop à l'obésité qu'elle tenait de son père. Ces cinq générations nous reportent bien loin de l'Afrique, mais il ne faut pas oublier que l'Abyssinie,

pays élevé et tempéré, habité par une race toute caucasique, n'a presque rien d'africain. Les détails physiologiques que Bruce nous donne sur les femmes d'Abyssinie m'ont paru fort ridicules. L'Abyssinienne a un développement tout aussi tardif que la Française, beaucoup plus que l'Italienne, et si dans les classes supérieures on a emprunté aux musulmans l'usage très-fâcheux des mariages précoces, c'est un abus que le peuple ne connaît guère. Ne serait-il pas même possible que la dégénérescence de la dynastie sacrée tînt en partie à ces mariages débilitants?

Je me levai de bonne heure et me hâtai de commencer mon ascension. Maginta est déjà dans les montagnes; je n'avais qu'à monter de plateau en plateau, jusqu'au sommet à 2 bonnes lieues de là, ce qui impliquait bien près de quatre heures d'ascension. Nous montions à travers les bruyères et nous laissions peu à peu derrière nous les dernières cultures. A une hauteur de 4,400 mètres environ, nous atteignîmes une déclivité marécageuse toute semée de *djibera* (*djibarona* de Ferret et Galinier). Cet arbre ressemble, vu à distance, à un jeune bananier; il en a le port et à peu près la hauteur.

Qu'on se figure un tronc roux, parfaitement cylindrique, supportant un énorme bouquet de feuillage en forme de poignard surmonté lui-même d'une sorte de chou tendre fusiforme d'un gris plombé. Le tronc, qui est mou et cassant, est semé, à intervalles réguliers, de saillies semblables à des clous présentant la pointe; il est lui-même enveloppé d'une sorte de filet à mailles en losanges, parfaitement réguliers, chaque losange ayant pour centre un de ces clous dont j'ai parlé. Ce tronc a de plus quatre à cinq sections comme les roseaux. La hauteur totale du djibera ne me paraît pas excéder 15 pieds; son diamètre, 32 centimètres. Si on l'incise la liqueur qui en sort est, selon les Abyssiniens, un poison redoutable; selon M. Schimper, seulement un astringent assez énergique. On ne le trouve qu'à des hauteurs supérieures à 4,000 ou même 4,200 mètres, notamment au Semen.

J'aurais bien voulu monter au point culminant du Gouna, mais j'en étais bien encore à 3 kilomètres, et j'avais les jambes rompues de fatigue. Je n'eus pas le courage d'aller plus loin, et me contentai de monter au letva, au pied duquel je me trouvais. De là, j'embrassai d'un regard ravi le vaste panorama que le brouillard ne me dérobait pas. Au sud, un joli cirque très-peuplé, au fond duquel le massif pittoresque du Zoramba dessinait ses escarpements en demi-lune; à ma droite, la déclivité nue où le Reb prend sa source, juste en face de moi, par-dessus zoramba, par-dessus les montagnes rudement fouillées de Gaent, le géant des pays gallas, le formidable Kollo, 5,000 mètres, au pied duquel, en 1862, Théodore II écrasa les Ouollo-Gallas et fit mutiler, en quelques heures, quatorze mille prisonniers. Perdue et comme vaporisée dans la brume, la masse trapézoïdale du colosse dominait toutes les montagnes voisines à peu près comme l'Etna domine toutes les sierras des deux côtés du Phare. Sur ma gauche un plateau évidé à droite et à gauche, sorte de pont bizarre entre deux abîmes, laissait fuir de ses flancs des centaines de ruisselets et de rivières qui allaient rejoindre le Takazzé. La coupure du grand fleuve abyssinien se laissait deviner derrière, au pied du Debra-Sina (mont Sinaï), un nom que les Abyssiniens ont prodigué à une foule de monastères posés au sommet des monts. A ma droite, le Reb sortait d'une déclivité nue et pierreuse; plus loin, s'ouvraient les magnifiques vallées où coulent les trois Goumaras, et peut-être qu'avec d'excellents yeux on eût pu voir émerger de cet ensemble la table de Mahdera-Mariam ou la colline vénérée de saint Claude.

Le sol stérile qui s'étendait à mes pieds contrastait puissamment avec les paysages peuplés, vivants, animés, marbrés de forêts, rayés d'eaux claires, qui me rappelaient les plus beaux paysages de France; et les djiberas eux-mêmes, avec leurs chevelures toutes ployées du même côté par un vent furieux qui bat perpétuellement ces hautes cimes, ajoutaient à l'ensemble un caractère aussi difficile à définir qu'à oublier.

Je descendis du Gouna, assez satisfait de l'emploi de ma journée. Le lendemain j'étais de retour à Gafat, où je trouvais une invitation du négus pour l'aller rejoindre. Il était à Gundar, et je m'empressai de me rendre dans cette ville.

IV

Départ de Gafat. — Gondar : événements politiques. Mon expulsion. Je prends la route du Tigré. — Sak-Dever : souvenirs historiques. — Danger couru à Dobarek. — Descente du Lamalmon et entrée dans les basses terres. — Ouldubba et ses moines. — Arrivée dans le Tigré : nouvelle population.

Je quittai Gafat le 15 septembre 1865, pour n'y plus revenir. Tous les Européens du lieu étaient également mandés à Gondar et nous voyagions en nombreuse compagnie. Le voyage se fit doucement, en trois jours et demi : malgré l'ordre impérial après lequel les villages où nous arrivions le soir étaient tenus de nous héberger, nous éprouvâmes plusieurs mécomptes. A Dangouri, l'homme du négus veut parlementer avec les paysans qui grognent et les femmes qui crient : un homme empoigne une ruche et la lance à la fête du cheval d'avant-garde ; les abeilles affolées se ruent sur le cheval qui part en entraînant les mules. Je suis emporté par le torrent et ce n'est qu'à 1 kilomètre de là que j'apprends ce qui s'est passé. Deux ou trois de mes hommes ont les yeux gonflés, mes servantes hurlent comme si les Gallas étaient à nos trousses ; l'interprète Maderakal est si ému qu'il en a oublié son français : mais on finit par rire et l'on va demander l'hospitalité à un village moins ferré sur l'apiculture et surtout sur la manière de s'en servir. Bruce, qui a passé à Dangouri d'une façon moins dramatique, dit que ce lieu est habité par ces marchands, ce qui pouvait être vrai, quoique on ne voie guère les *neggadé* groupés que dans des villes, et que rien n'annonce que Dangouri ait jamais été autre chose qu'une bourgade. Il ajoute que ces marchands avaient des gains fort modestes : je crois qu'on pourrait étendre cette remarque à l'Abyssinie entière. Je ne connais pas de pays où le commerçant ait une vie plus sobre, et cependant moins de chances de faire fortune. Un grand négociant en cafés qui dispose d'un capital de deux mille talaris (11,000 francs environ) doit être une merveille en tout temps dans ce pays, et l'était surtout dans les dernières années du règne de Théodore. La vieille routine, des visées fort modestes, et par-dessus tout le peu de sécurité commerciale dans un pays où la guerre civile ne cesse jamais, expliquent ce déplorable état de choses.

Nous trouvâmes Gondar dans une grande agitation : le négus habitait le palais (Ghimp), l'armée couronnait les hauteurs à l'ouest de la Kaha, une foule d'étrangers, surtout d'Européens, affluaient en ville : on attendait le consul anglais, M. Cameron, et le messager français du négus, M. B... de retour de Paris avec une réponse du gouvernement français. Apprenant à Massaoua la situation dangereuse où je me trouvais, M. B... s'était mis en route malgré les pluies, avait passé le Takazzé, et avançait le plus rapidement possible. En attendant son arrivée, Théodore m'assigna pour hôte au kantiba (sorte de maire ou de prévôt de marchands) de Gondar, que je savais être le plus honnête homme de l'Abyssinie. C'était un vieillard vigoureux, d'une laideur noble et spirituelle, figure maigre couronnée d'épais cheveux blancs : grandes manières, moralité proverbiale, sympathique aux Européens. On voyait en lui le vieux chrétien amhara pur sang, l'homme des jours passés, il était très-pieux, et les Allemands de Gafat, assez vexés de n'avoir aucune prise sur lui, l'appelaient « un vieux fanatique. » Il pratiquait plus d'austérités qu'un moine, s'enfermait des huit et dix jours dans une église pour méditer et prier, et dépensait une grande partie de son bien en œuvres pies. Il avait rebâti une petite église ruinée appelée Medhani-Allem (le Sauveur du monde), près de Gondar, et avait voulu réparer le Koskoam : le terrible Théodore le lui avait défendu. « Te crois-tu négus, lui avait-il dit, toi qui prétends bâtir des églises comme un empereur ? »

Un petit service de bibliophile que j'eus à demander à l'*abouna* Sahama (le prêt d'un manuscrit copte) me fournit l'occasion de voir ce haut dignitaire de l'église, qui vient de mourir dans la force de l'âge. Je vis un homme de traits réguliers, peu expressifs (sauf de beaux yeux coptes), et je n'ai gardé aucun souvenir d'un entretien qui fut naturellement insignifiant, sinon qu'il me pria de lui permettre d'user de mon entremise pour transmettre quelque secours à sa famille,

domiciliée à Minié (Égypte). J'abrégeai une visite qui n'avait rien de sympathique pour moi, car le grand personnage que j'avais sous les yeux était, je ne l'ignorais pas, le prêtre le plus vil de l'Église la plus dégradée de la chrétienté. J'ai parlé plus haut de sa moralité. Son savoir n'était pas plus grand : les prêtres abyssins, gens malicieux et forts sur la scolastique, lui proposaient parfois des problèmes théologiques dont il ne pouvait se tirer qu'en excommuniant les discuteurs. Ce drôle ignorant, simoniaque et corrompu se permettait d'être persécuteur: il poussa violemment le négus (assez dédaigneux des querelles de secte lorsqu'elles ne touchaient pas à la politique) à persécuter les néophytes de la mission catholique romaine, et poussa l'indignité jusqu'à frapper de sa main une jeune femme de seize ans, mise aux fers, et à lui casser deux dents. Il cherchait à lui persuader de quitter son mari catholique, et lui promettait un autre parti distingué. « C'est inutile, dit vivement la prisonnière, railleuse malgré sa position critique : je ne puis pas souffrir les blancs. » C'était assez dire à Salama qu'elle avait deviné ses intentions secrètes.

C'est probablement pour éviter, dans la nomination du chef de l'Église nationale, le népotisme féodal qui a placé tant de prélats indignes sur tous les sièges épiscopaux de l'Occident, que saint Thekla-Haïmanot décréta que ce chef serait toujours un copte, nommé par le patriarche d'Alexandrie. Le saint réformateur craignait, dit-on encore, que l'Abyssinie, entourée de peuples musulmans, île chrétienne dans un océan d'infidélité et de paganisme, ne vînt à perdre toute relation hiérarchique avec le reste de la chrétienté et à retomber dans la barbarie (*in barbarum corrupta*, comme on dit énergiquement en latin). Malheureusement, l'effet a été diamétralement opposé aux prévisions de Thekla-Haïmanot. L'Abyssinie a perdu en splendeur matérielle, mais la sève primitive du caractère national a gardé toute sa pureté; la foi est vive, et le mysticisme, combiné avec l'esprit argumentateur propre à l'esprit abyssin, a maintenu dans le clergé, au moins dans le clergé régulier, un certain savoir théologique et une ferveur incontestable. L'Église copte, au contraire, courbée sous le bâton des musulmans, devenue barbare comme eux, avec une platitude immense de plus, est aujourd'hui une des plus grossières et des plus monstrueuses machines religieuses qui existent. Tout s'y réduit, comme dans tous les cultes en décadence, à de basses questions d'argent. L'abouna est fourni par le patriarche copte aux Abyssins moyennant sept mille talaris. On dit que Menène, dont j'ai déjà parlé, dans une boutade d'humeur contre l'*abouna* actuel, alla jusqu'à dire : « Il est bien orgueilleux l'esclave que *nous avons payé* de notre bourse! » Le propos fut rapporté au fier pontife, qui ne resta pas court : « Oui, c'est vrai, je suis un esclave, mais un esclave de race, puisqu'on me paye 40,000 francs. Ce n'est pas comme la princesse Menène : vous pouvez la mener au marché de Voehnè, je vous défie bien d'en faire douze talaris! » Mais avec Théodore Salama avait vite renoncé à ces façons hautaines qui lui avaient réussi avec Oubié et Ras-Ali. Le négus le gardait des mois entiers prisonnier à Magdala. Un jour, à bout de patience, l'abouna avait, dit-on, excommunié Théodore; l'autocrate fit tranquillement enfermer Salama dans une hutte de branches sèches et ordonna d'y mettre le feu, — il était trop pieux pour mettre une main sanglante sur l'oint du Seigneur. L'abouna se hâta de lever l'interdit avant que la torche ne fût approchée de son enclos, et n'a pas recommencé ce jeu périlleux. Il n'avait aucune vocation pour le martyre, et j'attribue sa mort récente et prématurée aux nombreuses émotions par où l'a fait passer son royal geôlier.

Enfin M. B... arriva, porteur de la lettre attendue. Le lecteur comprendra les motifs qui m'obligent ici à être bref. La lettre fut produite publiquement dans une sorte de lit de justice tenu par le négus et où furent convoqués tous les Européens sauf deux, mon compagnon le docteur Lagarde et moi. Cette lettre était en somme bienveillante, mais elle donnait au négus quelques conseils dont son orgueil se blessa d'autant qu'il y manquait un peu les formules de la diplomatie orientale qui avaient produit un si bon effet dans la lettre de M. Thouvenel. « Quel caractère d'authenticité a cette lettre? dit le négus. Je n'y vois pas le sceau impérial. » Un vieil aventurier Saxon ou Hessois, nommé Zander, qui assistait à cette scène, ravi de se donner de l'importance, déclara que puisque la lettre n'avait pas de sceau, elle n'offrait aucune garantie. M. Waldmeier se hâta de faire observer que dans les chancelleries *franques*, la signature tient lieu de sceau : mais le mal était fait, l'ignorant Zander avait fourni à Théodore le prétexte qu'il désirait : il foula la lettre aux pieds, et, pour braver le gouvernement français, il prononça séance tenante mon expulsion d'Abyssinie. Le docteur était laissé libre de partir ou de rester : il prit sans hésiter le premier parti.

Au sortir de la séance, M. Cameron me dit en parlant du négus : « Impossible de voir un homme qui représente plus

royalement. » Puis il me prit le bras et m'emmena déjeuner. Je me rappelle de ce repas, un propos bizarre et prophétique. M. Cameron me dit en riant : « Eh bien ! collègue, les fers du négus sont-ils lourds? — Est-ce que vous songez à en essayer? lui répondis-je sur le même ton. — Eh ! qui sait !... » me répliqua-t-il, sans prévoir plus que je ne le faisais moi-même ce qui devait lui arriver quelques semaines plus tard.

La nuit qui suivit fut remplie par les songes les plus agréables, grâce à la perspective riante de quitter une prison qui ne m'avait pas été dure, mais qui n'en était pas moins une prison. Mais le matin mon kavas Ahmed vint, la figure allongée, m'annoncer que le départ devenait impossible, tous mes serviteurs, sauf deux, s'étaient enfuis la nuit pour ne pas avoir à me suivre à Massaoua, où ils craignaient d'être vendus comme esclaves. C'est là un trait de mœurs à noter: pour l'Abyssin, il n'y a de pays sûr que l'Abyssinie, c'est la seule contrée où il compte sur la protection des lois. J'engageai de nouveaux domestiques: quant aux animaux de charge et aux provisions, il n'y fallait pas songer dans une ville sur laquelle pesait depuis plus d'un mois le poids de l'occupation militaire. L'excellent Salmuller me donna une mule: le vieux et aimable kantiba me fit cadeau de quelques provisions, et s'excusa avec une bonne grâce touchante de n'avoir aucun pouvoir pour m'éviter les désagréments qui m'arrivaient. Je quittai avec regret les gens de Gafat, avec qui j'avais eu, en somme, des relations amicales : le seul qui me témoigna une véritable émotion fut le brave Bourgaud, qui pleura comme un enfant en nous quittant. Une demi-heure après, nous étions sortis de Gondar et nous avions passé l'Angherab, nous dirigeant sur le Moghetch que nous franchîmes vers les quatre heures du soir sur un pont curieux de facture portugaise. Je ne décrirai pas en détail cette route de Gondar à Adoua, donnée par beaucoup de voyageurs, notamment par Bruce, Lefèvre, Ferret et Galinier, Krapf : elle est, du reste, assez peu variée tant qu'on reste dans les hautes terres, c'est-à-dire jusqu'à Dobarek, poste de douane intérieure entre le Voggara, le Semen et les Kollas, et que nous atteignîmes en quatre étapes.

Nous bivouaquâmes le premier soir près de Kossoghié, dans une petite plaine baignée par la rivière Arghef qui, à 20 pas de la route, disparaît dans une faille énorme d'un fort bel effet, qui rappelle beaucoup celle de Zaora, près Gafat. La soirée était un peu fraîche, et nous fûmes heureux de trouver là des huttes de branchages élevées par une caravane qui nous avait précédés. Kossoghié est le nom du canton, et tire son nom des *kosso* ou arbres de kousso qui y abondent. En quittant ce lieu, je continuai ma route à travers une plaine accidentée et bien cultivée, au fond de laquelle se dessinait un bois de genevriers indiquant une église. C'était Isak-Dever (la colline d'Isaac), Sak-Dever des cartes, fondée vers 1420 par l'empereur Isaac, en mémoire d'une victoire remportée en ce lieu sur les Falachas (juifs insurgés). La notice de Bruce, où je trouve ce fait, est une preuve de la nécessité qu'il y aurait de refaire toute l'histoire ancienne de l'Abyssinie. En effet, pendant que le savant écossais nous affirme qu'il n'y a point d'annales du règne d'Isaac, je trouve, au contraire, Makrizi explicite sur ce règne curieux.

Avant Isaac, l'Abyssinie était fort étrangère au luxe, et les soldats, braves et aguerris, étaient fort mal armés : ils n'avaient que de courtes javelines. Isaac encouragea les étrangers à venir apporter quelques améliorations à son peuple. Un mamelouk circassien, fabricant de cuirasses, lui construisit des arsenaux pleins de sabres, de cuirasses, de lances. Puis vint un certain Tanbaga, préfet destitué du Saïd, qui apprit aux soldats l'escrime et l'usage des balles de naphte pour l'attaque des places fortes. Enfin un Copte, dont le nom n'a pas été conservé, « habile dans l'art de gouverner, » et surtout, en vrai Copte, dans l'art de thésauriser, devint premier ministre, *alter ego* d'Isaac, et lui amassa de grandes richesses, « ce qu'on n'avait pas encore vu dans ce royaume mal administré. » Cela veut dire que les anciens négus n'avaient pas de budget, de cour, de représentation, et qu'ils vivaient à cheval comme leur imitateur Théodore II. Grâce au conseil du Copte, Isaac, le premier, adopta une tiare rouge, un costume splendide, et quand il se montrait à cheval dans les occasions solennelles, il portait à la main une croix abyssine d'hyacinthe rouge d'un éclat extraordinaire. Vainqueur des rebelles de l'intérieur, il porta la guerre chez les musulmans de la mer Rouge, anéantit leur puissance après des massacres inouïs, et écrivit aux rois des Francs pour les engager à concourir avec lui à la destruction de l'islamisme. C'est pour leur donner un premier gage, qu'il avait écrasé les musulmans ses voisins. Sa mort seule, arrivée en 1429, empêcha cette coalition, qui m'a paru curieuse à noter, puisqu'elle a précédé d'un siècle les relations établies entre le Portugal et l'Abyssinie.

Je reviens à ma narration. Je rencontrai, près d'Isak-Dever, une caravane de zellan (pasteurs nomades) qui revenaient

assez tristes de Gondar où ils avaient été, sur une réquisition du négus, amener un convoi de bétail. Les réquisitions désordonnées et maladroites de Théodore avaient eu le plus fâcheux résultat : tout le bétail qui avait échappé avait été emmené et caché bien loin des routes battues ; aussi cet admirable pays semblait-il un désert. Plus nous avancions, plus nous voyions se confirmer nos craintes à l'endroit de notre approvisionnement, et ces perspectives menaçantes nous rendaient presque insensibles aux beautés variées du paysage. De Baltèt-Obha (l'eau de la veuve), vaste prairie qui fut notre second bivouac, nos regards plongeaient à travers les profondeurs de la *kolla* de Teharvèta, dominée par trois ou quatre églises, jusques aux plateaux dentelés de la petite province de Djani-Voggara, inexactement appelée *Djanifankara* sur les cartes. Le lendemain nous passâmes au pied de la colline où s'élève la ville de Tchambelga, domaine particulier de la couronne, et nous traversâmes la place du Marché (*gaeva*), qui était ce qu'est toujours une place de marché abyssin, un terrain nu, semé de grosses pierres qui servent de siéges aux marchands. Presque jamais d'arbres ; le soleil éthiopien est fort tolérable, et l'Abyssin, loin de le craindre, recherche plutôt sa chaleur. Je me rappelle avoir eu de ce point une vue splendide sur les *degas* du Nord-Est, Choada, Djannamora, Marava, qui m'apparurent comme de vastes plateaux découverts, tabuliformes, avec quelques hauteurs qui rompaient la monotonie de ces plans horizontaux. Je voyais d'ailleurs en raccourci la surface de ces plateaux, et les failles vigoureusement accusées des *kollas* qui les séparaient, ce qui prouverait qu'ils sont d'une hauteur inférieure à Tchambelga ; dans le cas, bien entendu, où ils seraient parfaitement horizontaux. On comprend sans peine que s'ils se détachent des Alpes du Semen en pentes légèrement inclinées vers le sud, ils pouvaient, quoiqu'en réalité plus élevés que mon poste d'observation, me présenter leur surface sous un angle de 10° très-suffisant pour me permettre d'en saisir la structure. Tout ce pays est pour la géographie une vaste *terra incognita* aisée à visiter.

Djannamora, que je viens de citer, a pour chef-lieu un grand village qui est le lieu natal du fameux Oubié. Sa naissance semble un épisode d'un roman de chevalerie. Un jeune prince du Semen, surpris à la chasse par une averse, se réfugie chez une belle veuve de Djannamora, *oizoro* Mintaïé, et met si bien le temps à profit, que, neuf mois plus tard, Mintaïé vient lui présenter un bel enfant déjà digne de son nom (oub-ié, *mon beau*). L'oublieux amant renie cette paternité, mais l'aïeul, assez heureux de mortifier son fils, adopte l'enfant, et cette adoption devient la base de sa grandeur future. Dans cette étrange famille, les pères étaient plus que durs pour leurs enfants : Oubié, à son tour, fut insignement injuste envers le plus dévoué de ses enfants, *dedjaz* Chetou, le plus ferme appui de son trône. Sa vie agitée prouve du reste qu'en politique la ruse est un moyen plus sûr que l'héroïsme. Son gendre Théodore II a péri, sa fille, la belle T'oronèche, a succombé, quelques jours plus tard, à des souffrances encore plus morales que physiques ; le vieux renard de Djannamora leur a survécu, autant que je puis le conclure de l'absence de nouvelle de sa mort.

Après avoir passé la magnifique prairie de Chimbera-Zega (la plaine aux lentilles) et admiré les fiers escarpements de la *dega* de Marava qui restaient sur la droite, j'arrivai de bonne heure à Dokoua, charmante bourgade renommée par son église, que je me hâtai de visiter. C'était une église royale, bâtie, dit-on, par *hatzé* Iasous, dans le bon style de la renaissance portugaise ; le plan général est un rectangle entouré de deux enceintes, l'une intérieure, l'autre extérieure ; à l'église proprement dite adhère le palais, aujourd'hui en ruines. Les Abyssins entretiennent tant bien que mal l'église, placée sous le vocable de Kidana-Meherat ; quant à l'enceinte extérieure, qui est *quadriturrita*, comme on dit en latin, toute sa partie inférieure disparaît dans un fouillis de hautes graminées qui concourent, avec quelques beaux arbres, à donner à l'ensemble cet aspect si avantageux aux monuments de ce genre. Les environs de Dokoua peuvent compter parmi les beaux sites d'Abyssinie. La rivière Goarasa et un joli ruisseau qui vient du mont Gotakoul entourent un plateau légèrement ondulé, assez boisé, bien cultivé, couvert d'habitations : Dokoua occupe l'angle sud-est de ce plateau, et des environs de l'église l'œil embrasse le doux panorama de la vallée de Goarasa, jusqu'au point où elle se perd dans la kolla au pied de Marava. Je ne sais vraiment à quoi songe Bruce, quand il nous dit qu'à part les cèdres (zeghba), il n'a pas vu un arbre entre le Lamalmon et Tchagassa (près Gondar), et que du Lamalmon à Tamamo on ne se sert pas de bois de chauffage, mais de fiente de vache et de *chameau*. Des chameaux en Abyssinie, et surtout au Voggara, c'est une de ces énormités qui discréditeraient un voyageur, s'il ne les rachetait, comme Bruce, par des services éclatants rendus à la géographie. Les chameaux ne peuvent vivre sur les degas, et le peu qu'on en a vu quelquefois à Adoua provenaient de razzias faites en Nubie : les capteurs

se hâtaient de les vendre à tout prix aux musulmans des basses terres. Pour en revenir à la question du déboisement, je conviens qu'il y a un peu moins d'arbres au Voggara qu'au Beghember, mais quand on a vu tout le pays qui va de l'Angherab à l'Arghef, Kossoghié, Isak-Dever, Baltèt-Olba, Chimdera-Zega et la route de ce point à Doknua, il est au moins étrange de venir dire qu'on n'a pas vu *un arbre* sur cette belle route.

Le lendemain, au moment où je repartais pour Dobarek, on me montra, sur le plateau uni qui s'élevait à ma droite, le village de Dereskié (*Derer-Ezghi*, le mont du Seigneur?) où s'est décidé, le 5 février 1855, le sort de l'Abyssinie. Oubié, roi du Tigré, y était campé avec une forte armée; son rival, Kassa, que l'armée et le clergé réunis à Gondar venaient d'élever à l'empire, arriva vers le soir, avec une armée fatiguée par une longue marche, en face des lignes tigréennes. L'impétueux Kassa donna l'ordre de charger; l'armée murmura et hésita; Kassa entraîna tout par une harangue courte et brûlante, et les Tigréens, malgré leurs fusiliers redoutés, furent enfoncés et mis en déroute. Oubié fut blessé d'un coup de lance de la main de Kassa : son fils Chetou, le plus brave soldat de l'Abyssinie, grièvement blessé, se traîna dans une caverne et y mourut sans soins. Le surlendemain de la bataille, le vainqueur fut couronné *négus nagast* d'Abyssinie, sous le nom de Théodore II, et la cérémonie eut lieu (dérision du sort!) dans l'église neuve qu'Oubié s'était fait bâtir à Dereskié l'année précédente pour ce même but, sous la direction du docteur Schimper, botaniste alsacien bien connu.

Comme je montais le plan incliné au sommet duquel s'élève Dobarek, mon attention fut attirée par un détail sinistre: le sol était semé de crânes blanchis qui roulaient sous les pas de ma mule. Ce n'était pas un champ de bataille, il n'y avait pas d'autres ossements que ces crânes; c'était évidemment le théâtre de quelque effroyable exécution.

Mes domestiques, qui poussaient ces funèbres débris du bout de leurs pieds nus, prononçaient, parmi des exclamations et des éclats de rire, les noms de *Thendoros* et de *Garet*, et cela suffit pour me donner la clef de l'énigme. Trois ans auparavant, Théodore, vainqueur à Tchober de son cousin, le rebelle Garet, avait emmené à Dobarek dix-sept cents des vaincus qui avaient posé les armes sans combat et les avait fait décapiter, en défendant sans doute de donner une sépulture quelconque à ces têtes destinées à blanchir dans la plaine en exemple solennel aux rebelles à venir. Cet acte, qui a été dénoncé et flétri (je crois) en plein Parlement anglais, marque une date sinistre dans l'histoire d'Abyssinie. Il semblait dire aux nobles, fauteurs de rébellions: « Je vous ai jusqu'ici gouvernés par la douceur, et je n'ai pu rien obtenir de vous; vous avez besoin d'un régime d'extermination, vous l'aurez! »

A côté de Dobarek est l'église Saint-Georges, dite Faras-Saber (le cheval brisé), nom qui résume une légende que voici: « Un chef superbe et impie avait voulu entrer à cheval dans le sanctuaire de cette église où des malheureux s'étaient réfugiés, mais le cheval s'était abattu des quatre pieds sur le seuil et s'était tué. Le cavalier s'était sauvé plein de terreur et de respect pour le pouvoir miraculeux de saint Georges. » Il est aisé de voir dans cette légende une invention monacale destinée à confirmer le peuple dans l'idée de l'inviolabilité des lieux d'asile. Cette idée est un legs du moyen âge, comme presque toutes les institutions de l'Abyssinie actuelle, et il faut bien convenir que, dans l'état présent de cet empire, le droit d'asile y est ce qu'il fut chez nous au temps des croisades, un bienfait signalé. Ce qui amena nos pères à le restreindre et finalement à le supprimer, c'est qu'il avait perdu son caractère politique et qu'il était devenu une sauvegarde d'impunité pour les malandrins de toute espèce. En Abyssinie, il ne protège en général que les victimes des révolutions, et Théodore II, en le supprimant, a peut-être moins songé à faire de bonne administration qu'à rompre un obstacle à ses vengeances.

Arrivé de bonne heure à Dobarek, je résolus, pour passer utilement quelques heures, de gravir l'Amba-Ras, un des sommets du Lamalmon, d'où je pourrais avoir une idée de l'ensemble des *kollas* que j'avais à parcourir les jours suivants. J'avais passé le ruisseau de Dobarek, remonté par une pente tolérable, la hauteur en face, suivi des sentiers à vaches et atteint enfin le sommet désiré. Arrivé là, cette sorte de frisson désagréable qui précède et amène le vertige et semble figer le sang dans les veines, me saisit brusquement, et je fis deux pas en arrière. J'avais en face de moi l'effroyable coupure dont j'ai parlé : à ma gauche, elle était si verticale qu'une chèvre à qui le pied eût manqué sur le bord serait allée tomber, sans toucher terre, dans la province voisine (Kolla-Voggara), avec un léger écart de quelques centaines de mètres de chute. Le point que j'avais choisi pour observatoire était moins périlleux : cependant, quand je ferme les yeux et que je me rappelle la scène, le frisson que je viens de noter me passe dans la moelle des os. J'avais sous les yeux, comme une

belle carte en relief de Banerkeller, toute la Kolla jusqu'au Takazzé, sur une étendne de 30 lieues. Je voyais serpenter les vallées couvertes de forêts et rayonner dans tous les sens les montagnes ou plutôt les sierras, qui, vues de cette hauteur, m'apparaissaient comme des chapelets de taupinières. Elles allaient en s'affaiblissant vers le Takazzé, dont je suivais la profonde et large coupure à travers la plaine, et la masse puissante du mont Alogui, dans le Chiré, vaporisée par la distance, semblait dominer l'horizon comme une forteresse des contes de fées, à reflets de saphir et d'opale.

Le Lamalmon (ce mot signifie verdoyant) n'est pas à proprement parler une montagne. Son versant sud est une belle prairie à peine ondulée : son versant nord est une épouvantable rampe dévalant *à pic* de plusieurs centaines de mètres, sur les basses terres qu'arrose la Zarima. Un sentier en lacis court le long de cette rampe, où nous nous engageâmes le lendemain vers les dix heures, et qui serpente à travers bois et rochers; nous avions à notre droite le flanc perpendiculaire de la montagne, à notre gauche l'abîme. En moins d'une demi-heure, nous atteignîmes une terrasse moyenne, une petite plaine qui me parut avoir 6 ou 7 hectares de surface, vrai paradis dans ce désert, pelouse rayée de frais ruisseaux qui allaient se perdre dans le bois. Toutes les caravanes font halte dans cette plaine, avant de reprendre la descente vertigineuse. Du rebord de cette terrasse, je regardai au-dessous de moi et vis sur une fine arête de montagne un village imperceptible qu'on me nomma Debbe-Baher (Dippebaha de Bruce) : on ajoutait que nous y passerions la nuit. Je me récriai, en faisant observer que nous y serions dans une demi-heure. Je me trompais sincèrement et grossièrement, car je ne tenais pas compte du lacis que j'avais à parcourir et de l'effrayante hauteur à laquelle j'étais encore au-dessus de Debbe-Baher : aussi, quand cette distance fut franchie, nous trouvâmes-nous très-heureux de dresser la tente et de camper là jusqu'au lendemain. Les Abyssins prétendent que le nom de Debbe-Baher (baher, mer) est une allusion poétique aux innombrables montagnes qui entourent ce lieu et qui semblent des vagues terrestres solidifiées.

Bruce est, de tous les voyageurs, celui qui a le mieux décrit cette rampe du Lamalmon, où les accidents ne sont pas rares. Dans les endroits les plus vertigineux, une sorte de garde-fou composé de quelques bâtons est destiné à garantir les animaux et les piétons (car je défie le meilleur cavalier de descendre de Lamalmon à cheval ou à mule) : mais il suffit d'un faux pas pour lancer dans l'abîme un homme ou une bête de charge. Lors du passage de MM. Combes et Tamisier, une malheureuse servante, chargée d'un lourd bagage, fut victime d'un accident de ce genre. Elle perdit pied dans la descente et disparut à travers les rochers qui l'eurent broyée avant qu'elle n'eût atteint le fond du gouffre.

Je descendis vers la Zarima, talonné par mes hommes, qui se redisaient avec inquiétude : « Terso Gubhesié occupe les basses terres jusqu'à la Zarima : pourvu qu'il ne nous inquiète pas! » Terso, surnommé Gobhesié (mon brave), était un de ces chefs insurgés que les dernières folies de Théodore II avaient fait pulluler en Abyssinie. C'était un homme brave comme tous les Abyssins, mais supérieur à ses pareils, d'après diverses choses qu'on me conta de lui. Ainsi il n'admettait parmi ses hommes que les gens qui pouvaient lui montrer leurs mains et leurs pieds déchirés par les épines, c'est-à-dire les désespérés et les proscrits qui avaient vécu des semaines et des mois dans les bois et qui étaient préparés d'avance à la rude existence de partisans insurgés. Contrairement à l'habitude du négus, il laissait passer sans les molester les caravanes et les voyageurs inoffensifs. « Il est possible, disait-il, que Dieu nous ôte la victoire pour la donner au *Kuaranya* (sobriquet de Théodore II dans la bouche des mécontents) : si cela arrive et que nous périssions, laissons au moins derrière nous un nom sans tache. » Comme je ne savais pas alors cette particularité, je me hâtai de mettre la Zarima entre Terso et moi et de filer à grandes journées sur Maëni, où je devais passer le Takazzé. Or, pendant que je fuyais Terso, ce galant homme me sauvait sans le savoir d'un danger dont mes lecteurs apprécieront la gravité.

Le négus m'avait expulsé dans un moment d'humeur, mais je pense qu'il n'avait contre moi aucune antipathie personnelle. De ces deux impressions diverses il résulta ceci : c'est que deux ou trois jours après mon départ il donna ordre de courir après moi et de me ramener à Gondar. L'officier qui fut chargé de cette commission arriva à Dobarek après mon départ, et mit en réquisition le chef de cette station, qui monta à cheval avec ses hommes et descendit sur la Zarima, la passa et alla jusqu'à l'Enso. Là il eut avis d'un mouvement en avant de Gobhesié, craignit de se voir couper la retraite et retourna en toute hâte à Dobarek. L'officier repartit pour Gondar, n'osa pas avouer que Gobhesié avait effrayé la force armée et se borna à dire que j'avais trop d'avance et qu'il n'avait pu me rejoindre. Théodore montra un violent dépit et

proféra ces paroles qui m'ont été textuellement rapportées : « L'homme m'a échappé, et je ne sais pas encore si c'est un ami ou un ennemi. » Ce qui prouvait qu'il avait dans mon impartialité une confiance que je crois avoir justifiée, c'est qu'il conservait un doute, après les procédés dont il avait usé envers moi.

Le lieu où j'avais passé la Zarima était un petit lieu de marché appelé *Dorou-gavea*, le marché aux poules, au pied d'une colline couverte d'une belle forêt vierge, qui me mena à un plateau herbeux et bien ombragé, où je campai. Ce lieu, appelé Tchober, a été, en 1861, le théâtre d'un drame dont j'ai raconté le dénoûment à propos de Dobarek.

Deux frères, cousins germains de Théodore et nommés Garet, s'étaient révoltés dans l'espoir égoïste, et assez naturel sans doute, d'arriver à ce rang suprême auquel ils se croyaient autant de droits que lui. Un soldat de Garet aîné tua au commencement de 1860 le consul britannique, M. Plowden. Le négus réclame le meurtrier : Garet, tout en témoignant son regret de ce qui était arrivé, refuse par point d'honneur de livrer un de ses hommes. Théodore marcha contre le rebelle, qui recula jusqu'à Tchober : puis arrivé là Garet, s'arrêta et demanda du secours à Tésama, frère du prétendant, Négousié, qui, on ne sait pourquoi, peut-être par jalousie contre Garet, qui passait pour un des brillants paladins d'Abyssinie, eut la fatale idée de refuser. Garet résolut de risquer une sorte de duel où sa bravoure personnelle lui assurait certaines chances meilleures : et ayant reconnu (à l'aide d'une excellente lunette qui avait appartenu à Plowden) le négus, qui s'approchait suivi d'un groupe d'officiers, il jeta violemment à terre la lunette qui se brisa, fit le geste d'un homme qui va jouer son va-tent, et suivi lui-même de son frère et de quelques amis, il se lança au galop contre Théodore : arrivé à demi-portée, il épaula rapidement son fusil, visa le négus et tira. Théodore s'effaça et en fut quitte pour une légère blessure à l'épaule. En ce moment le *likamankuas* Bell, voyant son maître en danger, fit quelques pas pour le couvrir, ajusta Garet et le renversa roide mort d'une balle au front : mais à l'instant même, il tombait le flanc traversé d'un coup de lance. Un autre coup, porté par le frère de Garet, lui perça l'œil et l'acheva. Théodore tira à son tour, et tua le jeune Garet. Ce duel rapide et sanglant fut toute la bataille. Les gens de Garet consternés posèrent les armes, et le négus les emmena prisonniers à Dobarek. J'ai dit plus haut ce qu'il en fit.

En passant la Zarima, j'entrais en terre d'Église, c'est-à-dire, dans les domaines de la puissante abbaye de Oaldubba, la plus riche de l'Abyssinie, et renommée par deux choses qui sembleraient devoir s'exclure : les fortes études qu'on y fait et la corruption de ses moines. Leur réputation est telle dans toute l'Abyssinie, qu'elle a donné lieu à un proverbe : *Oaldubba it :* traduction libre : Que le diable vous emporte ! En revanche, les gens qui tiennent à faire de leurs fils des lettrés de premier ordre les mènent à Oaldubba : on y enterre aussi, je ne sais pourquoi, les gens à qui l'on veut assurer une sépulture agréable au ciel. Cela tient sans doute à la sainteté du premier fondateur du monastère. C'est ainsi qu'on y porta le corps du fils préféré d'Oubié, Dedjaz Lemma, sur lequel sa sœur composa un chant funèbre très-admiré en Abyssinie, et dont j'ai pu recueillir quelques strophes.

Son pain était large et son plat était profond : — ce n'est pas moi seule qui suis dans le deuil, mais tous ceux qui mangeaient à sa table.
Ne le portez pas à Oaldubba, pour l'amour de la Trinité : — cela ne s'est jamais vu qu'un *gamé* (paladin) devienne moine.
Dedjaz Lemma était savant : — aujourd'hui, par l'intercession du Christ, il va voir le Père.
Je suis une femme sans protecteur : où devrai-je habiter, — maintenant que mon frère Lemma est monté aux cieux ?

Bruce, qui parle avec fort peu d'estime des moines de Oaldubba, dit que ce monastère était une sorte de lieu d'exil pour les grands personnages en disgrâce : aussi en sortaient-ils aussitôt que la fortune leur semblait plus favorable. C'est peut-être à cette circonstance qu'il faut attribuer le proverbe cité plus haut.

Près de Oaldubba, j'entendis des jeunes filles chanter dans une langue qui m'était inconnue, et que je trouvai plus rude et plus gutturale que l'amhara. On me dit que j'entrais en pays de race et de langue tigréennes, et ces chants seuls eussent dû suffire à me le montrer. Le Tigré, qui comprend à peu près un tiers de l'Abyssinie, se fait gloire d'avoir été le berceau de la civilisation abyssine par Axum et la dynastie qui en a pris le nom : mais, exposé par sa situation géographique aux invasions musulmanes, il a été envahi, pillé, dépeuplé, a vu sa capitale brûlée au seizième siècle et a fini par céder le premier rang à un peuple jusque-là inconnu, les Amhara, dont l'origine (si nous en jugeons par certaines particularités du lan-

gage) doit être cherchée au même berceau que celle des nations européennes. La fondation de Gondar, « la cité du Sceau, » et son choix comme capitale des négus postérieurement à saint Claudius, tirent du Tigré une vice-royauté qui n'eut d'importance politique que celle que lui conféra passagèrement l'audace guerrière de quelques-uns des vice-rois. Tel fut Michel Saoul au siècle dernier, et Oueleta Salassié au commencement de celui-ci. Dans des temps plus rapprochés de nous, la tentative avortée de Sobogadis qui semblait devoir assurer l'asservissement du Tigré, fut l'occasion de sa suprématie temporaire. L'un des vainqueurs de Sobogadis, un jeune bâtard féroce et rusé nommé Oubié, Amhara de naissance, se constitua le représentant des Tigréens, ses sujets, contre les autres princes Amhara, exalta au plus haut degré le patriotisme provincial de son peuple et faillit, en 1840, conquérir le trône des négus.

Il fut battu, comme je l'ai dit plus haut, à Debra-Tabor, et, eût-il été vainqueur, il est probable qu'il eût toujours succombé devant le pouvoir ascendant de celui qui mit fin, en 1855, à l'anarchie féodale de l'Éthiopie : on comprend que je veux parler de Théodore II. L'invasion anglaise, dont les chefs du Tigré se sont faits prudemment les amis et les pourvoyeurs, au grand profit de leurs finances, semble avoir eu pour résultat de rendre une certaine suprématie aux Tigréens; mais il faut bien mal connaître l'Abyssinie pour supposer qu'ils la puissent garder longtemps. Intelligents, spirituels, braves, mais vaniteux, légers, dépourvus de tout esprit de suite dans ce qu'ils font, les Tigréens sont les Irlandais de l'Abyssinie. En face de rivaux doués d'un esprit aussi positif, aussi tenace et aussi énergique que les Amhara, les Tigréens, à peu près incapables de se gouverner régulièrement eux-mêmes, ne peuvent prétendre à gouverner l'Abyssinie.

V

Continuation du voyage dans la Kolla. — La Roche Jaune. — Passage du Takazzé. — Une ville hypothétique : état florissant du pays vers 1200. — Axum : obélisques : hardiesses de Bruce. — Abba-Kalemos et son marbre bonapartiste. — *Bacha Egzabher.*

De Tchober à Maëni, je passai successivement cinq rivières, l'Enzo, l'Ensea, le Maï-Laem, la Boca, la Sarentea, rivières abondantes, limpides, qui doivent être formidables durant la saison des pluies. La topographie du pays était peu variée : après chaque rivière, on montait en zigzag un coteau boisé, on atteignait un plateau qui l'était un peu moins et qui offrait de belles pâtures, avec quelques églises semées sur les crêtes : on descendait ensuite pour remonter encore. Ce furent surtout les bords de la Sarentea qui me frappèrent par les jolis sites qu'offre son cours sinueux. Bruce, et Krapf, Ferret et Galinier, sans parler d'autres voyageurs, ont très-exactement démêlé le réseau hydrographique de ces rivières ; je ne ferai qu'un léger reproche à la carte du capitaine Galinier, carte qui est d'ailleurs la première à nous donner une topographie sérieuse de l'Abyssinie ; elle exagère beaucoup le parallélisme de ces cours d'eau et leur direction en lignes droites. La Zarima est la seule qui maintienne sa direction générale vers le nord, malgré quelques déviations : elle reçoit par sa rive droite les quatre premières rivières que j'ai nommées : la cinquième est un affluent de la Boca.

Je comprends difficilement les nombreuses erreurs de Lefèvre à propos de ces rivières qu'il mentionne dans l'ordre suivant : Enzo, Boueya, Ansia, Gouiha, Sarentia; par *Labène* il a voulu certainement indiquer Maï-Loem, mais il l'a fort mal placé. Du reste, toute sa route de Gondar à Adoua n'est qu'un tissu d'erreurs. Ainsi, depuis Kossoghiû jusqu'à Kedoos-Ghiorghis, le chemin paraît suivre le bord de la kolla de Koza, tandis qu'il n'y touche que durant cinq minutes de marche à peine : la rivière de Chimbera-Zega est appelée *Arguef :* la distance de Chimbera à Dokoua est double de celle de Dokoua à Dobarek : le Lamalmon est figuré avec deux versants d'égale importance, ce qui ferait figurer les pays du versant sud

comme une kolla, tandis qu'ils sont une des plus hautes degas d'Abyssinie : la route d'Anana-Amba à Asgade va au N.-N.-O, et bien d'autres fautes de détail. On a le droit de s'étonner de tant de négligence chez on voyageur très au courant par état de la confection d'une carte, et qui a prouvé, par son livre si utile et si intéressant, sa haute compétence d'*abyssiniste*.

Depuis le sommet du Lamalmon jusqu'à Maëni, je voyageai continuellement en vue d'une masse basaltique en forme de tour carrée, qu'on me nomma Aoassa. L'Ensea prend sa source au pied de cette masse formidable, que je regrette fort de ne pas avoir pu visiter, car c'est le lieu nommé *Haouza* par Bruce et les autres voyageurs, le Falacha-Amba ou Roche Juive, si célèbre dans l'histoire d'Abyssinie. C'était la grande place d'armes des Falacha, il y a près de dix siècles, lors de leurs longues guerres contre la dynastie dite Salomonienne : au seizième siècle, elle était au pouvoir des musulmans de Gragne, quand elle fut prise d'assaut par les Portugais, qui massacrèrent toute la garnison. Le voyageur qui de loin voit se détacher du flanc de la dega cette masse, qui semble sœur de la fameuse *montagne inaccessible* du Dauphiné, a peine à comprendre qu'elle ait jamais pu être enlevée d'un coup de main. Ce que je saisis encore moins, ce sont trois passages où Bruce dit que le roc juif est à 8 milles du gué du Takazzé à Maï-Timket : j'ai à vol d'oiseau 21 milles anglais. Il est vrai qu'un peu plus loin il nous apprend que Haouza est aussi à 8 milles de la source de l'Ingeroha. Toute cette partie de sa relation, très-vraie comme paysages, est si confuse en fait de géographie, que l'on peut tout au plus conjecturer que son Ingeroha (*Intchet-ohha*, eau du bois?) est la Sarentea : si cela est, les 8 *milles* de Bruce ne sont pas loin de la réalité. (J'ai trouvé à peu près 17 kilomètres.)

A Maëni, où je voulus m'enquérir du gué du Takazzé, j'appris que les eaux étaient encore hautes et que ce passage serait une plus grosse affaire que je ne l'avais pensé. Comme les Abyssins ne sont jamais pressés, il fallut camper là deux jours pour palabrer et trouver des hommes ; j'éprouvais une impatience mortelle, car je craignais surtout qu'il ne plût à Théodore de se raviser et de faire courir après moi (on a vu plus haut que c'était arrivé, mais je l'ignorais naturellement alors) : je comprenais bien que le passage du Takazzé ajoutait beaucoup à mes chances d'heureuse sortie du pays. Pour tromper mon ennui, je fis seul une excursion dans le *Dour* ou forêt vierge, que sillonnaient quelques sentiers. J'arrivai ainsi à une clairière d'où je pouvais voir la faille du Takazzé : mais quand je voulus revenir sur mes pas, je m'égarai bel et bien. La forêt était plate, pas une colline où je pusse monter pour m'orienter et chercher à voir le sommet de nos tentes. Je trouvai une sorte de ferme où j'entrai : il n'y avait que des femmes, à qui ma vue inspira une véritable terreur, effet auquel doivent être habitués tous les blancs qui voyagent en Afrique. J'ajouterai que dans le *Dour*, toute figure étrangère est suspecte à bon droit. Je repris ma marche à tout hasard, et je finis par retrouver une termitière de 6 ou 7 pieds, au pied de laquelle j'avais passé au début de ma promenade. Seulement plusieurs sentiers se croisaient autour, j'en pris un un peu au hasard et le hasard me favorisa. Dix minutes plus tard j'étais sous ma tente.

Le lendemain, je n'allai pas loin, seulement à Addi-Dembessa, village situé dans la position la plus pittoresque, au bord même de l'escarpement qui mène par un chemin très-sinueux au Takazzé qui coulait à mes pieds, mais que la riche végétation de la vallée m'empêchait de voir. En revanche, les innombrables montagnes de l'autre rive (province de Zana) et celles que je laissais à ma droite vers le levant (province de T'allemte, en tigréen Tsallemte) me montraient leurs nervures et leurs cavités de l'effet le plus heureusement pittoresque. Je n'y vis pas de villages : la vallée est d'une insalubrité notoire, et les lieux habités se trouvent en arrière, sur les plateaux qui échappaient à mon regard. Le jour suivant, je descendis avec ma petite caravane vers le Takazzé. Dans une éclaircie du bois que traversait le sentier, je vis au fond de la vallée un ruisseau limoneux qui me parut peu large : ce n'était rien moins que le Takazzé, et cette illusion d'optique a toujours lieu pour les fleuves qui coulent au fond de très-profondes vallées. Je trouvai le Nil de Cosmas Indicopleustes en pleine décroissance (quatre pieds de profondeur moyenne) roulant une eau sombre entre deux rives couvertes de forêts épaisses en partie inondées lors des crues et qui ont tous les miasmes redoutables de la forêt vierge d'Amérique. Aidé par les villageois d'Addi-Dembessa, nous passâmes la rivière à gué, et mes hommes y entrèrent sans nulle inquiétude, ce qui me fait un peu douter des belles histoires de crocodiles qui courent sur ce beau fleuve. M. Schimper m'a même parlé d'un homme poursuivi par un crocodile jusqu'au plateau qui surplombe le fleuve de 2 lieues de distance et de 2,000 pieds de hauteur. Je le croirais plus volontiers s'il m'avait juré l'avoir vu. Bruce, dont la description du gué du Takazzé est pittoresque et très-

vraie, exagère cependant un peu en disant que, lors des hautes eaux (dont il établit le maximum à 6 mètres), le fleuve est à peu près impossible à passer, et que la plupart des gens qui tentent de le franchir à la nage sont dévorés par les crocodiles. Deux ou trois mois avant mon passage, un voyageur français venant d'Adoua avait franchi le Takazzé avec perte de deux ou trois de ses hommes, entraînés par les eaux. Bruce dit encore que le fleuve a ici des *goumaris* ou hippopotames, mais je n'ai jamais rien appris de semblable, et nulle part je n'ai vu, en Afrique, le crocodile et le *goumari* fréquenter les mêmes eaux.

Au sommet du plateau dont nous mîmes plus de cinq heures à escalader la rampe, j'arrivai à Dega ou plutôt Idaga-Chaha où coule la rivière Maï-Islamaï, témoin d'une lutte sanglante où périt il y a trente-cinq ans la liberté du Tigré. Sobogadis, roi des Tigréens, y fut battu par une coalition de chefs de l'Amhara et de mercenaires gallas, et massacré de sang-froid après la bataille. Il se passa là un fait étrange : Hagous, fils de Sobogadis, tua d'un coup de fusil le porte-parasol du ras Maro, chef de l'armée coalisée, et d'un second coup, le ras lui-même. Cet accident pouvait compromettre gravement le sort de la bataille : tout fut sauvé par la présence d'esprit d'un officier qui, voyant le ras chanceler, sauta en croupe de son cheval, prit le cadavre à bras-le-corps et le maintint dans cette position aux yeux de l'armée abusée, en le masquant à l'aide du large parasol. On chante encore dans le Tigré un chant funèbre très-émouvant sur cette fatale journée :

Hélas! Sobogadis, la colonne des pauvres, — est mort à Idaga, noyé dans son sang. — Les gens d'Idaga s'en trouveront-ils mieux — De manger d'un blé engraissé de ce sang ! — Pour la moitié d'un pain, pour une coupe de tedj — Il est tombé à Idaga, le champion de la foi.

Le pays où j'entrais était la vaste et riche province du Chiré, qui me parut populeuse, fertile, mais un peu déboisée. Du temps de Bruce, elle avait pour capitale une grande ville que le célèbre voyageur appelle Siré, et dont il ne reste plus de trace. J'ai même cru quelque temps qu'elle n'avait jamais existé, mais ce qu'en dit Bruce, a un tel caractère de précision qu'il me répugne de croire qu'il l'ait absolument inventée. Elle est située, selon lui, près d'une vallée étroite, profonde, bâtie en forme de croissant tourné vers la vallée. Elle est plus grande qu'Axum : les maisons sont bâties en argile : la fièvre règne fréquemment dans ce canton. La latitude de Siré est de 14° 4′ 35″ ; la longitude 38° 0′ 15″ (Greenw.).

Poncet parle aussi de cette ville qu'il appelle *Siry* : d'après le récit et la carte de Bruce, je suppose qu'il s'agit d'Asgade, lieu principal de la province de Chiré. Mais ce que je m'explique moins, ce sont les lignes suivantes du voyageur français : « Cette province est le plus beau et le plus fertile pays que j'aie vu en Éthiopie ; il y a de très-belles plaines arrosées de fontaines et remplies de grandes forêts d'orangers, de citronniers, de jasmins et de grenadiers. Ces arbres sont si communs en Éthiopie qu'ils y viennent en plein sol, sans soin et sans culture : les prairies et les campagnes sont couvertes de tulipes, de renoncules, d'œillets, de lys, de rosiers chargés de roses blanches et rouges, et de mille autres sortes de fleurs. » Le pays de Chiré, comme les autres provinces tigréennes, est d'une fertilité satisfaisante, mais l'eau et la végétation y sont plus rares que dans l'Amhara, et la comparaison me faisait trouver le Chiré un peu nu. En tout cas, si j'ai vu le jasmin (agam) un peu partout, je n'ai point vu ces forêts d'orangers et de citronniers, cette profusion de tulipes et de rosiers, bien que d'ailleurs le sol et le climat se prêtent à toutes ces cultures. Je sais que Poncet est un voyageur véridique et sincère, mais il est parfois un peu enthousiaste : ce qui ne m'empêche pas de penser qu'il y a un siècle et demi le sol abyssin était mieux cultivé qu'aujourd'hui, et que la terre est devenue en quelque sorte barbare en même temps que les hommes.

La contrée entière était une vaste plaine qui se développait entre le Mareb et le Takazzé, et qui s'effondrait de temps en temps en cavités énormes qui recueillaient les eaux de la plaine et les versaient à ces deux fleuves. Je longeai quelques-unes de ces cavités, celle d'Irmi et autres, pittoresques et terribles. Je traversai péniblement celle de Gumala ou Goumalo, près de laquelle je vis des dattiers nains (*Selien*), arbre qui m'a paru fort rare en Abyssinie. Il y en a dans la plaine d'Amora, Gadel, en Beghemder, près d'une petite rivière qui à cause de cela s'appelle *Selien-Okha*, l'eau du dattier. Les *Selien* de Goumalo ne portaient que des fruits desséchés avant maturité, et j'ai appris qu'il en est toujours ainsi à cette hauteur, malgré les palmiers « d'une hauteur prodigieuse » que Bruce prétend avoir vus à Siré, ce qui est simplement impossible.

A Beles, je montai sur la crête du Koyèta ou Kouièta pour prendre une idée du pays, et je jouis d'un coup d'œil vraiment imposant, soit au sud, où je voyais le plateau de Beles s'échancrer de tous côtés et s'évider pour faire place à l'é-

norme kolla d'Irmi, soit au nord, où je reconnus distinctement trois étages de terrain : — le premier, c'était la plaine de Dembelabela, tout au pied de la montagne, coupée en deux par une chaîne moins importante, dont je ne sais pas le nom, et à peu près parallèle au Kouièta ; — le second, un fouillis de terrains tourmentés, s'abaissant de l'ouest à l'est et traversés par une foule de torrents ; — le troisième, une kolla qui commence à moins d'une heure de Dembelabela et se dirige vers le nord, c'est-à-dire vers le Mareb, recueillant à droite et à gauche des ruisseaux sans nombre. Je l'ai appelée dans ma carte la kolla de Semema, du nom du district le plus voisin : elle est indiquée par une ligne ponctuée dans la carte de *Nord-Abessinien*, de Petermann (novembre 1867). Je sais par le voyage de M. Mansfield Parkyns, qui a passé le long du Kouièta en 1843, en suivant le versant nord de cette montagne, que le cours d'eau figuré sur ma carte juste au nord du sommet de Kouièta s'appelle Maï-Maebrab. Ces trois étages de terrain me parurent un vaste désert : mais sans doute les villages sont tapis au flanc des collines.

Partant de Beles, je traversai successivement les villages de Maï-Touaro, Seleklaga, Ouokro (Ougro), semés dans un pays fertile et riche en jolis paysages, quoique fort loin de répondre à la description enthousiaste de Bruce : « La campagne a en cet endroit (Seleklaga) un air de gaieté et de bonheur supérieur à tout ce que j'avais jamais vu dans le même genre. Le chemin que nous suivions était de chaque côté bordé de haies d'arbrisseaux en fleurs. De beaux arbres de toutes les hauteurs étaient semés çà et là, et des pampres chargés de petits raisins noirs, d'un parfum délicieux, pendaient en festons entrelacés d'un arbre à l'autre. » Après Ougro, je descendis dans une belle prairie marécageuse, sur la gauche de laquelle s'élevaient de grands pics aux formes bizarres. Au bout de la prairie, je trouvai Axum ou Aksoum, l'ancienne capitale et encore aujourd'hui la ville sainte de l'Abyssinie.

Axum (en abyssin, *Akseme*) a été trop souvent décrit par les voyageurs pour qu'il convienne d'ennuyer mes lecteurs de savantes dissertations sur son église et surtout ses obélisques. Je ne donnerai ici, strictement, que mes impressions personnelles. Mon premier soin fut de monter sur la colline qui, du sud-est, domine la ville, afin d'en saisir le panorama, ce qui me fut très-facile. Je vis une agglomération d'enclos remplis d'habitations et de jardins, comme les faubourgs d'une cité valaque ; chacun de ces enclos formait une sorte de bourgade ou de section de la ville ; au milieu, avec son église portugaise, s'épanouissait la *Ghedem* ou lieu d'asile, le plus respecté de l'Abyssinie. Au nord du Ghedem, un vaste terrain vague semé des fameux obélisques ; plus loin, la ville finissait et le pli de terrain devenait une passe étroite entre les montagnes. En face de moi, sur la montagne qui domine la cité à l'ouest, l'emplacement de l'ancienne église de la Vierge, basilique vénérée des négus abyssins, incendiée il y a plus de trois siècles par le féroce Mohammed-Gragne. Enfin, au midi, s'étendait la vaste et verdoyante plaine d'Hatzabo, unie comme une plage et bornée à l'horizon par de belles collines où des bouquets de futaies indiquaient la place des nombreuses églises.

Une tradition qui ne manque pas de poésie, et qui semble un souvenir affaibli d'une révolution géologique, explique ainsi l'origine d'Axum : « Tout le pays était jadis recouvert par les eaux. Un jour, le Christ parcourant la terre, s'y arrêta, et, chagrin de voir un lieu où aucun temple n'apparaissait pour glorifier son nom, il fit sortir des eaux une montagne au lieu même où il s'était arrêté, et laissa en partant l'empreinte de son pied sur le rocher. On y bâtit en souvenir du miracle, l'église de Iesghin, aujourd'hui détruite (c'était justement le point que j'avais choisi pour observatoire). Puis, peu à peu, les eaux se retirèrent, et on fonda Axum au fond de la plaine. »

Entre la montagne et le Ghedem court une sorte de mur naturel formé par une longue, mince et dure arête de roc que maint observateur superficiel a prise pour un mur bâti de main d'homme. Bruce, lui, ne se contente pas d'être superficiel ; il est allé ici jusqu'au mensonge le plus net et le plus osé. Le passage est trop curieux pour ne pas être cité en entier : « De distance en distance on voit, dans cette muraille, des piédestaux solides sur lesquels beaucoup de marques indiquent qu'ils servirent à porter les statues colossales de Sirius, l'aboyant Anubis ou la canicule. *Il y a encore en place cent trente-trois* de ces piédestaux… mais il n'y reste que *deux figures de chiens qui, quoique très-mutilées, montrent aisément qu'elles sont sculptées dans le goût égyptien*. Elles sont de granit, mais *il paraît cependant qu'il y en a eu quelques autres de métal*. Axum était la capitale de la province de Siris ou de Siré. Ainsi on voit les rapports que cette ville pouvait avoir avec la constellation du Chien… Il y a aussi des piédestaux *sur lesquels ont été placées des figures de sphinx*…

Dans l'intérieur (du Ghedem) sont des piliers, lesquels paraissent d'ouvrage égyptien. *Sur ces piliers étaient autrefois de petits emblèmes de la canicule, probablement de métal.* » Voilà, certes, une description bien circonstanciée; faut-il ajouter que ces détails, surtout ceux qui sont soulignés, sont nés d'un rêve hardi du grand Écossais? Ils n'existent pas aujourd'hui, et il est bien reconnu qu'ils n'ont pu exister il y a un siècle; dès lors, comment qualifier une imposture pareille, aussi bien que l'invention d'une inscription de Ptolémée Évergète? D'ailleurs, Axum n'a jamais été la capitale du Chiré, mais seulement de l'Edda-Mariam (Da-Mariam de Galinier), ainsi appelée de l'église de ce nom, celle que Gragne a brûlée.

Cette sotte histoire du culte du chien chez les Abyssins, affirmée avec aplomb par Bruce, répétée par des pédants, a fait le tour du monde. De braves gens qui ont nié la moitié de ses voyages, n'ont pas songé à douter de l'histoire de Sirius; et comment en douter? Au rapport de Pline, les Éthiopiens appelaient le Nil *Siris* (*Siris... nominatus per aliquot millia*), et *Siris* est *évidemment* le Takazzé; une province voisine se nomme *Siré* (lisez Chiré); concluez, et on a conclu. Je saisis cette occasion d'affirmer que l'Abyssinie n'a jamais rien dû à l'Égypte pharaonique, que l'on n'y a jamais pu signaler aucune découverte authentique de monuments Égyptiens (car l'inscription et le Tot trouvés à Axum, selon Bruce, et que jamais on n'a revus depuis, auront bien pu y être apportés par quelque *neggadé* en supposant que Bruce n'ait pas commis l'espièglerie d'attribuer à Axum des objets qu'il aura copiés ou achetés en Égypte). Rien n'a jusqu'ici permis de supposer que les Pharaons aient mis le pied sur la dega abyssine : la fameuse liste des 115 noms éthiopiens de Sakkara, que le savant égyptiologue M. Birch a essayé de confronter avec l'inscription d'Adulis, ne donne pas un seul nom qu'on puisse avec vraisemblance attribuer à l'Abyssinie actuelle, ainsi que je projette de l'établir dans un mémoire spécial sur la liste en question.

Mon plan levé, je m'empressai d'aller visiter les obélisques, qui m'étonnèrent par leur masse et leur excellent état de conservation. On trouve dans Lefèvre un beau dessin de la grande aiguille, celle qui porte les singulières et inexplicables figures que tout le monde connaît. Le brave Poncet, qui n'y a vu que des *serrures*, s'étonne à bon droit de trouver de pareils dessins dans un pays où l'on ne sait plus ce que c'est qu'une serrure. Je ne propose rien, et me borne à constater une impression générale dont il est difficile de se défendre en voyant toutes ces masses, les unes debout, les autres couchées par terre et achevées, les autres ébauchées, et à deux cents pas au flanc de la montagne, les carrières d'où elles sont sorties et qui semblent ouvertes d'il y a vingt ans, tant ce ferme et beau granit résiste à toute action de l'air. Tout cela ressemble bien à une ville bâtie sur un signe de quelque autocrate et interrompue par une grande catastrophe, une invasion peut-être. C'est, du reste, l'observation que m'avait faite le docteur Schimper, bon juge en fait de choses d'Abyssinie. Cependant je trouve aussi dans Salt un renseignement qui n'est pas à dédaigner. Les prêtres d'Axum lui dirent qu'en l'an 1070 une femme nommé Gadit qui venait de l'Amhara et qui jouissait d'une grande réputation de sainteté, prêcha la destruction de tous les monuments datant des temps païens, et fut obéie par le peuple. Ces velléités d'iconoclastes ne sont pas rares chez les foules portées à l'exaltation religieuse comme le sont les Abyssins.

Après avoir dûment étudié les obélisques, je me dirigeai vers l'église, qui se détache fort gracieusement des massifs d'arbres qui l'entourent. Je n'y vis de bien intéressant que le *sanctum sanctorum* où l'on conserve le *tabot*, l'arche sainte que les Abyssins croient fermement être la même que Salomon donna à son fils Menilek quand celui-ci vint faire souche en Éthiopie. On arrive au parvis en descendant quelques degrés d'un aspect assez monumental, mais tout modernes, bien que Bruce ait commis l'inconcevable erreur d'y voir les degrés d'un temple antique contemporain du *culte du chien*.

Je voulus copier une inscription ghez fort connue, encastrée dans le mur de l'église, à l'extérieur : elle n'a qu'une seule ligne et se rapporte au roi axoumite Basèn, contemporain de Jésus-Christ. Mais je n'eus pas plutôt pris mon crayon, que des clameurs alarmées des prêtres et des sacristains qui suivaient ma piste me firent comprendre que le zèle épigraphique n'est pas compris de ce monde-là. Je serrai mon calepin en maugréant, et, pour me consoler de ma déconvenue, je m'en allai trouver le vieux bibliothécaire de l'église, *abba* Kalemsis (le père Apocalypse), celui-là même dont Lefèvre parle assez peu avantageusement dans son voyage.

Selon Lefèvre, Kalemsis aurait essayé de le rançonner pour lui montrer deux inscriptions inédites trouvées à Axum,

l'une en ghez, l'autre en caractères inconnus, *hiéroglyphiques*. Je ne sais ce qu'il peut y avoir de vrai dans l'accusation; je sais seulement que le vieux prêtre fut charmant d'obligeance pour moi, et me permit, sans me demander un centime, de copier ce qu'il me plairait de ces belles inscriptions. Celle qui est en ghez est connue, et naturellement je choisis l'autre, la mystérieuse. Lefèvre, qui convient ne pas l'avoir vue, a eu le tort de dire qu'elle est hiéroglyphique; elle est en très-belle écriture himyarite, et fort lisible. Malheureusement les ouvriers qui l'ont mise au jour ont brisé le bord de gauche de la pierre, ce qui ne contribue pas à la rendre aisée à interpréter. MM. Ferret et Galinier, qui avaient eu en 1841 la même faveur que moi, disent que la pierre a été fendue dans le sens de sa longueur en deux fragments à peu près égaux : ils ne disent pas s'ils ont vu de leurs yeux le second fragment, dont je n'ai jamais entendu parler. N'ayant pas de papier à estampages, je dus me borner à une copie fidèle, que j'ai comparée avec les inscriptions déjà existantes, et qui m'a fourni quelques variantes, probablement des enjolivements lapidaires, car je ne me flatte pas d'avoir trouvé un seul caractère nouveau.

Kalemsis, qui du reste me reçut fort courtoisement et m'invita à partager son frugal ordinaire, me dit que le consul anglais lui avait offert cinq talaris pour cette belle pierre. Il y a si peu d'inscriptions en Abyssinie, que ce serait presque un acte de vandalisme de les disperser dans les musées d'Europe; je conçois qu'on le fasse pour des antiquités de la Turquie ou de la Tunisie, ne serait-ce que pour les garder des dégradations que tolèrent des gouvernements ignorants ou barbares; mais les inscriptions d'Axum sont gardées avec un soin pieux par les indigènes, qui en apprécient très-bien l'intérêt historique, et on peut, sous ce rapport, s'en reposer sur eux.

En sortant de là je retournai sous l'énorme *daro* au pied duquel j'avais établi mon bivouac. Je trouvai mon compagnon en conversation avec un homme d'environ quarante-cinq ans, de fort bonne mine, un peu gros, comme le sont généralement les notabilités de l'Église et de la finance abyssines. Mon homme n'était pas vêtu en homme d'Église; c'était donc un grand *neggadé*, et la conjecture tombait juste : c'était *bacha* Egziabher, chef des douanes du Tigré. Il m'invita courtoisement à passer chez lui le temps que je comptais consacrer à Axum, et j'allai m'installer dans sa maison près de la place des Obélisques. Egziabher était un musulman que l'ambition avait mené à une abjuration profitable : il avait eu pour parrain, au baptême, le négus lui-même qui l'honorait d'une faveur particulière. Il était, du reste, le seul de sa famille à avoir abjuré; les autres membres, principalement les femmes, vivaient dans une pratique sévère de l'islamisme, mais il ne me parut pas que la bonne intelligence en souffrît. Egziabher semblait si peu embarrassé de sa nouvelle situation, qu'il essaya de plaisanter mon kavas Ahmed sur sa ponctualité à observer les rites de sa foi musulmane. Ahmed répliquait avec une convenance que mon hôte, lui, oubliait un peu, car ses sarcasmes de nouveau converti faisaient coup double, et devaient blesser ceux des siens qui étaient là et qui avaient eu moins de malléabilité que lui.

Nous causâmes discrètement de l'Europe et de l'ambassade que le négus se préparait à envoyer en France et en Angleterre. Egziabher était l'un des deux ambassadeurs désignés d'avance par le bruit public et les confidences de Théodore. Je cherchai inutilement à savoir qui serait l'autre; sans doute quelque grand personnage d'épée, destiné à doubler Egziabher, lequel devait être évidemment le diplomate de la mission. Théodore ne pouvait mieux tomber. A part sa capacité personnelle, et sa finesse et son expérience, le *bacha* représentait fort bien, et eût eu dans le meilleur monde, à Paris, un succès de bon aloi qui a manqué aux magots que nous ont envoyés depuis quelques années le Japon et l'Indo-Chine. De plus, en envoyant en Occident des personnes de distinction, le négus rompait clairement avec la tradition obstinée de ses prédécesseurs, uniquement préoccupés de mystifier les cours étrangères tout en leur soutirant des présents. Pour n'en citer que deux exemples, on peut lire dans Bernier le récit de l'ambassade d'un négus au grand Mogol, et se rappeler qu'Oubié envoya, il y a trente ans, un *debtera* du dernier rang au roi Louis-Philippe, dont il avait pourtant à cœur d'obtenir l'appui moral.

VI

Adoua : une Aspasie tigréenne ; ruines de Fremona. — Plaine de Hamedo : le Mareb et son « fils. » — Seraoué. — Dobarwa : l'arbre du marché ; citation de Makrizi. — Asmara et le baharnagach. — Descente dans la Kolla.

Quatre heures et demie de marche nous menèrent d'Axum à Adoua, capitale politique du Tigré. C'est une ville bâtie à l'arabe, sur le flanc d'un petit coteau qui va finir au ruisseau Assam, au delà duquel s'élève la masse abrupte, colossale et isolée du Chelloda. La rareté des bois et la friabilité du sol blanchâtre et poudreux, donnent aux environs d'Adoua un air nu et aride qui, heureusement, n'empêche pas ce sol d'être fort productif. J'avais forcé la marche pour arriver en plein marché et acheter les provisions nécessaires, car mes sobres et courageux serviteurs mouraient de faim. Les tentes furent dressées à quatre cents pas de la ville, et les hommes envoyés au marché; mais, que ce fût maladresse ou malchance, à six heures du soir ils n'avaient pas une poignée de grain. Il est vrai que l'Abyssin, affamé ou non, n'est jamais pressé. Je pris un parti désespéré, et j'envoyai présenter mes civilités à *oizoro* (madamo) Warkète.

Warkète, pour le dire en deux mots, était une belle personne appartenant à une catégorie sociale que l'Abyssinie, aussi indulgente qu'autrefois Athènes, ne couvre pas d'un grand mépris. Fille de bonne maison, veuve d'un officier supérieur, elle était devenue une hétaïre de grand ton et n'en voyait pas moins le meilleur monde : liée, comme parente ou ancienne amie, avec toute l'aristocratie du pays, donnant quelquefois des dîners où ne manquaient point les prêtres des paroisses d'Adoua, car son *tedj* et son *brondo* avaient une réputation méritée. Pourquoi le clergé lui eût-il tourné le dos ? Elle était fort dévote, n'eût pas manqué un jeûne, assistait comme pleureuse à tous les enterrements et se levait parfois la nuit pour réciter avec son confesseur les louanges de la Vierge, ainsi que je puis le garantir par souvenir personnel. Ce qui me faisait m'adresser à elle, c'est que je savais que la dame, devenue un peu mûre, avait une industrie plus avouable et louait aux étrangers des portions de sa maison, la plus confortable d'Adoua. Du reste, mon idée était bonne et mon message fit merveille. En moins d'une heure, je voyais arriver à mon campement deux soubrettes fort piquantes, ployant sous le poids d'une corbeille à pain et d'un *gombo* de tedj ; plus, une liasse de certificats, dont l'un, quelque peu ironique, de mon collègue M. Cameron, attestant que « madame Warkète était une charmante personne, qui faisait son possible pour rendre le séjour d'Adoua agréable à ses hôtes. » Je me rendis de ce pas chez elle et je trouvai une femme un peu replète, assez blanche, d'un profil plus énergique que fin, mais qui avait dû être belle : elle m'installa dans deux pièces de son logis, me fournit les denrées qui m'étaient nécessaires, et me rendit tous les petits services que je pus avoir à réclamer de son obligeance. Avant de quitter ce sujet, je demanderai la permission de placer une anecdote qui a bien le cachet du pays. Quand Théodore entra à Adoua en 1860, elle se trouva, malgré son éclectisme de jolie femme, trop compromise pour ne pas être un peu inquiète. Elle passait pour avoir été la maîtresse d'un illustre rebelle. Dans son anxiété, elle jugea plus prudent de compter sur ses talents culinaires que sur ses charmes : elle confectionna de ses belles mains une douzaine de gâteaux, les mit dans une corbeille et alla les porter aux pieds du vainqueur. Celui-ci mangea, sourit et pardonna.

Mon premier soin fut naturellement d'aller visiter les environs d'Adoua. Près l'église Saint-Michel, située de l'autre côté de l'Assam, je vis d'abord un arbre énorme, tout à côté de l'église, aux branches basses duquel pendaient une demi-douzaine d'engins singuliers. Un homme familiarisé avec nos pèlerinages eût pu y voir un assortiment de béquilles votives, attestant la guérison de leurs porteurs ; mais j'appris que c'était tout à fait le contraire. Cet arbre était le Montfaucon ou le Tyburn d'Adoua, et ces engins étaient les fourches patibulaires qui avaient servi aux patients. C'étaient les voleurs de grands chemins qui achalandaient ce géant végétal.

Je ne sais trop ce qui m'empêcha d'aller visiter à Mai-Goaga les ruines de Fremona, l'ancien séminaire des jésuites expulsés d'Abyssinie il y a deux siècles. Bruce, qui l'a vu et décrit, prétend que de son temps les murs avaient encore 27 pieds de haut; que c'était un quadrilatère flanqué de tours, divisé en trois parties, dont une était une forteresse avec meurtrières, couronnant une hauteur escarpée et formidable. Bruce, qui avait une haine violente, exagérée contre les jésuites portugais (qui, nul ne peut le nier, ont été le fléau de l'Abyssinie), insinue que ce prétendu séminaire était destiné à devenir une citadelle et un centre d'intrigues religieuses et de guerres civiles. Cela est parfaitement possible, et l'appel que firent les jésuites expulsés au vice-roi des Indes rend la conjecture vraisemblable; mais la véracité de Bruce est sujette à caution et d'autant mieux que, précisément à propos de Fremona, Salt le prend à partie et prétend qu'il a pris les contreforts des murs pour des tours et un beffroi pour une citadelle. La position que Bruce donne à Fremona sur sa carte (30 milles d'Adoua, *dix* fois la distance réelle) est une nouvelle preuve de la négligence avec laquelle il a tracé sa carte. Il se moque du P. Lobo qui traduit Mai-Goaga par l'*eau qui bruit*, et veut que cela se traduise: « l'eau des chouettes; » malheureusement pour lui, c'est le P. Lobo qui a raison.

On m'a dit qu'aujourd'hui les ruines informes de Fremona sont un objet de terreur pour les paysans du canton, qui prétendent que c'est la demeure des esprits, des démons et des revenants. Il n'est pas malaisé de voir là une ruse du clergé (très-puissant et très-nombreux dans ce canton, qui est le domaine privé de l'Abouna) pour rendre la mémoire des jésuites proscrits odieuse et répugnante à l'esprit des fidèles. Quant au palais du fameux Michel Saoul ou Ras Mikhaël, ce prince du Tigré qui fut, il y a un siècle, le créateur de l'importance politique d'Adoua, c'est aujourd'hui une affreuse ruine qui domine la ville. Les décombres du palais du tyran semblent regarder obliquement, par-dessus la plaine où babillent gaiement trois frais et limpides ruisseaux, le spectre écroulé de Fremona, officine d'une autre tyrannie.

Quand je passai à Adoua, je trouvai la ville en grande fermentation par suite d'une complication qui mérite d'être exposée ici tout au long, comme exemple du régime politique auquel Théodore II a été appelé à mettre fin. Trois ans auparavant, la révolte de Négousié, soutenu par la majorité des grands vassaux du Tigré, mettait le pays en feu, et les campagnes étaient pleines de *chefta* ou partisans acharnés à vivre aux dépens du paysan et du marchand paisible. L'un des plus réussis était un certain Goldja, qui avait fait la guerre du Choa sous les ordres de Théodore II, mais qui, mécontent de l'exiguïté du fief qu'il avait eu du négus, avait passé à Négousié et en avait reçu la vice-royauté de tout le bas Tigré. Or il advint qu'un chef rebelle du Haramat se réfugia dans l'enceinte de Saint-Michel d'Adoua, lieu d'asile fort vénéré. Goldja voulait l'y faire arrêter, mais il en fut détourné par les supplications des debteras du lieu et se borna à les rendre responsables de la personne du fugitif. Les debteras, au mépris de leur parole, ayant fait évader le proscrit, Goldja les fit arrêter, mettre aux fers et exposer quelques heures au soleil, supplice ridicule et douloureux qui exaspéra ces lettrés et leur fit résoudre la perte du gouverneur. Celui-ci fut averti qu'il se tramait quelque chose entre les debteras et certains chefs ennemis, comme Ghebra Egzhi de Haramat, Enghedda d'Axum et autres: mais il répétait invariablement le mot qui perd les plus forts: *Qui oserait?* Une nuit il fut attaqué par les conjurés à la tête des paysans théodoristes, au pied du mont Chelloda, se battit fort bravement, fut accablé par le nombre et égorgé. Au moment même où il succombait, arrivait son fils Kassa Goldja, très-brave guerrier qui était parti pour une expédition dans l'Adderbati et dont l'absence avait offert aux conjurés l'occasion cherchée; il dut céder le terrain, mais non sans avoir vengé son père par la mort d'un des meurtriers.

Tant que le négus resta au Tigré, Kassa Goldja fit prudemment le mort; mais en 1862 il reparut plus fier que jamais, suivi d'une bande de coupeurs de route, et déclara *rendetta* aux gens d'Adoua qui avaient occis son père. Dans les idées de la noblesse abyssinienne, il faisait là une chose non-seulement légitime, mais encore parfaitement louable. Les bourgeois d'Adoua ne purent plus sortir de leur banlieue sans être exposés à être détroussés et massacrés. Il y a dans Froissart une histoire absolument semblable à propos de gentilshommes flamands qui avaient *rendetta* contre la ville de Gand. Goldja eut l'audace de venir un beau jour attaquer Adoua même, ce qui obligea les bons bourgeois à marcher *pro aris et focis*, car il n'y avait pas de troupes régulières dans la province pour les défendre. Du reste, ils s'en tirèrent fort bien. Kassa Goldja fut battu et laissa quarante-quatre morts sur le terrain; mais les Adouas en perdirent seize, parmi lesquels l'orfèvre Kokeb et Beurrou Coffin, l'un des vingt-deux enfants du fameux aventurier anglais Coffin, dont j'ai parlé plus haut. Kokeb

(l'Étoile) était le plus riche bourgeois d'Adoua : sa maison dominait d'une façon pittoresque la berge escarpée de l'Assam, en face du sentier en corniche par où j'entrais en ville. Nous avons en Europe un spécimen fort honorable du talent de Kokeb comme orfèvre de la couronne d'Abyssinie; c'est une selle offerte par Négousié, en 1859, à l'empereur Napoléon. Cette selle est toute une histoire.

Théodore, à peine sur le trône, avait songé à entrer en relations amicales avec la France, et à nous envoyer une ambassade. Comme dans les usages d'Orient les politesses diplomatiques doivent être accompagnées de présents dignes de celui qui reçoit l'ambassade, le négus commanda à Kokeb qui était à la fois son orfèvre et son banquier (double attribution que comprenait souvent chez nous au moyen âge le titre d'*argentier* de la couronne) de lui faire une selle rehaussée de ces ornements merveilleux où se complaît le goût patient de l'art oriental. Le travail prit du temps; d'ailleurs l'Abyssin n'est jamais bien pressé. En 1859, comme la selle allait être livrée, il prit fantaisie au prétendant Négousié d'envoyer une ambassade en France; et comme il n'avait rien de prêt à offrir, il jeta son dévolu sur la selle impériale, la fit enlever de force et l'expédia en France. C'était à la rigueur le droit de la guerre, il était en guerre déclarée avec Théodore; mais il eût au moins dû payer la selle, et quand Kokeb et son associé vinrent lui présenter leur note, il leur dit avec la froide et dure ironie des Abyssins : « C'est l'usurpateur qui vous a fait travailler: adressez-vous à lui. »

Théodore n'a jamais oublié l'histoire de la selle. A partir de ce jour, il fit changer par décret le nom du prétendant, *dedjaz Négousié* (le duc Négousié) en *lebha Négousié* (Négousié le voleur), et tout Abyssin qui aurait prononcé le nom du malheureux vaincu de 1861 sans y accoler ce titre de *lebha* aurait eu des démêlés avec la justice. Quant à la selle, elle est, selon certaines versions, à Paris, et selon les plus croyables, à Rome.

Ce Négousié, qui n'était ni un aigle ni un méchant homme, a été populaire chez nous il y a cinq ans, et quand il est mort, une douzaine de grands journaux ont imprimé qu'il avait été écorché vif, qu'il était mort victime de son dévouement à la France, etc. Cela tenait à un système de correspondances parfaitement organisé, et la popularité qui s'attacha à Négousié pendant sa courte existence politique eut pour résultat de le rendre le point de mire de tous les aventuriers français en quête de fortune rapide dans un pays nouveau : sans préjudice de ceux qui voulurent tirer à vue sur sa vanité, tout en ne bougeant de Paris. De ce nombre fut le directeur d'un de ces *Instituts nationaux* composés de trois personnes et qui font appel aux génies méconnus de province. Celui-ci envoya à Négousié un splendide diplôme de grand maître où il était appelé « Nikas Tégousir, régénérateur de l'Abyssinie, l'un des bienfaiteurs de l'humanité. » La lettre d'envoi, surtout, était un chef-d'œuvre de flagornerie plus ou moins convaincue. Négousié exécuté, les deux pièces tombèrent aux mains de Théodore, et deux ans plus tard elles m'ont été données. Je me suis empressé, en voyant le mauvais effet produit par ce diplôme sur le négus, d'expliquer que cet institut n'était pas celui qui siége au bout du pont des Arts.

Une anecdote montrera ce qu'était ce malheureux Négousié, « régénérateur de l'Abyssinie. » Trois coquins appartenant à la colonie française du Caire étaient venus lui proposer de lui faire un chemin de fer d'Adoua à Massaoua : mais ils demandaient la matière première, qui leur manquait. Négousié osa faire une rafle des socs de charrue dans les villages des environs d'Adoua, et fit entasser le tout chez nos aventuriers, qui ne s'empressèrent pas de se mettre à l'œuvre. Sur ces entrefaites, le rebelle, menacé par Théodore, dut quitter Adoua, et les trois filous, restés au dépourvu, se mirent à vendre au rabais, pour avoir à manger, les socs donnés par Négousié. L'impunité dont ils jouirent durant tout leur séjour à Adoua, malgré beaucoup d'autres scandales, prouve assez la longanimité et la bonhomie des Tigréens. Ces spécimens de Français nomades pullulent en Orient, et font comprendre qu'aux yeux des indigènes, nous soyions placés dans l'échelle humaine un peu au-dessous des nègres.

VII

Départ d'Adoua. — Hammedo. — Le Séraoué. — Encore Makrizi. — Dobarœa passé et présent. — Engoraddi, les Baharnagach actuels. — Descente dans la kolla des Saho

Le 20 octobre, je sortais joyeusement d'Adoua avec une troupe grossie de cinq porteurs, que j'avais loués au prix incroyable d'un talari et demi par tête (8 francs), jusqu'à Massaoua. Avant midi, j'avais franchi la ligne de faîte entre le bassin du Mareb et celui du Takazzé, et le soir je campais à Daro-Teklit, d'où le lendemain je descendais par de pittoresques et abominables sentiers dans la plaine de Hammedo. Cette plaine, à sous-sol de granit, riche, à végétation vigoureuse, paradis du botaniste, formait un cirque rectangulaire fermé à la gorge par les collines d'Ad-d'Erbati, au pied desquelles nous campâmes sur une jolie rivière appelée Mehvan. C'est près de là que le pauvre docteur Dillon, l'ami de Lefèvre, était venu braver le terrible climat des *kollas* après les pluies, malgré les observations de ses domestiques épouvantés. « Vous êtes des poltrons, leur avait dit le vaillant et imprudent Français; en avant! » Les Abyssins s'étaient consultés, et s'étaient dit : « Cet étranger va à une mort certaine, et nous aussi si nous le suivons. Mais il y aurait opprobre à abandonner celui dont nous avons mangé le pain dans les jours de loisir; donc à la grâce de Dieu! » Cinq jours après, Dillon était mort, et cinq de ses domestiques avec lui. Je pourrais citer bien des faits de ce genre. A-t-on vraiment tort d'appeler ce peuple abyssin une noble race?

Après Hamedo, je traversai pendant deux heures une plaine pierreuse au bout de laquelle je rencontrai le Mareb. A mon grand étonnement je trouvai un large ruisseau très-limpide, qui n'avait pas un pied de profondeur, et qui courait entre deux berges ombragées comme entre deux haies vives. Un peu plus loin, un bras desséché de la rivière, que je traversai, porte le nom de Ouelda-Mareb (le fils du Mareb). A la plaine succédèrent les montagnes disloquées où s'élève Goundet, puis une nouvelle plaine, que l'on traverse de biais ayant devant soi une énorme muraille, qui semble à pic, et qu'on finit cependant par escalader grâce à un sentier à chèvres. Au sommet, on se repose un instant; c'est la *dega* qui recommence, on en a fini avec les *kollas* et les dangers de fièvre. On est dans la province de Séraoué.

Le Mareb qui tourne en spirale autour de cette province, dont il forme la limite naturelle au midi et au levant, coule dans une kolla profonde dont la partie moyenne n'a jamais été parcourue par les voyageurs européens : elle est à la lisière occidentale de la province de Kolla-Gouzaï ou Akale-Gouzay. Une excursion le long de la dega de Séraoué permettrait de lever dans tous ses détails cette kolla et le district de Goura. A l'ouest d'Addi-Ohala, où je fis étape ce jour-là, s'ouvre une autre kolla moins importante, que la carte de MM. Heuglin et Munzinger appelle Mai-Zabri, et qui reçoit elle-même la petite rivière de Maï-Tsada (eau blanche), bien que la carte précitée fasse déboucher le Maï-Tsada dans le ruisseau appelé sur ma carte Oadagoudi. Le lendemain, au moment où je dépassais les groupes de villages d'Ananlèta, je vis s'ouvrir à mes pieds une belle kolla qui va à l'est rejoindre le Mareb : le passage de cette basse terre prit du temps, des détours, et j'arrivai un peu las à Assaharti, d'où j'allai coucher à Koudo-Felassi. On laisse ce jour-là et les deux suivants, sur la gauche, une série de montagnes peu élevées, volcaniques, qui ont servi de position défensive à Négoussié lors de sa malheureuse campagne de 1860. Koudo-Felassi est un gros village et un marché important; j'y ai vu un *daro* aussi gros qu'un baobab, et qui pouvait abriter sous son immense ramure la plus nombreuse caravane. Makrizi a eu peut-être en vue ce beau *daro* quand il a écrit que l'Abyssinie produit « des arbres qui abritent aisément deux cents cavaliers de leur ombre. » Un traducteur allemand, Warnerius, a interprété ce passage : « Des arbres qui projettent leur ombre *sur deux cents lieues de pays.* » Les hâbleries de certains écrivains arabes sont si connues, que les savants n'ont pas été trop surpris

de cette ânerie, qui leur a servi de cheval de bataille pour déclarer Makrizi un ignorant et un faiseur de contes bleus.

Une bonne heure après Koudo-Felassi, comme je laissais sur ma droite le village de Gamaliel, j'arrivai au rebord même de la dega et je vis se déployer sous mes yeux une vaste kolla adoucie (presque une *woina dega* ou demi-dega), pierreuse, boisée, médiocrement fertile (à ce qu'il me parut), inégalement arrosée, au bout de laquelle Toravni (Teramni, Torabne des cartes) se cache entre trois montagnettes arides. J'y fis l'étape de midi, et j'allai loger à Dobaroa, gros village où je remarquai, au lieu des habitations rondes qui sont générales en Abyssinie, des habitations *troglodytiques*, c'est-à-dire des carrés longs, avec toits en terrasse, adossés à des monticules qui sont souvent factices, ou du moins en ont l'air. Dans le Hamazene, le Zenadeglé, etc., on ne connaît pas d'autre manière de construire. Du reste, la bourgade était bien déchue depuis le seizième siècle, où elle était la capitale des *Baharnagasch* (*roi de la mer*, gouverneur des provinces maritimes), titre que les cartographes des dix-septième et dix-huitième siècles inscrivaient comme celui d'une province.

Je conseille au voyageur qui voudra comparer le passé et le présent, de lire, en passant à Dobaroa, la description, suivante qu'en fait Alvarez : « L'assiette de Barua (Dobaroa) est sur un rocher fort haut, à côté duquel passe un fleuve, et sur icelui sont fabriquées toutes les maisons du roi, fort bien édifiées : retenant la montre d'une forteresse. Le fleuve est abondant en poisson, et se trouvent là des oies sauvages, et canards marins en grande quantité : avec force sauvagine de toutes sortes : comme sont vaches sauvages et lièvres sans nombre... On y trouve semblablement des oiseaux de proie, comme aigles, faucons, autours, éparviers, émerillons, cresserelles, et de toute autre espèce, qu'il est possible de nommer. Les montagnes sont pleines de cerfs, chevreuils, sangliers, tessons, loups-cerviers, tigres, chamois, lions, renards, loups, et de plusieurs autres sortes de bêtes sauvages. »

Poncet, de son côté, dit de Debaroa : « Duvarna (sic) est divisé en deux villes, la haute et la basse : les mahométans occupent la basse. Tout ce qui vient en Éthiopie par la mer Rouge passe par Duvarna. Cette ville, qui a environ deux lieues de circuit, est comme le bureau et le magasin général des marchandises des Indes. Toutes les maisons sont bâties de pierres carrées, elles ont des terrasses au lieu de toits. « La rivière de Meraba (Mareb), qui passe au pied de cette ville, se jette dans le Tekessel (Takazzé) ; elle est peu large mais fort rapide, et on ne la peut passer sans danger. »

On a vu plusieurs fois en quelle estime je tiens le savant et modeste Poncet, mais ici ma confiance en sa véracité est mise à une rude épreuve. Je ne sais comment expliquer ce périmètre de deux lieues qu'il donne à Dobaroa : Gondar même n'en eut jamais la moitié. Tout ce que je puis dire des maisons de « pierres carrées, » c'est que je n'y comprends rien, ce qui vaut mieux que de supposer que Poncet ait grossièrement menti. Alvarez qui décrit assez longuement les deux églises du lieu et les habitudes agricoles du district, est vrai en tout temps. Cependant je dirai que son rocher fort haut n'est qu'un faible monticule : sur ce qu'il dit de l'abondance du gros et du menu gibier, je ferai chorus, en faisant toutefois observer que le pays dont la nudité est aujourd'hui frappante n'était pas sans doute aussi déboisé au temps d'Alvarez, et nourrissait un bien plus grand nombre de bêtes fauves.

Je partis le lendemain matin, et à dix minutes de la bourgade je passai un torrent qui porte le même nom qu'elle et qui s'est creusé un lit assez profond dans les terres rouges et friables. On la confond souvent (comme l'a fait Poncet) avec le Mareb, qu'elle va rejoindre un peu plus bas, et que je ne passai que vers les dix heures, non loin de sa source, dans un pli de terrain sauvage et pittoresque. Ce n'était qu'un mince filet d'eau claire, mais il suffit de voir les ondulations du terrain pour comprendre qu'à la saison des pluies il doit rassembler une certaine masse d'eau et devenir le *fleuve dangereux* dont parle le voyageur que j'ai cité. Ma carte donne un spécimen de tout ce fouillis de montagnes.

De là à Asmara je fis une étape et demie à travers un pays fertile, assez populeux, mais nu et laid : richesse et vulgarité, en matière de sol, vont souvent ensemble : témoin notre Beauce, ou la moitié de la Belgique. Asmara est situé sur le rebord même du plateau tigréen, et par conséquent sur l'extrême limite de l'empire. C'est la résidence actuelle du *Baharnagach* (roi de la mer), titre fort pompeux accolé aux modestes fonctions d'une sorte de *choum* ou petit chef, qui relève lui-même de Haïlou, prince de Hamazène. Le baharnagach actuel est un certain Engoraddi, qui, dès que je fus installé, vint me voir et me fit apporter fort gracieusement un mouton gras, présent d'autant plus appréciable que nos gens

mouraient de faim. Il eut le tact de ne me rien demander en échange, mais me fit comprendre que je le rendrais fort heureux si je pouvais lui laisser quelques capsules. Je n'en avais pas, mais je lui promis de lui en envoyer de Massaoua, et cette promesse que j'ai remplie huit jours plus tard, a dû le rendre bien heureux. J'ai gardé un bon souvenir de ce *gentleman* aux manières dignes, ouvertes et cordiales.

Enguraddi, à part ses bonnes dispositions naturelles, avait un motif particulier pour se montrer agréable envers moi. Il avait eu, plusieurs années auparavant, un démêlé assez grave avec un Italien nommé R..., commerçant qui avait obtenu de l'amitié d'Oubié la concession d'une grande partie d'Asmara en fief, et s'y était fait bâtir une maison dont les ruines existent encore. Non content de cette seigneurie, il avait envahi des terres appartenant à Engoraddi, et avait brutalement refusé toute satisfaction aux réclamations très-modérées de ce gentilhomme. Sur le nom de Dobaroa, je ferai une courte observation. *Arwa*, selon un linguiste compétent, M. Ant. d'Abbadie, est un mot de la langue des Agau (ville ou demeure) et pourrait rappeler un temps où ce peuple qui semble antérieur aux Agaazi et aux Amhara, était en possession de la plus grande partie de l'Abyssinie. Dobaroa voudrait-il dire demeure des *Doba*, et ce dernier peuple, dont Alvarez et Sanuto nous parlent longuement, et qui habite aujourd'hui sur les confins est du Ouodjurat, aurait-il séjourné sur le Mareb? Dans la carte d'Abyssinie de Mercator (1609), les *Dobas* sont placés près d'Axum, avec une ville du même nom : mais l'autorité de Mercator est ici sans nulle valeur. Je ne sais sur quel fondement Salt a qualifié les Doba de Changallas ou nègres: les renseignements que j'ai pris dans le pays m'ont convaincu que c'est une population tigréenne et chrétienne comme la majorité du Ouodjerat.

Nous passâmes la nuit à Asmara et repartîmes le lendemain matin, pleins de joyeuses espérances. Nous avions encore deux journées à passer dans les États du négus, ou plutôt dans les forêts parcourues par les Chohos, tributaires de l'empire abyssin ; mais nous savions que les cavaliers abyssins ne s'aventurent presque jamais en armes dans ces forêts, où il est si facile à des fugitifs de se cacher ou même de se défendre contre des escadrons entiers. Cette Kabylie était pour nous la terre du salut, et cette pensée ajoutait encore, à nos yeux, au charme très-réel que lui donnaient les arêtes brusquement coupées de ses sierras, ses forêts épaisses, ses jolis ruisseaux fuyant parmi les roches et les magnifiques éclaircies qui perçaient à travers ses anfractuosités. Une heure après Asmara, nous passâmes un petit col et nous descendîmes dans un vallon dont le fond était occupé par un torrent desséché, c'est-à-dire par un ruban de sable blanc que nous suivîmes toute la journée. Je marchais à pied, autant pour soulager ma mule que pour mon propre agrément. J'étais à 400 mètres en avant de la petite caravane, quand je rencontrai un jeune berger choho qui parlait arabe, et avec qui je liai conversation. C'était un très-beau garçon qui avait les traits réguliers et caucasiques d'un Abyssin, mais il s'en distinguait par le vêtement ; il portait, au lieu de la *chama*, la tunique blanche à bordure bleue et rouge de Massaoua, un produit anglais. Il me demanda des nouvelles du *père ;* je crus comprendre que, bien que musulman, il désignait ainsi Mgr Masaya, qui était arrivé quelques jours auparavant à Massaoua, mais par une autre route. Interrogé sur le nom du lieu où je me trouvais, il me nomma ce vallon Guenda, et le massif de montagnes que je laissais à ma droite, *Bidjen*. Il ajouta qu'il y avait, à quelques heures plus loin, une eau courante appelée Sabargouma.

Je n'eus pas de peine à reconnaître dans Bidjen la fameuse montagne de Bizan, que surmonte un des monastères les plus célèbres de l'Abyssinie. Fondé au quatorzième siècle, dans un pays qui était alors entièrement abyssin, il était dans toute sa splendeur au temps des Portugais, et toutes leurs relations le signalent sous le nom de *monastère de la Vision*. Ne l'ayant pas vu, je ne puis certifier si la description qu'en fait Alvarez est exacte ; mais ce que je puis garantir, c'est que Bruce lui-même a peint moins bien fidèlement que l'illustre Portugais le magnifique et âpre territoire qui s'étend de l'Hamazène à la mer Rouge, et que je traversais le 2 novembre 1865, par une route plus septentrionale de quelques lieues que celle d'Alvarez. « Tout le contour de ces rochers est emplanté de bois, dont les plus grans et toufus sont oliviers sauuages entre plusieurs herbes : la plus fréquente desqueles en ces parties là est basilic. Tous les autres arbres nous étoyent incogneus, et sans fruit. En aucunes valees et combes de ce monastère prouiennent oranges, limons, citrons, pêches avec belles treilles de raisins, et figues de toutes sortes, tant de l'espèce de Portugal, que des Indes. Il y a semblablement des choux, coriandes, échalottes et myrtes ; avec plusieurs autres sortes d'herbes odoriférantes, et medicinales :

mais le tout mal en ordre, pour-antant, que les habitans ne sont pas gens industrieus : et sont produis cés fruis sans main mettre, comme si c'étoyent choses sauuages : dont on peut presumer, que le terroir produirait beaucoup mieus ce qu'on y planteroit ou semeroit, s'il étoit cultivé... » Cette dernière réflexion est celle qui vient le plus souvent à l'esprit de quiconque voyage en Abyssinie.

Bizan a été fondé vers l'an 1364 par un certain Abouna Philippos, ermite d'une grande renommée et à la suite d'une vision miraculeuse d'une verge d'or suspendue en l'air : d'où le nom du monastère. L'histoire de la verge d'or n'est pas très-rare : je l'ai trouvée dans le Beghemder, à l'église de Zenk-Mariam (*zenk*, verge) près le mont Dongours. Mais le plus original, c'est qu'en 1700, Poncet ayant passé à Bizan voulut voir de ses yeux la verge merveilleuse toujours suspendue en l'air, et constata que c'était un long et gros bâton en or, bien et dûment suspendu : « Pour m'en assurer d'une manière à n'en pouvoir douter, je passai un bâton par-dessus et par-dessous et de tous les côtés, et je trouvai que cette baguette était véritablement en l'air, ce qui me causa un étonnement dont je ne puis revenir. » Poncet était un homme instruit, qui se défend fort de l'imputation de crédulité : mais, ici, évidemment, il abuse de celle de ses lecteurs.

J'arrivai un peu plus loin à une très-jolie vallée, où coulait une rivière fort limpide appelée Maï-Deraba. Mon kavas y tua un énorme singe roux aux testicules d'un bleu de ciel parfait. Au bout de la vallée, la rivière disparaissait tout à coup dans les sables, et nous trouvions un beau cirque gazonné où l'on dressa les tentes. Une caravane qui venait de Massaoua y campa au même moment : le chef vint me rendre visite. C'était un Arménien, commis d'un négociant de son pays appelé Botros (Pierre) Parsich, établi à Massaoua : il allait à Adoua chercher femme pour son patron, veuf depuis peu de temps. La chose avait été arrangée par correspondance entre Botros et un Arménien d'Adoua, marié à une indigène, et le commis n'avait plus qu'à prendre livraison. Ces mœurs tout à fait bibliques peuvent nous paraître singulières, mais nul ne s'en étonne en Orient, pays qui est aujourd'hui comme jadis la terre des Éliézer et des Rebecca.

Le lendemain matin nous quittons ce gracieux coin de terre appelé dans la carte de Galinier *addi Ptorah* (plus correctement *addi Torah*, village des Torah ou Tora). Nous nous réengageons dans les montagnes et les bois. Vers midi, nous débouchons dans la plaine de Motad, dont le chef-lieu est le gros village d'Afflat. Nous y faisons une courte halte, puis nous nous mettons en chemin à travers la plaine, qui abonde en sangliers (*phascochœrus*) et où une forte averse nous trempa jusqu'aux os. Encore fûmes-nous heureux d'en être quittes à ce prix. En traversant un ravin presque à sec, je vis à travers les mimosas couler quelque chose d'un gris terreux, et aussitôt une masse d'eau bourbeuse remplit le ravin en rugissant, les derniers flots roulant par-dessus les premiers. Deux minutes plus tard, j'aurais eu la retraite coupée.

Ce soir-là, je bivouaquai en pleine montagne. Le lendemain, après plusieurs heures de circuits dans le même terrain, je descendis dans une vaste plaine rocheuse, boisée, sillonnée de torrents alors à sec ; j'étais en plein Samhar, à quelques heures de Massaoua. Vers dix heures du matin, j'entrai dans un ravin escarpé où je me trouvai bientôt nez à nez avec trois chameaux chargés, appartenant à une petite caravane indigène. Ma mule éprouva une véritable épouvante à la vue de ces animaux, spectacle nouveau et presque monstrueux pour elle. Je la poussai en avant et à deux cents pas de là j'arrivai à un endroit nommé Saati où stationnent toutes les caravanes, attirées par le voisinage de l'eau et par un peu d'herbe pour leurs montures. C'est un large lit de torrent qui y est coupé par un ressaut de quelques mètres formé d'un banc de roches (de la dolérite, si j'ai bonne mémoire) lisses et polies comme le marbre. Ce ressaut, qui forme une assez jolie cascade lors des pluies, empêche les caravanes de suivre le lit du torrent jusqu'au pied des montagnes : elles tournent l'obstacle en entrant dans un petit vallon où coule un ruisselet d'une limpidité perfide. Ma pauvre mule, qui mourait de soif, trempa ses naseaux dans ce ruisseau et releva la tête avec une grimace éloquente : cette eau était saumâtre au plus haut degré.

Nous n'en campâmes pas moins en ce lieu où nous avaient précédés deux ou trois caravanes de petits marchands abyssins descendus du Hamazène avec leurs vigoureux petits ânes chargés de *koaratchas* (peaux écrues de vaches), de beurre et de menus articles du même genre. J'étais très-las et j'avais besoin d'un peu de repos et d'ombre ; mais ce jour-là, la halte de midi fut dépourvue pour moi du charme que j'appréciais le plus : je veux parler du café. Je dirai

cependant pour les chasseurs qui pourraient s'aventurer de ce côté, qu'il y a de bonne eau à quelques minutes de là vers le sud, comme je l'appris plus tard dans une excursion faite avec un guide qui connaissait la contrée.

Le site de Saati a été décrit par un voyageur mort prématurément en Afrique, M. Vayssière[1], avec une telle précision que plus tard en la lisant j'ai reconnu la colline où un *neftenya* abyssin grimpa pour tirer sur l'auteur, dans la hauteur aride qui me servit d'observatoire pour l'étude du pays. C'est un fouillis de buttes de grès arénacés et d'autres roches pour la plupart sédimentaires. Le seul torrent un peu important est celui de Desset, à sec toute l'année sauf lors des grandes pluies, et bordé de beaux tamarins : je le suivis quelque temps, puis je le laissai sur ma gauche, et j'arrivai à la nuit tombante au village de Monkoullo, d'où je gagnai Massaoua le surlendemain. J'ai décrit ces deux localités dans les *Deux Nils*, ce qui me dispense d'en reparler ici.

VIII

Excursion à Aïlat. — Notions historiques sur les Naïbs d'Arkiko. — Leur sujétion à la Porte. — Guerre civile de 1854 à 1856. — Les Habab et les Mensa

Massaoua est, même en hiver, un séjour intolérable : aussi je multipliai les excursions pour y échapper. J'allai, comme je l'ai dit, passer deux jours au sud de la rade : puis, quelques jours plus tard, je partis pour Aïlat (*Voyage aux deux Nils*), à huit heures de ma résidence. Jusqu'à Saati, je refis la route déjà décrite : de là, je passai la chaîne de Sakar par un col très-pierreux, et je descendis dans la vaste et belle plaine de Motad, que je traversai dans toute sa largeur pour gagner la bourgade bédouine d'Aïlat. J'étais surtout venu pour visiter les fameuses sources thermales dont parlent tous les voyageurs, et qui se cachent d'ailleurs dans un de ces vallons pittoresques qui faisaient mes délices de touriste. Je quittai donc le hameau en compagnie d'Ahmed et d'un chef indigène; je traversai un large lit de torrent à fond de galets qui vient du sud, et a pour bordure un fouillis d'arbres magnifiques, et en une heure et demie j'atteignis le pays par où débouchait un ruisseau appelé Mai-Ooi (eau chaude). Encore 600 mètres, et j'allais arriver aux sources. L'eau était toute salie, ce dont je me rendis compte en voyant descendre vers Aïlat une foule de moutons que leurs bergers venaient, selon leur usage quotidien, de baigner à la source, opération qui demande quelque peu de temps et de patience.

La source proprement dite sort de terre au pied d'une montagne assez roide appelée Akouar, là où se voit une sorte de petite prairie ou de pâture marécageuse d'où sourdent quelques filets d'eau dont un seul a une température élevée; tous se réunissent à vingt pas plus loin dans un chapelet de petits bassins formés par des masses de dolérite, et dans le plus profond desquels un homme en s'accroupissant peut prendre un bain assez complet. Je trouvai quatre ou cinq baigneurs et baigneuses livrés à cette occupation salutaire. Je dirai en passant que ces Africains demi-nus observent dans ces ablutions une décence que je n'ai pas toujours trouvée chez des populations plus civilisées, en Valachie par exemple.

Aïlat est devenu, depuis plus de vingt ans, le chef-lieu d'une principauté dont j'ai dit deux mots dans mes *Deux Nils* : je veux parler des *Niab* ou naïbs d'Arkiko. Les naïbs étaient les chefs féodaux d'une sorte de tribu mixte, celle des Belaous, qui dominait dans le Sambar lors de l'arrivée des Turcs au seizième siècle. Les Belaous, ne se sentant pas disposés à combattre les nouveaux maîtres de Massaoua, s'allièrent à eux, leur concédèrent l'île moyennant un tribut annuel qui fut payé jusqu'à 1846, et des alliances formées entre les soldats turcs et les femmes du pays il se forma une aristocratie qui garda le nom des Belaous, mais qui fut en réalité turco-éthiopique. Les Belaous, par un traité conclu avec le gouver-

[1] *Une razzia des chrétiens Costanis*, dans la *Revue des deux Mondes* de 1850

nement turc, abandonnèrent l'île moyennant une redevance mensuelle de 1,005 talaris : ils formaient alors un groupe de 600 familles. Par le même traité, ils devaient le service militaire, mais formaient une milice commandée par un kiaya et un serdar. En cas de dissentiment avec le kaïmakan, le kiaya pouvait refuser le service pour toute expédition qui lui paraîtrait désavantageuse à la chose publique : il avait droit de justice absolue sur les soldats, il était ainsi que le Serdar, nommé par la Porte, mais ces deux places étaient héréditaires dans leurs familles.

Le naïb était nommé par le vice-roi de Hedjaz, mais toujours pris dans la famille princière : son firman était renouvelé chaque année. Son revenu se composait des impôts suivants : l'*awaït* ou droit d'entrée sur les caravanes, le *fascès* ou droit de sortie, et les revenus de Dixan, des Chohos et des Habab. L'awaït était partagé entre les deux branches de la famille, le fascès était remis au gouvernement ottoman. Pour en finir avec cette petite constitution, j'ajouterai que les habitants de l'île étaient jugés par le kadi et le kaïmakan, que les Belaous avaient le privilége de vendre l'eau à la ville, et qu'enfin la milice s'équipait à ses frais, sauf la poudre qui lui était fournie par le gouvernement.

L'avant-dernier naïb, Hiaya, qui a laissé dans le pays le souvenir d'un homme modéré et conciliant, n'en était pas moins comme tous les naïbs, le chef de quelques goums de brigands : aussi en 1843 il eut à compter avec Oubié qui lui fit réclamer 3,000 têtes de bétail enlevées aux Abyssins, plus 800 talaris extorqués aux caravanes. En cas de refus il menaçait de saccager le Samhar. L'affaire portée devant le *medjlis* de Massaoua, y excita une vive agitation, car tous les membres du medjlis avaient des propriétés en terre ferme : aussi étaient-ils d'avis de céder. Le naïb déclara fièrement qu'il ferait ce qu'il lui plairait, vu qu'il ne relevait pas du sultan : sur quoi il fut provisoirement déposé ainsi que l'aga de la garnison, et ils furent remplacés par une junte de huit bourgeois. Oubié passa la frontière (24 décembre) et le naïb ayant fait argent de tout, réussit à satisfaire le prince abyssin qui se retira (mars 1844).

Cette leçon ne corrigea pas Hiaya. Ses gens ayant enlevé un petit garçon neveu de Ouelda-Gaber de Hamazène, le vendirent à Massaoua malgré les réclamations de l'oncle. J'ai dit, dans les *Deux Nils*, ce qu'il leur en coûta. Hiaya mourut le mois suivant (septembre 1844) : les Turcs nommèrent naïb son frère Haçan ; mais les partisans des héritiers directs de Hiaya s'insurgèrent et coupèrent les communications avec Massaoua, moyen infaillible de réduire cette ville qui tirait toute son eau de la terre ferme. Les bourgeois se cotisèrent et calmèrent, à prix d'argent, l'irritation des Belaous.

En décembre 1845, Rustem-Effendi, gouverneur de Massaoua, qui s'était fait souscrire des billets à titre de *takchich* par le naïb et ne pouvait en obtenir le remboursement, envoya le commandant de la garnison à Arkiko avec cent vingt hommes pour mettre son débiteur aux fers, mais les Belaous poussés à bout coururent aux armes au nombre de deux mille hommes et forcèrent les Turcs à une retraite humiliante : ils n'échappèrent au massacre qu'en s'engageant à ne plus mettre les pieds sur la terre ferme. Les deux branches de la famille des naïbs, jusque-là rivale, eurent la sagesse de s'unir contre l'ennemi commun, et envoyèrent promettre au vice-consul de France qu'il n'aurait rien à craindre d'eux.

Rustem fut dénoncé à son gouvernement, et il fut constaté qu'il avait volé aux gens de l'île et d'Arkiko 43,425 talaris (près de 230,000 fr.) en quatre années. Il fut emprisonné et son successeur, Arif-Aga, somma les naïbs de venir le reconnaître. Ils vinrent en effet, mais armés et accompagnés, et réclamèrent 2,000 talaris que leur avait volés Rustem. Arif les fit rembourser sur la caisse particulière de son prédécesseur. Fiers de ce succès, les Belaous ne gardèrent plus de mesure, ils interceptèrent des caravanes placées sous la protection française, et le gouverneur de Massaoua, perdant patience, incendia Arkiko, comme je l'ai dit dans le livre précité, et réduisit les naïbs de la condition de suzerains de l'île à celle de vassaux de la Porte. Depuis ce temps, ils ont plus volontiers séjourné à Ailat qu'à Arkiko, où ils sont sous la main d'un kaïmakan et d'une garnison permanente.

L'Abyssinie, ou plus exactement Oubié, qui rêvait la reconstitution de l'empire des négus, ne vit pas d'un bon œil cet empiétement des Turcs : et, provoqué par eux, il fit exécuter la fameuse razzia de janvier 1849 qui inspira à tout le Samhar et aux kaïmakans de Massaoua une terreur encore vivace aujourd'hui. Le vice-consul de France, M. Rolland, alla voir Oubié à Haouzène, obtint de lui l'abandon momentané de ses projets de revendication armée du littoral, et lui fit espérer que cette question pourrait être réglée à l'amiable à Constantinople. Le consul écrivait à cette occasion, au ministère, ces lignes curieusement prophétiques : « Tôt ou tard, on doit l'espérer, il se construira un canal à Suez, et alors sans contredit la mer

Rouge sera un des points du monde les plus importants. Dans cette prévision vous voudrez à coup sûr, monsieur le Ministre, y assurer à notre pays un établissement commercial et politique convenablement situé. Ne faut-il pas un port de relâche pour nos bâtiments, un endroit pour le charbon de nos bateaux à vapeur, un comptoir fixe d'où notre commerce et, à sa suite, la civilisation, puisse se répandre dans ce vaste continent abyssin (7 novembre 49). » Deux mois plus tard, le vol d'une jeune fille chrétienne de la maison d'Oubié, amenée comme esclave à Massaoua, occasionna une nouvelle démonstration de ce prince. Toute la population de la banlieue, 15,000 âmes environ, s'entassa précipitamment dans l'île, qui souffrit cruellement de la famine. Un envoyé d'Oubié vint au Divan réclamer le tribut qu'on payait auparavant au naïb, et comme il connaissait les sujets de plainte qu'avait le vice-consul de France contre le kaïmakan, il dit fièrement à celui-ci : « Maintenant le sac d'insultes du consul que tu remplis depuis longtemps est plein jusqu'aux bords, et on va t'en demander compte. » Les Abyssins furent écartés moyennant finance, et la question du littoral n'a pas été reprise depuis, malgré les efforts de M. Plowden, consul britannique, et chaud partisan de l'Abyssinie.

Quatre ans après, le naïb mourut, et une guerre civile fort sérieuse éclata dans le Samhar à cette occasion. Les Turcs ayant nommé naïb Mohammed, naïb Idris, son rival, qui semble avoir en les sympathies de la presque totalité des Chohos, brûla Monkoullo et le poste turc de Zaga, ravagea la banlieue (17 et 18 décembre 1854), et, tout en protestant qu'il n'était pas révolté contre la Porte, il demanda impérieusement l'évacuation d'Arkiko par les Turcs. Le 11 février trois cent soixante bachi-bozouks égyptiens arrivèrent par terre du Taka pour porter secours au gouverneur : il y eut une première affaire à Amba, où ils furent repoussés ; une autre à Iola, à trois heures d'Arkiko, où les Chohos furent mis en fuite. Les Arnautes d'Égypte rentrèrent à Massaoua avec quatorze têtes coupées, et repartirent pour Aïlat. La population ayant pris la fuite, ils brûlèrent la bourgade, tuèrent une demi-douzaine de gens, et ramenèrent 180 captifs, presque tous femmes et jeunes filles (17 février). Ces désordres ne cessèrent qu'en 1856 et ne furent apaisés que par le membre le plus influent de la famille des naïbs, Oued-Abder-Rhaman. Les Chohos et les Bédouins ne comprirent pas que, maîtres de la terre ferme et pouvant à toute heure bloquer Massaoua, ils étaient assez forts pour faire leurs affaires eux-mêmes. Ils étaient peu de chose depuis le sac d'Arkiko par les Turcs : ils ne sont rien aujourd'hui depuis la mort de naïb Hassan.

La Porte profita de ces troubles pour appliquer sa maxime favorite : *Divide et impera*. Le naïbat fut scindé en trois principautés : Arkiko, Adulis, Amphila. L'héritier direct, prince d'Arkiko en vertu du firman de Constantinople, est Mohammed Abd-el-Rahim, sorte de Machiavel au turban de mousseline, qui était alors l'agent très-dévoué du négus et son espion dans toute la zone de Massaoua. Il jouit auprès des Abyssins d'un crédit qui a profité quelquefois à la paix publique, en empêchant les invasions des officiers impériaux du Hamazène. Abd-el-Rahim était avec moi au camp de Théodore II, dans le Godjam, en mars 1863, et, sur l'absurde soupçon que nous conspirions ensemble, il fut comme moi jeté dans les fers. Il y resta un mois, vivant fort misérablement, parfois même du superflu de ma table. Rentré chez lui, Abd-el-Rahim s'est exilé d'Arkiko, où il est trop voisin des Turcs qu'il déteste de toute son âme, et, sous prétexte de santé, il vit dans une indépendance relative à Aïlat. Il passe pour dévoué aux intérêts anglais, de même que son cousin et son ennemi implacable, Idris, l'un des deux naïbs d'Adulis, est, assure-t-on, dévoué à la France. La sincérité de ces dévouements me semble assez contestable, et il faut attendre, pour les juger, une occasion de les mettre à l'épreuve.

J'ai trouvé à Aïlat les Acridophages ou mangeurs de sauterelles dont parle Artémidore, qui, après avoir décrit les Struthophages (mangeurs d'autruches) et les Siles, qui avaient pour armes offensives des cornes d'antilopes, parle d'hommes plus noirs, plus petits, « qui vivent moins longtemps que les autres, car ils dépassent rarement l'âge de quarante ans, parce qu'il s'engendre des vers dans leur chair. Ces hommes se nourrissent des sauterelles que chassent en ces lieux les vents de sud-ouest et d'ouest, qui soufflent avec violence au printemps. Ils prennent ces sauterelles en jetant, dans des ravins, du bois qui fait beaucoup de fumée lorsqu'il brûle : ils y mettent légèrement le feu par-dessous : les sauterelles, volant au-dessus, sont aveuglées par la fumée et tombent. Ils les broient, mêlées avec de la saumure, et en font des gâteaux qu'ils mangent. »

Ce dernier paragraphe est fort exact, ainsi que j'ai pu m'en convaincre durant mon voyage au Zaoadaglé, quatre mois plus tard. Les sauterelles descendaient en vols épais de l'Hamazène où, probablement, elles avaient mis presque à

néant l'espoir du pauvre laboureur abyssin. Elles volaient, je crois, de l'ouest-sud-ouest au nord-nord-est. Les arbres, les khors, les revers des coteaux, tout était couvert de myriades de points jaunes ou violets : grand renfort pour tous les oiseaux chasseurs, si nombreux dans cette région, notamment les pintades, qui en restaient si gavées qu'elles se laissaient presque prendre à la main. Mais elles n'étaient pas seules à la curée : les gens d'Aïlat, chargés de *ghirbas* (sacs de cuir), avaient émigré en masse dans la direction du fléau béni, avec le même empressement joyeux que montrent les pêcheurs bas-bretons, quand les vigies ont signalé les bancs de sardines. J'ajouterai que ces mangeurs de sauterelles, bien que d'un teint effectivement plus foncé que leurs voisins, me parurent grands et bien faits, et que l'histoire de cette affreuse maladie, et de cette brièveté de la vie humaine racontée par notre Grec, n'est pas vraie aujourd'hui, et ne l'a jamais été. J'ai vu à Aïlat tout autant de vieillards sains et robustes, qu'on en pourrait voir à Alexandrie ou à Paris, pour ne pas dire plus.

Comme on peut le voir par ma carte du Samhar, la plaine de Motad s'étend au nord jusqu'au Lava, grand torrent presque toujours sans eau et qui débouche d'un massif montagneux habité par une tribu du même sang que toutes les peuplades du Sennaheit, c'est-à-dire de sang abyssin : ce sont les Mensa ou Menza, dont je n'ai pas parlé dans mes *Deux Nils*, non plus que des Habab leurs voisins : omission que je tiens à réparer ici. Les Habab, qui sont séparés des Mensa par le Lebga (torrent parallèle au Lava, et que j'ai décrit dans les *Deux Nils*), s'étendent fort loin au nord : ils sont partagés en trois sections qui, réunies, sont appelées les trois *Meflez* (les trois Sangliers). Ce titre de Meflez est très-bien porté au Sennaheit, et je trouve dans les généalogies de grands guerriers qui l'ont eu, ce qui prouve, avec mille autres détails caractéristiques, l'origine non musulmane de toutes ces tribus. Les Habab sont musulmans depuis vingt ans seulement, à ce qu'ils prétendent : ils ont passé à l'Islam pour pouvoir trafiquer plus librement et sans vexations avec leurs voisins, mais ils portent des noms chrétiens (Théodore, Claudius, etc.) et observent le repos du dimanche. Les trois *Meflez* descendent d'un certain Asgade, Abyssin de Kollagouzay, qui eut trois fils, Abid, Ta-Mariam, Tekles, ou selon une autre version Meflez, Ta-Mariam, Esther. Les deux grandes sections de la tribu sont Ta-Mariam et ad Tekles (fils de Tekles) : la troisième est peu connue. D'après la seconde version précitée, Tekles est le fils de Meflez *le sanglier*. La tribu n'a pas plus de deux cents ans de date, car les généalogies de Ta-Mariam et d'Ad-Tekles, en 1850, donnaient toutes les deux huit générations à partir d'Asgade. Les Habab sont nomades, et il y a une certaine corrélation entre la vie nomade et la barbarie islamique : ils se laissèrent aller tout doucement à l'apostasie, et n'eurent plus dès lors aucun moyen de récuser le joug des grands ou petits États musulmans qui les entourent. Déjà, en 1844, Emin-Bey, commandant des troupes égyptiennes envoyées au secours du kaïmakan de Massaoua menacé par les Naïbs insurgés, avait eu l'idée de demander au Habab le tribut au nom du vice-roi. Le *kantiba* (chef supérieur) des Habab déclara fièrement qu'il ne reconnaissait pas la suzeraineté de l'Égypte ; mais, peu désireux de pousser à bout un officier qui disposait de 6000 bachi-bozouks, il lui envoya, pour cette fois seulement, un cadeau de cinquante vaches.

Les naïbs ont été plus heureux ou plus patients : aidés par les kaïmakan de Massaoua et ses Arnautes, dont les mauvais fusils inspirent aux Bédouins une respectueuse terreur, ils ont réussi à soumettre les Habab à un impôt annuel, d'ailleurs assez modéré. Aujourd'hui la Porte est très-occupée à se substituer directement au naïb Mohammed dans cette suzeraineté et à faire acte d'autorité aux Habab. Dernièrement, sur un prétexte absurde, le cheikh des Habab avait été enfermé dans la mauvaise batterie qui sert de prison d'État à Massaoua. Connaissant à fond son kaïmakan, Pertew Effendi, fripon cynique, comme presque tous ses confrères, il fit réunir, par ses partisans, quelques centaines de talaris et les offrit au gouverneur, qui venait justement de donner le titre de cheikh à un cousin du prisonnier. Naturellement celui-ci sortit de prison, où son cousin le remplaça. Je l'y ai vu : il n'avait pas l'air trop malheureux, et on m'assurait que, dès qu'il aurait réuni cinq à six cents talaris pour assouvir l'appétit du satrape, ce serait à son tour d'être élargi, au tour de son cousin de passer à la casemate. Honnête jeu de bascule !

Les Mensa se disent venus des bords de la mer, et descendants des Européens (peut-être des Adulitains), parents de la tribu Azo, l'une des Chohos. Si cette origine est vraie, ils ont oublié jusqu'à leur langue, car ils ne parlent que le tigré : leur type correct et presque classique ne dément pas trop l'origine qu'ils s'attribuent. Ils comptent deux sous-tribus : Beit

Ibrahé, dont le village s'appelle *Gheled* (bouclier) ou Mensa inférieur, et Beit-Echakan, cantonné à Hamham ou Mensa supérieur. Le chiffre des uns et des autres ne dépasse pas 15,000 âmes. Ils acceptent la suzeraineté de l'Abyssinie en ce sens que leurs *kantibas* reçoivent l'investiture du négus, et lui payent un léger tribut. Ils se disent chrétiens, mais ils ont perdu tout souvenir réel du christianisme, comme le reste du Sennaheit. Un missionnaire qui les visita il y a quelques années leur demanda quelle était leur religion : ils répondirent qu'ils étaient chrétiens. A ce mot, il leur montra un crucifix ; ils ne savaient ce que c'était ; le voyageur dut leur expliquer qu'ignorant le mystère de la croix, ils ne pouvaient être chrétiens. « Nous sommes chrétiens, répondirent-ils, et si vous pouviez ranimer les os de nos pères pour les interroger, ils vous feraient la même réponse. » Les Mensa furent attaqués en 1850 par Hassan, un prince musulman fanatique que le gouvernement turc avait réduit quatre ans auparavant à un rôle fort subalterne, et qui voulait retrouver dans les montagnes d'Abyssinie la principauté presque absolue que la Porte lui avait enlevée sur la mer Rouge. Suivi de tous les vagabonds du désert, il se jeta à l'improviste sur Gheled, le principal village des Beit-Ibrahé, qui se défendirent bravement, mais furent accablés par le nombre. Leur *kantiba*, tombé au pouvoir de ces brigands, fut amené à Massaoua, où tout fut mis en œuvre, promesses et menaces, pour le faire musulman ; il resta inébranlable, passa plusieurs mois en prison, et finit par recouvrer sa liberté au prix d'une grosse rançon et en laissant son petit-fils en otage. Ces tentatives de conversion par le sabre se renouvelèrent les années suivantes, et auraient fini par triompher de la constance des Mensa sans l'intervention inattendue de deux agents consulaires français et anglais, MM. Delcye et Plowden, qui, à l'occasion d'une nouvelle agression du naïb, appuyé du kaïmakan, adressèrent le 20 novembre 1854 au satrape de Massaoua une protestation collective des plus fermes. Ils ne se bornèrent pas d'ailleurs à de vaines paroles : ils se rendirent au camp du naïb, qui était déjà entré en campagne, et, y trouvant des captives chrétiennes destinées au bazar de Massaoua, ils les firent mettre en liberté. Grâce à cette intervention énergique, les Mensa n'ont plus eu à subir de nouvelles agressions du prince Hassan ; mais ils ont à se défendre contre d'autres ennemis, contre les Abyssins de l'Hamazène par exemple, qui, peu de temps avant mon passage, avaient *razzié* le village de Beit-Echakan. On citait à cette occasion un mot presque romain d'un vieux *choumaglié* (noble), nommé Djad-Oued-Agaba, à qui l'on vint annoncer que son fils avait été tué dans l'affaire. « N'a-t-il tué personne? » demanda Djad. Et comme on lui répondit qu'il avait tué deux des agresseurs : « Tout est bien, dit-il ; il n'est pas parti sans un bon souper (*senni darrèra*). » Le *kantiba* d'Echakan, Daër-Oued-Echâl, est aussi une figure originale. Un jour que le pays souffrait d'une sécheresse prolongée, il tira deux coups de pistolet contre les nuages qui semblèrent lui obéir, car une demi-heure après ils versaient un véritable déluge sur la plaine. A quelque temps de là, Daër vint dans un canton voisin, où, apprenant qu'on se plaignait du manque d'eau, il regarda fièrement le ciel et lui dit : « Ciel ! ne sais-tu pas que je suis l'homme aux deux coups de pistolets? »

IX

Voyage au Zenadeglé. — L'Abbotgeunha. — Plaine de Bet Dakan. — Aderreso. — Les Chohos ou Saho. — Orage. — La montagne de cuivre. — Voror dega d'Akroue. — Hevo. — Ascension du Koudourridjena — paysage. — Vallée d'Haddas.

Je ne voulais pas quitter Massaoua sans avoir visité le seul point de l'Abyssinie où je pusse désormais me montrer sans m'exposer à être mené prisonnier à Théodore II. Je veux parler d'un petit canton nommé Zenadeglé situé sur l'extrême frontière de la province tigréenne de Kolla-Gouzay, mais dans le bassin de la rivière Alighedé qui descend dans la mer Rouge à Zoula. Cinq courtes étapes pouvaient me mener dans ce curieux pays, qui reconnaissait nomina-

tivement le négus et lui payait l'impôt, mais échappait à l'occupation militaire et vivait sous le protectorat moral de la France : protectorat motivé sur ce fait que le Zenadeglé était catholique et régi au spirituel par une mission lazariste dont le siége était au village d'Hevo. Quelques difficultés nées d'actes de maraude commis par ces montagnards au détriment des sujets du naïb et *vice versa*, rendaient pour moi ce voyage aussi opportun qu'intéressant. Je fis rapidement mes préparatifs et m'installai au village de Monkoullo en attendant les chameaux que les agents du naïb devaient me louer. J'emmenais pour guide un prêtre axumite attaché à la mission d'Hevo, D. Zacharias Cohen, élève de la Propagande, parlant fort bien l'amharique, le tigrinia, le ghez, l'arabe, le latin, l'italien, le français, et probablement aussi le tigré : je n'ai pas besoin d'ajouter que sa connaissance du pays me fut des plus utiles.

Ce court séjour à Monkoullo fut marqué par un incident caractéristique de la vie africaine. Une caravane venait d'arriver à Massaoua et, grâce à la connivence de toutes les autorités turques, avait emmené avec elle des esclaves de l'intérieur, comme faisaient toutes les caravanes musulmanes. Une petite fille, vendue par ces gens à un négociant de l'Ile, se sauva chez les lazaristes, qui commencèrent par repousser les réclamations de l'acheteur et du kaïmakan, et m'écrivirent pour demander ce qu'ils avaient à faire. J'envoyai immédiatement mon kavas Ahmed à la ville en le chargeant de m'amener l'enfant et de déclarer au kaïmakan que dans le cas où il emploierait la force pour la saisir, j'étais décidé à obtenir une réparation énergique. Le Turc savait que la lutte légale était impossible : il céda bien à contre-cœur, et pour sauver le prestige de l'autorité ottomane, il fit prier les lazaristes de lui remettre l'enfant afin qu'il la confiât à Ahmed. Les lazaristes lui refusèrent sèchement cette satisfaction puérile, et confièrent la fugitive à Ahmed, qui me l'amena. C'était le matin, à l'heure où les marchands de Massaoua quittent Monkoullo pour aller à leurs boutiques. Ahmed rencontre sur la route deux hommes dont l'un était précisément celui qui la surveille avait acheté la petite fille 70 talaris (environ 370 francs). « Tiens! s'écrie le massaouâni, voilà mon esclave! — Tu te trompes, lui dit Ahmed avec calme : elle est au consul. » L'homme veut faire du bruit : son ami, plus sage, lui dit : « Il faut te résigner à perdre ton argent : que peux-tu gagner à te heurter au consul? Une bonne bastonnade et rien de plus. » Ce raisonnement que comprendront tous ceux qui connaissent la justice musulmane, fit son effet, et la petite me fut amenée. Je la fis interroger par D. Zacharie : son histoire était fort dramatique. Elle était du district galla de Tehuladere, non loin de Magdala, et appartenait à un des villages amharas éparpillés parmi les Ouollu Gallas. Théodore avait *mangé* le Tehuladere après en avoir tué le prince Adara Billé en bataille rangée, et avait livré à ses soldats tous les malheureux captifs, sans trop se soucier si parmi eux il n'y avait pas de chrétiens. L'enfant dont je parle échut à un soldat qui la vendit au rabais à un djiberti, et elle fut dirigée vers le Tigré : mais elle s'échappa et parvint, par un vrai miracle, à retrouver son village et sa famille. Prise dans une nouvelle razzia, elle fut emmenée à Sokota par son maître qui, ayant connu sa première évasion, se hâta de la diriger sur Massaoua. Après réflexion, voici à quel parti je m'arrêtai : ce fut d'emmener l'enfant à Hevo, de l'y confier à quelque famille sûre en attendant le passage d'une caravane pour Gondar, et de l'envoyer à mon vieil ami le kantiba Haïlo en priant cet homme de bien de compléter l'œuvre que j'avais commencée, en faisant chercher des gens de Tehuladere à qui on put confier cette enfant pour la rendre à sa famille. En attendant, je l'admis parmi mes domestiques et je la confiai particulièrement à ma grande servante Lemlem qui était amhara. Bien qu'elle n'eût pas plus de dix ans, les mœurs monstrueuses des pays musulmans de la mer Rouge m'obligeaient, pour éviter des soupçons ignobles, à prendre les précautions minutieuses qui eussent paru chez nous du dernier ridicule.

Le premier jour, nous marchâmes pendant plus de trois heures à travers ces collines basses et disloquées du Samhar que j'ai déjà décrites, et nous nous arrêtâmes pour la halte de midi à une aiguade appelée *Bat* dans le croquis du colonel Merewether (1867), dans un large khor que la même carte appelle Agbale, mais que la mienne nomme *Arbalu*, en vue de l'Abbotguenba, montagne que j'avais déjà remarquée de la station de Saati, à cause de sa forme d'*amba* qui contraste avec les dos d'âne des chaines de collines du voisinage. La carte de Petermann (*Nord Abessinien*, 1868) qualifie Abbotguenha de montagne boisée : je l'ai appelée plus haut un sommet nu : la vérité est que sa plate-forme ne supporte qu'une végétation fort rabougrie. L'ascension assez pénible que j'en fis me permit d'embrasser l'ensemble des ravins qui creusaient ses flancs et allaient au nord rejoindre Desset. Une petite sierra fort nue, appelée Serkatab, bornait ma vue à

l'est et m'empêchait de voir Arkiko et le mont Ghedem. Nous reprîmes la marche après dîner, coupâmes diagonalement le khor qui baigne à l'ouest le pied d'Abbolguenha, passâmes un petit col et arrivâmes à un large khor où nous devions nous arrêter à une aiguade appelée Ouaï-Negus, nom dû à quelque légende dont j'oubliai de m'informer.

Mais Ouaï-Negus (*Oye-Negousse* de Lefèvre, *Jangus* de la carte de Petermann, 1861) nous valut une déception assez pénible : on n'y trouva pas d'eau, et il fallut pousser le long du même khor jusqu'à l'aiguade de Maasena, au pied de collines basses et bien boisées qui ne m'offrirent qu'un observatoire fort insuffisant. Le lendemain, nous sortîmes du khor, passâmes deux fouillis de petites hauteurs et débouchâmes dans une fort belle plaine en pente douce, qui venait finir à un large khor dominé par une montagne isolée et ardue, le Bet-Hokan ou Hakan. Ce nom, qui me semble se rattacher au Beit-Eshakan, qui est une des deux sous-tribus de Mensa, est aussi celui de la grande plaine ouverte qui entoure la montagne : une épaisse forêt d'acacias (*A. arabica*) s'allonge sur la rive gauche du khor, en aval de la montagne. Pendant que mes gens s'installaient pour la halte de midi près d'une pièce d'eau creusée dans la plaine déclive dont j'ai parlé, je montai au pic et pus constater que la plaine de Bet-Hakan n'était autre que le prolongement méridional de celle d'Ailat ou Motad, que j'ai déjà décrite. J'ai dit que le Motad est infesté de sangliers (*phascochœrus Ael.*) : à Bet-Hakan, mon kavas en tua un. Ma vue était bornée au sud par des masses de montagnes qui s'élevaient et devenaient plus escarpées à mesure qu'on avançait vers le sud : on me nomma Tobbo le point culminant de ces hauteurs, point qui est très-visible de Massaoua. Bet-Hakan est appelé *Ambetokane* par Lefèvre, et *Ambatogane* par d'Abbadie : mais je ne m'explique pas bien que ce dernier voyageur ait mis près de deux heures à aller de ce point à Baarasa (Barhaasa).

Ce dernier lieu est un petit cirque où viennent confluer deux grands torrents : le Havat, qui vient du sud, et le Damas (Demas des cartes) ou Dongollo, qui arrive de l'ouest et n'est autre que le prolongement du Maï-Deraba, que j'avais déjà suivi en descendant de l'Hamazène. Comme l'indique ma carte, le lit des deux khor est fort large aux environs de Barhaasa. Ce point s'appelle encore Midimmar, mot tigréen qui veut dire confluent : je pense que c'est par erreur que M. Beke a donné le nom de Medemmar au torrent qu'il a suivi de Kaïakhor à Monkoullo, et qui n'est autre que celui que j'appelle Havat. Moins d'une heure après ce confluent, le lit sablonneux du ravin fit place à une charmante vallée à fond rocheux, basaltique, où coulait une eau abondante et limpide. Ce fut la plus agréable de nos étapes de nuit dans ce désert.

Le lendemain, nous continuons à remonter ce khor sinueux : peu à peu, la vallée s'élargit, mais l'eau diminue : ce n'est plus qu'un mince filet au pied du mont Mamba, massif rugueux autour duquel le khor décrit un C, ce qui nous oblige à couper au plus court et à prendre à travers les arbres épineux un affreux sentier à mules fort roide qui nous fait retrouver notre ravin de l'autre côté du Mamba, dans un lieu fort aride appelé Chagati. Nous remontons le khor, couchons à un mauvais puits situé deux heures plus haut, puis arrivés au bout du ravin, nous montons une crête pierreuse d'où nous descendons presque à pic sur un délicieux petit vallon où une belle eau fraîche coule à l'ombre de hauts palmiers : c'est Aïdereso (*Addi Rasu* de d'Abbadie), le plus joli coin du long vallon d'Alighede (*Oligade* de Galinier, *Aliguddy* des cartes anglaises), lequel vallon m'a semblé assez aride au-dessus et au-dessous de cet endroit. Ma carte donne toute la partie d'Alighede que j'ai pu relever : il est à regretter que je n'aie pas eu le loisir de prolonger mon étude de trois ou quatre heures en aval, jusqu'au point où les officiers anglais de 1868 l'ont levé. Ce large torrent a pour affluent au sud le Siaghede (*Seaguddy* des levés anglais), qui est moins long, mais qui a de l'eau beaucoup plus souvent, et dont je parlerai plus bas.

A partir de ce point, je renvoie à ma carte pour les détails topographiques. Je couchai ce soir à Ingal, au confluent du Ikraziu et d'un fort beau khor qui venait de l'ouest, dans un village de pasteurs de gros bétail dépendant de Zenadeglé. C'était le premier endroit habité que nous rencontrions depuis Monkoullo : comme tous les villages nomades du Samhar, celui-ci consistait en une enceinte renfermant à la fois les huttes et les étables : le bétail rentrait chaque soir dans l'enclos, et tout retardataire eut couru des dangers sérieux dans un pays si abondant en bêtes fauves. Les pasteurs étaient des Chohos, race tout à fait différente des Abyssins, autant par le teint et le type qui les rapprochent des Bidja, que par la langue qui les rattache aux Danakils et par conséquent aux Somalis. Leur vrai nom est *Saho* : le nom de Choho qui est le plus usité est inexact et vient de l'anglais *Shiho* et *Shoho*. On les divise en beaucoup de tribus dont les plus connues sont

les *Tora* (communément appelés *Toroa*) autour du Bizan, et les *Hazorta*, au delà d'Adulis. Leur position politique est vague et bizarre. D'une part, ils reconnaissent la souveraineté de leurs *nyab* ou princes d'Arkiko et de Zoula : de l'autre, ils relèvent des villages abyssins qui leur confient leur bétail : ce sont des fermiers à mi-produit. Ainsi tel riche paysan abyssin du Hamazène ou du Kolla-Gouzay dit *mes Chohos*, comme un bogos ou un beni-amer dit *mes Tigré*. S'ils ont fait une razzia ou un de ces vols dont l'usage fréquent est le principal obstacle à la pacification de cette frontière, ils partagent avec leurs patrons : en revanche ceux-ci leur doivent aide et protection en toute circonstance.

C'est ainsi qu'en février 1865 les Chohos des environs de Zoula (Adulis), fermiers des Abyssins de l'Agamé, molestés par les gens de Zoula et se croyant injustement lésés, en appelèrent à leurs suzerains, qui, sans nulle explication, descendirent sur Zoula, tuèrent deux cents hommes, enlevèrent femmes, enfants, bétail, et remontèrent sur leur *dega*. Le naïb de Zoula, Mohammed-Areï, alla demander protection au gouverneur de Massaoua; celui-ci se borna à lui faire cette question : « Zoula paye-t-il tribut à la Porte? — Non, dit Areï, mais seulement un présent de bonne alliance. — Eh bien, va réclamer du secours chez ceux que tu reconnais pour tes maîtres. »

Ces rapports des Abyssins et des Chohos sont bien connus d'Alvarez, qui nous dit que « parmi les vallées de ces montagnes, y a de grands troupeaux de vaches, que gardent les Maures arabes, qui vont en troupe, jusques au nombre de quarante et cinquante avec leurs femmes et leurs enfans, sous la conduite d'un capitaine qui est chrétien, et auquel ils prêtent obéissance : pour autant que les vaches qu'ils gardent, appartiennent aux gentilshommes chrétiens du pays du Barnagas, et ne rapportent ces Maures autre gain de leur labeur, sinon le beurre et lait que rendent icelles vaches, dont ils se maintiennent avec leurs femmes et enfans. Et pour autant qu'on les a en estime des plus grands et subtils larrons, qu'il est possible de trouver, et favorisés des seigneurs, à qui appartient ce bestial, on ne s'oseroit hazarder de passer entr'eux sinon en grosses caravanes. »

Ce sont ces brigands qui ont assassiné, en mai dernier, mon pauvre ami Dufton, que j'ai présenté au lecteur au début de ces récits. Revenu d'Abyssinie en Europe, il avait offert ses services à l'expédition d'Abyssinie en 1867, et avait été chargé de l'embauchage des Chohos, qui voulaient faire entre Zoula et le camp de Senafé le service lucratif des transports. L'expédition heureusement terminée, il allait se rembarquer avec l'état-major quand, près Sourou, il tomba victime d'un guet-apens dont les causes n'ont jamais été connues. Des considérations politiques paraissent avoir empêché de tirer de cet indigne assassinat la vengeance éclatante qu'il méritait. M. Dufton a laissé sur l'Abyssinie un volume intéressant, vrai, agréablement écrit, et qui n'a rien de commun avec les compilations que la guerre d'Abyssinie a fait éclore.

Un peuple au moins aussi barbare que les Chohos, ce sont les Taltal, nation de la même famille qu'eux et vivant un peu au sud, du côté d'Atiena. Les Taltal habitent en partie sur le bord du plateau tigréen, en partie dans la kolla qui s'étend vers la mer Rouge : dans leur propre langue ils s'appellent Irob, et passent pour se donner une origine européenne (Irob, Europa). Quoique cette opinion soit généralement répandue dans le pays, je crois peu que les Taltal connaissent un mot en quelque sorte scientifique comme le nom d'Europe : *Frengy* est le seul nom connu en Orient. Les Taltal et les Saho se haïssent mortellement et n'échangent jamais que des coups de lance. Cela doit tenir à quelque inimitié légendaire et traditionnelle dont je n'ai pas eu le secret.

Il ne faut pas confondre ce lieu d'Ingal avec celui qui porte ce nom dans la carte précitée de Petermann de 1868, et qui est l'Aidereso de ma carte. Comme les deux lieux sont des points de jonction de deux torrents, il est possible qu'*Ingal* ait le sens de confluent en Choho et qu'on le donne aussi quelquefois à Aidereso. Je continuai à marcher vers le sud en remontant le Baraziu : la vallée s'élargissait sur la droite, à gauche s'élevaient des hauteurs laides, abruptes et nues. Nous fîmes la halte de midi tout au haut du khor, dans une gorge aride, pierreuse, à quelques pas d'une montagne fort ardue dont les flancs noirs avaient des reflets verdâtres. Le lit du torrent était plein de cailloux chargés d'oxyde de cuivre. J'appris que la montagne s'appelait Nahas-Dever (la montagne de cuivre); que ce métal était d'extraction très-facile, mais n'avait jamais été exploité, sauf par un kantiba du lieu qui en avait recueilli une certaine quantité pour en faire un collier à sa mule. J'ai soigneusement pointé le lieu sur ma carte. Les montagnes de gauche, dont le Nahas-Dever faisait partie, étaient hautes et très-boisées : c'était un contre-fort de la voina dega d'Akrour dont je vais parler tout à l'heure. Un autre

contre-fort se voyait à droite ; un troisième, plus bas, courait entre les deux premiers, séparant le ravin où nous marchions péniblement de la plaine aride de Selet : il était boisé comme les autres.

Au bout du ravin, nous nous trouvâmes au pied d'un escarpement qu'il fallut renoncer à gravir avec des bêtes de charge. Nous montâmes tous à pied : les bagages furent déchargés et portés à dos d'homme au sommet de l'escarpement, où nous nous reposâmes un peu pour jouir d'un double panorama. Devant nous, un cirque entouré de montagnes granitiques, cultivé, pierreux, boisé, un peu aride, car les khors qui le sillonnaient étaient tous sans eau : de loin en loin, des entassements de granit perçant le sol, comme dans les landes de Bretagne. C'était la *voina dega* (moyen plateau) de Zenadeglé qui commençait. Derrière nous, le paysage était plus désolé, mais incomparablement plus grandiose : la vallée s'ouvrait à nos pieds comme un abîme ; bien loin derrière Ingal, la masse fièrement taillée de Bizen émergeait royalement d'un fouillis de monts de la plus belle tournure. Il y avait dans le contraste entre les deux vues quelque chose de celui qui frappe si énergiquement le voyageur quand, arrivé au bord de la rampe qui sépare le Monténégro des *bocche* de Cattaro, il regarde successivement la plaine verdoyante de Niegoch, en face de lui et presque sous ses pieds la petite ville dalmate de Cattaro et les fins paysages de sa baie.

Le cirque où j'entrais s'appelle Akrour, du nom de l'unique village qui s'y élève. Le chef de ce village nous offrit l'hospitalité. Je remarquai que sa maison, et beaucoup d'autres du même village, étaient adossées à ces masses de granit dont j'ai parlé et qu'on avait heureusement utilisé la disposition variée de ces roches pour remplacer la maçonnerie partout où on l'avait pu. C'était un spécimen de troglodytisme fort différent de celui de l'Hamazène. Comme costume et comme mœurs, ces montagnards ne me parurent pas différer des autres habitants du Tigré : ils parlaient le tigré et le tigrinia, mais je ne sais laquelle de ces deux langues était leur idiome maternel : je pense que c'était la première.

Toutes les eaux du cirque d'Akrour se réunissent dans un ravin collecteur qui file à l'est par un col étroit dans un cirque beaucoup plus grand, celui d'Hevo ou de Zenadeglé proprement dit. L'artère principale de ce cirque, où je débouchai en suivant le ravin en question, est la Siahghedé, la seule eau courante que j'ai trouvée en avril au Zenadeglé.

L'évêque était alors à Hevo, et je m'installai dans la modeste habitation qu'il partageait avec un frère lai, Italien comme lui, nommé Filippo, qui avait vécu à Gondar du temps du P. Montuori et avait beaucoup connu, entre autres célébrités, la mère de Théodore II, la fameuse marchande de kousso. Les deux missionnaires sont morts quelques mois après mon départ : les missions catholiques de l'Est-Afrique sont dévorantes. Près de la mission s'élevait la tombe de M. de Jacobis, premier évêque lazariste d'Abyssinie, mort en juillet 1860 dans des circonstances qu'il est bon de raconter. Cinq mois auparavant, M. de Jacobis était à Halaï en compagnie d'un agent français que je ne veux pas nommer et que le gouvernement envoyait à Négousié pour le reconnaître comme roi du Tigré. L'agent perdit à Halaï un temps précieux et s'y laissa cerner par les autorités impériales appuyées de cavalerie : il fut d'abord question de l'arrêter, de l'enchaîner et de l'envoyer au négus ; mais, sur la parole donnée par l'évêque qui s'offrit lui-même comme garant de l'engagement pris, on se contenta de sa promesse de ne pas chercher à s'échapper, promesse qui ne l'empêcha pas de descendre nuitamment le mont Taranta et de se sauver à Massaoua. L'évêque, qui avait en vain essayé de le détourner de cet acte coupable, resta seul à Halaï au pouvoir des Abyssins abusés et furieux qui le maltraitèrent et le forcèrent à marcher à pied sous un soleil ardent jusqu'à Tokonda. Là, les paysans catholiques s'émurent en le voyant traité comme un vagabond et un criminel, ils coururent aux armes, il y eut un mort et des blessés, et les soldats impériaux consentirent à leur confier la personne du prélat moyennant une garantie personnelle qui fut fournie par les femmes d'un village catholique. M. de Jacobis trouva parmi ces bonnes gens l'affection et les soins qu'il méritait ; mais toutes ces scènes violentes abrégèrent ses jours, et il mourut à la date que j'ai dite plus haut.

Le lendemain de mon arrivée, je m'enquis d'un bon observatoire pour étudier le pays, et je crus l'avoir trouvé dans un superbe escarpement nommé Koudovridjena, et qui surplombait très-fièrement une vallée aux flancs bien boisés et arrosée par une eau assez indigente appelée Mai-Kalvi. Je suivis pendant plus de deux heures un sentier à travers des terres légères, activement cultivées, et en ce moment dévastées par une invasion de sauterelles : je pus constater la supériorité, comme travail patient, des Zenadeglés sur les Abyssins du centre, trop bien partagés par la nature pour n'être pas un peu

indolents. Une ascension pénible me mena, à travers bois, au sommet du Koudevridjena, où je me reposai un instant.

Mon guide me montra dans le bois une cabane rustique à laquelle se rattache un souvenir dramatique et touchant. En 1861, quand les prêtres indigènes attachés par la mission lazariste à la personne du malheureux Négousié se refugièrent à Massaoua après la mort tragique de leur protecteur, ils furent mal reçus par l'évêque qui avait succédé à M. de Jacobis, et renvoyés par lui au Zenadeglé, malgré la présence des autorités impériales dans ce district et la terreur excitée par les dernières sévérités du négus. Ils parvinrent à se réfugier dans la forêt dont je parle, s'y construisirent une misérable cabane, et aidés de quelques villageois compatissants, réussirent à enclore de branchages leur retraite menacée toutes les nuits par les lions dont les rugissements troublaient leur sommeil à chaque instant. De Hevo, on leur apportait quelques aliments : le secret transparent de leur asile était gardé par tous les paysans, et les *kantibas* eux-mêmes fermaient les yeux : d'ailleurs il n'y avait pas de soldats dans le district. Le jour, ils se hasardaient à descendre avec un âne pour charger de l'eau dans leurs outres ; mais une nuit, le baudet eut l'imprudence de sortir de l'enclos et fut dévoré par les lions : la charité des femmes d'Hevo qui vinrent quotidiennement leur monter de l'eau leur permit de ne pas ressentir trop vivement cette perte. Je ne vis pas sans quelque émotion ce coin où quatre hommes victimes des fautes d'autrui avaient vécu plusieurs semaines dans l'attente des plus grands malheurs ; et ce qui honore le plus les pauvres montagnards de Zenadeglé, c'est que, parmi ces milliers d'hommes qui étaient plus ou moins dans la confidence, il ne se soit pas rencontré un traître pour aller vendre leurs têtes au vainqueur.

Ce lieu, ou plutôt cette forêt, se nomme Meteteh : j'avais de là un panorama aussi accentué et bien plus vaste que celui que m'avait offert le rebord de la voina dega d'Akrour. Au nord et à l'ouest, j'embrassais d'un coup d'œil tout le bassin de la Siahghedé jusqu'à une heure au delà du village de Miyela. A l'est, pas un trait ne m'échappait du cirque aride de Zagamté, aboutissant à la vallée de Haddas, bien connue des voyageurs, car c'est la plus suivie par les caravanes qui passent par Digsan ou par Halaï. Les deux pentes escarpées entre lesquelles s'arrondit ce cirque de Zagamté sont couvertes de bois épais et sombres, celui du sud s'appelle Zago. Derrière, c'est-à-dire au sud, est une autre kolla-cirque qui mène à Halaï, mais je n'ai pu en lever la carte, non plus que de la vallée de Sourou qui se développe derrière la sierra que j'appelle Param, et qu'a suivie l'expédition anglaise. Par le Param (nom que je ne trouve pas dans la carte anglaise, où les noms ne semblent pas avoir été tous donnés par les guides Saho), ma carte peut se rattacher aux levés anglais tout récemment publiés. Je regrette vivement de ne m'être pas fait donner les noms des divers points de la vallée de Haddas que j'avais sous les yeux : j'étais, je pense, sous l'impression préconçue (et erronée) que cette vallée était aussi pauvre en noms particuliers que la route suivie par moi depuis Dongollo jusqu'au Baraziu.

La vue, au sud, était confuse, mais immense. En allant de gauche à droite, je distinguais les montagnes de Choumezana, qui me parurent bien nues, l'escarpement de la dega du Taranta ; au bas du petit plateau de Hadis-Addi (village neuf), la plaine verdoyante où du doigt on me fit voir la position d'Halaï ; la pyramide régulière du Birkaho, point culminant de la contrée ; à une heure au sud-ouest, le petit col si pittoresque qui mène de la vallée de Bulties à celle de la rivière Amfaha, tributaire du Mareb ; le beau plateau de Meurfato, couronné par le village de Mat-Harasat, et au loin, par-dessus les ondulations innombrables du kolla Gouzay, le pain de sucre du Tokoul (Tohoultê ou Tokoulé des cartes) dominant de haut toute la contrée. Un grand vide, très-appréciable derrière Tokoul, marquait la kolla du Mareb, qui, me dit-on, coule à cinq heures de la montagne : je distinguais très-bien le mur qui domine cette kolla à l'ouest, et qui n'est autre que le rebord de la dega de Séraoué, que je parcourais six mois auparavant.

J'étais trop las pour monter au Birkaho, et je rentrai à la mission.

Au village d'Hevo, je visitai ce qu'on appelait le couvent : c'était une maison où vivaient quelques femmes du Tigré, catholiques, persécutées jadis par les agents de l'abouna Salama pour cause de religion et réfugiées à Hevo, où elles vivaient courageusement du travail de leurs mains. Peut-être la mission lazariste leur donnait-elle quelque faible secours. C'est à elles que je jugeai à propos de confier ma petite protégée, l'esclave fugitive dont j'ai parlé, en leur donnant quelques talaris pour la pension de l'enfant pendant les premiers mois. Mais elle avait eu le temps de s'attacher à son protecteur depuis huit jours que nous étions ensemble : et cet arrangement, le seul qui lui assurât une chance de revoir

ses parents, fut accueillie par elle avec une effusion de douleurs et de larmes qui me touchaient autant qu'elles m'embarrassaient. « Je veux rester avec vous ! répétait-elle sans cesse. — Mais, mon enfant, lui disais-je, je pars pour la France dans un mois d'ici. — J'irai partout avec vous.... » Il fallut abréger cette scène pénible. Je la recommandai avec soin à ces bonnes femmes qui m'inspiraient toute confiance, et j'écrivis plus tard à mon ami le kantiba de Gondar dans le sens que j'ai déjà fait pressentir. Mais l'effroyable anarchie à laquelle l'Abyssinie a été livrée depuis cinq ans me fait craindre que mon bon vouloir n'ait été en ceci neutralisé par les circonstances.

Le lendemain j'assistai à une scène qui serait incroyable ailleurs qu'en Abyssinie. Les notables d'Hevo vinrent en corps à la mission déclarer à l'évêque qu'ils refusaient de reconnaître pour pasteur D. Zacharie, vu qu'il s'était fait musulman. « Comment cela? demanda M. B... fort surpris. — En mangeant de la viande d'animaux abattus selon le rite musulman. » Voici comment la chose s'était ébruitée. Mes chameliers musulmans logés et hébergés au village d'Hevo, piqués de voir que les gens du lieu ne daignaient pas manger avec eux, leur dirent qu'ils étaient plus rigoristes que leur curé, lequel avait dîné à Monkoullo, chez moi, d'aliments pris chez les bouchers de Massaoua. De là le scandale : l'évêque essaya de leur faire entendre raison, mais tout fut inutile. Je suis persuadé que les autres prêtres indigènes, bien que plus éclairés dans leur foi catholique, partageaient en cela l'indignation des gens d'Hevo. Il fallut céder, et D. Zacharie dut revenir avec moi à Massaoua quand, le surlendemain, je repris la route du Sambar.

En traversant la gorge qui mène, comme je l'ai dit, du cirque d'Hevo à celui d'Akrour, je vis des taches de sang sur quelques pierres. Ces taches rappelaient un drame hideux qui s'était passé là trois jours auparavant, pendant que j'étais à Hevo. Un homme de Zenadeglé était tombé malade : ses parents, ne pouvant reconnaître le caractère de sa maladie, décidèrent unanimement qu'il avait été ensorcelé par quelqu'un, sans doute par un *bouda* travailleur de métaux. Malheureusement il y avait dans le pays un *antarenya* ou orfèvre ambulant, qui venait de Tigré et se rendait, je crois, au Sambar : nul doute que ce ne fût lu coupable: les amis du malade prirent leurs lances, se mirent à la poursuite du malheureux voyageur, et l'atteignirent dans le ravin. Il n'avait pas d'armes et ne pouvait se défendre. « Où vas-tu, vieux chien ? » lui cria un des meurtriers, et tous se jetant sur lui l'égorgèrent froidement. Ce lâche assassinat était d'autant moins dangereux que la victime n'avait pas dans le pays de parent obligé par les us d'Afrique à poursuivre la dette du sang. Le sort tragique de cette victime innocente d'un odieux préjugé que je connaissais bien, me laissa une impression profonde qui se réveille toutes les fois que je regarde sur la carte le coupe-gorge qui en fut le théâtre. Il y a trente ans, un voyageur européen qui eût passé par là dans une circonstance semblable, eût été le *bouda* cherché et eût péri comme le pauvre ouvrier. Est-on bien sûr que le cas ne se soit jamais présenté ?

Je revins au Sambar par le chemin que j'avais fait en allant : mais je ne devais pas rentrer à Massaoua sans avoir vu de mes yeux comment s'improvise un torrent pendant les pluies estivales. Une forte pluie nous surprit à notre campement sur les bord du Baraziu, à une demi-heure avant Ingal. Le khor était un large ruban de sable fin, et je m'y promenais nonchalamment, quand une masse d'eau jaunâtre, épaisse, chargée de débris de toute sorte, déboucha avec un mugissement furieux du fond du ravin de la *montagne de cuivre* et, grossie de seconde en seconde, roula rapidement vers Ingal. Mes gens n'avaient accordé aucune attention à cet incident qui leur était familier. Une demi-heure plus tard, il ne restait sur le sable qu'un très-maigre filet d'eau claire, qui ne durait même pas jusqu'à Ingal : mais le khor avait *bu* pour quinze jours au moins, et on pouvait creuser à 2 pieds partout avec la certitude de trouver de l'eau pour abreuver les caravanes ou le bétail.

Mon hôte d'Akrour m'avait suivi à Massaoua, où il avait à régler avec les sujets du naïb, devant le kaïmakam et moi, quelques petites querelles de frontières. Je le pris naturellement comme hôte dans ma maison, mais, si on se rappelle l'incident relaté plus haut de D. Zacharie et de ses paroissiens, on comprendra que ce n'était pas une petite difficulté de nourrir convenablement le montagnard. Pour la viande du bazar, il n'y fallait pas songer. Je fis acheter du poisson : l'Abyssin remercia, refusa et se contenta de pain. D. Zacharie m'expliqua que Zenadeglé fait partie de Kolla Gouzay, province dont les habitants, par suite de quelque vieille tradition que j'ignore, s'abstiennent de poisson. On voit que je jouais de malheur. Cependant, pour varier l'ordinaire de mon hôte, je lui donnai

un mouton qu'il mangea avec mes serviteurs abyssins, après lui avoir coupé la gorge selon la formule orthodoxe.

Il repartit après cinq jours de séjour, fort heureux du cadeau que je lui fis d'un fusil de munition, orné de sa baïonnette, et quelques jours plus tard je payais au climat de Massaoua un tribut presque inévitable en été, et qui précipita mon départ pour la France. Je n'avais de refuge possible contre la chaleur que la maison Degoutin à Monkoullo, dont j'ai parlé dans mon *Voyage aux deux Nils*. J'y fis doucement ma convalescence, passant les journées couché sur un alga, près de la maison, et les nuits à la belle étoile, pendant que mes gens campaient dans une vaste grange bâtie dans l'enclos par un agent consulaire d'Autriche qui y avait demeuré deux ans auparavant. Une nuit, je fus réveillé par un bruit épouvantable : c'était la grange qui, rongée par toute une armée d'insectes, s'était abîmée tout d'une pièce à dix pas de mon alga. Très-inquiet pour mes domestiques qui, la veille au soir, s'étaient endormis sous ce toit perfide, je les appelai ; ils me répondirent de l'intérieur de la maison, et Ahmed m'apprit qu'alarmés par quelques signes suspects, ils avaient eu la bonne idée de déménager à temps.

Je rentrai à Massaoua et fis lestement mes préparatifs de départ, mais j'eus quelque peine à trouver une barque pour me rendre à Djedda. Le reïs d'une bonne *Saïa*, avec lequel je finis par traiter, m'avoua ingénument qu'il était obligé de me demander un fort prix, attendu que ma présence à son bord l'empêchait de prendre un chargement d'esclaves pour l'Arabie et le privait d'un bénéfice légitime. Je ne fus pas surpris de sa déclaration, car je n'ignorais pas avec quelle facilité les autorités de Massaoua, aidées de la complicité active de toute la population, éludaient les lois sur la traite imposée en 1856, à la Turquie et à l'Égypte ; mais à l'observation desquelles, on le savait bien, pas un gouvernement européen ne tenait sérieusement. Les quelques agents qui combattaient la traite dans la mer Rouge et les pays limitrophes, comme MM. Stanley à Djedda, Barroni à Massaoua, Natterer à Khartoum, ont fait quelque bien à force d'énergie personnelle, mais n'ont jamais été soutenus.

Le 11 juillet, je quittai Massaoua et passai dix-neuf jours à tirer des bordées, par une mousson contraire, le long de la côte pelée et maussade d'Arabie. A Konfoudah, où je passai un jour, je visitai l'intérieur de la ville sans exciter nulle part aucune émotion compromettante, ce qui me confirma dans l'opinion que l'Arabie est (sauf les villes *saintes*, les environs d'Aden et le pays wahabite) la contrée musulmane où l'on trouve le moins de fanatisme religieux. En arrivant à Djedda, je vis le vapeur de Suez disparaître à l'horizon ; je l'avais manqué de quelques heures. L'aimable hospitalité du consul de France, M. Hadjoute Pellissier, me fit oublier les ennuis d'une station à Djedda, au mois d'août. Je partis le 15 au matin ; ce jour-là, M. Pellissier s'était vu obligé d'ôter la protection française à un négociant algérien qui faisait publiquement un chargement de deux cents esclaves pour Suez. Le reste de mon voyage n'offre aucun incident digne d'être rapporté. Je ne passai que dix jours en Égypte, et le 29 août, je fis à l'Afrique un adieu qui n'a probablement rien de définitif.

HISTOIRE DE L'ABYSSINIE

JUSQU'A LA FIN DU QUINZIÈME SIÈCLE

ORIGINES: TEMPS FABULEUX: ÉTAT SAUVAGE. — AXUM: ÉBAUCHE DE CIVILISATION

L'histoire de l'Abyssinie a été jusqu'ici assez négligée. Ludolf, le seul qui l'ait sérieusement embrassée dans son ensemble, n'avait pas sous la main les sources historiques dont on dispose aujourd'hui. Le récit facile et superficiel de Bruce, que tout le monde s'est mis à copier, a primé aux yeux du public les travaux du savant Allemand. Depuis quelques années, la critique germanique a repris la tradition de Ludolf et passé à son crible les données confuses des historiens abyssins. L'histoire écrite par les indigènes est un tissu si compact de fables conventionnelles et grossières, qu'il faudrait renoncer à en dégager une vérité relative, si l'on n'avait pour la contrôler, d'une part, les inscriptions, d'autre part, les données de la géographie ancienne et de l'histoire arabe et byzantine. Jusqu'à l'arrivée du christianisme en Abyssinie, c'est-à dire jusqu'au quatrième siècle, la seule histoire nationale est une généalogie royale, aride et sans authenticité, rédigée sous le double courant d'une légende indienne et païenne (l'époque des Serpents) et d'une légende judaïque et chrétienne (Salomon et Menilek). Aidé de nombreuses listes recueillies depuis Bruce, M. Dillmann a heureusement dégagé de ce fouillis de variantes les éléments d'une chronologie probable sur laquelle je reviendrai [1].

Ce qui est plus important que ces listes royales, c'est de savoir dans quel ordre se sont succédé les populations qu'on trouve aujourd'hui juxtaposées dans des proportions inégales, sur le sol abyssin. La tradition, d'accord avec la vraisemblance historique, assigne aux nègres (Changalla, Barea) la priorité dans l'occupation de ces hautes terres. Les tombeaux de races inconnues qu'on trouve dans le nord de l'Abyssinie sont appelés dans la langue kassia *Barea makarer* (tombeaux des Barea). Les races non noires, à teint plus ou moins foncé, qui leur succédèrent, vinrent du centre et de l'orient de l'Asie. Ce furent d'abord, selon toute apparence, les Agaou, dont le nom apparait pour la première fois dans Cosmos Indicopleustes, et que leur langue, encore très-mal connue, semble rattacher aux populations mongoliques. Un voyageur récent a signalé chez eux comme un trait de race, des yeux relevés vers les tempes [2].

La race abyssinienne proprement dite (Agaazi) offre tous les caractères anthropologiques et ethnologiques d'une origine aryenne. Elle se divise en deux grandes branches, les Amhara, au sud-ouest, et les Tigré, à l'est et au nord. Au sud, la grande race des Galla (Ilm'orma), quoique appartenant à une famille linguistique tout à fait séparée, se rattache typique-

[1] Dillmann, *Zeitschrift der deutsch. morgenl. Gesellschaft*, VII, 1853.

[2] Arnaud d'Abbadie, *Douze années dans la haute Éthiopie.* — Je réserve à un mémoire spécial l'exposition des raisons philologiques et autres qui m'ont fait adopter l'opinion de l'origine asiatique des Agaou et des Tigré-Amhara.

ment aux Agaazi. Les Tigré parlent une langue toute sémitique qui s'est infiltrée (probablement à l'époque du christianisme) dans le vocabulaire Amhara, mais ce dernier idiome se rattache par ses éléments non sémitiques aux langues aryennes, surtout à quelques dialectes des environs de Cachemir. Un signe caractéristique d'origine est la légende du roi-serpent (Aru, Arve) qui régna le premier en Abyssinie pendant quatre cents ans et fut tué par Angabo, le fondateur de la nation éthiopienne. Il est, je pense, impossible de ne pas être frappé du rapport de cette légende avec celle des Nagas (dieux-serpents) qui régnèrent si longtemps au Cachemir et furent détruits par le héros Kasyapa, suivant le récit brahmanique, ou converti par l'apôtre Madhyantika, suivant l'histoire bouddique. Le roi de Nagas a pour demeure le grand lac qui couvrait le Cachemir avant l'ouverture de la grande faille de Baramoula qui ouvrit un passage à l'Hydaspe : Madhyantika, qui ouvrit cette faille, ne laissa au roi dépossédé que le lac Oualler, aujourd'hui existant. Les modernes Abyssins, malgré la transformation que le christianisme a fait subir à leurs légendes, disent que leur grand lac central (T'ana) est l'asile du roi des démons, qui vit sous les eaux et se laisse évoquer par des incantations magiques. Le démon, chez les peuples qui ont passé au christianisme, est un dragon ou un serpent (Aer, celt., *serpent* : Aerocant, le diable : comp. *aru*).

A l'époque où la possession exclusive de la mer Rouge par les Ptolémées couvrit l'Éthiopie de traitants et de chasseurs d'éléphants et de hardis aventuriers en tout genre, le plateau abyssin était occupé par des sauvages dans lesquels nous ne pouvons pas toujours voir des nègres ou des populations négroïdes. Les premiers voyageurs grecs qui les virent, plus commerçants que lettrés, nous ont transmis au lieu de noms de tribus des noms qui caractérisent leur genre de vie, « troglodytes, mangeurs de chair, de sauterelles... » Ces mots rappellent assez les noms que nos *coureurs de bois* canadiens, non moins superficiels que les Grecs d'Alexandrie, donnaient aux Peaux-Rouges : Têtes-Plates, Nez-Percés, Loucheux, etc. Ce genre d'informations offre peu d'intérêt à la géographie comparée, mais il nous montre l'état social d'un pays à une époque donnée, et nous permet de retrouver les mœurs de l'Abyssinie au temps des Lagides dans celles des tribus noires découvertes depuis trente ans au delà de 12° de latitude nord. Je vais résumer, d'après Artémidore, Agatharchide et leurs copistes le tableau de ces populations deux siècles environ avant notre ère, et je chercherai ce qu'on peut en tirer.

Ces auteurs appellent Troglodytes tous les peuples qui vivent depuis Bérénice jusque vers Adulis : l'étendue de leur territoire vers l'intérieur n'est pas définie. Il me semble y avoir ici un peu de confusion entre les Troglodytes comme race (ce sont les Bicharis, ou plus correctement Bidja), et les populations non nubiennes qui vivent, soit dans des cavernes, soit dans des huttes adossées à des rochers, comme cela se voit aujourd'hui dans divers districts de l'Abyssinie orientale. Les Troglodytes étaient nomades, avaient la communauté des femmes, à l'exception des chefs : tout homme coupable d'adultère avec la femme d'un chef devait l'amende d'un mouton. Les tribus se battaient pour les pâturages, d'abord à coups de poings, puis de pierres ; quand le sang coulait, on recourait aux flèches et aux couteaux, jusqu'à ce que l'intervention des femmes séparât les combattants. Les femmes se teignaient avec de l'antimoine et s'entouraient le cou de coquillages pour se préserver des maléfices. Ils se nourrissaient d'un mélange de chairs et d'os pilés, enveloppés dans des peaux et préparés de diverses manières par des gens qu'on tenait pour impurs. Ils buvaient du sang mêlé avec du lait, mais la boisson du plus grand nombre se composait d'une infusion de paliure : les chefs buvaient une liqueur douce faite avec du miel extrait d'une certaine fleur (ou plus exactement, avec du miel et le suc d'une certaine plante). Ils se retranchaient le prépuce : quelques-uns se circoncisaient à la manière égyptienne.

« Quelques tribus ensevelissent leurs morts en leur attachant le cou aux jambes avec des rameaux de paliure, puis ils jettent des pierres sur le corps en riant et en se réjouissant, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus l'apercevoir : alors ils placent dessus une corne de chèvre et se retirent. Ils se mettent en route pendant la nuit, après avoir attaché des sonnettes au cou des mâles de leurs bestiaux, afin d'éloigner les bêtes féroces par le bruit ; il les repoussent aussi avec des flambeaux et des flèches, et, pour pouvoir défendre leurs troupeaux, il veillent en chantant, rassemblés autour du feu[1]. »

Tout ce dernier passage, textuellement cité, — à part les réjouissances indécentes aux funérailles, que je n'ai jamais

[1] Agatharchid., *De mari Erythræo*, 61 (*Geogr. græci minor.* de Müller, p. 155).

observées chez les sauvages, — tout cela, dis-je, rappelle les noirs du Fleuve-Blanc au-dessus du dixième degré. J'y ajouterai aussi les amendes en cas d'adultère, et les combats pour les pâturages. Les Denka-Kitch, lorsqu'ils ont consommé leurs vivres, broient avec soin les os qu'ils ont mis à part et en font une sorte de gélatine qui, mêlée à quelque aliment grossier, réussit à les nourrir. Les Adjoubba, peuple tout à fait sauvage des bords du Saubat, s'alimentent de lait auquel ils mêlent le sang de leurs bestiaux, recueilli au moyen de saignées que l'on calcule de manière à ne pas trop affaiblir ces animaux. Mais les autres usages, l'habitude de se teindre avec l'antimoine, le breuvage miellé, la circoncision, les préservatifs contre les maléfices, semblent bien abyssins. Ces femmes qui se teignent ne sont pas évidemment des noires.

Sur les trois fleuves Astaboras, Astapus et Astasoba (dans l'île de Meroé) habitaient les Rhizophages ou mangeurs de racines « et les Héléens ou gens des marais » : ils se nourrissaient de racines qu'ils allaient couper dans les marais voisins, et en faisaient des gâteaux qu'ils faisaient sécher au soleil. Le pays nourrissait aussi des lions, mais ils en étaient chassés vers la canicule par de gros cousins. Non loin de là vivaient les Spermatophages, « mangeurs de semences de plantes. » Quand la récolte n'était pas suffisante; ils y suppléaient par des fruits sauvages qu'ils préparaient à peu près comme les Rhizophages leurs racines [1]. Ces trois peuples demeuraient sur l'Astaboras seulement, selon Agatharchide, ce que je croirais plus volontiers : je ne vois guère de « marais » dans l'espace que leur assigne Artémidore. D'après les mœurs qu'on leur assigne, je les crois nègres : ils devaient résider dans la Mazaga, où il y a quelques parties marécageuses durant les pluies estivales. Diodore, amplifiant suivant sa coutume, dit que les Rhizophages n'avaient d'ennemis que les lions et vivaient en paix entre eux [2], ce qui n'est guère admissible, la guerre de village à village étant le cas permanent dans la vie sauvage. Agatharchide fait une remarque plus fondée sur l'aversion du lion africain pour le bruit même le plus léger [3]. L'insecte dont il parle, qui chasse le lion et ne fait pas de mal à l'homme, doit être la fameuse mouche *tsetse* des Abyssins, *gnam* des nègres takrouris, qui chasse l'éléphant de la région du Nil lors des pluies, poursuit le cheval et le chameau, et ménage le bétail. Les Spermatophages cueillaient dans les lieux bas un chou appelé *bouniade* et qui ressemblait à un navet [4]. C'était probablement cette *philippœa* qui croît dans les lits desséchés des torrents et dont les Saho se nourrissent.

Les Hylophages mangeaient de jeunes pousses d'arbres, étaient maigres et agiles, et mouraient tous avant cinquante ans, atteint du *glaucoma* des yeux [5]. Je n'ai vu aucune population qui répondît à ce signalement.

Les Chasseurs vivaient dans les forêts et même, selon Agatharchide, avaient leurs demeures sur des arbres [6]. Ainsi juchés ils épiaient les troupes d'éléphants de passage et coupaient les jarrets aux trainards. D'autres avaient pour cette chasse des flèches trempés dans du fiel de serpent, et des arcs énormes, tenus et bandés par deux hommes, tandis qu'un troisième tirait la corde. Les Nomades regardaient les Chasseurs comme une classe impure. Il y avait aussi les Strouthophages, mangeurs de grands oiseaux, principalement d'autruches, qu'ils attiraient dans des fosses ou des chasseurs apostés les assommaient à coups de bâton. Ils se servaient des peaux d'autruches pour se vêtir et se coucher, et avaient à combattre les Éthiopiens Silles [7] : pour armes ils avaient des cornes d'oryges. Venaient enfin les mangeurs de sauterelles, que j'ai décrits dans mon récit de voyage. Ils étaient, dit Artémidore, « plus noirs et plus petits » que les précédents, lesquels n'étaient donc pas des nègres. Les chasseurs d'autruche actuels sont un peuple à peau rouge, les Baggara du Sennâr : les riches chassent à cheval, les pauvres à l'aide du procédé original décrit par notre auteur. Quant aux « Chasseurs », je pense que c'étaient des nègres, pour deux raisons ; la flétrissure attachée aux chasseurs d'éléphants, et qui n'existe plus aujourd'hui qu'au Nil-Blanc, et la demeure sur des arbres, spéciale aux nègres Arman au sud du fleuve Abaï.

En avant dans les terres, au-dessus du pays de Coracius, fameux par ses grands roseaux ; il y avait le pays d'Endera, habité par des sauvages nus, armés d'arcs et de flèches durcies au feu, qu'ils aimaient à décocher du haut des arbres. Ils se nourrissaient de bœufs sauvages et d'autres animaux : quand ils n'avaient rien pris à la chasse, ils devaient se contenter de peaux sèches grillées sur les charbons [8]. Je crois que l'Endera est le pays moderne d'Enderta. C'est encore dans les

[1] Artemidor. ap. Strabon, p. 773. Ptolémée connaît aussi les Rhizophages, IV, 7.

[2] Diodor., 23. — [3] Agatharchid., *op. cit.*, 50. [4] Agath., 51. — [5] *Ibid.* — [6] *Ibid.*, 52.

[7] *Ibid.*, 57. J'ai suivi l'orthographe des mss. de Strabon, Σίλλας, Σίλλους dans Agatharchide, on lit Σιμοὺς ; dans Diodore, Σιμῶν, camards, à nez écrasé. J'ai cru devoir adopter Σίλλους, qui me paraît répondre au Σιλέη de l'inscription d'Axoum.

[8] Artémidor. ap. Strabon, *loc. cit.*

hautes terres qu'on trouvait un pays fertile, dont les habitants avaient dû émigrer par suite des piqûres des scorpions et d'un aranéoïde appelé φαλάγγιον τετράγναθον[1], qui pullulaient à l'époque des pluies. Ce district était situé dans la région de l'Astaboras autour du lac Aoratia ou Aoratta[2]. S'agit-il ici de la province du Vodjerat, ou du lac Achangi non loin duquel est une province appelée Ouorra-kallo? Vodjerat et Ouorra-kallo rappellent, d'un peu loin, il est vrai, Aoratta.

En face d'Amphila, Artémidore nomme les Créophages, « mangeurs de chair », qui pratiquent la circoncision et l'excision des femmes. Les Taltals, en effet, mangent de la viande et se circoncisent : sur l'excision, je ne sais rien, mais je ne crois pas qu'ils la pratiquent. Puis viennent les Cynamolgi, « appelés sauvages par les gens du pays : ils portent très-longs les cheveux et la barbe; ils nourrissent des chiens fort gros avec lesquels ils vont à la chasse des bœufs indiens, qui depuis le solstice d'été jusqu'au milieu de l'hiver arrivent de la contrée voisine d'où les chassent les bêtes fauves et le manque de pâturages[3]. » Pline parle des *Cynamolgi*, *caninis capitibus*, mais avec un mot de précaution : *fabulosa*[4].

Je suis tenté de voir dans ces *Cynalmogi*, « qui tettent des chiennes, » un peuple réel et un nom indigène, les *Kounama* ou nègres Basen, qui en effet sont traités de sauvages par tous leurs voisins et ont une belle race de chiens fauves : ce n'est pas la première fois que les Grecs auront fait de fades calembours sur des noms de races barbares. Peut-être encore y a-t-il là une combinaison de deux contes bien répandus en Afrique, les hommes-chiens et les sauvages chevelus, barbus et anthropophages. Les premiers, connus des Arabes sous le nom d'Abou-Kilab (pères des chiens) des gens du Darfour sous celui de Ming (qui veut dire *chien* en langue rônya) sont déjà mentionnés au quinzième siècle par Fra-Mauro comme étant un des grands peuples d'Afrique : il les appelle *Beni-Chileb* (fils des chiens) et ils ont, dit-il, *volti cagneschi*. On peut lire dans Peney et dans le missionnaire Morlang les fables niaises qui ont cours parmi les noirs sur ce peuple-chien. Quant au peuple sauvage et chevelu, il n'est pas tout à fait fabuleux, car le missionnaire D. Giovanni, Beltrame de Vérone et d'autres l'ont rencontré le long du fleuve Bleu, sous le nom de Zavala ou Zabala, ou encore Abou-Djerid : j'en parle dans mon *Voyage aux deux Nils* d'après un informateur indigène. C'est une population nomade, paisible, avec des yeux bleus, un teint rouge, des cheveux blonds et lisses, des moustaches de même. Parkins, qui ne les a pas vus, mais qui les connaît par ouï-dire, les suppose descendants des chrétiens nubiens du royaume d'Alva : Peney m'a dit qu'il les regardait comme des Zingari africains.

En résumé, voilà quel était cent ans avant notre ère l'état social des populations indigènes de l'Abyssinie. C'était l'état sauvage tel qu'on peut encore l'observer chez les nations les plus dégradées de l'Afrique centrale. Cependant, s'il en faut croire les généalogies royales (déjà connues en Europe au seizième siècle), l'Abyssinie avait, plus de douze siècles avant notre ère, un gouvernement et une sorte de civilisation. Marianus, Victorius, Tellez, Ludolf, Bruce, Salt, Combes et Tamisier, Rüppel, Heuglin, ont publié des listes royales fort discordantes dans lesquelles il est à peu près impossible de mettre de l'ordre et une chronologie rationnelle.

J'ai parlé d'Arvé ou Aroé, le roi-serpent : je ne sais sur quelles traditions M. Sapeto se fonde pour nous dire que les quatre cents ans de règne d'Aroé représentent une période pendant laquelle les Khamites se livraient au culte obscène du phallus, et nourrissaient leur roi de victimes humaines[5]. Son vainqueur, Angabo, règne deux siècles (il s'agit probablement d'une dynastie et non d'un seul roi) : on ne nous dit pas où il réside. Après lui, Ghedar règne cent ans à Nuch ; Sebatzo un demi-siècle à Sado ; puis vient Kavasya, qui fonde Axum, et a pour fille Makeda, la fameuse reine de Saba. Il suffit de lire Ludolf, Bruce, et surtout Combes et Tamisier, pour connaître à fond le cycle de fables pieuses que l'imagination abyssine a brodées sur cette princesse et sur Menilek son fils.

Cette histoire de Menilek, qui n'a été acceptée par aucun écrivain sérieux depuis Bruce, est le point de départ de tous les annalistes officiels d'Abyssinie. De Menilek à Basen, contemporain de l'ère chrétienne, ils comptent, les uns vingt et un rois, les autres vingt-six, embrassant une période totale d'un peu plus de deux cents ans; cela donne la mesure de la confiance qu'ils peuvent inspirer. A part quatre rois qui précèdent Basen de quelques années, Aglebu, Beriwas,

[1] Agath., *De mari Er.*, 59. — [2] Ælian. *N. Ann.*, XVII, 40. — [3] Agath., *op. cit.*, 60.
[4] *Hist. nat.*, VI, 35.
[5] *Ann. des Voyages*, t. III de 1845.

Mâhsi (Safeka, Aglebul, Bawaris, Makosê), les noms mêmes des diverses listes sont parfaitement discordants. Mais à partir de Basen, un certain ordre et une chronologie un peu moins invraisemblable succèdent aux fables et à la confusion. La liste la plus complète de négus que nous ayons, de Basen (mort l'an 9 de notre ère) aux deux frères Abreha et Atzbeha sous lesquels le christianisme s'établit en Abyssinie, a été donnée par Victorius[1] et reproduite par tous les auteurs; elle donne trente et un noms. Les autres n'en fournissent que dix[2] ou quatorze[3] :

Sartu, régna vingt-sept ans.
Laas (Lekas, *Rüpp.*), dix ans.
Maséuh (Masenko, *id.*), sept.
Setwa (Saluwa, *id.*), neuf.
Adgala, dix ans sept mois (dix ans dix mois, *Rüpp.*).
Agba, six mois (vingt-six mois, *Rüpp.*).
Masia (Malis, *Rüpp.*), sept ans (quatre, *Rüpp.*).
Heklê, treize.
Demabé, dix.
Autet, deux.
Ela-Aouda, trente.
Zegen et Remo, huit (quatre, *R.*).
Gafalê (Garalê, *R.*), un an.
Besê-Sark, quatre ans.
Ela-Azguagua, soixante-dix-sept.
Ela-Herka, vingt et un.
Besê-Tzawetza (Tzawira, *R.*), un an (six mois, *R.*).
Wakana, un jour (vingt jours, *R.*).
Hadaous, quatre mois (un mois, *R.*).
Ela-Sagal (Asghel, *R.*), trois ans (deux, *R.*).
Ela-Asfeha, quatorze.
Ela-Tzegab, vingt-trois.
Ela-Samara, trois.
Ela-Aiba, seize.
Ela-Eskendi (Sara-diu, *R.*), trente sept.
Ela-Tzaham, neuf
Ela-San, treize.
Ela-Aiga, dix-huit.
Ela-Amida, trente ans huit mois.
Ela-Ahiawa, trois ans.
Ela-Abreha et Atzbeha, vingt-sept et demi.

Listes incomplètes. — I : Tzenfa-Ared, Bahr-Azgad, Germa-Sôr, Germa-Asfarê, Sarguai, Zarai, Paba-Asgad, Zion-Ghezâ, Agdur, Saifa-Ared, Abreha et Atzbeha. — II : Tzenfa-Azgad, Bahr-Sagad, Germa-Azfar, Serada, Kuelu-la-Zion, Sarguai, Zarai, Bagamaî, Djan-Azgad, Zion-Hegez, Mawaal-Genh, Saf-Arad, Agdor, Abreha et Atzbeha.

L'addition des nombres ci-dessus ne nous donne que trois cent quatre-vingt-quinze ans sept mois. Nous savons par les hagiographes et les auteurs byzantins que le christianisme pénétra à Axum, vers l'an 330, et selon les Abyssins, il y serait venu la treizième année du règne d'Abreha et Atzbeha, « les deux frères biens unis, » c'est-à-dire suivant la chronologie abyssine l'an 390 environ. D'autre part, la date bien établie de la lettre écrite par l'empereur Constance (an 356) aux rois d'Axum Aïzanas et Sazanas, contredit les chiffres de la liste ci-dessus. Si l'on adopte l'identification d'Aïzanas avec Ela-San, qui nous semble assez prouvée, ou celle de Sazanas avec Ela-Tzaham. Je me contente de signaler les dissidences et ne me fais pas fort de les résoudre. Rien d'étonnant du reste dans ces contradictions, que nous retrouverons à des époques moins reculées et qui s'expliquent par la guerre acharnée que la dynastie Zaghié fit au dixième siècle aux souvenirs écrits de la période chrétienne. Dans les généalogies royales, les séries de noms propres sont ce qu'il y de plus aisé à conserver par cœur, et pourtant nous voyons ici des inversions (comme pour Agdor et Saifa-Ared), et on en trouve d'autres plus loin; il ne faut donc admettre les chiffres donnés par les listes que comme faute de mieux.

Je passe maintenant à des études plus attrayantes et basées sur quelque chose de plus sûr : je veux parler des relations de l'Abyssinie avec le monde grec-alexandrin et de l'influence que ce contact put exercer sur ce peuple sauvage, mais non réfractaire à la civilisation, à laquelle le préparaient et l'appelaient tous ses instincts de race.

Les Pharaons avaient exploité la Nubie à cause de ses mines d'or. Les Ptolémées avaient songé au même pays pour un produit qui leur était encore plus précieux peut-être : je veux parler des éléphants. Ils avaient créés chez les Troglodytes le port de Ptolémaïs Therôn, tout exprès pour activer la chasse de ces pachydermes, et offert inutilement des primes aux sauvages pour les engager à prendre les éléphants vivants et à les vendre aux Égyptiens. Ils avaient répondu que toutes les richesses de l'Égypte ne les feraient pas renoncer à l'usage où ils étaient de se nourrir des éléphants qu'ils pou-

[1] Mariam Victorii *Hispania illustrata*, II, 1279.
[2] Dillmann, *op. cit.*, p. 345. — Le ms. de la vie de saint Aragaoui n'en compte que douze.
[3] Dillmann, p. 346.

vaient abattre ou prendre. Rebutés de ce côté, les agents alexandrins se dirigèrent vers le sud et couvrirent l'Abyssinie de leurs postes de chasse. Ils durent y faire à peu près ce que font aujourd'hui, dans le bassin du Fleuve-Blanc, les hardis aventuriers européens qui y ont créé cette lucrative industrie : avoir quelques grands dépôts et faire rayonner de là leurs expéditions dans tous les sens. Ces dépôts n'étaient pas nécessairement des villes grecques, comme les colonies qui couvraient les bords de la Méditerranée et du Pont-Euxin, mais comme Bérénice d'Égypte ; c'étaient des stations sans grande importance, dont il ne nous est pas resté un seul monument ou un seul objet d'art, bien que les noms semblent annoncer mieux : Ptolémaïs, Arsinoé, Bérénice Épidires. La plupart des noms sont évidemment ceux de traqueurs ou de chasseurs, *bois d'Eumène, buttes de Conon, canal d'Antiochus, île de Strabon, de Diodore, de Philippe.* De même toutes les cartes de la région du Fleuve-Blanc, publiées depuis dix ans, portent pour indications topographiques : *Zeriba Biselli, établissement Poncet, Mechera Vayssière*, noms qui seront à bon droit oubliés dans dix autres années. C'est ce genre de nomenclature qui rend si incertaine la géographie de l'Éthiopie au temps d'Artémidore et d'Agatharchide.

Le comptoir d'Adulis avait été fondé, dit-on, par des esclaves égyptiens fugitifs, entre la date des deux auteurs que je viens de citer et Pline qui en parle vers l'an 70 de notre ère [1]. Par crainte des pirates ou pour tout autre motif, les fugitifs l'avaient bâtie en plein désert, à vingt stades de la mer, ce qui n'empêcha pas cette escale de devenir la plus importante du sud de la mer Rouge. Je ne sais au juste ce que fut Ptolémaïs, mais ce ne fut jamais un comptoir commerçant. D'Adulis, les expéditions grecques pour la chasse de l'éléphant partaient pour Axum. Si les degas sont trop froids pour avoir jamais eu des éléphants, les kollas en avaient des quantités prodigieuses, que la chasse n'a diminuées que depuis une trentaine d'années. Les notes rapides que nous donne Pline indiquent une provenance du même genre que les précédentes ; il décrit avec beaucoup de soin le littoral, mais ne dit presque rien de l'intérieur. Au-dessus d'Adulis, il place les Éthiopiens Arotères ; il remarque avec étonnement qu'à partir de l'île Stratan il y a une portion de littoral inconnu, *quum ulteriora mercatores scrutentur.* Un peu plus loin, après avoir parlé de l'île de Diodore (Perim ?) il ajoute : « *Per continentem quoque deserta oppidum Gaza* [2] ». Et il mentionne la tradition d'après laquelle Sésostris aurait pénétré jusque-là. Enfin, parmi les Troglodytes, il cite *Therotoas a venatu dictos, miræ velocitatis. Bargenos, Zageras, Chalybas, Saximes, Syrecas, Daremas, Domazanes.* Ajoutons, pour en finir, un passage du paragraphe suivant : *Inter montes... et Nilum Symbari sunt Phaliges, in ipsis vero montibus Asachæ multis nationibus. Abesse a mari dicuntur dierum quinque itinere. Vicunt elephantorum venatu* [3].

Les Arotères font songer à Aoratta, cité et expliqué plus haut. Gaza, dans les déserts, pourrait être le même lieu de Gaza, cité au treizième siècle comme théâtre des guerres d'Amda Tzion contre les musulmans, et situé sur les confins orientaux du pays de Choa, vers le désert. Ce serait peut-être aussi le *Gazè* de l'inscription d'Adulis, expliquée plus loin. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la tradition des conquêtes de Sésostris en Abyssinie est une légende absolument fabuleuse, dont il est curieux de retrouver la trace dans un écrivain latin. Quelques-uns des peuples troglodytes de Pline doivent certainement se chercher en Abyssinie, comme les *Bargeni*, les *Zageræ*, les *Saximæ*, les *Syrecæ*, les *Domazanes*, qui me semblent les gens des provinces de *Barkoa*, de *Zagher*, de *Chiré*, de *Dembezan* et les *Sassanab*, tous situés dans le nord du Tigré. Les *Asachæ*, nation divisée en plusieurs tribus, à cinq jours de la mer, devaient habiter le Hamazène ou le Sennaheit. Restent les *Phaliges*, appelés un peu plus loin *Phalliges* (Pline paraît avoir pris ses notes de toutes les mains, et ne pas s'être aperçu qu'il faisait de doubles emplois) ; cette mention est importante, si ces Phaliges sont des Falachas, comme je tâcherai de l'établir plus bas.

Le *Périple de la mer Érythrée*, dont la rédaction est postérieure à l'Histoire de Pline, est un document fort intéressant, dont la date a été vivement discutée par plusieurs écrivains, notamment par MM. Müller [4], Reinaud [5], Vivien de Saint-Martin [6], le père Matagne [7], et les continuateurs des Bollandistes [8]. Le premier et le troisième de ces auteurs se sont prononcés pour la seconde moitié du premier siècle de notre ère, les autres pour la partie correspondante du troisième

[1] *Hist. nat.*, VI, 34. — [2] Plin. *Hist. nat.* VI, 34. — [3] *Ib.* IV, 35.
[4] *Geographi minores*, t. I. — [5] *Journal asiatique, Mém. sur le Périple de la mer Érythrée.*
[6] *Le nord de l'Afrique au temps des Grecs et des Romains.*
[7] *Études historiques*, etc. Mars 1869. — [8] Vie de S. Frumentin. *Act. SS. Octobr.*

siècle. Les raisons alléguées des deux côtés sont fort sérieuses, et nous laissent assez indécis. Seulement, des deux côtés, on paraît s'être un peu trop appuyé sur les listes royales, dont la valeur est à peu près nulle pour la chronologie des époques antérieures au dixième siècle. Que le Zoskalès du Périple soit *Heklé* ou *Ela-Sagal* (ce dernier me semblerait plus vraisemblable), la date précise du Périple n'en est pas mieux prouvée. Du reste, les quelques lignes consacrées par Pline au commerce d'Adulis concordent avec les renseignements du Périple, et cette conformité rend la question de date un peu moins importante. Je me hâte de passer au document lui-même, et j'y vois d'abord qu'on allait en trois jours d'Adulis à *Coloe*, premier marché de l'ivoire dans l'intérieur; de là cinq jours menaient à Axum, dépôt général de l'ivoire de toutes les régions d'au delà du Nil, apporté à travers un canton appelé *Cyaneum* (Κυάνειον).

Coloe me semble devoir être Halaï, premier village de l'Abyssinie, quand on vient de Massaoua ou de Zoula : Halaï, est en effet et à cinq bonnes marches d'Axum. Le chiffre de trois journées de là à Zoula est un peu fort, mais le parcours des vallées d'Allighedé et de Haddas avec leurs sinuosités, puis l'ascension du Tarenta sont tellement pénibles, qu'il est fort difficile de faire cette route en moins de trois jours. Il ne faut pas d'ailleurs oublier que l'habitude invariable des caravanes est de ne faire le premier jour qu'une marche de quelques milles. Le *Nil* du Périple est évidemment le Takazzé, et le docteur Beke, dans son mémoire historique sur le bassin du Nil, a parfaitement prouvé que les Axoumites, quand ils se servaient de la langue grecque, appliquaient le nom de Νεῖλος à ce fleuve qui était en quelque sorte leur fleuve national. *Cyaneum* est plus embarrassant. M. Müller, se fondant sur le nom de Ras et Fil (tête de l'éléphant) que porte une montagne voisine de l'Abara du côté de Sennâr, place de ce côté *Cyaneum* à Voelnè, rapport de nom qui me semble fort hasardé. M. Vivien Saint-Martin préfère le *Siguen* de l'inscription d'Adulis, mais Siguen ne rappelle guère Κυάνειον. Je crois qu'il faut opter entre Kounya, district du pays des Basên ou Kounama, et Kobaïn, nom qui est tout à fait identique à Κυάνειον et qui est celui d'une province et d'une vaste kolla sur les bords du Mareb. Elle devait abonder en éléphants et en a même encore un grand nombre aujourd'hui, si je suis bien informé.

D'Axum les Grecs se dirigeaient sur le lac Psebo, qui, selon Artémidore, renfermait une île assez peuplée servant de dépôt aux chasseurs d'éléphants et d'hippopotames. Au premier abord on serait porté à y voir l'île de Dek dans le lac T'ana, Mais il est peu probable que les chasseurs aient songé à établir un dépôt dans une île dont les communications avec la terre ferme étaient médiocrement faciles. De plus, Dek, plate et sujette aux inondations, n'a jamais pu être bien peuplée. En donnant au mot νῆσος la signification qu'il a souvent dans la géographie grecque, je proposerai la presqu'île de Zaghié, au sud-ouest du lac, grande, fertile, peuplée, réunie à la terre ferme par un col bas, excellente pour l'établissement d'un poste commercial à l'abri des surprises des indigènes.

Le roi des Axumites, du temps du Périple, était un certain Zoskalès, grand ami de la civilisation hellénique, parlant le grec, prince accompli, sauf un reproche que lui fait l'auteur et qui sent un peu le traitant exploité; il était âpre et préoccupé d'augmenter son avoir. Le littoral qui lui obéissait s'étendait du pays des Moschophages à l'entrée du golfe Avalite, c'est-à-dire à peu près de Saouokin à Obok. L'Axum de Zoskalès n'était sans doute qu'un amas de huttes comme aujourd'hui la capitale du roi des Achantis; c'est pour cela que les chroniques royales disent unanimement que ce furent Abreha et Atzbeha « qui bâtirent Axum, » ce qui peut vouloir dire qu'ils élevèrent les obélisques et construisirent une basilique, peut être celle que Gragne brûla douze cents ans plus tard.

Dans l'excellente notice qu'il a consacrée à quelques monnaies axumites, M. de Longpérier fait remarquer une médaille d'un roi Aphilas, entourée d'un cordon ondé. M. d'Abbadie explique ces ondes par l'existence d'un réservoir à Axum et cherche dans la langue Agaou une étymologie du nom de la ville, où il voit Akuisim, vase à puiser de l'eau. Mais Axum n'est pas une ville des Agaou et cette étymologie est au moins hasardée. Une tradition très en vigueur dans l'Edda-Mariam (canton d'Axum) pourrait peut-être mieux expliquer cet ornement bizarre. J'ai dit dans ma relation que, selon les gens du pays, la plaine d'Atzabo, que domine Axum, fut longtemps un grand lac, qui fut desséché par l'intervention miraculeuse de Jésus lui-même et qu'une église fut bâtie sur la colline et attesta le prodige à la piété des Abyssins. Cette plaine d'Atzabo a en effet toute l'apparence d'un fond de lac écoulé, mais je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il n'y a eu lac en cet endroit qu'avant la formation des kollas où vont se déverser les eaux de l'Edda-Mariam.

Le Périple nous donne quelques détails sur Adulis. Les navigateurs qui y abordaient mouillaient de l'autre côté de la rade, à l'île montueuse (Dessi) pour éviter les surprises de la part des indigènes. Auparavant c'était une île, dite de Diodore, située tout au fond du golfe, qui servait à ce but; mais elle avait l'inconvénient d'être accessible à gué, et les barbares en profitaient. Je ne connais rien dans la baie d'Adulis qui réponde à cette description; peut-être s'agit-il de la presqu'île de Négousié, dans les pays de Bouri, qui aura été jadis une île et que des alluvions auront rejointe au continent. Voici les principaux objets du commerce d'Adulis : des vêtements à l'usage des barbares, de fabrique égyptienne; des étoffes d'Arsinoé et autres, des ustensiles en verre hyalin, des vases myrrhins fabriqués à Diospolis, — du cuivre qu'on coupait en morceaux pour servir de monnaie ou dont on faisait des ornements, des vases de cuivre pour la cuisine ou pour être convertis en bracelets et en anneaux de femmes, — du fer à faire des lances pour la guerre ou la chasse à l'éléphant, — des haches, des épées, de grands vases ronds en airain, une petite quantité de monnaies pour les voyageurs, — du vin de Laodicée et d'Italie et de l'huile, ces deux articles en petite quantité. Pour le roi, on se munissait des vases d'argent et d'or travaillés selon l'usage du pays, des habits et des manteaux de peu de valeur. De l'Inde, Adulis recevait du fer, de l'acier, des mousselines de diverses laizes, — des cotonnades, des indiennes, des tissus colorés en laque. Le pays, pour tout cela, ne fournissait que des éléphants, des écailles de tortues et des cornes de rhinocéros[1].

Cette liste est l'œuvre d'un homme bien au courant des questions commerciales pratiques de son temps. On croit lire un de ces rapports consulaires qui remplissent nos *Annales du Commerce extérieur*. Les habitudes de trafic de cette région n'ont pas changé depuis l'époque du Périple. Massaoua, qui a remplacé Adulis, a comme alors deux sortes de clients, ceux qui viennent de l'Inde avec la *bafta* (mousseline) et les Européens dont la plupart arrivent d'Égypte. On peut voir que les Grecs avaient soin de débuter par un cadeau au roi pour avoir la permission de trafiquer; mais on le faisait au meilleur marché possible. Ce qui domine dans les listes passées et présentes, ce sont, non les objets de luxe, mais les articles utiles à un peuple peu riche et qui ne se laisse pas prendre par les yeux. Ce sont des tissus, du cuivre, des vases à boire, des ustensiles de cuisine, du fer pour forger des armes et des instruments de labour. Peu de vin et d'huile, dit notre anonyme; en effet, l'Abyssinie fabrique elle-même ces articles tant bien que mal. Comme exportations, peu de variétés : de l'ivoire, des cornes de rhinocéros. La civilisation moderne y a ajouté le café.

Ce qu'il importe de constater, c'est qu'à l'époque du Périple, les populations du plateau abyssin étaient sorties de l'état sauvage. Avaient-elles déjà des gouvernements réguliers, des monuments, une écriture, enfin les rudiments de civilisation que des documents postérieurs nous montrent en plein jeu? Ce plateau, que les documents grecs appellent *Tenesis*, était-il déjà une oasis plus civilisée au milieu de nations en proie à la plus irremédiable barbarie? Ceux qui voudraient l'admettre peuvent se rattacher à une tradition recueillie par Pline et d'après laquelle une colonie syrienne aurait été transplantée par Alexandre le Grand sur le côté sud-ouest de la mer Rouge. On a même essayé de rattacher à ces *Syri* le nom de la province de Chiré (que quelques auteurs écrivent *Siré* en dépit de la prononciation indigène) : malheureusement pour ce rapprochement, le Chiré est loin de la mer Rouge, et d'ailleurs la tradition que je rappelle ici est d'une invraisemblance aisée à démontrer.

ELA-AOUDA ET L'INSCRIPTION D'ADULIS : LE CHRISTIANISME A AXUM

Le onzième roi de notre première liste, Ela-Aouda, a une grande place dans l'histoire d'Éthiopie, grâce à la fameuse inscription d'Adulis, dont l'histoire est bien connue. On sait qu'elle nous a été transmise par Cosmas Indicopleustès, qui, se trouvant à Adulis avec un sien ami, nommé Ménas, fut chargé par le préfet du lieu de copier pour le négus d'Axum une inscription grecque existant près de la ville. Le dernier commentateur de cette inscription, M. Vivien de Saint-Martin, a suffisamment établi qu'elle a pour auteur Ela-Aouda. C'est le plus important de tous les anciens documents de l'histoire

[1] *Peripl. mar. Erythr.* (Geographi Gr. min. I, p. 263.)

abyssine, car elle marque le point de départ, non-seulement de la géographie de ce pays, mais de la puissance éthiopienne. Elle montre un souverain axoumite qui atteste avoir annexé à ses États le reste du Tigré, le Semen, le Lasta, la haute Nubie, une partie des Galla et du pays Danakil, la plus grande partie de l'Arabie occidentale, et ajoute en propres termes : « Le premier et le seul des rois de ma race, j'ai soumis tous ces peuples. » Quant à l'extension de l'empire vers le Sud, l'inscription d'Adulis et tous les documents postérieurs sont muets jusqu'au quinzième siècle. C'est à Frà Mauro seulement que nous devrons les premières lumières de ce côté.

Ela-Aouda, après avoir déclaré que par son énergie il a contraint les peuples voisins de son royaume à vivre en paix, continue ainsi : « J'ai battu le peuple de Gazè, puis Agamai et Siguên.., près Aua et Tiamo (qu'on nomme aussi Tziamo), et Gambèla, et leurs voisins, et Zingabene, et Angabe, et Tiamao, et Athagaous, et Kalaa, et le peuple Saminé qui habite au delà du Nil dans ces montagnes neigeuses d'un accès difficile, toujours pleines de frimas, de glaces, de neiges profondes, où l'on enfonce jusqu'aux genoux. J'ai passé le fleuve et vaincu ces peuples. Puis ceux de Lasine, Zaa, Gabala, qui habitent des montagnes où sont des sources chaudes, Atalmo et Bega, et tous les peuples avec eux : les Tangaïtes qui habitent jusques aux frontières d'Égypte, et j'ai ouvert une route de communication par terre de mon royaume jusqu'en Égypte. J'ai vaincu les Annine et Metine, habitants de montagnes escarpées; les Sesea, réfugiés dans une grande montagne ardue... les Rhausi, peuple barbare des pays de l'intérieur où croît l'encens, habitants des grandes plaines sans eau, et les Solates que j'ai chargés de garder les bords de la mer. » Il nous apprend qu'il a commandé en personne ces expéditions, et qu'il a rendu leurs terres aux vaincus en les soumettant au tribut : que d'autres se sont soumis spontanément. Puis il a envoyé des forces de terre et de mer contre les Arrhabites et les Kinedocolpites, de l'autre côté de la mer Rouge, qu'ils sont devenus tributaires et ont cessé le brigandage et la piraterie, et qu'il a porté ses armes depuis Leucè Komè jusques aux terres des Sabéens; après quoi il a envoyé des messagers annoncer partout ses victoires, et il est descendu à Adulis offrir un sacrifice à Jupiter, à Mars et à Neptune pour la sécurité des navigateurs; enfin il y a consacré un trône à Mars dans la vingt-septième année de son règne.

Cette série de vingt-trois noms abyssins est très-intéressante à étudier, car elle est le premier canevas de la géographie comparée du pays. Le premier de ces noms, *Gazè* (ou *Gazi*, en adoptant, comme a fait M. Vivien de Saint-Martin, la prononciation grecque moderne) est resté inexpliqué. Salt y trouve le village d'Adde-Gada; mais le rapport onomastique n'existe même pas entre les deux noms. M. Vivien de Saint-Martin rapproche Gazi du nom d'Agaazi qui a été à une époque reculée celui de la nation abyssine; mais si le nom proposé par Salt a une signification trop restreinte, l'autre en a une trop étendue à mon sens. Je trouve dans Ludolf un canton de *Gazi* dont le savant philologue ne connaît pas la position; il l'a trouvé dans une chronique qui dit que « Gragne saccagea l'Abyssinie depuis Ouazi-Gazi jusqu'à la mer Rouge. »

Le nom d'*Agame* est resté sans altération à une grande province du Tigré. Celui de *Siguen* semble à M. Vivien de Saint-Martin pouvoir s'identifier avec le nom de la tribu Agaou de Tzigam, que le docteur Beke a signalée dans l'Agaoumider; mais à supposer, ce qui n'est nullement prouvé, que cette tribu vienne des bords du Takazzé, il faut pour aller chercher ce dernier pays, intervertir l'ordre suivi dans l'inscription et sortir du nord du Tigré, où nous trouvons les noms qui précèdent *Siguen* et ceux qui le suivent. Salt, adoptant l'hypothèse du docteur Vincent, propose le Chiré (qu'il écrit *Sire* comme les anciennes cartes), mais il n'y a pas même à discuter ce nom. Enfin, on trouve sur le bord oriental du plateau tigréen un village de *Saganeiti* et une vallée de *Zagamté* qui me semble répondre à *Siguen* mieux que Tzigam, autant sous le rapport du son que sous celui de la situation géographique. J'avais d'abord songé à *Segonet*, près du Takazzé, mais l'objection résultant de la nécessité de chercher *Siguen* dans le Tigré subsiste pour Segonet autant que pour Tzigam.

Je n'admets pas non plus pour le nom suivant, *Aua*, la ville d'Adoua, proposée par M. Vivien de Saint-Martin. Je conviens que ce lieu doit être le même que Auè dont parle Nonnosus (voir plus bas), et qui était situé à mi-chemin entre Adulis et Axum ; mais ce n'est pas la position d'Adoua, qui est à quatre heures d'Axum et à six journées au moins du port précité. Je trouve une identification plus vraisemblable dans *Ava*, connu par les itinéraires de Lefèvre, et situé en effet à peu près à moitié route entre les deux points désignés plus haut.

Tiamo ou *Tziamo* a été retrouvé par Salt dans le district de Tzama, au pays d'Agame. Le passage qui figure entre

parenthèse dans ma traduction (τοὺς λεγομένους Τζαμὰ) me paraît une interpolation du transcripteur Cosmas; elle n'est du reste pas la seule. Elle prouve évidemment, à mon sens, que l'Abyssinie possédait alors, à côté des populations tigréennes qui se servent du *tz* ou *ts*, les Amharas qui remplacent ce son par le *t* fort que les grammairiens appellent *t* explosif (je le figure par *t'* dans mes transcriptions). Ainsi, tandis que les Tigréens prononcent *Tzallemte*, *le lac Tzana*, *Tzoron*, les Amharas disent *T'allemte*, *T'ana*, *T'oron*. Il y a donc là une présomption (sans plus) de la présence des Amharas en Abyssinie au sixième siècle. *Gambela* est, selon Salt, Iambela dans l'Enderta, que Lefèvre écrit Guembela, et dont la vraie prononciation est Gambela (par un *a* bref). Vu le voisinage de Tzama, ce nom me plaît plus que celui de Dembelas, grande province du nord du Tigré, ou Dembela-bela, au pied du mont Koyèta, Zingabene, Angabe, Tiamaa, ont arrêté tous les commentateurs. Salt y voit : « La province de Bugné habitée par des noirs (ou Gallas) et Angabet ou Andabet dans le Begenmider. Ne pouvant aller plus loin, il (le conquérant) revient en suivant le cour du Tacazzé et fait la conquête du Tiamaa, lieu inconnu... » Entre *Zingabene* et Bugné, le rapport onomastique est à peu près nul, et Andabiet n'est pas *Angabe*. Le sens général semble restreindre nos recherches aux environs du Takazzé et du Oueri. Au confluent de cette dernière rivière et des Faras-Maï, nous avons un district de *Zoungui*, qui rappelle *Zingabene*. Tiamaa qui était distinct de Tiamo mais qui a la même signification de basse terre » est peut-être la kolla qui se développe au confluent de Oueri et de Takazzé. Pour Athagaos, M. Vivien de Saint-Martin proposa le petit district d'Addago (*Addi Agaou*, village des Agaoz?), à l'ouest du Takazzé et pour *Kalaa* le district voisin de Kalaoué. J'admets volontiers ces données. *Samine*, le Semen n'offre aucune difficulté, on remarquera que le conquérant exagère beaucoup « les glaces et les neiges » qui défendent l'accès de ces Alpes abyssines. Les manuscrits diffèrent sur l'orthographe du (*Samine*, *Semene*, *Semenai*); les Amharas prononcent *Semyen*. Un peu plus loin, Cosmas nous apprend que les rois d'Axum envoyaient au Semen les gens qu'ils voulaient punir.

Lasine, *Tsaa* et *Gabala* n'ont pas été identifiés d'une façon satisfaisante. Dans le premier, M. Vivien de Saint-Martin voudrait voir le pays de Bassèna (lisez des Bazen) au nord-ouest du Tigré. Mais la lettre L est difficilement mutable en B. Ce qui paraît avoir décidé le choix du savant commentateur, c'est la position des Bazen et leur proximité de la Nubie, où la suite de l'inscription va en effet nous conduire. Mais il faut remarquer d'abord que l'auteur de l'inscription ne se pique pas d'un ordre bien rigoureux; ainsi plus haut, il parle du passage du Nil (du Takazzé) qu'après la conquête du Semen. Puis il ne faut pas négliger ces eaux chaudes qui descendent des montagnes (παρ' ὄρεσι θερμῶν ὑδάτων βλύζοντα); or, à part la source isolée d'Ailat, je ne connais pas une seule eau thermale sur cette frontière nord de l'Abyssinie, tandis qu'elles abondent dans la région centrale, surtout au Beghemder. Je proposerai de traduire *Lasine* par Lasta, *Zaa* ou Tsaa par le Salaoua (Sloa) qui en est voisin. Cosmas nous apprend que de son temps ces deux pays et celui de Gabala avaient conservé les mêmes noms. Le dernier bien certainement a disparu aujourd'hui. Salt a voulu voir dans *Bega* le Beghemder (*Bega-midrr*, pays de Bega); mais M. de Saint-Martin fait observer, non sans raison, que ce nom nous éloigne beaucoup de la Nubie, où nous ramènent les lignes qui suivent. Il voit avec raison dans *Bega* les Bedja ou Bidja plus connus sous le nom de Bicharis, la plus importante des populations nubiennes, et que nous retrouverons dans la géographie arabe. Les Tangaïtes seraient des gens de l'oasis de Taka. Cependant j'ai quelque peine à croire que les habitants de cette maigre oasis habitassent « jusques aux frontières d'Égypte. » Ce serait plus vraisemblable pour les *Danagla* ou Nubiens de Dongola, et Danagla ne s'éloigne guère plus de *Tangaitæ* que Taka. Sprüner, avec le changement d'une initiale (Langaitæ) place ce peuple dans les monts Langheb de la Nubie centrale, substitution hasardée que rien ne rend nécessaire. Du reste, le Langheb est si voisin du Taka, que l'adoption de l'opinion de Sprüner reviendrait au fond à celle que je propose.

Les commentateurs renoncent à expliquer *Annine* et *Metine*; seulement M. Vivien de Saint-Martin les croit des tribus de la haute Nubie, vers la côte. Le nom de *Metta* n'est pas rare au Tigré; c'est notamment celui d'une chaîne de montagnes escarpées (ἀποκρήμνοις ὄρεσιν) à l'ouest du Seraoué. Puis viennent le *Sesea* que M. Vivien de Saint-Martin place par erreur dans le pays de l'encens, dont l'inscription ne parle que cinq lignes plus bas. Réfugiés sur une *amba* haute et presque inaccessible, ils sont assiégés, cernés, réduits à se rendre à discrétion. Je serais tenté de voir ici le peuple que Pline appelle *Soxiæ*, qu'on nomme aujourd'hui *Sassanab* dans le Sambar; ces deux noms ne sont pas bien loin de *Sesea*.

L'amba (μέγιστον καὶ δυσβατώτατον) pourrait être le Debra-Salé, l'amba le plus considérable de cet éperon de l'Abyssinie. Sprüner place Annine et Metine au nord-est du Choa, et Sesea dans le Choa même (probablement parce que ce nom est écrit Sewa dans les anciennes cartes portugaises). Salt y voit les Schiho ou Saho ; cette dernière opinion peut se défendre. Après cela viennent les *Ilhausi*, où l'on reconnait aisément les Gallas Arousi et leurs « plaines sans eau », et les *Solate*, population maritime, que Salt identifie avec les Sômal, dont M. Vivien de Saint-Martin regarde la correspondance comme incertaine, et où je n'ose proposer de voir Zeila, à cause des distances.

Le reste de l'inscription est relatif à des campagnes en Arabie, chez les Arrhabites et les Kinedocolpites (Kinda, de M. Vivien de Saint-Martin, Kinana, de M. O. Blau); le vainqueur ajoute qu'il a soumis tous les peuples de son voisinage « à l'orient jusques au pays de l'encens, au couchant, jusques aux terres des Éthiopiens et de Saso. » Ce passage est à noter; il prouve que les Abyssins, au temps d'Ela-Aouda, n'avaient pas adopté, concurremment avec le nom national d'Agaazi, le nom d'*Aitiopiyaran*, emprunté au grec. Quels étaient ces Éthiopiens? L'inscription étant rédigée en langue grecque, nous devons rechercher quel est le mot ghez qui répond à celui de *Αἰθίοψ* et nous trouvons *Changalla*, nom par lequel les Abyssins désignent les populations nègres dont ils se distinguent plus encore par leur type caucasien que par leur teint, qui est souvent noir dans les basses terres. Ils se nomment eux-mêmes les hommes *rouges* (kai), par opposition aux *noirs* (*t'okour* en amharique, *tselim* en ghez et en tigré) : de *t'okour* parait venir le nom de *tekayrne* ou *tekarna* que nous trouvons appliqué dans quelques anciennes cartes aux pays changallas du sud de l'Abaï. Ce qui est hors de doute, c'est qu'il s'agit ici des noirs de la vallée du Nil; mais les migrations de peuples ont été trop fréquentes dans cette région pour qu'on puisse établir avec quelque vraisemblance à quelle race ils appartenaient, et quel est le *Saso* de l'inscription. Il n'est pas absolument certain que ce *Saso* soit le *Sasu* dont nous parlons plus loin d'après Cosmas, car celui-ci le place « près de l'Océan, qui avoisine aussi le pays de l'encens, » situation absolument opposée à celle qu'indique le document d'Adulis.

Quoi qu'il en soit, ce document est le premier qui nous montre le plateau abyssin réuni dans la main d'une famille qui prépare par la conquête, non-seulement la puissance politique et la civilisation de l'Abyssinie, mais la propagation du christianisme qui crée un lien puissant entre les diverses races annexées et assure ainsi la durée de cette puissance et de cette civilisation chez un peuple trop jeune et trop barbare pour connaître encore d'autre lien. L'empire d'Ela-Aouda paraît avoir compris à peu près toute l'Abyssinie actuelle : rien ne prouve qu'il soit descendu dans les basses terres, région meurtrière d'où la terreur presque superstitieuse de la *kolla nedad* (fièvre des kollas) a presque toujours écarté les Abyssins. Nous les verrons plus tard y faire quelques apparitions, mais, ce semble, tout à fait passagères.

D'Ela-Aouda à l'avénement de la dynastie juive, l'anarchie la plus complète règne dans les listes royales d'Axum. Une première liste qui s'arrête à Ghebro-Maskal (serviteur de la Croix), nous donne vingt-neuf règnes avec une moyenne de huit ans et huit mois pour chacun, ce qui est déjà peu probable et indiquerait une instabilité du pouvoir dont on n'a d'exemple ni pour les temps qui précèdent ni pour ceux qui suivent. La chronologie générale donnée par cette liste n'a pas d'invraisemblance grave, car le plus récent des trois négus du nom d'Ela-Ameda que nous y trouvons règne de l'an 496 à l'an 507, et c'est à peu près la date que nous pouvons conjecturer de la comparaison des inscriptions d'Axum et des sources byzantines. Dans l'inscription de Tazena, conforme d'ailleurs à la plupart des listes, Ela Ameda ou Amida est l'aïeul de Kaleb, qui régnait en 525. Mais la liste qui nous semble la moins défectueuse est la liste B de M. Dillmann (p. 347), quoiqu'elle offre évidemment des lacunes. Ainsi, elle n'a que trente et un négus pour six siècles et demi, soit une moyenne de vingt et un ans pour chaque règne. C'est une moyenne fort rationnelle pour des pays tranquilles et civilisés, mais elle paraît un peu forte pour l'Abyssinie ancienne.

Nous pouvons encore remarquer une différence presque absolue entre les noms compris dans ces diverses listes. Sur une trentaine de noms qu'on lit dans chacune des listes A et B de M. Dillmann (p. 346 et 347), il n'y en a que cinq qui soient communs à ces deux listes. Ceci pourrait bien tenir à une superstition enracinée chez les Abyssins. Tout homme a deux noms : son nom d'église, qui lui est donné au baptême et qui est emprunté à l'hagiographie, et son nom de mère, qui est ordinairement composé des premiers mots que sa mère a prononcés en le mettant au monde. C'est ce dernier nom qui le

suit dans la vie, et l'autre reste caché, car on est persuadé que le démon qui rôde autour de nous, entre dans le corps d'un homme dont il connaît le nom d'église qu'il n'a pu naturellement apprendre aux fonts baptismaux. Il y a un troisième nom pour les souverains et les chefs de marque, c'est le cri de guerre, qui, dans les chants populaires, devient le nom familier du héros qu'on célèbre. Je trouve dans les listes quelques noms d'église, Constantinos, David, Ghebra-Maskal, et d'autres qui sont bien évidemment des noms poétiques (Gheda-Djan, Anbaça-Udem, « lion et sang, ou sang de lion »).

Abreha et Atzbeha marquent une date importante dans l'histoire abyssine : c'est sous eux que le christianisme s'est implanté dans ce pays. Les documents grecs et l'inscription grecque d'Axum appellent ces deux princes Aizanas et Saizanas : on a supposé que ces derniers noms étaient les vrais noms de ces princes, car, avant leur conversion, ils figurent sur la fameuse inscription grecque d'Axum, où Aizanas s'intitule « fils de Mars. » Constance leur écrit, en 356, comme à des princes chrétiens : ils l'étaient donc devenus postérieurement à l'inscription. Dans ce document, Aizanas figure comme seul négus, ses frères Adelphas et Saizanas sont ses lieutenants : M. de Sacy conjecture[1] qu'entre la date de l'inscription et la lettre de Constance, Adelphas pouvait être mort et Saizanas avoir été associé à l'empire.

Commençons par l'inscription. Le négus y est appelé « roi des Axomites, des Homerites, de Raeidan, des Éthiopiens, des Sabéites, de Silei (ou Silsi) de Tiamo, des Bougaeites, de Kaçou (?), roi des rois, fils de l'invincible Arès. » Les trois ou quatre premiers noms offrent peu de difficultés. Ἀξωμῖται, Ὁμηρῖται, sont les Axoumites et les Him Jarites : Αἰθίοπες, qui n'est pas dans les formulaires éthiopiens des temps postérieurs, aura sans doute été introduit là par le pédantisme du lapidaire grec. *Raeidan* et *Saba* sont familiers à quiconque a lu l'histoire de l'Yémen. Pour *Silei* (Σιλεη) il y a des doutes. J'ai parlé plus haut des Éthiopiens *Siles* (Σιλαι), assez douteux, et des *Solate* de l'inscription d'Adulis. Salt veut placer ce peuple des Silei à Zeila, et M. Vivien de Saint-Martin se rallie à son sentiment : mais je vois parmi les places de l'Yémen que Kaleb fit raser en 525, un lieu de *Silhen*. Or *Silhen* ou *Selhen* est, dans les inscriptions de Tazena qu'on verra plus loin la traduction ghez de *Silei*. Je préférerais à Zeila le Silhen d'Yémen : le lecteur a le choix.

Pour *Tiamo*, j'ai donné plus haut des explications suffisantes. Les *Bougaeitæ* ont été identifiés à bon droit avec les *Boga*, *Bodja*, *Bedja* ou *Bidja* dont j'ai déjà parlé. Reste un mot que divers voyageurs ont lu (TOKAKOY), d'autres TOKAΘOY. En général, c'est la lecture (το Κακου) qui a été adoptée, sur l'autorité des inscriptions ghez de Tazena, qui disent *Kach Kouch*, selon M. Dillmann, Salt, qui tenait pour Τοκακου, traduisait ce nom par la tribu des Takué (qui habite près des Bogos, et non au Taka, comme le croit M. Vivien de Saint-Martin). Mais, je l'ai dit, le texte ghez est décisif. Je m'explique peu le Kouch proposé par M. Dillmann, et je ne connais de ce nom qu'un obscur petit canton voisin de Hamazène, vers Iadamba. M. Vivien de Saint-Martin a eu raison de voir Khasch dans les *Khasa* de Masoudi, les *al-Khasa* d'Aboulféda, mais il se trompe en nous disant sur la foi de M. Ant. d'Abbadie que *Khaa* est le nom indigène du Taka. Ce pays est quelquefois appelé par les naturels ou par les gens des tribus voisines, du nom du fleuve estival qui l'arrose, le Gach (Gasch de Burckhardt). Les Khasa sont tous ces peuples de souche abyssine qui parlent le *Khassia* ou *Hassia*, vulgairement appelé en Nubie *tigré* (et qu'il ne faut pas confondre avec le *tigrinya* ou langue du pays de Tigré) : l'oasis de Taka n'est qu'une des petites provinces de cette grande zone qui comprend le Sennaheit, le Samhar, les tribus Hallenga et Beni-Amer, jusqu'à l'emplacement de l'ancienne Ptolémaïs Therôn.

En tous cas, il est intéressant d'apprendre que deux siècles avant la conquête de l'Yémen par Kaleb, l'empire axoumite était en quelque sorte « à cheval » sur la mer Rouge, aussi puissant en Arabie qu'en Afrique. Dans le corps de l'inscription, Aizanas nous apprend que, les Bougaites s'étant révoltés, il a envoyé contre eux ses frères Saizanas et Adelphas, qui les ont soumis (suit l'énumération des bestiaux enlevés), les vaincus ont fourni, pour la subsistance de l'armée, des bœufs, du grain, du tedj et du vin, « jusqu'à satiété. » Ils étaient gouvernés par six chefs qui, avec leurs hommes, ont été présentés au négus : celui-ci les a nourris, habillés, et transférés en un lieu nommé Matmak. Il a donné l'ordre de leur fournir des subsistances, et a assigné pour celles des chefs un certain nombre de bœufs ; puis il a consacré à son père Mars une statue d'or, une d'argent, trois d'airain. Il n'y a de géographique là-dedans que le nom de Matmak, qui ne nous apprend

[1] N. *Annales des Voyages*, t. XII, 356.

rien, car un mot qui y ressemble assez, *Metamma*, nom de deux petites villes des bords de l'Atbara, sont des noms tout modernes et datant des colons nègres takrouris qui ont fondé ces villes.

M. Vivien de Saint-Martin est porté à voir dans le nom de la province de *Beghemder* un souvenir de la transplantation d'une colonie bega ou bidja dans l'intérieur de l'Abyssinie[1]. Cette opinion est peut-être hasardée. Les Abyssins expliquent le mot Begemder par *Bagamider* (orthographe de nos anciennes cartes) « pays des moutons, » par opposition à un canton voisin, *Lamghé*, « terre des vaches. » C'est en effet un pays de pâtore et de troupeaux. Rien dans l'inscription ne dit que les insurgés aient été transférés dans l'intérieur de l'Abyssinie actuelle ; il suffit qu'ils aient été placés sur quelque point de la haute Nubie, sur le Gach par exemple.

Je me hâte de passer à un fait plus important, la conversion de l'Abyssinie au christianisme. Voici quelle en fut l'occasion : Un philosophe, Meropius de Tyr, était allé visiter l'Éthiopie avec deux jeunes gens de sa famille, Edesius et Frumentius, versés dans les lettres grecques. Son voyage fut d'abord heureux; mais, au moment où il se préparait à s'en retourner, il fut massacré avec plusieurs compagnons de voyage, et ses deux jeunes élèves, épargnés à cause de leur jeunesse, furent attachés au service du roi : Frumentius devint son secrétaire ou son intendant. Le roi vint à mourir, après les avoir mis en liberté. Sa veuve, qui gouverna comme régente avec un prince en bas âge, donna sa confiance aux deux étrangers, surtout à Frumentius, qui eut une part importante dans le gouvernement. Il n'oubliait pas ses compatriotes voyageant en Éthiopie, les faisait chercher, les groupait autour de lui, les engageait à célébrer publiquement les rites de leur foi chrétienne, fit bâtir une église et convertit plusieurs Axoumites au christianisme. Quand le jeune négus fut majeur, il lui remit le pouvoir, demandant pour seule grâce de rentrer dans son pays. Cette grâce lui ayant été accordée à contre-cœur, il partit avec Edesius, se rendit à Alexandrie, et exposa à saint Athanase, alors patriarche, les espérances religieuses que lui faisaient concevoir l'état du pays et les dispositions des habitants ; il demandait qu'on y envoyât un évêque et des prêtres capables. Saint Athanase jugea avec raison que nul n'était plus apte à remplir cette mission que celui qui l'avait préparée ; le sacra évêque et le renvoya à Axum, où Abreha, qui régnait depuis douze ans, le reçut très-cordialement, se fit chrétien, favorisa la propagande du nouveau culte et bâtit plusieurs églises (327).

Vingt-neuf ans plus tard, l'empereur Constance, qui avait mis violemment les ariens en possession de l'Église d'Alexandrie eut la maladresse d'écrire aux princes d'Axum pour leur ordonner, dans les termes les plus hautains, d'envoyer en Égypte Frumentius, afin qu'il fût instruit de la vraie doctrine par le nouveau patriarche Georges : il les sommait en même temps de livrer à ses officiers l'ex-patriarche Athanase (alors en fuite), dans le cas où il se trouverait dans leurs États. Aizanas et son frère ne paraissent pas avoir même daigné répondre à cette sommation ridicule.

Nous lisons dans Philostarge qu'un certain Théophile, surnommé l'Indien, parce qu'il était né dans l'Inde, parmi les *Dibeni* ou habitants d'une île appelée *Dibus*, qui l'avaient envoyé comme otage à Constantinople, retourna dans son pays sous le règne de Constance, y prêcha l'arianisme, qui du reste y existait déjà, et passa de là chez les Axoumites auxquels il enseigna la même doctrine ; mais il ne paraît pas qu'il y ait eu du succès[2]. Cette histoire, répétée par Nicéphore Calliste, qui appelle l'île en question Diabus et dit qu'elle est vaste, a été rejetée par Baronius et Tillemont, adoptée par Lebeau, Fleury, et discutée par Letronne qui l'admet en expliquant les circonstances géographiques qui y semblaient suspectes[3]. Il montre d'abord que le mot Inde, dans le langage officiel des Grecs d'Alexandrie et de leurs successeurs, désigne fort souvent les contrées voisines de la mer Rouge. Il me paraît moins heureux en voyant dans Dibus l'île de Dahlak, qui n'est pas *la grande île* de Nicéphore. Grégoire de Nazianze qualifie Théophile de Blemmye[4] ; et les guerres des Blemmyes contre l'empire expliquent parfaitement que cet homme ait été livré en otage aux Grecs. M. Letronne repousse l'identification de Dibus avec Socotora, par la raison que « cette désignation ethnographique de Blemmye n'a point dépassé le parallèle d'Adulis[5]. » Mais où est la preuve qu'elle ait jamais atteint ce parallèle?

Pour Lebeau, *Dibus* est l'île de Diu, ce qui est inadmissible, Diu étant un îlot qui n'a eu d'importance qu'à cause de

[1] V. de S.-Martin, *Éclaircissements sur l'inscr. d'Adulis*, p. 46.

[2] Quoi qu'en pensent Lebeau et Saint-Martin (*Hist. du Bas-Emp.*, éd. S.-Martin, VIII, p. 46).

[3] Mém. de l'Acad. des inscript., t. X, p. 218. — [4] Greg. Naz. *Contra Eunom.*, t. II, 294. — [5] Letronne, *loc. cit.*, p. 245.

sa forteresse portugaise. Je regarde les Dibeni comme les mêmes que les *Dobenæ* de Pline, savoir les Dabaïneh, tribu aujourd'hui existante dans le pays compris entre la rivière Rahad et l'Atbara. Ce pays est une des quatre *îles* (djezaïr, pluriel de djezireh), c'est-à-dire *mésopotamies* de l'ancien royaume de Scooâr, et répond par son étendue à l'expression du texte grec νήσος χώρα, « une île pays. » Quoique les Dabaïneh soient aujourd'hui arabisés, leur type comme celui des Choukrié leurs voisins les rattachent comme origine à la grande race troglodytique des Bidja, à laquelle appartenaient à coup sûr les Blemmyes, ce qui explique le βλέμυς de Grégoire de Nazianze.

TAZENA ET KALEB : PUISSANCE ET CIVILISATION AXOUMITE

L'histoire ne nous offre rien d'intéressant depuis Aizanas jusqu'à Ela-Ameda, sous lequel les « neuf saints » patrons de l'Éthiopie vinrent des pays grecs en cette contrée. Ce sont : abba Garima, abba Pantaléon, abba Likanos, abba Djemata, abba Aragaoui (le Baptiste), abba Tzehma, abba Aleph, abba Aftzé, abba Gouba. Selon une autre version, ils vinrent sous Saladoba, son prédécesseur, et « reformèrent la foi » un peu chancelante au début. Tazena, fils d'Ela-Ameda, nous est connu par les deux belles inscriptions ghez d'Axum[1], surtout la première, qui a cinquante-deux lignes. Dans cette inscription, Tazena s'intitule « roi d'Axum, de Himiar, de Raïdan, de Saba, de Salhen, de Tsyamo, de Buga, de Kasch, roi des rois. » Il expose que les Noba païens venant du Takazzé, avaient envahi son royaume, pillé et saccagé les croyants, deux et trois fois, sur quoi ces derniers envoyèrent dire au négus : « Toutes ces dévastations sont-elles selon votre gré? » Il répondit : « Non, » et l'ennemi ayant repassé le Takazzé, il le poursuivit pendant vingt-trois jours, saccageant le pays, tuant tous les traînards, enlevant les bestiaux, incendiant les villes de Nedque et Assar, emportant les vivres, l'argent et le fer, détruisant les maisons peintes (sans doute les temples) et les marchés des vivres et du coton. Il atteignit et culbuta l'ennemi dans la Seïda et le Takazzé, les noya en masse dans le lit trop étroit de ce fleuve, où ils s'étouffèrent et qui fut rempli d'hommes et de femmes. Suit un passage que le P. Sapeto n'a pu traduire ; il lui a semblé lire quelque chose comme ceci : « Je revins vers la ville et mis le butin sur de petits navires appartenant aux villes de Naka, Dagala, Haouré, harikar, Marahoman, Anakou, Haka, Bautal, Anghebenaui. Toutes ces villes furent prises en cent jours. »

Puis il revint à Kasch, tuant et faisant esclaves tous ceux qu'il rencontra entre la Seïda et le Takazzé, et le lendemain il envoya le corps d'armés de Mahaza et des gens de Hara qui balayèrent tout le pays autour de la Seïda, et les gens des cantons d'Alhauua et Doro au pays de Nedque furent tués ou noyés en masse. Ensuite le négus envoya les troupes de Halen, de Raïdan et de Salhen sur la Seïda ; ces troupes soumirent quatre cantons du pays de Nedque, de Kasch et des Nouba; le butin fut chargé sur des chameaux, et le roi, toujours pillant et tuant, arriva aux confins de la Nubie rouge, imposa sa loi aux idolâtres, les fit esclaves et établit son trône au confluent de la Seïda et du Takazzé, en face du pays de Nedque « et du lac de l'île. » Le butin se monta à deux cent quatre cents esclaves mâles, adultes, cent cinquante-sept femmes et enfants ; le nombre des morts et des captifs fut de onze cent soixante-seize, celui des bœufs enlevés de cinq mille, celui des moutons de cinq cents. « J'ai planté là mon trône par la force du Seigneur du ciel, qui m'a aidé et donné le pouvoir ; que le Seigneur du ciel fortifie mon royaume à jamais... Je suis retourné en Nubie pour n'être pas vaincu par mes sujets rebelles, et pour châtier les infidèles par la justice et la sainteté... Que celui qui transportera mon trône de ce lieu, le saccagera, le détruira, que celui-là soit mis en pièces, déraciné, transplanté, arraché de son pays[2]... »

Dans l'autre inscription, plus courte et moins intéressante, Tazena parle d'une guerre qu'il a soutenue à l'aide de son armée, des troupes de Dakkeh, des soldats de fleuve et de terre. Il a battu les quatre nations des Sene, des Tzavant, des

[1] Voir sur ces inscriptions, Rüppell, *Reise in Abyssinien*, t. II ; Dillmann, *Zeitschr. der D. Morgenl. Gesellsch.*, VII, p. 355, et M. V. de S. Martin, *Journal asiatique*, 1863.

[2] J'ai suivi en général la traduction du P. Sapeto (*N. Annales des Voyages*, 1845, p. 300 du t. II) qui m'a paru la plus complète, et supérieure à celle du professeur Rodiger, faite sur la copie inexacte de Rüppell (*Reise*, t. II). Quant à celle du prêtre abyssin donnée par Rüppell, il n'y a rien de plus fantastique

Gesse, des Zaktan, et mis en fuite l'Elita et son fils Zahlé. Suit une énumération de captifs et de butin. Il n'est guère possible de fixer le théâtre de cette guerre. L'*Elita* serait-il le chef des sauvages de la montagne d'Elit, à dix heures à l'est-sud-est de Kassala ?

Quant au théâtre de la guerre contre les Nouba, il est plus facile à reconnaître. Le roi marche contre eux pendant vingt-trois jours (ce n'est pas naturellement une marche en droite ligne), et les atteint au confluent de la Seïda et de Takazzé. Qu'est-ce que la Seïda ? Ce ne peut être la Settit, quoi que veuille M. Vivien de Saint-Martin : la Settit ne se jette pas dans le Takazzé, elle est le Takazzé inférieur, à sa sortie des hautes terres abyssines. Depuis les voyages de MM. Baker et du Bisson, il ne peut exister de doute à ce sujet. M. Halévy, dans une communication verbale faite à la Société de géographie de Paris, en mars 1869, a essayé de prouver que la province de Choada, dans le Semen, a été le théâtre des exploits de Tazena, et que la *Seïda* n'est autre que la rivière qui arrose la kolla de Choada. Mais il n'est pas possible d'amener au Semen les *Nouba* de l'inscription, et c'est même pour ce motif que je repousse l'identification avec les divers affluents du Takazzé au-dessus du Ouolkaït, comme la Zarima et la Kollima. J'adopterais plus volontiers la rivière de Maï-Gova (Maï-Goaga ou l'*eau qui fait du bruit*), appelée par les Arabes Khor-Raouïan, et qui paraît être le cours d'eau le plus important des basses terres ou *mazaga*. Ce qui décide mon choix, c'est que, non loin de là, est une île, celle d'Ombrega, où M. de Bisson, en 1864, a trouvé des vestiges de fortifications de l'époque barbare, qui lui ont semblé indiquer un peuple arrivé à quelque civilisation. Il ajoute que les crues du fleuve entament et entraînent chaque année une portion de ces ruines, dont je regrette qu'il n'ait pas donné une description plus détaillée[1].

Le pays de Nedque était, ce semble, en face de l'île d'Ombrega, derrière le Takazzé. Si on ne veut pas placer « le lac » et « l'île » de l'inscription à Ombrega, on peut préférer la grande île Hassaballah, au-dessous du confluent de la Settit et de l'Atbara, et appliquer le nom de Seïda à ce dernier. Il y a en effet devant Hassaballah, à une demi-heure en amont de Guergaf, quelques endroits où le fleuve encaissé et profond offre des dangers sérieux à une foule en déroute. Quant aux neuf villes dont les noms sont accompagnés du chiffre 4, le traducteur est loin de garantir l'exactitude de sa version : il ne sait pas au juste si ce sont des noms de navires, ou des noms de villes ou de cantons ayant fourni ces navires. Je préfère la seconde version, car alors les chiffres s'expliquent : chacune de ces localités a fourni quatre navires, et sans doute les équipages étaient formés par les « troupes fluviales » citées dans l'autre inscription. Quant à identifier ces noms avec des noms modernes connus, l'entreprise est trop hasardeuse. Je ne le tente même pas pour Nedque et Hassar. Je suis porté à voir dans la première, la ruine décrite par M. du Bisson, à Ombrega; pour Hassar, je songerais bien à *Aesar*, que Pline place sur le Nil, fort au-dessus de Meroé, et qui me paraît répondre à *Esar*, de ma carte, *Asar*, de Russegger, au-dessus d'Abou-Haraz. Mais il est impossible que l'autorité des rois axoumites, au temps de Tazena, se soit étendue aussi loin.

Passons au formulaire initial. Il est absolument le même que celui de l'inscription grecque d'Aizanas, sauf l'omission du nom ΑΘΙΟΠΩΝ, et l'addition de deux mots, *Besè Halèn*, que le P. Sapeto a traduits par « homme d'Halen, » sans nous dire sur quelle autorité philologique. — Je ne veux pas quitter cette inscription sans faire remarquer une fois de plus à quel point les usages de ces pays ont peu changé depuis quinze siècles. Les habitants de la frontière, razziés par les barbares, ne s'arment point pour les repousser, avant d'avoir fait demander au négus si ces ravages n'ont pas été exécutés d'après ses ordres. Ce qui serait absurde et odieux dans nos habitudes civilisées se passe tous les jours en Abyssinie : durant les cinq dernières années de son règne, Théodore II faisait razzier sans motif sérieux et sans grief avouable des provinces entières. Je ne connais rien sur l'organisation « des troupes de fleuve et de terre : » c'étaient sans doute des milices destinées à un service tout local, peut-être même composées d'habitants des basses terres tributaires de l'empire, et plus aptes pour faire la guerre de *kollas* que les soldats nés sur le plateau. Quant aux troupes de Dakkeh, on ne peut admettre qu'il s'agisse ici de Dakkeh sur le Nil.

A Tazena succéda Kaleb, dont les auteurs byzantins nous permettent de fixer rigoureusement la date. Une guerre brillante, dont je parlerai plus loin, attira sur lui l'attention du monde chrétien d'Orient. Plusieurs écrivains nous parlent de

[1] V. la carte de M. du Bisson, *Bulletin de la Soc. de géogr.*, 1868.

lui sous les noms de Kaleb[1], d'Elesbaan et Hellesthœus[2] : *Vir qui propter pietatem et justitiam apud omnes maximum nomen fuit consecutus*, dit Siméon de Beït-Arsam. Il est probable que son nom d'Elesbaan vient du ghez *atzbah*, béni. Il bâtit le palais d'Axum, d'après le même Siméon : c'est probablement ce *djan biët* (palais impérial) qu'Edrisi a pris pour le nom d'Axum même et qu'il a arabisé en *Djembiè* et *Djembita*[3]. Il était curieux d'histoire, car, au milieu de ses préparatifs de guerre, il fit copier par Cosmas et Menas l'inscription d'Adulis, et c'est à ce soin que nous devons la connaissance de ce document de premier ordre.

Cependant de graves événements avaient appelé son attention sur l'Yémen, que, à une époque, le roi des Himyarites, Dimion, que nous ignorons, avait échappé à la domination axoumite; dans un accès de fanatisme religieux (il était juif), il fit égorger une caravane de chrétiens grecs qui se rendaient en Éthiopie. Kaleb, excité par l'empereur Justin, et désireux de venger un crime qui compromettait le commerce de ses États, commença par faire la paix avec un de ses voisins nommé Aksonoudoun, contre lequel il guerroyait alors, et se prépara énergiquement à la guerre d'Arabie. Il passa la mer sur des barques dont les planches étaient liées avec des cordes; débarqua à Boulikas, station habituelle des navires qui venaient d'Éthiopie[4]; battit Dimion, le fit prisonnier et le mit à mort. La capitale fut prise, le pays soumis, le trône donné à un chef chrétien[5], et la victoire annoncée à Justin par deux envoyés axoumites de distinction. Les historiens de cette campagne, principalement Théophane, Malala, Jean d'Asie, qui ont accumulé contes sur contes dans leurs récits contradictoires, disent que le vainqueur était païen et avait promis de se convertir en cas de victoire, ce qu'il se hâta de faire[6]. Ce roman hagiographique est des moins vraisemblables, et est en contradiction avec ce qu'on sait d'ailleurs de l'histoire axoumite. Il paraît avoir pris sa source dans la demande que fit Kaleb à l'empereur, par l'entremise de Licinius, préfet d'Égypte, d'un évêque et de prêtres pour desservir le siége d'Axum. On lui envoya un prêtre de soixante-deux ans, nommé Jean Paramonarius, qui fut sacré pour la circonstance, et qui bâtit diverses églises en Éthiopie, ou peut-être la foi avait molli depuis Frumentius. Le judaïsme était toujours vigoureux, à ce point que Théophane, qui appelle Kaleb Ἀδάδ, τὸν βασιλέα τῶν Ἐξωμιτῶν Ἰνδῶν (*sic*) prétend que lui et toute sa nation étaient israélites (ἰουδαΐζων).

Le roi d'Himyar établi par Kaleb ne vécut pas longtemps et fut remplacé par un sauvage judaïsant, nommé Dhou-Nowas (l'homme à la belle chevelure) ou Dunaan, qui, profitant de l'hiver, qui empêchait les Abyssins de passer la mer Rouge, fit un massacre des chrétiens de ses États, égorgea deux cent vingt prêtres, changea les églises en synagogues, et extermina la population chrétienne de Nagran, ville voisine d'Himyar. L'empereur Justin, informé du massacre par Dous-Dhan-Tholaban, un des chrétiens survivants, écrivit à Kaleb pour l'engager à venger ses coreligionnaires, et Dous apporta lui-même la lettre au négus qui ne se fit pas prier. Il fit construire sept cents bâtiments, mit en réquisition six cents navires de commerce persans et grecs qui se trouvaient dans les ports[7], et envoya en avant un corps de 15,000 chargé de faire une diversion vers le Nord. Ce corps, perdu dans les déserts, eut le sort de l'armée de Cambyse, sans avoir vu l'ennemi. Kaleb cependant s'était mis en mer avec vingt jours de vivres, et après une navigation orageuse où beaucoup de navires périrent, il aborda à Galafika. Dhou-Nowas vint lui présenter la bataille; les deux armées pouvaient compter 30,000 hommes chacune. Les Himyarites étaient tous cavaliers bardés de fer. Ils furent néanmoins écrasés, la capitale, Taphar, prise et saccagée, la reine faite prisonnière; puis Kaleb, laissant une garnison dans la ville, marcha pour en finir contre Dhou-Nowas, le battit malgré une très-vigoureuse résistance, et le vaincu désespéré, ayant vu périr tous ses parents autour de lui, se précipita à cheval dans la mer[8]. Un prince Himyarite, Als Dhou-Djadan (à la belle voix), lettré et poëte, essaya de continuer la lutte, fut lui-même battu et périt du même genre de mort volontaire que Dhou-Nowas. Le vainqueur, pour assurer la conquête de l'Yémen, fit raser les forts de Ghoumdan, Baynoun, Selhin. C'est depuis ces désastres que les Arabes d'Yémen adoptèrent ce proverbe: « Rien de pire que Dous et les suites de son voyage[9]. »

[1] *Senkessar*, apud A. Sapeto, *loc. cit.*

[2] Simonis ep., ap. Assemani, *Bibl. Or.* II, p. 85. — Baronii Ann. Eccl. an. 522. Cosmas Indicopl. *Top. christ.* II, p. 139. — Procop. *de bello Pers.* I, 19. — Cedreni *Chronic.* p. 364. — Niceph. Callist. XVII, 6.

[3] V. Hartmann, Edrisii Africa. — [4] Procop. *de Bello Pers.*, I, 19.

[5] Theophane, p. 189. — Chron. de Malala, II, 164. — Jean, *év. d'Asie* (ap. Assemani, *Bibl. Orient.* I, 363).

[6] Theophane, Malala, Jean d'Asie, *locis citat.*

[7] Métaphraste, *ap. Surium*, V, 1012. — [8] Ibn Khaldoun, 27. — [9] *Sirat-er-raçoul*, f. 7.

Kaleb[1] revint ensuite à Taphar, fit périr tous les complices des crimes du défunt, fit bâtir une église dont il posa lui-même les fondements, se rendit à Nagran, où il bâtit aussi une église expiatoire et y réunit les ossements des victimes de Dhou-Nowas; lui donna le privilége de ghedem (droit d'asile), et assigna pour son entretien cinq domaines de la couronne; nomma roi de Nagran le fils du prince qui avait péri en défendant sa capitale, puis il revint à Taphar, où il songea à réorganiser le pays conquis[2]. Il donna pour vice-roi au pays le commandant de ses troupes, Argat, auquel il laissa une garde de 10,000 hommes, sans compter beaucoup d'aventuriers, principalement de cette tourbe de serviteurs qui suit toujours une armée abyssinienne[3] et que la vue de l'Yémen séduisit au point de les faire renoncer à leur patrie. Sous ce chef, il créa prince des Himyarites un chrétien indigène nommé Angana[4]. Comme les listes royales de l'Hadramaut finissent brusquement à cette date, M. Caussin de Perceval conjecture avec vraisemblance que ce pays suivit le sort de l'Himyar.

Le roi d'Axum écrivit à Justin pour lui apprendre ses triomphes, et reçut pour sa nouvelle conquête un évêque alexandrin nommé Gregentius, de Milan, dont il reste deux documents précieux : un code[5] (νομοθεσία) en vingt-trois articles, pour l'administration du pays, et les actes d'une dispute publique entre lui et le docteur juif Herbanus, conférence officielle qui fut suivie de la conversion de ce théologien et de la plupart des juifs himyarites. La politique a plus à faire que la théologie dans ces conversions après conquête. Pour amener la fusion entre les chrétiens et les judaïsants, on abolit la distinction des tribus; on défendit sous peine de mort, aux juifs, de donner leurs filles à des coreligionnaires, et grâce à ces mesures draconiennes, 55,000 juifs se firent baptiser, au rapport de Grégentius, qui se félicite fort des résultats de sa politique. Dans toute cette histoire, les autorités nous font défaut. Les Grecs sont confus, les Arabes, pleins de fables impudentes. Ils osent nous dire sérieusement qu'Aryat avait reçu l'ordre de faire massacrer le tiers de la population mâle de Himyar, de faire transférer le tiers des femmes en Abyssinie. Il exécuta rigoureusement cet ordre, ajoutent-ils, et enrichit aux dépens des vaincus les chefs de son armée, tandis qu'il accablait de corvées les simples soldats, sans même les nourrir. Ceux-ci finirent par se révolter, et prirent pour chef un de leurs officiers nommé Abreha, qui proposa à son rival de tout décider par un combat singulier. Aryat accepta d'autant plus volontiers qu'il était plus fort et plus grand qu'Abreha. On se battit en vue des deux armées : du premier coup Aryat balafra horriblement la face d'Abreha qui fut depuis appelé el Aebram (le Balafré). Mais celui-ci, aidé d'un de ses serviteurs, tua déloyalement le vice-roi, et les deux armées s'étant aussitôt réunies sous ses ordres, il devint le maître absolu de l'Yémen.

Kaleb, rentré à Axum avec un butin énorme qu'il distribua à ses troupes, avait conquis aux yeux de tout l'Orient un prestige immense comme champion tout-puissant de la chrétienté. Aussi en 540, Justinien étant en guerre avec la Perse, envoya à Axum deux agents, Julien et Nonnosus, pour inviter le négus à s'allier avec lui, et à porter un coup sensible au commerce de la soie qui enrichissait la Perse, en la faisant venir directement de l'Inde, et en la dirigeant par le Nil sur l'Égypte. Il y avait là une idée assez pratique, exécutable à une époque où l'Abyssinie avait une marine et un commerce dont les pages précédentes peuvent donner une idée. Malheureusement, la politique sottement égoïste de Byzance avait tendu jusque-là à ruiner la marine abyssine comme rivale redoutée dans la mer Rouge. Procope avoue qu'il était défendu, sous peine de mort, aux sujets de l'empire grec, d'exporter le fer dont les Axoumites eussent eu besoin pour construire leurs navires : précaution ridicule, car le minerai de fer abonde en Abyssinie.

Les agents de l'empereur, après une mission remplie en Arabie, vinrent à Axum, où ils furent reçus avec un cérémonial fastueux et barbare qui a peu changé depuis treize siècles. Le négus était monté sur un char à quatre roues couvert de lames d'or, traîné par quatre éléphants : il était nu jusqu'à la ceinture, avec une tunique ouverte par devant et semé de perles, un turban de mousseline broché d'or, d'où pendaient de chaque côté quatre chaînettes d'or et un collier, des bracelets du même métal, un bouclier doré à un bras, à la main deux javelines. Il était entouré de nobles armés, mêlés de joueurs de flûte (*azmari*). Nonnosus et Julien saluèrent en mettant les genoux en terre; le négus les fit relever, leur prit

[1] Métaphraste, ap. Surium V, 1042. — [2] Tabari et Métaphraste, *loc. cit.*

[3] Στρατιῶ δοῦλοί τε πολλοὶ καὶ ὅσοι ἐπιτηδείως ἐς τὸ κακουργεῖν εἶχον, dit Procope, *loc. cit.*, I, 20.

[4] Malala, II, 194. Procope l'appelle Ἐσιμιφαῖον, *loc. cit.*

[5] On le trouve à la *Hofbibliothek* de Vienne, théologie grecque, n° 247.

des mains la lettre impériale, brisa le cachet avant de l'ouvrir, reçut les présents qui l'accompagnaient, se fit lire et traduire la lettre, envoya aussitôt une déclaration de guerre aux Perses, et expédia des ordres pour réunir ses troupes. Puis il embrassa les deux députés, les congédia avec tous les honneurs dus, et envoya un ambassadeur à Justinien, avec une lettre et des présents. Les agents revinrent à Adulis. L'un d'eux, Nonnosus, écrivit un récit de sa mission : les fragments de récit de voyage qu'il nous a laissés nous font regretter qu'il n'ait pas écrit davantage. Voici le résumé de sa relation :

« Axum est à quinze journées d'Adulis. L'auteur, en partant pour Axum, arriva à un lieu nommé Aue, à mi-chemin entre les deux villes, où il vit un grand troupeau d'éléphants au pâturage : ils pouvaient être 5,000. D'Adulis à Aue, les saisons sont comme chez nous ; l'été est sec pendant que le soleil parcourt les signes du Cancer, du Lion et de la Vierge. A partir d'Aue et dans toute l'Éthiopie, cette saison est celle de l'hiver, celle des pluies, mais elles ne durent pas tout le jour : à midi on voit le ciel se couvrir et il tombe d'effroyables averses qui inondent la terre. Sous le signe du Capricorne, du Verseau et des Poissons, pendant que le sol à l'est d'Aue reçoit à son tour les pluies, le pays à l'ouest jouit de l'été, et la terre donne des récoltes mûres.

Parti de Pharsa, l'auteur atteignit la dernière des îles et y trouva des êtres ayant figure humaine, mais petits, noirs pileux. Ils étaient accompagnés de femmes de leur taille, et d'enfants encore plus petits. Ils vont nus, sauf une petite peau qui couvre les parties sexuelles, chez les adultes des deux sexes. Du reste, rien de sauvage dans leur aspect : ils parlent une langue inintelligible à tous les indigènes du pays voisin, à plus forte raison aux compagnons de Nonnosus. Ils vivent d'huîtres marines et de poissons que la mer rejette sur les côtes. Ils ne sont pas hardis, et la vue des Grecs les effrayait comme celle de bêtes monstrueuses[1].

Quelques commentaires géographiques sont ici de saison. J'ai dit plus haut ce qu'est *Aue* ou *Aua*. Quant à « la dernière des îles » que Nonnosus trouva en quittant l'Arabie, ce doit être Dahlak ou l'une des îles de cet archipel. Comme nous n'avons aucune raison de le regarder comme un hâbleur, nous devons croire qu'il trouva là une race de petits noirs placés au dernier degré de l'échelle humaine. Leur portrait rappelle assez les *Dokos* ou pygmées du sud du pays de Kaffa, que nous connaissons par ouï-dire : il serait donc resté dans les îles des traînards de cette race inférieure, qui paraît avoir occupé un très-vaste espace le long du littoral de la mer des Indes. Je ne veux pas entamer ici une dissertation qui m'éloignerait de mon sujet, mais il serait facile de trouver dans l'histoire et les traditions de tous ces pays des souvenirs de ces races inférieures, qui occupèrent peut-être l'Abyssinie avant les Changallas, noirs plus parfaits, qu'auront à leur tour refoulés les races rouges d'Asie. En tout cas, on voit que les îles de la mer Rouge conservaient encore au sixième siècle des débris de leur population nègre.

Cosmas nous donne quelques détails curieux sur les relations que Kaleb entretenait avec les sauvages du Sud pour se procurer de l'or. Tous les ans, le préfet de l'Agaou faisait partir une caravane d'environ cinq cents hommes, gens du roi et marchands, pour le pays aurifère de Sasu, « peu éloigné de l'Océan. » La caravane avait des bœufs, du sel et du fer. Arrivés à Sasu, les Abyssins s'arrêtaient dans une grande plaine, s'entouraient d'une haie vive, abattaient leurs bœufs, les dépeçaient et les exposaient en petits morceaux devant la haie, puis se retiraient. Les indigènes arrivaient, munis de grains d'or appelés *tankhara*, et faisaient avec les marchands des échanges muets où il nous paraît que l'auteur ne se fait pas faute de merveilleux, bien que des récits tout à fait semblables, se retrouvent dans nos voyageurs du moyen âge. Il n'y avait pas d'interprètes, dit Cosmas, pour ses transactions, ce que j'ai aussi peine à croire. En cinq jours tout était vendu et la caravane repartait : elle était bien armée, car la route n'était pas sûre : l'allée et la venue exigeait six mois, mais on revenait plus vite qu'on n'était parti, pour ne pas être surpris par les pluies, qui, durant de juin à septembre, gonflaient une multitude de torrents dont se grossissait le Nil[2].

Le nom que l'on donnait à l'or se retrouve dans les livres ghez sans altération (*tankhar*), appliqué à la topaze[3]. Cet or, dit Cosmas, ne vient pas du dehors, mais des montagnes, de Sasu. On ne connaît pas encore de mines d'or au sud de

[1] *Nonnos. legat.* ap. Photium, *Bibl. gr.* (édition Schott. p. 4).
[2] Cosmas Ind. (éd. Montfaucon), p. 139.
[3] Ludolf *Lex. æthiop.*, p. 207.

l'Abyssinie, mais seulement les lavages d'or du Fazokl. D'Axum à ce pays, en voyageant avec la lenteur ordinaire des Abyssins, il faut bien en effet six mois pour l'aller et le retour: ce qui rend vraisemblable l'identification de Sasu avec la vallée de Toumat.

Pour en finir avec le vainqueur des Himyarites, je dirai que rassasié de puissance, et de plus en plus dominé par les préoccupations religieuses, il envoya à Jérusalem sa couronne d'or enrichie de pierres précieuses, comme un hommage au Christ pour ses victoires, et une nuit, vêtu d'un cilice, il quitta Axum et se retira dans un monastère situé sur une haute montagne (probablement le Devra-Damo), où il finit ses jours dans tous les actes d'une rigide piété. Ces sentiments lui avaient peut-être été inspiré par saint Pantaléon, qu'il était allé consulter avant de passer en Arabie, et qui, dit-on, vivait sur la colline qui porte encore son nom, dans une tour dont la porte n'avait pas été ouverte depuis quarante-cinq ans.

AFFAIRES DE L'YÉMEN; GUERRE DE L'ÉLÉPHANT; EXPULSION DES ABYSSINS PAR LES PERSES.

J'ai raconté plus haut l'assassinat d'Aryat et l'avénement d'Abreha comme vice-roi d'Yémen. En apprenant ces événements, le négus, furieux, jura de passer sur la terre d'Arabie et de couper les cheveux d'Abreha. Celui-ci, informé de ce serment, se rasa lui-même et envoya ses cheveux au roi avec un sac de terre et une lettre où il lui disait: « O roi! je suis ton esclave comme l'était Aryat: nous étions divisés seulement sur la manière de te servir, j'étais plus capable qu'Aryat de gouverner l'armée et de la maintenir dans ton obéissance. J'ai rasé mes cheveux et je t'envoie de la terre de l'Yémen: mets-la sous les pieds et accomplis ainsi ton serment. » Le négus, qui comprenait les difficultés d'une campagne d'outre-mer contre des gens poussés à bout, se contenta des excuses d'Abreha et lui confirma sa vice-royauté. Abreha opprima les Himyarites, enleva une princesse du sang royal, Rihama, et en eut deux enfants: il avait déjà deux fils d'une première femme. L'aîné de ces deux fils, Amouda, chargé d'un commandement important, se déshonora par des goûts monstrueux qu'il satisfaisait à tout prix. Un jour il devint amoureux d'un jeune arabe et lui fit ordonner de venir à la forteresse. De crainte de tentative sanglante de la part de ses victimes, Amouda avait ordonné à ses gardes de ne laisser sortir les jeunes gens qu'il recevait que sur un signe qu'il leur faisait de sa fenêtre. Le jeune indigène étant parvenu à connaître cette circonstance, entra chez Amouda, le poignarda, plaça le cadavre près de la fenêtre, et tapi derrière lui, fit exécuter à son bras roidi le geste libérateur: puis il sortit tranquillement. Abreha ne songea pas à venger un meurtre que tout le monde regarda justement comme une noble action [1].

Abreha laissa d'ailleurs le souvenir d'un homme zélé pour la propagation du christianisme. Il fit bâtir à Aouel, que les Abyssins nommèrent Sana, une église magnifique appelé Kalis, et pour laquelle il fit venir des ouvriers et des marbres de Constantinople même. Il ordonna aux Arabes d'Yémen et de Hedjaz de venir en pèlerinage à Sana, et de ne plus aller à la Mecque, et envoya partout dans ces pays et dans le Nedjd des missionnaires chargés de prêcher les populations. Il en résulta une recrudescence de fanatisme dans l'Arabie: surtout dans la fière tribu des Kinana, qui massacrèrent un des missionnaires, et un Kinana osa entrer dans l'église de Sana et la souiller d'ordures. Abreha furieux réunit 60,000 hommes, et monté sur un éléphant, il marcha sur la Mecque, résolu à détruire la Kaaba et la « pierre noire. »

Tous les adorateurs de la Kaaba regardèrent comme un devoir de se réunir pour repousser les Abyssins. Le premier qui vint leur présenter le combat, Dhou-Nafar, chef des Hamadan, fut battu, pris et amené à Abreha, qui le condamna à mort. « A quoi bon me tuer? dit le vaincu: ma vie te serait plus utile que mon supplice. » Abreha, qui était assez humain, lui accorda la vie, et le traîna captif à sa suite [2]. Nofaïl, chef des Chehran et des Nahis, éprouva les mêmes vicissitudes, fit les mêmes protestations, et ayant obtenu la vie, servit de guide à l'invasion [3].

Les Abyssins arrivèrent sans obstacle à Taif, à trois journées de la Mecque; là était le fameux temple de Lot, desservi

[1] Tabari, *Hist. Joctan.*, p. 112. — [2] Ibn-Khaldoun, 28. — [3] *Serat-er-raçoul*, 8.

par Maçoud, chef des Benou-Thakif, qui, réuni aux cheikhs de sa tribu, alla au-devant d'Abreha et lui dit : « Nous ne voulons pas te résister. Notre temple est parfaitement différent de la Kaaba, le seul temple que tu veuilles détruire ; si tu nous épargnes, nous te fournirons un guide. » Cette manière de se tirer du danger, tout à fait dans les habitudes arabes, fut goûtée d'Abreha, qui accepta de Maçoud un guide nommé Abou-Righal. Celui-ci mena l'armée jusqu'à Moghammes, près la Mecque, où il mourut subitement. Les Arabes, qui le regardaient comme un transfuge et un sacrilége, maudirent sa mémoire et, pendant des siècles, jetèrent des pierres à son tombeau.

Abreha, campé à Moghammes, envoya Asswad, fils de Maçoud, razzier les troupeaux des Koreïchites maîtres de la Mecque. Sa razzia réussit : deux cents chameaux et beaucoup d'autres troupeaux furent enlevés. Les Koreïchites, les Kinana, les Kodhgil, enfermés dans la ville sainte, ne se décidaient pas à résister. Abreha leur envoya Hanata Himyarite, qui fut chargé de s'aboucher avec les chefs, de leur dire qu'il n'était pas venu pour détruire la ville, mais seulement pour abattre la Kaaba ; que s'ils voulaient le laisser faire, il n'inquiéterait pas les Mecquois. Le chef le plus influent des Koreïchites, Abd-el-Motalib, à qui s'adressa Hanata, répondit simplement : « Nous ne voulons pas résister aux Abyssins, et nous ne le pouvons pas. Le temple est la maison de Dieu. Si Dieu veut le préserver d'outrages, il est assez puissant pour le faire : c'est son affaire et non la nôtre. » Et il partit pour le camp avec Hanata. Là, il obtint les bonnes grâces d'Anis, gardien de l'éléphant, qui le présenta à Abreha comme étant « le maître de la caravane de la Mecque, celui qui nourrit les hommes dans les plaines et les bêtes sauvages sur les montagnes. » Je laisse de côté les anecdotes dont les Arabes ont enjolivé cette histoire[1]. Selon une version plus croyable que ces histoires, Abd-el-Mottalib offrit à Abreha le tiers de tout ce que possédaient les Arabes de Tehama, offre qui fut rejetée. Abreha lui rendit les 200 chameaux pris par Asswad et le renvoya. Abd-el-Mottalib rentra dans la ville, persuada aux habitants d'en sortir pour ne pas être exposés aux insultes du vainqueur, et se retira avec eux dans les montagnes.

Le reste de l'histoire est une légende fort dramatique dont l'imagination des poëtes arabes a tiré bon parti : mais ce n'est qu'une légende. Les Abyssins, dans leur marche sur la ville, furent, disent les Arabes, écrasés par une pluie de cailloux meurtriers. Mais une ligne de *sirat-er-raçoul* nous en dit plus que toutes ces fables : « Cette année, dit-il, la petite vérole et la rougeole apparurent pour la première fois en Arabie. » Abreha ramena à Sana une armée décimée par l'épidémie, et ne survécut guère à ce malheur (570). Cette année est restée célèbre dans les annales d'Arabie, sous le nom d'année « de l'Éléphant, » en souvenir de celui que montait Abreha.

Son fils aîné Yaksoum, appelé par les Grecs Serdid, régna après lui pendant deux ans ; puis vint Masrouk, dernier fils d'Abreha. Ces deux princes furent des tyrans impitoyables, tuant les hommes, ravissant les femmes, enlevant les enfants. Le prince arabe Saïf, celui dont Abreha avait enlevé la femme, était allé à Constantinople demander secours à l'empereur contre les Abyssins ; mais celui-ci lui avait répondu : « Vous êtes juifs, et les Abyssins sont chrétiens. Je ne dois pas vous aider contre mes coreligionnaires. » Après une dizaine d'années perdues à solliciter, Saïf se rendit chez les Perses, à Hira, et fut présenté à Ktésiphon, à Kosroès Nouschirvan, qui repoussa d'abord sa requête ; mais le persévérant Himyarite fit au roi un tableau si brillant des richesses de l'Yémen, que Kosroès tenté lui promit son assistance. Saïf mourut avant de l'avoir obtenue. Son fils Madikarib la rappela avec instance, et le roi, qui ne tenait guère à hasarder ses meilleures troupes dans les sables de l'Arabie, forma une armée des condamnés qui peuplaient ses prisons, et les embarqua sur huit vaisseaux, dont deux se perdirent en route ; les six autres mouillèrent à Maïoun, dans le Hadramaut. La petite armée était de 1,000 hommes, selon Maçoudi, de 5,500 selon Nowairi ; le premier chiffre est le plus probable.

Les Arabes, justement las de la tyrannie de Masrouk, arrivèrent en foule grossir la troupe de Madikarib. Quand il eut 20,000 hommes, il marcha sur Sana. Les Persans avaient brûlé leurs vaisseaux en quittant la côte. Les deux armées se trouvèrent bientôt en présence. Dans une escarmouche, un chef persan de marque fut tué. Le chef du contingent persan marcha contre Masrouk en personne et le tua roide d'une flèche qui pénétra entre les deux yeux. Les Abyssins découragés se sauvèrent, et les contingents indigènes qu'on avait forcés à marcher ne durent pas faire meilleure contenance. Le vainqueur se présenta devant Sana ; la porte de la ville était basse : « Ma bannière ne doit pas s'incliner, dit-il, qu'on

[1] Caussin de Perceval. *Essai*, etc., t. I, p. 275 et suiv.

abatte cette porte ! » Ce fut fait, et les Perses entrèrent bannière au vent[1]. Les Abyssins se soumirent ou repassèrent la mer, et la domination abyssinienne cessa dans l'Yémen, après cinquante ans d'existence (575).

Cependant, vingt ans plus tard, elle parut un instant appelée à s'y réimplanter. Madikarib, rentré en possession du pays de ses pères, après avoir durement décimé et persécuté les Abyssins restés dans le pays, eut l'idée malheureuse de se créer une garde abyssine à laquelle il accorda une confiance aveugle, et qui un jour lui coupa la gorge et donna le trône à un Abyssin, dont le nom est inconnu. Celui-ci dirigea une réaction sanglante contre les indigènes. On n'a pas d'autres détails sur ce fait intéressant[2]. Je pense avec M. Caussin de Perceval[3] que ce fut le signal d'une lutte entre les Abyssins et les Perses restés dans le pays, lutte à laquelle les Himyarites, dépravés par un long esclavage, n'auront pris aucune part. Les Abyssins, en tous cas, n'étaient pas bien forts, car, vers 597, Kosrou Parvis, roi de Perse, envoya contre eux une division de 4,000 hommes, commandés par le vieux Vahraz, celui qui avait tué Mazrouk, et qui les réduisit en très-peu de temps. Par ordre du roi, il fit massacrer tous les hommes ayant la peau foncée et les cheveux crépus, sans épargner même les métis ; puis il manda à Kosrou que la race abyssine avait disparu de l'Yémen. Il fut récompensé par l'investiture de cette grande province[4]. Ainsi finit le règne des Abyssins en Himyar. Il fut comme on l'a vu, tyrannique et funeste au pays, et n'y a laissé que des souvenirs de haine, bien différents de ceux qu'y ont semés jusqu'à nos jours les Parsi (Perses).

RÈGNES OBSCURS JUSQU'À LA RÉVOLUTION DES FALACHA

Bien que la période qui a suivi les guerres de l'Yemen ait été pour l'Abyssinie une époque de grandeur et de civilisation incontestable, jamais histoire n'a été plus vide de faits authentiques, que celle de ce pays, entre le sixième siècle et le treizième. Comme à cette époque l'Abyssinie avait un monnayage national qu'elle n'a plus aujourd'hui, on pouvait espérer que la numismatique permettrait de combler quelques lacunes dans ces listes et dans cette chronologie si confuses : mais le travail récent de M. de Longpérier[5] montre suffisamment combien peu on doit attendre de l'examen des monnaies axoumites au point de vue de l'histoire.

Ce monnayage, qui ne paraît pas avoir duré plus de quatre ou cinq siècles, a deux périodes distinctes : celle où l'on s'est servi des lettres grecques et celle où l'on a employé les caractères nationaux. Nous avons déjà vu, à propos des inscriptions d'Adulis et d'Axum, que dès avant le christianisme, l'épigraphie axoumite avait remplacé le grec par le ghèz : en fait de monnaies, l'hellénisme est plus persistant. Les monnaies grecques d'Axum nous donnent trois rois dont aucun ne figure sur les listes : ils sont nommés ΑΦΙΛΑC, ΓΕΡCΕΜ, ΘΥΖΩΒΑC. Le premier semble avoir régné avant l'époque chrétienne, car il est le seul qui n'ait point la croix sur les monnaies : elle est remplacée par un globe sur un croissant, symbole fort ancien dans ces contrées, comme le prouve une pierre gravée himyarite du British Museum. Selon Rüppel, Αφιλας (qu'il lit Αριδας) serait une corruption grecque d'Ela-Ameda, rapprochement au moins fort hasardé, le revers de cette monnaie nous donne une légende qui a fort embarrassé les savants : ΒΙCΙΔΙΜΗΛΗ ΑΞΩΜΙΤΩΝ. Je ne veux pas m'arrêter aux singulières hypothèses d'après lesquelles ce mot βισιδιμηλη devrait se lire βασιλευς Διμιαν et se rapporter au roi *Dimian* ou *Dhou-Nouas* d'Yémen. Βισιδιμηλη est évidemment un mot indigène écrit en lettres grecques ; suivi du mot Αξωμιτων, il doit signifier quelque chose comme *civitas* ou *respublica Axumitarum*. M. d'Abbadie part de ce mot pour exposer un système sur lequel il base tout son travail d'étymologies numismatiques : c'est celui de l'existence de la langue Agaou à Axum, à l'époque où ces monnaies ont été frappées. « On peut supposer, dit-il[6], que le flot de l'invasion sémitique... s'assimila *lentement* la population antérieure de Kamites (Agaous). La puissante influence de la conquête sémitique aura effacé peu à peu dans Aksum l'antique idiome des Kamites. » Il est impossible de faire de l'histoire précise avec des hypothèses aussi

[1] Nowairi, *Hist. Joctan.* p. 94. — [2] Tabari, *Hist. imp. v. Joctan.* p. 135. — [3] Caussin de Perceval, *Essai*, t. I, p. 157. — [4] Ibn-Khaldoun, 29.
[5] *Revue numismatique*, nouvelle série, t. VIII, 1868.
[6] D'Abbadie, *Observ. sur les monnaies éthiopiennes*, p. 26 (tirage à part).

vagues. Dans ces temps reculés de l'histoire africaine, la conquête se faisait par extermination ou par refoulement et non par de lentes assimilations : et il est absolument improbable qu'un peuple vainqueur, et possédant quelques éléments de civilisation, ait emprunté sur ses monuments ou dans les noms de ses rois, la langue d'un peuple sauvage qu'il a vaincu. J'admets avec M. d'Abbadie, que beaucoup de noms d'anciens rois axoumites ne sont pas sémitiques : c'est là un problème dont son hypothèse ne donne pas la solution, et ce n'est pas d'ailleurs un fait bien exceptionnel. L'*Iliade* est pleine de noms de héros grecs qui n'ont rien d'hellénique, et plus de la moitié des noms de chefs et de rois slaves avant le christianisme sont inexplicables par la langue slave. La meilleure démonstration de l'improbabilité du système de M. d'Abbadie gît dans l'invraisemblance des explications qu'il y a puisées. Il traduit βισιδιμχλη par *bisi-dimar*, deux mots agaous qui veulent dire *beau temps* et *place de village*, c'est-à-dire, « assemblée du beau temps ou parlement solennel. »

Une monnaie à peu près contemporaine de celle d'Aphilas porte des légendes grecques intraduisibles, où sont intercalées deux lettres ghèz. On y lit d'abord BAC+CIN+BAX+ACA, où M. Rüppel propose de lire ACA. BAC (Ασαηλ βασιλευς) et de reconnaître le négus Asael, qui régna deux mois et fut renversé par son serviteur Eyabea. Ce n'est pas impossible, et c'est à mon sens la seule partie acceptable des commentaires du docteur Rüppel sur cette pièce. Le revers porte IAN+AAΦ+CIB+NME : les deux premiers mots sont intelligibles pour tout abyssin : *djan-af* (*djan*, majesté, appellation officielle du souverain : *af*, bouche). Je ferai remarquer, sans en tirer de conclusion, que *djan-af* est synonyme de *afa negus*, « bouche du roi » titre officiel de l'interprète du négus. M. d'Abbadie traduit « *éléphant qui souffle*, c'est-à-dire qui se prépare à la charge, expression très-convenable pour désigner un guerrier royal qui va fondre sur ses ennemis. » Le savant voyageur ajoute que *djana* signifie éléphant dans tous les dialectes agaous, et s'emploie encore aujourd'hui dans le sens de *sire*. Il me semble y avoir là une confusion facile à éviter, si l'on réfléchit que si l'éléphant se nomme *djana* en agaou, dans les langues abyssiniennes proprement dites il se nomme *t'oon* ou *tzoon*. Quelle que soit l'origine du titre *djan*, il est au moins prématuré de l'expliquer par une langue non sémitique et d'affirmer que les anciens négus, comme ceux d'aujourd'hui, aimaient à s'entendre appeler éléphants [1].

Le négus Γερσεμ ne figure pas sur les listes, mais M. Rüppel l'identifie avec Ela-Samara, ce qui est une supposition un peu gratuite. Ce nom est sémitique, et rappelle l'arabe *ghersem*, il a guéri. « On se prend à penser que ce roi, devenu sans doute plus fort que ses devanciers, ne faisait plus cas du parlement [2]. » C'est aller bien loin en matière d'hypothèse.

Je n'ai rien à dire du nom de Θωλζεβας, que M. d'Abbadie propose de lire *Ouazebas* en changeant Θ en O et Λ en A. Le nom Ouazebas en effet a une physionomie plus africaine que *Thulzebas*, quoique ce dernier nom n'ai rien d'invraisemblable. Le revers de la monnaie de ce roi nous donne une croix avec la légende : TOYTO APEKX TH XOPA, « cela plaira au pays, » légende qui s'applique à la croix ou à la monnaie, plus vraisemblablement à la première. C'est un souvenir assez curieux de l'introduction du christianisme dans l'Abyssinie : il est répété sur d'autres monnaies, presque toutes anonymes, mais en se dégradant de plus en plus sous la main de graveurs ignorants [3]; l'une de ces pièces porte un nom qui peut se lire ACAEA, et je la rapporterais volontiers à l'Asael des listes royales.

Je passe maintenant aux monnaies ghèz : elles sont beaucoup plus rares, et ne donnent que trois noms : *Armah* et *Hataz* : plus un nom dont on ne possède que les consonnes MXIΓΣN (*Mahigasen*?) et un autre probablement tronqué, figuré par les lettres ZOYZ (sans signes-voyelles); le dernier est probablement Zaouéza, nom qui se trouve dans les listes, dix-sept règnes après Basin, mais M. d'Abbadie fait observer avec raison que cela nous reporterait au milieu du troisième siècle de notre ère, tandis que la monnaie dont nous parlons est de l'époque chrétienne. — Armah est le seul prince au sujet duquel les listes et la numismatique soient d'accord. Il régnait dès 644, selon M. Rüppel, dès 650 selon le calcul de M. d'Abbadie, ses monnaies sont les moins rares de toutes celles des rois axoumites, et il est le seul qui se soit fait représenter en pied. Il est vêtu d'une tunique, porte un collier, une haute couronne à deux rangs de perles : il est assis sur un trône et tient un long sceptre surmonté d'une croix. Il y a là une évidente imitation du monnayage byzantin de la même

[1] *Ib.*, p. 29. — [2] *Ib.*

[3] Τουτο pour τουτο, et αρεσει pour αρεση (voy. Longpérier, *Rev. num. loc.*, *cit.*).

époque. Nous sommes loin du bonhomme coiffé d'une *takié* de fellah et fumant sa pipe, que Lefèvre a copié sur quelque monument et qu'il a gravement intitulé « Empereur abyssin. » Quant à Hataz, il est postérieur à Armah, et selon M. de Longpérier, le plus récent des princes axoumites dont nous possédons jusqu'ici les monnaies. Le savant numismate fait remarquer avec raison, dans la manière dont Armah et Hataz tiennent leur croix devant eux, un signe de caractère semi-pontifical de la royauté axoumite.

Je sors de cette longue digression qui n'a pas été absolument inutile au point de vue de la chronologie de ces temps obscurs, et je rentre avec le septième siècle dans l'histoire proprement dite.

Il est assez curieux de constater que l'Abyssinie protégea de son hospitalité, sept ans avant l'hégire, les premiers disciples de Mahomet persécutés à la Mecque. Douze hommes et quatre femmes, savoir : Othman et sa femme Rokaya, fille de Mahomet; Zobaïr, Othman de Djoumab, Abou Hadhaïfa et onze autres, quittèrent secrètement la ville, et s'embarquèrent pour l'Abyssinie, où le négus les accueillit avec bienveillance. D'autres émigrations firent monter la colonie à quatre-vingt-trois hommes et à dix-huit femmes[1]. Les Koréichites, leurs ennemis, envoyèrent au négus deux agents fort habiles, pourvus de présents, pour réclamer l'extradition des fugitifs. Les agents réussirent à mettre dans leurs intérêts quelques grands de la cour, et lorsque l'affaire fut examinée, ceux-ci opinèrent énergiquement pour l'extradition. « Comment! dit le négus indigné, vous voulez que je livre sans examen des réfugiés qui sont devenus mes hôtes! Je veux d'abord les interroger, et je ne les renverrai que s'il y a des reproches sérieux à leur faire. Qu'on les amène donc en ma présence ; je les jugerai en présence des évêques et des envoyés Arabes. »

Les exilés furent introduits et interrogés par le négus, sur ce qu'était leur nouvelle religion, qui n'était ni celle des Arabes, ni celle des Abyssins, ni celle d'aucun autre peuple ; ils répondirent par l'organe de Djafar, l'un d'entre eux :

« Nous étions, jusqu'à ce jour, esclaves des idoles : nous ne connaissions d'autre loi que la violence. Alors est venu un homme, des plus nobles et des meilleurs de notre pays, qui nous a enseigné à professer l'unité de Dieu, à renoncer à l'idolatrie, à être vertueux, fidèles, sincères, loyaux, affectueux et bienveillants envers nos parents et nos voisins. Il nous a défendu de nuire à l'honneur des femmes et de dépouiller les orphelins : il nous a prescrit la prière, l'aumône et le jeûne. C'est pour cela que nous sommes persécutés par ces gens-ci. » L'explication continua ainsi, avec beaucoup de bonhomie et de modération de la part du négus. Les envoyés ayant habilement mis en avant le point délicat, la divinité du Christ, sur laquelle les réfugiés ne transigeaient pas, faillit tout gâter. Le négus, satisfait des termes respectueux employés par les dissidents pour parler de Jésus, se prononça en leur faveur, ce qui excita une espèce d'émeute dont il se tira avec plus d'habileté que de franchise. Ce qui paraît certain, c'est que son parti était pris d'avance et que le respect de l'hospitalité semble avoir surtout dirigé sa conduite. Les agents Mecquois furent éconduits et on leur rendit leurs présents. « Quand vous m'offririez une montagne (debra) d'or, dit le négus, je ne livrerai pas ces gens qui se sont confiés à moi, »

Les néophytes qui, plus tard, écrivirent fort au long toute cette histoire, s'y sont surtout préoccupés, comme font tous les sectaires, de se donner le beau rôle et de fermer la bouche à leurs contradicteurs. Leur autorité est Omm Salama, l'une des réfugiées, qui plus tard entra dans le harem du prophète[2].

Le seul prince qui attire notre attention entre Kaleb et Delnaod, est Ghebra Maskal, « qui ne fit point de guerres et bâtit des églises[3], » et sous lequel Abba Yared inventa la musique religieuse. Ce saint ermite vit un jour dans sa forêt trois oiseaux dont le nombre lui rappela la Trinité et dont le chant éveilla ses idées. Il inventa alors le *tsinetzel*, sorte de crécelle avec laquelle les prêtres abyssins accompagnent leurs chants d'église, et, ravi des sons qu'il en tirait, il alla fièrement la présenter à Ghebra Maskal, devant lequel il en joua. Le négus fut si aise, dit la légende, que, dans sa distraction, il posa la pointe de sa lance sur le pied nu de Yared et le lui transperça ; mais le saint était lui-même dans un tel transport de ferveur, qu'il ne sentit pas la douleur de sa blessure saignante[4].

[1] Serat-er-raçoul, 49, 50.

[2] Le négus mentionné dans ce récit est appelé Atmeka, fils de Gari. Il n'est resté sur aucune liste, ce qui n'infirme en aucune façon les récits arabes. (V. Caussin de Perceval, *Essai*, etc., t. Ier.)

[3] Vie d'Aragaoui. — [4] Histoire figurée dans deux peintures de l'église de Tonars (Beghemder.)

Vers l'an 830, l'Abyssinie souffrit à la fois de la peste et d'une guerre malheureuse et de troubles civils. L'abouna Iohannes fut expulsé par un parti dirigé par l'iteghé (reine) et qui déclarait ne pas vouloir obéir à un incirconcis. Ici se place une anecdote assez ridicule qu'on peut lire dans Renaudot (*opere cit.*). Iohannes fut condamné à être circoncis, et tout rentra dans l'ordre.

En 925, une révolution éclata à Axoum. Le négus, à qui Cosmas II, patriarche d'Alexandrie, avait envoyé pour abouna un moine abyssin nommé Pierre, se mit entièrement entre ses mains, lui confia le pouvoir, et l'autorisa à sacrer roi après lui celui de ses deux fils qui lui plairait. Quand il mourut, Pierre sacra le plus jeune des deux princes ; l'autre, mécontent, trouva un instrument docile dans un moine égyptien nommé Mennas, qui, par de fausses lettres patriarcales, se fit reconnaître par un parti abouna d'Éthiopie, fit chasser Pierre et sacra le frère du négus qui revendiqua le pouvoir les armes à la main et échoua. Un moine nommé Victor, qui avait servi de complice à Mennas, le voyant perdu, le dévalisa et se sauva en Égypte où il le dénonça à Cosmas, qui l'excommunia. En attendant, le négus l'avait fait décapiter et avait envoyé à la recherche de Pierre ; mais celui-ci était mort, probablement de fatigue ou de chagrin. Le roi fit alors venir le coadjuteur du défunt et l'invita à prendre la direction spirituelle de l'Abyssinie. Celui-ci demanda à partir pour l'Égypte, afin de recevoir l'ordination canonique : « Non, dit le négus, tu pourrais ne pas revenir, » et il le garda de force à la tête de son église. Cette anecdote est tout à fait abyssinienne et me fait croire à l'authenticité du récit. Mais il m'est impossible de hasarder aucune conjecture probable sur les noms des négus qui figurent dans ces récits.

Vers 960, suivant une chronologie acceptée, quoique un peu conjecturale, une Juive fort énergique, nommée Judith ou Esther, fille de Gédéon, roi des Falacha, et surnommée Essaat (flamme), voulant assurer la couronne à un fils qu'elle avait eu du chef de Bughena, fit massacrer toute la dynastie salomonienne, au nombre de quatre cents personnes, qui vivaient dans le monastère de Devra Damo, et régna sans contestation. On parvint à sauver le jeune négus Delnaod et à le transporter au Choa, où il fit souche d'une dynastie légitime.

Ces faits sont confirmés par l'histoire des patriarches d'Alexandrie, qui nous apprend que, vers l'an 980, le roi d'Éthiopie écrivit à Georges, roi de Nubie, qu'une femme nommée *Amota* avait envahi ses États, emmené les habitants en esclavage, brûlé les villes et les églises, et que lui-même avait dû, devant elle, se sauver de retraite en retraite, et il attribuait ces malheurs à la vengeance divine, provoquée par la conduite de son prédécesseur envers l'Église. Il le priait d'intercéder près du patriarche pour obtenir, par ses prières, l'apaisement de la colère céleste, et il continuait ainsi : « Je t'ai écrit, mon frère, pour éviter que le christianisme disparaisse chez nous. Il y a eu six patriarches d'Alexandrie qui ne se sont nullement occupés de notre Église, et elle est restée longtemps sans pasteur. Maintenant nos églises sont détruites, nos évêques sont morts.... » Georges écrivit à ce sujet au patriarche Philothée qui envoya pour abouna un moine du couvent de Saint-Macaire, nommé Daniel. Il fut reçu avec joie par le négus et la nation, qui reprit courage et réussit à se débarrasser de la tyrannie d'Amota [1]. Ce dernier détail me ferait douter du récit de l'histoire ecclésiastique, car il est reconnu que Judith fit souche d'une dynastie de princes, sur le nombre desquels, il est vrai, l'histoire varie un peu. Peut-être le récit jacobite signifie-t-il seulement que Judith avait poursuivi Delnaod jusque dans le Choa, et que le peuple de ce royaume, ranimé par la présence de son chef religieux, parvint à la chasser (*calamitas publica cessavit*).

Selon Bruce et ses copistes, il y eut cinq rois du sang de Judith, Totadem, Djan, Garima, Harbaï, Marari, puis cette famille fut remplacée, on ne sait comment, par une famille chrétienne nommée Zagué, du Lasta, parente du dernier roi juif Marari. C'est à tort, disent-il, que quelques historiens ont confondu ces deux familles en une seule [2]. L'autorité de Bruce ne suffit pas pour affirmer cette distinction. Dans les listes de Rüppell [3], Mairari et Harbaï ne viennent qu'après les princes nommés comme Zagué par Bruce. Je suis porté à croire que la famille Zagué n'est autre que celle de Judith, et qu'elle fut dès la cinquième génération et *Imrehana Kristos* (que le Christ nous pardonne), absorbée par le culte de la majorité de la nation. Quant aux dates, elles sont plus difficiles à établir. Selon les listes, la dynastie compta onze princes, dont sept régnèrent chacun quarante ans, un autre quarante-huit : moyenne des onze, trente-deux ans, ce qui est invraisemblable.

[1] Renaudot, *Hist. des Patriarches d'Alexandrie*.
[2] Bruce, *Travels*, t. II. — [3] Rüppel, II, 356.

Nous n'avons guère de secours pour une partie de cette période, dans les annales du patriarcat d'Alexandrie. Vers 1060, un certain Cyrille, que les Arabes appellent Abdonni, fut autorisé par le patriarche à exercer les fonctions d'abouna, sans être sacré. Il fut dénoncé à Beder-el-Djemâl, soudan d'Égypte, comme réunissant chez lui des mosulmans, et leur faisant boire du vin. Le soudan demanda des explications au patriarche qui nia avoir imposé les mains à Cyrille, et l'avoir seulement nommé pour éviter une vacance fâcheuse dans le siége d'Abyssinie. Le patriarche donna l'investiture à Sévère, jeune intrigant protégé par Beder-el-Djemâl, à qui il avait fait espérer qu'il engagerait les princes d'Abyssinie à se soumettre à lui, « et bâtirait quatre mosquées dans le pays. » La servilité copte envers le pouvoir temporel musulman ne date pas, on le voit, de nos jours. A son arrivée en Abyssinie, Cyrille réalisa tout ce qu'il avait et se sauva à Dahlak, où il fut arrêté, envoyé au Kaire et décapité, probablement pour avoir fait boire des musulmans à sa table (1086). Sévère fit des efforts impuissants pour amener les Abyssins à renoncer à la polygamie de fait qui régnait chez eux. Du reste, il fut un aussi mauvais chrétien que pouvait le souhaiter son protecteur, car il fit bâtir sept mosquées, que le peuple furieux démolit, et le négus fit mettre aux fers l'indigne prélat. Il est à regretter que l'histoire ne nous donne pas le nom de ce négus qui était probablement Imrehana Kristos[1].

Vers le milieu du douzième siècle, le trône d'Abyssinie fut occupé par un usurpateur qui, irrité de l'opposition du vieil abouna Michel, écrivit au patriarche d'Alexandrie de lui envoyer un autre prélat. Le soudan, d'accord avec l'usurpateur, jeta le patriarche en prison, pour le forcer à condescendre à sa volonté, mais tout lut inutile. L'histoire ne dit pas comment se termina l'incident : mais il nous a paru curieux de noter ce cas d'héroïque résistance d'un patriarche alexandrin à l'intervention d'un souverain musulman en matière de culte, d'autant mieux que ce courage est fort rare.

Lalibela est le saint Louis de l'Abyssinie. Des légendes merveilleuses entourent sa mémoire : à sa naissance, un essaim d'abeilles se pose sur ses lèvres pour indiquer « qu'il fera les délices de la nation. » Il reçut en Abyssinie les chrétiens persécutés en Égypte, race industrieuse et utile, dont il se servit pour édifier les curieuses églises souterraines qui portent son nom et que plusieurs voyageurs ont visitées. Selon les listes, il aurait régné de 1205 à 1245 : du reste, une date exacte de ce règne nous est fournie par l'histoire des patriarches d'Alexandrie, qui nous apprend que Kil, évêque de Fouah, fut envoyé comme abouna aux Abyssins, et, au bout de cinq ans, renvoyé par eux en Égypte, où il raconta l'histoire suivante. Il avait sacré évêque de la métropole, sur les instances de la reine, un frère de cette princesse, nommé Petros (Pierre), qui avait fini par usurper le parasol patriarcal et la dignité d'abouna, et avait même voulu le faire assassiner. Le patriarche fit une enquête et apprit du négus que Kil avait fait battre de verges, jusqu'à la mort, l'*alaka* ou intendant de l'église métropolitaine, sous l'inculpation de vol d'une verge d'or, et s'était tellement attiré l'animadversion générale, qu'il était impossible qu'il rentrât en Abyssinie. Alors le patriarche le remplaça par Isaac, moine de la *Lacra* (monastère) de saint Antoine, renommé par sa sainteté, et il fut reçu avec pompe par le roi Lalibela et intronisé dans la capitale, appelée Hadafa[2]. Son sacre est de l'an 1209.

Le neuvième descendant de Delnaod, Iekuno Amlak, se substitua aux Zagué, par une révolution qui semble avoir été pacifique, et que dirigea Thekla Haïmanot, abouna d'Éthiopie, « qui fit un pacte avec Iekuno Amlak, qui lui concéda le tiers des terres de l'empire. Et cette année fut appelée l'*année du pacte*. » Rien de plus clair. L'abouna profita de son crédit sur l'esprit du peuple, et peut-être sur celui du négus, pour amener ce dernier à abdiquer en faveur de la dynastie salomonienne, et obtint de celle-ci le gage important que j'ai dit plus haut. Mais ce qui n'est pas moins digne de mention, c'est le canon qu'il imposa à l'église d'Abyssinie et d'après lequel les abounas futurs devaient toujours être pris en Égypte, et non dans les rangs du clergé abyssin. Les indigènes attribuent ce canon à l'importance qu'attachait Thekla Haïmanot, à maintenir les relations hiérarchiques entre le siége d'Axum et le patriarcat d'Alexandrie. Peut-être une préoccupation toute politique entrait-elle dans l'esprit de ce prélat, qui paraît avoir été un homme d'un esprit tout aussi administratif que théologique, quoique les hagiographes nationaux ne semblent pas s'en apercevoir. On voit percer dans l'histoire des abounas précédents, un certain népotisme de la part de la cour et des grands : Thekla Haïmanot peut avoir compris que la

[1] Lequien. *Oriens Christianus*, II, 649

[2] Renaudot. *Hist. des Patr. d'Alexandrie.*

féodalité venant à être plus puissante, la nomination des abounas pourrait être l'occasion de guerres, ou du moins de compétitions scandaleuses entre les grandes familles, et il aura prévenu le mal par une mesure radicale. Reste à savoir s'il fit pour le mieux, de l'église et de la nation. Les Coptes, appelés désormais à fournir des chefs religieux à l'Éthiopie, se dégradèrent de plus en plus sous le fouet des musulmans, tandis que l'Abyssinie, barbare, mais noble et libre, a souvent vu fleurir dans les rangs de son clergé régulier des convictions sincères autant qu'énergiques.

Le nouveau négus conserva pour capitale de l'empire la ville de Tegulet, à l'exclusion d'Axum. Tegulet lui offrait l'avantage d'être un excellent avant-poste pour surveiller les musulmans d'Adel et d'Aouça, qui commençaient à devenir dangereux. Un texte d'histoire arabe nous apprend qu'il s'entoura de prélats Syriens, et qu'il persécuta les musulmans. L'an 1274, il écrivit au sultan d'Égypte, Bibars, pour lui demander un abouna choisi par le patriarche d'Alexandrie. Le sultan répondit (1er rebbi-ul-akher 673) : « Nous avons reçu la lettre du prince illustre qui gouverne les États avec zèle et justice, le hatzé d'Amhara, le plus grand des rois d'Abyssinie, le nedjachi de ce siècle, le glaive de la loi du Messie, l'appui de la foi chrétienne, l'ami des sultans... Vous nous demandez un abouna, mais vous n'avez pas envoyé un ambassadeur en présence de qui le choix puisse se faire. Vous désirez que l'abouna nommé soit un homme d'une parfaite intégrité, mais un pareil choix ne peut se faire qu'en présence de votre agent[1]. »

Iekuno Amlak mourut vers 1283, et fut remplacé par son fils Iakba Tzion qui envoya, en 1290, un agent au sultan Mansour, avec prière de laisser passer un présent d'un manteau et de cent cierges, ainsi qu'une pique dorée pour lampe, lequel présent était destiné au couvent abyssin de Jérusalem : il demandait en même temps un abouna pour assurer la paix de l'Abyssinie, habitée par des chrétiens et des musulmans. Il ajoutait qu'il ne ressemblait pas à son père et qu'il ne persécutait pas les musulmans : il demandait la même tolérance pour les chrétiens soumis au gouvernement de l'Égypte afin qu'une paix perpétuelle régnât entre les deux États. Il se plaignait du patriarche syrien qui avait bouleversé le royaume sous le règne de son père, promettait d'envoyer au sultan les présents d'usage, et le priait de recommander l'affaire au patriarche.

A celui-ci il écrivait : « Je salue le patriarche d'Alexandrie, Iohannes, avec tous les respects dus aux saints Marc et Anian. Écoutez mes paroles et accordez-moi ma demande, je désire un patriarche vertueux, qui m'enseigne toute sorte de choses bonnes et utiles, suivez le conseil de David : *O mon fils, ne laissez pas dévorer vos brebis par les dents des loups.* Les abounas syriens qui demeuraient parmi nous, se sont attiré notre haine. Attachés au siége d'Alexandrie, nous n'avons pu supporter ces étrangers et nous les avons chassés des siéges où les avait maintenus la protection de notre père... Si vous nous accordez notre requête, vous obtiendrez de nous tout ce que vous désirerez. Ne souffrez pas plus longtemps les Syriens parmi nous. Si vous nous dites de les chasser, nous les chasserons : si vous nous ordonnez de les garder, nous vous obéirons. Vous avez blâmé notre conduite à leur égard : pardonnez-nous cette faute afin que nous ne soyons chargé d'aucun péché. Pardonnez à tout notre peuple et que votre bénédiction reste sur nous à la vie et à la mort. »

Les six successeurs d'Iabka Tzion (sur lequel l'histoire indigène est absolument muette), régnèrent fort obscurément une vingtaine d'années, de 1292 à 1312, selon Bruce, qui donne leurs noms : ils étaient tous les six frères d'Iabka. Le plus jeune laissa un fils nommé Amda Tzion, qui débuta sur le trône par prendre pour concubine une maîtresse de son père, et plus tard il vécut maritalement avec ses deux sœurs. Censuré, puis excommunié par Honorius, moine de Debra Libanos, il le fit dépouiller et fouetter publiquement. La nuit qui suivit cet acte odieux, la ville de Tegulet brûla tout entière. Le peuple regarda ce malheur comme un châtiment céleste : mais Amda Tzion, beaucoup plus sceptique, pensa que les moines pouvaient bien avoir mis eux-mêmes le feu, et bannit de Choa les religieux de Libanos. L'Etcheghé fut envoyé à Debra Damo, ses moines dispersés dans les provinces de Begheder, de Dembea, et dans le Tigré, où il y avait beaucoup d'idolâtres et de Falachas et où les exilés firent force conversions. Amda rebâtit Tegulet, et désireux de rétablir sa popularité menacée, il profita de la première occasion de se poser en champion de la foi contre l'islamisme.

Nous entrons ici dans une période nouvelle et fort troublée, celle des guerres des négus contre les musulmans, devenus prépondérants dans l'Est. Quelques études préliminaires doivent s'intercaler ici et précéder le récit des faits subséquents.

[1] Renaudot, *op. cit.*

L'ISLAM EN ABYSSINIE : NOTIONS GÉOGRAPHIQUES DES ARABES SUR CE PAYS

On n'a que peu de lumières sur l'époque de l'apparition de l'islamisme sur la frontière orientale de l'Abyssinie. Selon Makrisi, il avait pénétré de l'Hedjaz dans le Djabra (pays d'Ifat) : mais sans doute le littoral de Zeila était devenu musulman longtemps avant ces pays de l'intérieur. Les populations du plateau abyssin n'avaient pas été entamées par la propagande mahométane : leur religion nationale répondait mieux à leurs instincts que le culte nouveau, et la monarchie semi-pontificale des *hatzé* d'Axum était assez vigoureusement organisée pour défier toute importation étrangère. Le commerce paraît avoir été le principal véhicule de l'islam dans l'est de l'Abyssinie. Les anciens géographes nous peignent les populations musulmanes de cette région comme adonnées au trafic, principalement celles du pays de Djabra ou Djabarta : aujourd'hui encore le mot *djiberti* désigne en Abyssinie les commerçants mahométans. On n'a qu'à songer à la position géographique de ces pays frontières et aux énormes avantages matériels qu'ils trouvaient dans l'islam pour leurs relations d'affaires, et l'on se rendra aisément compte de leur apostasie. Du reste ces peuples étaient très-mêlés aux Danakils, aux Taltals et aux autres populations sauvages du bas pays, que leur état social avait aisément livrés à l'islamisme.

L'échec de ce culte dans l'Abyssinie proprement dite nous explique la pauvreté de la géographie arabe en tout ce qui touche à ce pays. Edrisi et Ibn Saïd connaissent moins le *Habech* qu'ils ne connaissent la France et même l'Angleterre. Rien de plus fantastique que l'Abyssinie d'Edrisi : pour lui, c'est un pays de déserts où l'on ne trouve de culture et d'habitations que le long d'un grand fleuve que beaucoup de gens prennent à tort pour le Nil, car il n'en est qu'un affluent, se déchargeant dans le vrai Nil à Boulaq (Philæ). Cette dernière ville était la grande place de commerce entre l'Égypte, la Nubie et l'Abyssinie, quand la paix régnait entre ces contrées.

« La plus considérable de toutes les villes de ce pays est Djenbié, ville florissante, bien qu'elle soit située dans le désert et loin de tous les lieux habités. Ses maisons et ses champs sont sur le bord d'une rivière qui traverse l'Abyssinie et se jette dans le Nil, après avoir baigné les murs de la ville de Markata et d'El-Nedja'at. Cette rivière a sa source en deçà de la ligne équinoxiale; à l'extrémité des terres habitées du côté du midi; elle est large, profonde et d'un cours lent, c'est sur ses bords que sont bâties la plupart des villes des Abyssins, dont la nourriture se compose en majeure partie de dhorra, de millet, de haricots et de lentilles, qu'ils emmaganisent pour s'en servir au besoin. Au nombre de ces villages sont ceux de Méida, de Djenbié, de Caldjoun, de Batta et autres situés dans le désert. Quant aux villes maritimes, elles s'approvisionnent de dattes par eau. Au nombre de ces villes il faut compter Zalegh, Mancouba, Akent et Naketi au territoire de laquelle touchent les villages du désert. Tous les habitants de ces villes se nourrissent du produit de leur pêche, de laitages, et de céréales apportées des villes situées sur les bords de la rivière dont il vient d'être fait mention.

« El-Nedja'at est une petite ville située sur les bords de cette rivière. Ses habitants sont agriculteurs; ils cultivent le dhorra et l'orge dont ils se nourrissent. Le commerce y est peu considérable, et l'industrie à peu près nulle. On y trouve beaucoup de laitages et de poisson. On va d'El-Nedja'at à Markada, ci-dessus indiqué, en six jours, quand on descend la rivière, il en faut plus de dix en la remontant. Les barques sont petites, à cause de la rareté du bois. Il n'existe au delà de ces deux villes, du côté du midi, ni habitations, ni choses dignes de remarque : d'El-Nedja'at à Djenbié, huit journées : de Markada à Djenbié, huit journées. Cette dernière est, comme nous l'avons dit, située dans le désert et isolée de la terre cultivée. Ses habitants ne boivent que de l'eau de puits, et encore ces sources sont-elles pour la plupart du temps à sec, la majeure partie de la population de ces contrées se livre à l'exploitation des mines d'or et d'argent; c'est leur principale occupation et leur ressource la plus importante. Ces mines sont placées dans la montagne de Soures, laquelle est à quatre journées de Djenbié.

« D'Akent à Naketi, cinq journées. Naketi est une petite ville ou un gros bourg non entouré de murs, mais construit sur une colline de sable à une portée de flèche de la mer. Ses habitants voyagent peu et ne voient aborder chez eux que peu d'étrangers, à cause du défaut de ressources de ce pays. Les vivres et les objets de commerce y sont apportés du dehors. Les déserts y sont stériles et les montagnes aussi arides que celles des contrées situées plus au sud; point de villages, point d'habitations. La seule industrie et le seul commerce consistent dans l'éducation des chameaux. A huit journées de Naketi on trouve Batta, dont le territoire touche à celui de Berbera, pays dont la première ville est Djouab, qui n'est pas très éloignée de Batta.

« Tous les peuples de l'Abyssinie élèvent des chameaux, en font commerce, boivent leur lait, s'en servent comme de bêtes de somme et en ont le plus grand soin. C'est chez eux la marchandise la plus estimée; ils se les dérobent entre eux, et les vendent à des marchands qui les conduisent en Égypte par terre et par eau. »

On le voit, rien de plus fantastique que cette chorographie, dont nous avons vainement essayé de dégager quelques données rationnelles. Ce serait à faire croire qu'Edrisi n'a voulu parler que des déserts qui forment les kollas du Barka et du Samhar, et qu'il n'a jamais eu l'idée des Abyssins proprement dits. Deux traits seulement s'appliquent à ces derniers : le nom de Djenbié donné à la capitale et qui est évidemment *Djan-biet* ou la résidence royale, et l'usage des Abyssins de conserver les lentilles (chimbera) dans des silos. A propos de Djenlôé, j'ai dit plus haut que ce peut être Axum : toutefois la description d'Edrisi, « située sur un grand fleuve, dans le désert, loin de tous lieux habités » ne s'applique pas à la ville sacrée des *hatzés*. Peut-être s'agit-il ici d'une de ces résidences temporaires que choisirent successivement les négus, obligés de veiller à la sûreté d'un immense cordon de frontières. Jusqu'à la décadence de la dynastie des hatzés, c'est-à-dire jusques aux rois fainéants du dernier siècle, les négus aimaient peu le séjour des villes, et vivaient de préférence en pleine campagne, entourées de leurs immenses armées, suivis d'une cour et d'un clergé nomade comme eux. Pendant un temps ils habitèrent la kolla qui s'est appelée plus tard le Sennar, peut-être vers Abou-Haraz, où M. Heuglin a découvert des antiquités chrétiennes de quelque intérêt. En tout cas, il faut renoncer à tirer quelque chose d'Edrisi en ce qui concerne les villes de Markada (le vieux Dongdah), El-Nedja'at et Djenbié, qui, dans sa pensée, forment un triangle isocèle dont la base est au nord, de Markada à Nedja'at. Il y a des mines d'or et d'argent à quatre journées de Djenbié, ce qui est absolument fabuleux, en quelque lieu qu'on place cette dernière ville. « Au midi de Markada, il n'y a ni lieux habités, ni choses dignes de remarque. » Cette énorme erreur prouve clairement, je le répète, qu'Edrisi n'avait aucune idée nette de l'empire des négus, et qu'il a eu principalement en vue les nomades appelés *Habechiya* qui étaient sujets de cet empire. C'est surtout à ces nomades que s'appliquent les dernières lignes de la citation qui précède.

J. Ludolf, Hartmann, Sprüner, se sont inutilement épuisés à vouloir expliquer quelque chose dans ces pages. *Ita de Habessinis disserit*, dit Ludolf (*Comment.* 22), *ut vix sciri possit quid velit*. Cependant cet écrivain est le premier à avoir proposé pour Djenbié la conjecture que j'ai adoptée. Hartmann ne propose rien pour Markada et Nedjût, non plus que pour les villes du littoral autres que Zalegh. Sprüner (Carte de l'empire des Khalifes) place ces deux localités sur le Takazzé, au nord-est du Semen, et échelonne arbitrairement sur la mer Rouge les ports nommés par Edrisi. Disons pour en finir, qu'*El-Nedja'at* pourrait être rapproché du *Nedque* de l'inscription d'Axum mentionnée plus haut, et que *Meida* rappelle un peu le *meda* (plaine) des Abyssins. Aucun commentateur, que je sache, n'a insisté sur ce détail fort exact des barques abyssines, « qui sont petites, vu la rareté du bois. » J'ai décrit dans mon voyage les *tankoa* du pays, qui sont en réalité des meules de foin flottantes; mais ce n'est pas l'absence de bois qui a fait adopter ce mode bizarre et grossier de navigation.

Un géographe qui ne fut guère moins célèbre qu'Edrisi, Ibn Saïd, a aussi parlé du Habech, mais nous n'avons de sa description que des tronçons intercalés dans Aboulfeda. Ibn Saïd nous parle moins de l'Abyssinie qu'Edrisi, mais il en parle avec bien plus de précision, car on voit tout de suite qu'il s'occupe presque exclusivement des provinces habitées par les musulmans, surtout de Hadia et Ifat. Je ne reproduis pas ces déterminations astronomiques qui sont absolument fantastiques. Il appelle la capitale de l'Abyssinie *Garmi*, nom étranger à la géographie du pays, et qui me ferait soupçonner qu'il y a là un emprunt (erroné, bien entendu) au Garama ou Germa, de la géographie alexandrine,

que les géographes arabes se préoccupaient toujours de concilier avec leurs propres données. D'autres, comme Golius (*Notes* sur *Alfergany*) et Reinaud (*Aboulféda*, II, p. 228), proposent de lire *Goumi* et de voir dans ce mot le nom d'Axum; mais nous ne voyons pas qu'il y ait entre Gouni et Axum un rapport de nom assez étroit pour justifier ce changement. Les deux commentateurs que je viens de citer, ignoraient sans doute que, si l'Abyssinie avait une métropole religieuse fixe, sa capitale politique était essentiellement mobile.

Ibn Saïd connaît aussi les villes principales nommées par Edrisi, notamment Djenbie, qu'il appelle Djenbité et qu'il place chez les Karla, peuple qui tient selon lui un rang distingué parmi les Abyssins, et qui s'étend de l'équateur à la montagne de Moures, riche de mines d'or et d'argent (Soures d'Edrisi). M. Reinaud a soupçonné dans les *Karla* la nation des Gallas, et les erreurs de copistes sont si nombreuses chez les géographes arabes, que cette rectification n'a rien d'improbable. Les derniers voyageurs dans l'Est-Afrique, ont reconnu l'existence des Gallas jusqu'au delà de l'équateur, près de la Dana, et (avec moins de certitude) autour du lac Nyanza. Quant au mont Moures, il est à quatre journées de Djenbité (comme dans Edrisi), se dirige vers le nord-est, traverse le Nil des Abyssins et court jusqu'à la mer. Y aurait-il là une vague connaissance du pays aurifère au sud du Fazokl, et de ce massif de montagnes des Berta qui, en effet, se prolonge au delà de l'Abaï et se rattache au grand plateau abyssin qui, en effet, va jusqu'à la mer Rouge?

Notre auteur sait que les Abyssins sont la plus belle nation du pays des noirs, et qu'ils sont chrétiens, sauf vers le littoral. Il leur donne pour voisins les Alkhassa (Hassia ou peuples *tigré* de la Haute-Nubie). Les Bedja et les Saharta : il place ces derniers au nord du mont Moures, tandis que Markata est au sud du même mont; les villages des Saharta sont éparpillés sur les deux rives du Nil abyssin, et la ville de Kalgoun ou Caldjoun est au levant. Voilà qui nous replonge dans de nouvelles obscurités, car s'il faut tenir compte de ces informations, les Saharta ne pourraient être la province abyssine de Sahart, et Markata ne serait pas le vieux Dongolah. Laissons ces notes informes et voyons ce qu'Ibn Saïd connaît de l'Abyssinie musulmane. « Vefat (Ifat) est le nom d'une province de l'Abyssinie; on la nomme aussi Djabara. La ville est une des principales de l'Abyssinie. Elle est à vingt marches de Zeila. La population est très-mélangée; le palais du roi est sur une colline, ainsi que la citadelle. On y cultive le bananier et la canne à sucre. Les habitants sont musulmans. La ville couronne un coteau, une petite rivière coule dans la vallée qui est au pied. — Hadié est au midi de Vefat, et on en tire des esclaves qui sont d'abord émasculés dans un village voisin. » Ailleurs il cite Bedjé, qu'il ne faut pas, dit-il, confondre avec le peuple Bedja, et qui me semble le Batta d'Edrisi. — Ifat est aujourd'hui le nom de la plus vaste province du royaume de Choa; mais il est impossible de deviner quelle était l'ancienne capitale dont parle Ibn Saïd, et qui était à vingt journées de caravane de Zeila. On pourrait la chercher dans les *Kollas*, peut-être du côté de Fari.

Passons maintenant à Makrizi, géographe précieux et bon écrivain qui vivait au quinzième siècle, mais qui fit entrer dans ses livres des matériaux beaucoup plus anciens, notamment des fragments d'un ouvrage d'une valeur inestimable, aujourd'hui perdu, la chorographie de Selim-el-Assonani, auteur du dixième siècle. Un long fragment de ce Selim sur la Nubie, conservé par Makrizi et reproduit par Burckhardt et par Quatremère, nous fait regretter vivement la perte de l'ouvrage entier, qui pouvait contenir des informations utiles sur la partie de la Nubie qui confine à l'Abyssinie. Dans son histoire des rois musulmans dans l'Habech, Makrizi donne pour limite à l'empire des hatzés le Ouadi Borkha au sud, et le Tekrour à l'ouest. Ce passage est curieux à divers titres. Il y a évidemment une erreur de copiste dans le mot sud, car rien ne nous fait supposer que les Arabes eussent quelques notions sur les frontières méridionales de l'empire : au contraire, le pays et le fleuve Barka ou Baraka était à peu près la limite de l'Abyssinie vers le nord et ce nom correspond assez à Ouadi Borka. Quant à *Tekrour*, voici la première fois que ce nom, aujourd'hui si généralement usité en Afrique apparaît dans la géographie arabe. On a proposé de l'expliquer par l'arabe *tekrour*, « ceux qui se sont purifiés » (en acceptant l'islam), ce qui serait vrai s'il s'agissait d'une époque postérieure au seizième siècle, quand les états nègres voisins du Nil, Sennâr, Darfour, venaient de se convertir à l'islamisme. Mais ce n'était nullement le cas à l'époque où écrivait Makrizi : le peuple d'Aloa, qui dominait sur le Nil Bleu et entre les deux Nils, était encore probablement chrétien, comme au temps de l'Assouani : il est donc plus sage de recourir à l'abyssin *tekarna* (les noirs). Je reviendrai sur ce point. Le négus, selon notre auteur, a sous lui quatre-vingt-dix-neuf rois : les principales provinces sont : Choa, Damot, Lamanan (peut-être

Samanan ou Semen) Sanhou (Zahna en Tigré?) Zeng, Adel-el-Omra, Hamasa (Hamasène), Teres-el-Islami (la frontière de l'Islam), Bareia (peut-être le pays des Barea, au nord du Tigré). L'ancienne capitale porte trois noms, Sahrat, Acharam, Zarafratah : on y va par le désert; mais aujourd'hui (il s'agit du quinzième siècle) la capitale est dans le pays d'Amhara ou Marada. Suivent parmi beaucoup de fables quelques détails curieux : ainsi quand le négus entre en campagne, il fait défiler ses soldats devant un lieu ou chacun doit jeter une pierre; au retour, chaque homme reprend une pierre au tas; le nombre de celles qui restent indique naturellement le chiffre d'hommes qu'on a perdu. L'usage du *brondo* est connu de notre chroniqueur, qui y trouve un thème à exagérations : il parle d'un hatzé qui mangeait tout cru un ventricule de bœuf dont le contenu lui coulait des deux côtés de la bouche, et d'un homme dévorant une poule qui chantait. Il croit à des sorciers qui produisent les vents, et que l'on bat pour en obtenir le temps qu'on veut : c'est là en effet une superstition abyssine.

Makrizi ne nous décrit avec détail que les provinces musulmanes. Il est d'accord avec les chroniqueurs abyssins pour déclarer que ces pays faisaient partie intégrante de l'empire des négus. Voici un abrégé de sa description, auquel j'ajouterai seulement quelques brèves observations.

« Le royaume de Zeila a deux mois de traversée en longueur, et encore davantage en largeur. La partie habitée n'a que quarante-trois journées de long sur quarante de large. Le pays est misérable et peu fertile, on n'y trouve ni temples ni lieux de réunion pour les sectateurs dévoués du culte. Les indigènes s'appellent El Jeberta. Le pays est brûlant. Les habitations sont de pierres de bois et d'argile. Pas de commerce ni d'aisance.

« Le pays se divise en sept royaumes, ayant chacun un roi, mais tous les rois obéissent au hati (hatzé) amhara, qui perçoit un tribut annuel. Ce sont : — *Aufat*. Quinze journées de long sur vingt de large. Ce pays a des villes populeuses, et la vie y est à bon marché. On y trouve du raisin de Damas, à quatre *dirhems* les cent grappes, et la viande à un *dirhem* les cent livres. Le roi de ce pays commande à Zeila. Les habitants sont de la secte Chafi, mais il y a beaucoup d'Hanafi. On y parle l'abyssin et la langue usuelle, mais l'arabe est assez répandu. Parmi les produits du sol, il faut citer la canne à sucre, et l'arbre *djaad*, qui n'a pas de fruit, mais dont les feuilles ont la saveur de celles de l'oranger, et ont mille facultés merveilleuses, aiguisant l'esprit et la mémoire, portant à la gaieté, émoussant la faim et les désirs amoureux : aussi tous les indigènes, surtout les lettrés, en sont très-friands. On apporte à Aufat l'or des mines de Saham et de Damot, et ce métal y sert de monnaie. — *Dauaro*. Longueur cinq jours, largeur deux. Ce pays touche à Aufat. — *Arababni*. Longueur et largeur cinq journées. Adjacent à Dauaro : mêmes monnaies. — *Hadiah*. Longueur dix journées, largeur neuf. Le roi a une grande armée. Mêmes usages et mêmes monnaies qu'Arababni. Malgré les lois de l'empire on y fabrique beaucoup d'eunuques; on les amène en contrebande à la ville de Vachlu, dont les habitants sont des brutes sans religion. Là, on les châtre, puis on les amène à la ville de Hadiah, où on complète l'opération en rouvrant le méat urinaire obstrué par suite de l'inflammation, et on les guérit; mais beaucoup périssent des suites malgré l'habileté des médecins de Hadiah, parce qu'en général ils y arrivent malades. — *Cherba*. Trois jours de long, quatre de large; habitants Hanafi. — *Bali*. Longueur de vingt jours, largeur de six, les indigènes n'ont pas de monnaie, et ne connaissent que l'échange; Hanafi comme les précédents. — *Darah*. Trois jours de long et de large : tous les préfets de cette province, la plus petite du royaume, sont nommés par le hati. A ce royaume touchent Matza, Souaken et Dahla, peuplés de musulmans. On parle dans ces divers royaumes plus de cinquante dialectes qui tous s'écrivent avec des lettres abyssines. »

La connaissance fort incomplète que nous avons des vastes pays compris entre Zeila et le Choa, rend extrêmement difficile un commentaire quelconque de cette description assez circonstanciée. Nous connaissons *Aufat*, qui est Ifat, et nous savons vaguement, par les relations portugaises, qu'il faut chercher *Hadia* vers le milieu du cours de l'Haouach. Avant les Portugais et dès 1459, Fra-Mauro connaît *Hadia* et *Dararo* qu'il place l'un à côté de l'autre sur l'Haouach, non loin de la province de Fatigar, le second au sud du premier. *Bali*, dans les cartes portugaises, confine à Hadia vers le sud-est, et *Dara*, d'après les indications de Makrizi, est évidemment l'ensemble des basses terres qui font face à Matza (Massaoua) et Dahla (Dahlak). Restent *Cherba* et *Arababni*. Nous ne trouvons absolument rien dans les cartes ou les

livres postérieurs qui puisse nous guider pour identifier ces deux mots ; mais du texte de Makrizi, on peut conclure que le premier est quelque part entre Hadia et Bali, et le second entre Davaro et Hadia.

Notre auteur se trompe en citant comme mines d'or les deux provinces de Damot et de *Saham*. Ce dernier me paraît être le pays de Tzigam ou Tziham, district de l'Agaoumider voisin du Damot, et voisin en effet des pays qui produisent la poudre d'or. Quant à *l'achlu*, je serais tenté d'y voir *Oalia*, ville ou grosse bourgade dans les environs du lac Achangi, « les habitants sont des brutes, » dit Makrizi. Lefèvre rend un témoignage semblable aux gens de Oalia. A propos de Hadia, il est intéressant de constater que, dès cette époque reculée, l'infâme industrie qui enrichissait ce pays était proscrite par les lois de l'empire, et qu'on s'y adonnait en contrebande, comme on le faisait pour la traite des esclaves au temps de Théodore II. Mais, sans doute, alors comme plus tard, les marchands trouvaient moyen de s'assurer moyennant finances la complicité passive des gouverneurs et des *nagadras* locaux. — Mais quelles sont les cinquante *langues* qu'on parle dans ce royaume de Zeila et qui s'écrivent toutes avec l'alphabet ghèz? Il est bien clair qu'il ne faut pas entendre par ce mot des langues distinctes, mais en général des dialectes, probablement amhariques, et qui auront presque tous disparu plus tard, lors des grandes destructions amenées par les guerres de religion et surtout par l'invasion des Gallas. Du reste, il n'est pas certain que, dans la vallée de l'Haouach, là ou étaient les royaumes de Hadia, Bali et Davaro, il n'y ait pas encore quelques peuples du groupe *Sidama* (voy. ma carte ethnographique du Nilland[1]), ayant conservé des langues distinctes. Il est certain que les informations que j'ai recueillies sur les Sidama qui vivent au sud du Kaffa établissent l'existence d'un peuple de Daouaro qui fait partie de ce groupe[2].

GUERRES AVEC LES MUSULMANS : D'AMDA TZION A THÉODORE I

Reprenons le récit des événements. Amda Tzion, informé des persécutions dont les Coptes étaient victimes en Égypte, se crut obligé d'intervenir en leur faveur. Il écrivit au soudan, en le sommant de rétablir les églises qu'il avait ruinées, le menaçant, en cas de refus, d'arrêter les caravanes et de détourner les eaux du Nil. On ignore les suites de cette sommation, datée de Moharrem 726 de l'hégire (1326).

L'irritation que le négus avait conçue contre les musulmans se fit jour d'une manière sanglante à l'occasion d'un crime isolé commis à Ifat. Les islamites y assassinèrent un agent du hatzé : celui-ci, sans autre forme de procès, réunit une armée à Chugura, se jeta avec soixante-dix cavaliers sur un village dont il massacra tous les habitants, et traita de même les villes commerçantes de Kangoura, Iadaï, Koubat, Fadise, Kalise et Argaï. Puis il envoya des colonnes volantes avec ordre de tout tuer et de tout piller. Ces barbaries inspirées par un fanatisme sans frein étaient d'autant plus impolitiques que jusque-là les musulmans s'étaient montrés des sujets soumis de l'empire, et payaient régulièrement le tribut. Terrifiés et décimés, ils se soumirent momentanément pour reprendre les armes sous la direction des princes de Fatigar, de Hadia et de Davaro. Nous renvoyons au récit détaillé de Bruce pour toutes les péripéties de cette lutte, qui fut désastreuse pour les insurgés. Makrizi ne dit mot de cette guerre meurtrière, mais il nomme sous le règne suivant (celui de Seif-Arad) un fils d'un prince Tzaber-Eddin d'Ifat, et les chroniques abyssines donnent le nom de Tzaber-Eddin au prince de Fatigar que battit Amda-Tzion. Serait-ce le même personnage?

Cette guerre ne paraît pas avoir été le premier acte de la lutte engagée par les hatzé contre l'Islam, du moins nous trouvons dans Marco-Polo, sous l'année 1288, un épisode intéressant sur lequel les historiens abyssins sont muets. Cette année, le négus songea à aller faire ses dévotions au Saint-Sépulcre, à Jérusalem : mais ses « barons » lui représentèrent qu'il courrait de trop grands dangers dans ce voyage et qu'il valait mieux envoyer un évêque à sa place. Il se conforma à cet avis, et envoya à Jérusalem un prélat « de sainte vie » chargé de riches offrandes pour le Saint-Sépulcre : mais au

[1] *Voyage aux deux Nils*, atlas. — [2] LEJEAN, Notice sur le pays de Koullo. (*Bulletin de la Soc. de Géographie*, 1865.)

retour, cet envoyé passa par Aden (la suite du récit montre qu'il s'agit très-probablement d'Adel), où régnait un prince très-hostile aux chrétiens. Quand ce soudan apprit l'arrivé du prélat, il le fit amener devant lui et voulut l'obliger à force de menaces, à se faire musulman. Comme l'Abyssin déclarait fièrement qu'il subirait plutôt la mort, le soudan le fit circoncire à la façon musulmane, et lui dit « que celle vergongne le avait fait faire par despit et par onte del roi son ségnor : et après ceste paroille il le laisse alere. » L'évêque, une fois guéri, monta à cheval et rejoignit son souverain, à qui il conta ce qui lui était arrivé; le négus furieux réunit une armée, et se jette sur Adel. Les *Molouk* voisins viennent prêter main-forte à leur coreligionnaire, tous ensemble sont complétement battus, et le négus parcourt librement le pays pendant deux mois, saccageant et détruisant tout, jusqu'à un moment où il ne put plus avancer, « por ce qe trop fors pas avaient à passere, et que pou de gens il porroient faire grant domajes a celz mauveis pas. » Il s'en retourna chez lui chargé de butin. Je suis porté à croire que, s'il n'y a pas trace dans l'histoire indigène de cette énergique leçon donnée aux musulmans, c'est que les chrouiqueurs n'auront pas osé mentionner l'humiliant traitement infligé par des infidèles à un prélat chrétien.

Marco Polo profite de cette occasion pour nous faire un tableau par ouï-dire de l'Abyssinie. Le grand roi de ce pays, selon lui, a sous lui six autres rois, trois chrétiens, trois sarrasins[1]. Les chrétiens indigènes portent trois marques au visage faites au fer rouge : l'une au milieu du front, et une sur chaque joue. Les musulmans n'ont que la première de ces marques, et les juifs, assez nombreux dans le pays, ont les deux dernières. Les Abyssins sont très-guerriers, car ils sont toujours en lutte avec les musulmans qui les entourent. Ils vivent de riz, de lait, et se servent d'huile de sésame [2]. Il y a beaucoup de commerce, et grande fabrication de tissus, de coton et de bougran. Le pays a force girafes, des lions, des léopards, des autruches, de belles poules (des pintades sans doute), des onagres, beaucoup de gibier, des perroquets, et « des chats-maimouns qui semblent avoir des figures d'hommes » (des singes *totas* et autres).

Le grand voyageur qui avait vu les États du vrai prêtre Jean dans la Tartarie orientale, s'est bien gardé de tomber dans la singulière confusion que nous trouvons à chaque pas chez les géographes postérieurs : je veux parler de l'attribution aux négus abyssins des vagues notions qu'on avait sur le Prêtre Jean d'Asie. Il est superflu d'expliquer que ce dernier était réellement le chef d'un grand État nestorien qui fut détruit au treizième siècle par le choc des Tartares. Quel que fût son titre officiel, ce souverain paraît avoir eu, du moins aux yeux des Occidentaux, le caractère semi-sacerdotal qui distinguait les hatzé d'Abyssinie. Cette similitude explique la confusion faite entre les deux monarchies, mais elle ne nous apprend pas à quelle époque toutes les légendes relatives au prêtre Jean de Tartarie ont passé en Afrique. On répète à satiété que les Portugais, entendant parler au Congo d'un grand État chrétien situé au centre de l'Afrique, persuadèrent à l'Europe qu'ils avaient retrouvé dans les récits des nègres l'histoire du prêtre Jean et que ce prêtre Jean était le négus d'Abyssinie : mais il suffit d'ouvrir Marino Sanuto pour voir que longtemps avant que les Portugais eussent doublé le cap Bojador, la transformation du hatzé en prêtre Jean était chose accomplie en Europe.

Sanudo est intéressant à citer, parce qu'il a recueilli sur les us de la cour des Hatzé des notions très-précises, telles que nul autre n'en a eu jusqu'à l'arrivée des Portugais. Le grand géographe italien, qui courait tout l'Orient pour réveiller chez les rois et les peuples l'esprit fort oublié des croisades, avait pu voir à Jérusalem des moines ou des pèlerins abyssins qui lui avaient donné des renseignements sérieux. Il nous apprend que l'empire du prêtre Jean n'a pas de capitale fixe, et que le souverain est toujours par monts et par vaux à la tête d'une énorme armée, qui forme autour de lui une cité mobile. « Il monte à cheval, couronne en tête, entouré de courtines rouges et de bannières, précédé de pages, de gentilshommes illustres et des ambassadeurs étrangers qui sont à sa cour. Vient ensuite une foule de guerriers dont un dixième est bien vêtu et possède des tentes de prix : les autres sont pauvres gens, et vêtus seulement de peaux. Il va toujours en ligne droite, dans une direction inconnue de tous gens qui l'escortait sont peu nombreux, bien montés, la figure voilée pour ne pas se connaître les uns les autres. Le roi a ordinairement avec lui les pierres de treize autels por-

[1] Quatre, selon la version française. La version latine n'en donne pas le nombre, et ajoute une erreur qui n'est pas dans les autres : elle fait du négus un vassal du grand khan de Tartarie. (L. III, ch. 44.)

[2] C'est de l'huile de *noug* que l'auteur a sans doute voulu parler.

tatifs, mis à dos de mules, et que l'on dresse aux haltes sous des tentes blanches. Les chants et le son des instruments, aussi bien que les sacrifices à Bacchus et à Vénus, indiquent toujours l'endroit précis où se trouve le monarque. »

Le règne de Seif-Arad, selon Bruce, aurait été assez tranquille (1342-1370), ce qui est en pleine contradiction avec le récit assez détaillé que fait Makrizi des révoltes des musulmans d'Ifat et des guerres sanglantes qu'elles entraînèrent. Omar, chef d'Ifat, avait laissé quatre ou cinq fils qui régnèrent l'un après l'autre dans les environs de l'an 1300. L'un de ces princes, Ali-Ben-Tzaber-Eddin, tenta de s'insurger contre le hatzé, mais n'étant pas soutenu par ses compatriotes, il se soumit et se rendit à la cour de Seif-Arad, qui lui pardonna et le garda près de lui en otage. Son fils Ahmed, dit aussi Harb-Arad-Ben-Ali, reçut du négus l'investiture de la province. Mais, au bout de huit années de demi-captivité, Ali revint et expulsa son fils qui se réfugia à son tour chez le hatzé, devint un de ses clients, vécut près de lui pendant plusieurs années et eut trois fils; son père finit, à la recommandation de Seif-Arad, par lui donner une petite principauté dans le Djabra. Il y fut tué dans une émeute provoquée sans doute par la levée de l'impôt, comme il arrive parfois en Orient; son frère Abou-Bekr le remplaça.

Ici nous voyons entrer en scène un personnage destiné à devenir le représentant le plus acharnée de l'islam abyssin contre les négus. Ahmed avait eu pendant son séjour à Ifat un fils nommé Hakeddin, qui se livra avec ardeur à l'étude dans sa jeunesse, ce qui ne l'empêchait pas d'être, pour une raison que l'on ne nous dit pas, méprisé dans le pays, haï de son aïeul Ali et persécuté par lui et par son oncle Mollah-Alfah. Chassé d'Ifat, le jeune homme se rendit chez un chef voisin dont on ne nous dit pas le nom et qui le reçut très-amicalement. Ce chef l'employa à percevoir les impôts dans les districts éloignés. La délicatesse et la reconnaissance n'étaient pas les qualités dominantes du jeune aventurier. Il mit tous ses soins à se créer des partisans et à réunir une troupe avec laquelle il attaqua son bienfaiteur, le tua, pilla tous ses biens, et prit à son service les soldats du défunt avec une haute paye; puis il s'occupa de régler ses vieux comptes avec son oncle le Mollah. Celui-ci, fort alarmé, demanda main-forte à son suzerain Seif-Arad, qui vint avec trente mille hommes et, dans une bataille sanglante, fut mis en déroute avec perte de ses bagages. Une seconde armée qu'envoya le négus fut également détruite, et le Mollah qui l'accompagnait fut tué. C'était, à ce qu'il paraît, un habile et sage administrateur, qui fut fort regretté de son père Ali. Malgré la préférence évidente de Makrizi pour Hakeddin, qui est à ses yeux le champion glorieux de la foi, on peut conjecturer que l'hostilité d'Ali et du Mollah contre l'aventurier avait été justifiée de bonne heure par les instincts inquiétants de celui-ci. Mais Ali eut bientôt à songer à ses propres dangers, car il fut assiégé dans Ifat par son petit-fils, et obligé de capituler. Hakeddin se montra modéré à son égard, il lui laissa la principauté et accrut ses richesses; mais il emmena dans le Choa les habitants de la ville d'Ifat et bâtit pour eux la ville de Vahal, qui devint sa capitale. Ifat déclina à partir de ce moment et finit par disparaître tout à fait. Hakeddin continua à faire la guerre avec le négus, mais les détails nous manquent là-dessus. Pour comble de difficultés, Seif-Arad eut quelques demêlés avec l'Égypte. Le soudan de ce pays ayant fait emprisonner Markos, patriarche d'Alexandrie, le négus par représailles fit mettre aux fers tous les marchands égyptiens qui étaient en Abyssinie, et menaça la libre circulation des caravanes. Ces mesures, dit-on, eurent un plein effet, et Markos fut délivré.

Après Seif-Arad, vinrent Wedem-Asferi, qui régna dix ans, et David, son frère, qui en régna vingt-neuf, et qui fit la guerre avec les Égyptiens; il razzia les Arabes voisins d'Assouan. Cela semble indiquer que les frontières nord de l'Abyssinie atteignaient alors le pays des Kenouz. Le grand émir des Mamelouks força le patriarche Mattha à écrire à David à ce sujet, et de plus il lui envoya comme négociateur Ibrahim Damiâty (1381). Il paraît que ces différents s'arrangèrent à l'amiable, du moins le soudan reçut en 1386 un envoi de vingt et un chameaux chargés de présents du hatzé. Celui-ci avait eu à continuer la guerre avec l'infatigable Hakeddin, et cette guerre avait fini par un combat où le chef rebelle avait été tué; on ne put, après l'action retrouver son cadavre parmi les morts. Il fut vivement regretté de ses coreligionnaires comme une « colonne de la foi; » il avait livré aux infidèles plus de vingt batailles en neuf ans.

Son frère Saa-Eddin lui succéda, et continua bravement la guerre, d'abord avec peu de succès. Il fut battu et pris à Ahbeza (Addi-Besa?) puis, délivré par un des siens, il reprit l'avantage, battit Aman-Harfa, un des généraux du hatzé, enleva d'assaut la ville de Zallan et y fit un tel butin qu'il eut pour sa part quarante mille vaches, dont il fit généreusement

l'abandon aux soldats et aux *fogara* (pauvres), si bien qu'il ne lui resta pour manger que ce que lui donna une de ses femmes plus prévoyante que lui. Son gendre Solaïm-Ben-Ayad, qui avait eu dix mille vaches pour son lot, avait été invité par lui à en faire quelques aumônes, mais il refusa. Comme il fut, à peu de temps de là, complétement battu et tué avec tous les siens, sauf sa veuve, ce désastre passa pour un châtiment providentiel de son avarice.

Les faits de guerre qui suivent la prise de Zalan, sont des contes ridicules qui ont le pays de Bali pour théâtre et qu'on peut lire dans l'histoire précité. L'histoire sérieuse recommence, quand David, inquiet du développement de cette insurrection, se décide à marcher en personne avec une forte armée. Un émir intrépide et fanatique, nommé Mohammed, eut l'audace héroïque de livrer bataille au négus avec mille fantassins et six cavaliers ; toute cette brave troupe périt, sauf un cavalier qui échappa. Ailleurs un dedjaz du négus, Barua, battit complétement Saa-Eddin, qui, à ce qu'il paraît, avait moins une armée qu'une levée en masse de fakirs, de mollahs et de paysans; quatre cents cheiks, armés de bâtons ferrés, « gens renommés pour leur piété, » se firent tuer dans cette journée. Saa-Eddin se sauva à Zeila et y fut poursuivi et assiégé. Après avoir souffert de la soif pendant quelques jours, il fut forcé par l'ennemi, qui avait pénétré dans la place par un passage secret, combattit vaillamment les Abyssins qui voulurent l'arrêter, et fut mortellement frappé au front. Il mourut « l'âme pleine de joie, » dit Makrizi, avec la renommée d'un second Hakeddin (1403), et la résistance finit avec lui. Ses dix fils se sauvèrent en Arabie ; le vieil Ali était mort en Abyssinie après trente ans d'une captivité plus ou moins déguisée. Les vainqueurs rasèrent les mosquées, couvrirent le pays d'églises, et l'islamisme parut dompté pour longues années.

David ne survécut pas longtemps à ses succès. Un jour qu'il examinait un cheval de prix, il en reçut une ruade qui le tua (1409), et fut enseveli dans l'île de Dek. Il dut sans doute à ses victoires le surnom de Lion, car son fils Théodore est appelé dans les chants nationaux Ouelda-Ambaça (*fils du Lion*). Une fête publique de Théodore fut, dit-on, signalée par une pluie de poissons, tradition qui aura pris sa source dans un phénomène météorologique assez connu. C'est sans doute à cela que se rattache l'illustration légendaire d'un règne qui fut court (1409-1412) et qui paraît avoir été fort obscur. Une de ces légendes poétiques auxquelles se rattache l'orgueil des peuples prit alors naissance et s'est perpétuée jusqu'à nos jours : elle prédisait dans un avenir non déterminé l'apparition d'un négus qui s'appellerait aussi Théodore, qui rétablirait la croix sur le Saint-Sépulcre et ferait de l'Abyssinie la première des nations. On sait que c'est cette légende qui a décidé le dernier négus à changer son nom de Kassa en celui de Théodore II.

ISAK. ZARA-YAKOUB : SUITE DE LA GUERRE DE ZEILA : RAPPORTS AVEC L'EUROPE

Isak ou Isaac, frère et successeur de Théodore, régna dix-sept ans avec assez de gloire. J'ai raconté, dans ma relation de voyage, les principaux faits de son histoire. Ce fut sous lui que le fanatisme ou, si l'on veut, le patriotisme des musulmans de Zeila rouvrit la série des luttes qui avaient dépeuplé ce malheureux pays. Un sultan arabe, Nasr-Ahmed, encouragea et aida matériellement Tsaber-Eddin-Ali, l'aîné des fils de Saad-Eddin refugié chez lui, à tenter une expédition pour la délivrance de son pays. Les émigrés prirent terre en un lieu nommé Saiyarah, où les anciens soldats de Saad-Eddin accoururent en foule le rejoindre. Un premier engagement contre un goum de quatre-vingts cavaliers amharas, dans un lieu nommé depuis ce temps *Dsekhr Amarah* (la mémoire des Amhara) leur fut favorable. Ils remportèrent une seconde victoire dans le pays de Serjan (probablement Serdjan sur le détroit de Bab-el-Mandeb), et, devenus les plus forts, ils se mirent à saccager le pays des chrétiens, brûlant églises et villages, enlevant force butin.

Le négus alarmé envoya contre eux dix dedjaz suivis d'autant de corps d'armée, et obéissant à un généralissime nommé Naït-Bakel, qui balaya devant lui les bandes des insurgés et les chassa de contrée en contrée, à demi morts de faim, de soif et de fatigue. Ils reprirent l'avantage dans quelques affaires partielles, dont Makrizi a fort grossi l'impor-

tance; brûlèrent une résidence impériale; prirent l'amba de Barut et ravagèrent le pays de Djah (Djonah d'Edrisi?) Une bataille générale, où les musulmans firent des merveilles, se termina par leur complète déroute : Tzaher-Eddin qui avait vaillamment payé de sa personne, faillit être pris et n'échappa qu'en passant à cheval un fleuve large de dix coudées, l'annaliste arabe veut qu'il l'ait sauté; mais, durant la saison sèche, il n'y a dans ces pays aucun fleuve qui ne soit aisément guéable, et les Abyssins ne font pas la guerre pendant la saison des pluies. Il mourut peu après (1423) d'un mal de ventre, laissant la réputation d'un prince capable et courageux. Il fut remplacé par ses frères Mansoor et Mohammed, qui firent une pointe vers Ledaïa, résidence impériale (peut-être le pays de Ledjo), s'emparèrent du négus, selon Makrizi, et l'égorgèrent en guise de *Kourban* (sacrifice) « en présence de beaucoup de gens ». Ce fait, qui est en pleine contradiction avec l'histoire abyssine, n'est évidemment qu'une de ces hâbleries si fréquentes dans l'histoire arabe de tous les temps. Il est seulement possible que quelque prince ou dedjaz de la famille impériale ait été égorgé de sang-froid dans les circonstances que raconte Makrizi. Quoi qu'il en soit, Mohammed poursuivit les Amhara jusqu'à l'amba de Moha (aujourd'hui Motcha-Nefas ou Motcha *le venteux*, sur la route de Magdala au Beghemder?) et assiégea cette place où trente mille chrétiens étaient refugiés. Étroitement bloqués, les assiégés capitulèrent : le tiers embrassa l'islamisme, les autres obtinrent de la générosité courtoise du vainqueur la permission de rentrer chez eux. Mohammed gagna là deux cents chevaux de prix, avantage très-important, car on peut conclure du petit nombre de cavaliers cité par les chroniqueurs que les deux armées étaient fort mal montées.

Après la prise de Moha, les vainqueurs restèrent dix jours dans le même lieu, et y furent attaqués par le hatzé Isak qui détruisit leur armée, leur tua dix émirs, prit vivants Mansour et Mohammed et les enferma étroitement en prison (1426). Leur jeune frère Djemal-Eddin leur succéda et tint résolûment la campagne : ce qui rétablit surtout les affaires des insurgés, ce fut l'adhésion d'un chef transfuge nommé Harb-Yaouch (peut-être un musulman qui n'avait servi d'abord que malgré lui contre ses coreligionnaires). Pour premier gage de sa fidélité, Yaouch battit une armée de sept mille abyssins, remporta une seconde victoire du côté de Bali, et ravagea si complétement ce pays, que chacun de ses soldats eut trois esclaves pour son lot. Le négus, qui s'était mesuré avec Djemal-Eddin, ne fut pas heureux : battu à Ledaïa, vainqueur à Iaïtza dont il s'était emparé, il recula, fut poursuivi cinq mois de district en district et finit par se retirer « vers les bouches du Nil » (peut-être vers le confluent du Bachilo et de l'Abaï). C'est à peu près à cette époque que se rapporte une tentative originale de coalition entre l'Abyssinie et l'Europe chrétienne pour l'abaissement de l'islamisme. Le négus avait près de lui un marchand de Tauris, nommé Nour-Eddin-Ali, qu'il envoya proposer aux souverains d'Occident une action combinée contre l'Égypte, qu'il devait assaillir par terre tandis que les Francs opéreraient du côté de la mer. On n'avait pas perdu le souvenir, sur les côtes de la mer Rouge, des croisés qui avaient maltraité les villes maritimes de l'Hedjaz. Ali passa par le désert du Tibou, en tournant les oasis; s'embarqua dans un port tunisien, « vint chez les Francs, » dit Makrizi (on ignore dans quelle partie de l'Occident), et s'acquitta avec zèle de sa commission. Il ne paraît pas que les souverains l'aient pris fort au sérieux : il revint en Orient avec quantité d'habits qu'il avait fait fabriquer pour la croisade projetée, ornés de croix brodées et du nom du négus également brodé en or. Débarqué à Alexandrie avec deux moines abyssins, il fut dénoncé par un de ses serviteurs et amené devant le kadi qui le condamna à mort. On le promena sur un chameau dans les rues du Kaire précédé d'un héraut qui criait : « Ainsi meurent ceux qui portent des armes à l'ennemi et qui se jouent de deux religions! » (Ali s'était présenté dans le pays comme musulman.) Puis on lui trancha la tête. Nous ne savons ce que devinrent les deux moines.

Makrizi, qui nous apprend cette anecdote, nous dit que, deux ans auparavant (1426), le négus avait cessé d'envoyer au patriarche d'Alexandrie la subvention d'usage jusque-là. Il attribue cette révolution au mépris qu'avaient inspiré aux Abyssins les actes du patriarche Gabriel[1].

Pour en revenir aux faits de guerre, le négus finit par avoir le dessus en 1430. Après avoir dévasté une étendue de vingt journées de pays, Djemal-Eddin livra, au pays de Harja, une sanglante bataille : les Abyssins, d'abord repoussées, finirent par remporter une victoire complète. L'histoire musulmane attribue le désastre des croyants à l'état de fatigue

[1] Makrizi, *Kitab el Molouk*, f. 382.

où ils se présentèrent à l'eonemi. En ce qui concerne Djomal-Eddin, il fut assassiné en 1431 par quelques-uns de ses parents, après sept ans de règne, laissant la renommée d'un vrai *Ghazi* et d'un grand prince selon le cœur des musulmans, comblant de dons les imams et les pauvres. Makrizi cite, à l'appui de sa réputation de justice, une anecdote où il joue un rôle de Brutus musulman. Le même auteur le loue ingénument d'avoir rempli d'esclaves abyssins l'Inde, les Arabies, Ormuz, l'Égypte, l'Asie Mineure (Roum), la Syrie et l'Irak et d'avoir converti de force beaucoup d'Amharas, « les préservant ainsi des feux de l'enfer ».

Son vainqueur était mort depuis deux ans, et il avait été remplacé par son fils Andara qui n'avait vécu que quatre mois. Hatzbana, frère d'Isak, avait succédé à son neveu et était mort vers le temps du ramadan de 834 (1430). Son successeur Salomon Ouelda-Isak ne vécut pas davantage : puis vint un prince innommé qui régna cinq ans et fut emporté, en 1435, par une peste meurtrière qui fit force victimes en Abyssinie et le long de la mer Rouge. Le défunt fut remplacé par Zara-Iakoub, que les musulmans nomment Nasr-Iakoub, frère de feu Isak, et qui prit pour nom royal celui de Constantinos. Les listes suivies par Bruce et quelques autres auteurs ne sont pas entièrement d'accord avec la chronique arabe. Elles font régner sept mois Andara ou Amda-Tzion au lieu de quatre, et donnent quatre années de règne à son successeur qu'elles appellent Hoseb-Nanya, de son nom baptismal Thékla-Mariam (1429-1433). Salomon est nommé Saroué-Yasous (Mahrat-Nanya), dans ces listes, et le prince anonyme de Makrizi, qui devient Amda-Lesous (Badel-Manya), qui règne neuf mois et meurt à la date donnée par l'auteur arabe. Ces différences, on le voit, sont assez peu importantes, et il est inutile d'ajouter qu'en l'absence d'autres témoignages, la vraisemblance est en faveur des auteurs indigènes.

Le premier acte connu de Zara-Iakoub fut de renouer les relations avec l'Égypte dans l'intérêt des chrétiens de ce pays. En 1437, il envoya une ambassade au soudan avec les présents accoutumés, or, civette et autres objets, et l'invitait dans sa lettre à faire respecter les églises et à bien traiter ses sujets chrétiens [1].

Ludolf (*Commentar.*, p. 301), a donné d'après un code du Vatican une charte de Zara-Iakoub, datée de Tegoulet et de la huitième année de son règne, et concédant aux religieux du couvent abyssin de Jérusalem la terre de Zebla (position inconnue) avec la moitié du tribut bisannuel de cette terre, savoir cent onces d'or. En retour de ce don, lesdits moines devront célébrer, à l'intention du négus, les diverses fêtes de la Vierge, au nombre de trente-deux, notamment, celles de sa naissance, de sa mort, de son ascension, enfin celles de la Nativité et de Pâques. Ils devront de plus allumer perpétuellement quatre lampes au Saint-Sépulcre, trois autres au cénotaphe du Christ, une à l'endroit où le vit Madeleine, trois au sanctuaire abyssin, à Gethsémani, trois, une à Bethléem et une au mont des Oliviers.

Maintenant ici se présente une question assez intéressante : les Abyssins se sont-ils fait représenter au concile de Florence en 1437, comme Bruce l'assure après Urreta, tandis que des écrivains plus sérieux émettent des doutes? Les actes mêmes du concile sont muets l'endroit des Abyssins. Urreta, qui écrivait un siècle plus tard, est un témoin passionné et suspect. Cependant un fait que cite Ludolf à l'appui de sa thèse me paraît tourner contre lui. Le hatzé Susneos, entièrement dévoué aux jésuites, maudit un jour la mémoire de son ancêtre Zara-Iakoub et le déclara damné à juste titre pour avoir sanctionné le divorce entre la papauté et l'Église d'Abyssinie. Ceci semblerait prouver que Zara-Iakoub, mis en demeure de se soumettre à Rome comme d'autres princes orientaux représentés au concile de Florence, persista dans la séparation; ce qui est assez d'accord avec la version qui veut que l'hégoumène du couvent abyssin de Jérusalem ait envoyé à Florence, au nom du négus, des moines qui ne firent ou n'obtinrent aucune concession essentielle. Le fait de cette députation est plausible, et je croirais volontiers que c'est à elle que le fameux géographe vénitien Frà Mauro dut les renseignements qui lui permirent de donner dans sa mappemonde une représentation relativement exacte de l'Abyssinie et de quelques pays voisins. Dans une des légendes inscrites dans sa carte, il nous apprend que tout le pays qui est au-dessus de la haute Égypte lui a été décrit par des indigènes intelligents (nasudi) qui étaient des religieux, et qui, de leurs propres mains, lui ont dessiné les montagnes, les villes, les fleuves et les provinces avec leurs noms. Mais il ajoute que, faute de place, il n'a pû insérer toutes ces esquisses en leur lieu. Ceci n'est pas très-exact, car il a couvert sa carte de villes et de monuments de fantaisie qu'il eût pu supprimer pour faire place aux noms de lieux comme il l'a

[1] Makrizi, *h. et M.* f. 442.

fait en Europe. Quant aux notions que le célèbre camaldule a de l'état politique de l'Abyssinie, elles sont un mélange singulier de fables et de vérités. Selon lui, le roi d'Abassie, dit prêtre Jean a sous lui beaucoup de royaumes, et, quand il mène son *ost*, il traîne après lui un million d'hommes « qui sont nus, sauf un certain nombre qui portent en guise d'armes des peaux de crocodiles. » Il avait appris des Abyssins que leur empire s'étendait bien plus au delà des sources du Nil qu'en deçà, et qu'ils avaient chez eux des fleuves *plus grands que ce même Nil* (mazor fiumi del Nilo), lesquels fleuves en se réunissant à lui le rendoient si important. Il est probable qu'il était question de l'Abaï, et que ces grands fleuves étaient le Bachilo, la Djamma qui apporte à l'Abaï le tribut de toutes les eaux des dégas du Choa, et enfin la Didhésa dont le bassin n'est pas du tout connu.

Le point le plus neuf dans l'Abyssinie de Frà Mauro est son tracé du fleuve Haouach (*Fl. Auasi*), dont il donne le cours plus exactement que ne l'a fait aucun géographe jusqu'à ces derniers temps. Il place sa source là où elle est, au sud de la grande courbe de l'Abaï, et figure assez bien les divers affluents qu'il reçoit par sa rive gauche : enfin il le fait finir dans le lac de Gurèle (Aouça Gurel) ce qui est parfaitement exact. Non loin de sa source, le fleuve laisse à gauche la résidence du vicaire du patriarche (l'Abouna), celle du négus, et enfin le mont Xiuala ou Xiquala, avec cette indication : *Su questo monte e un gran lago e abbadia di santi monaci*. La résidence épiscopale en question peut être cherchée vers Lagadadhi, là où Rochet d'Héricourt a trouvé des ruines dont il nous donne une description dans son second voyage. Non loin de là s'élève dans une vaste plaine la montagne isolée d'Erer ou Hiérer, au pied de laquelle est une antique résidence des négus, s'il faut en croire des informations que j'ai publiées ailleurs [1] : c'est probablement la résidence royale dont parle Frà Mauro. Son *Xiquala* est bien connu ; la prononciation moderne est Ioukala (Zekuala, Zequala des cartes) ; c'est une montagne isolée comme Erer, et le lac mentionné par notre auteur m'a été signalé par un informateur indigène, d'accord en cela avec Lefèvre et un voyageur tout récent (le P. Taurin). Il paraît que ce lac occupe une cavité cratériforme au sommet du Ioukala.

Continuons notre examen vers le sud. Frà Mauro ne connaît pas les Gallas comme nation, mais il appelle *Galla fl.* un grand fleuve dont il nomme la partie supérieure *Xebe*, ce qui est évidemment le Ghibe du pays de Kaffa. Ce fleuve va finir dans la mer des Indes, ou plus exactement dans un canal qui sépare la terre ferme de l'île de *Diab*, grande île où sont Braoua et Mogdeucho, appelées plus tard par les Portugais Brava et Magadoxo. Les formes adoptées par notre cartographe (*Barauа*, *Mogodisso*) sont plus conformes à la prononciation indigène. Mais comment Frà Mauro a-t-il été amené à regarder comme une île ce pays de Diab, « regio fertilissima, conquista per el gran re de Abassia anno MCCCCL ? » Ce pays serait le Somâl actuel : or je ne sache pas que les géographes arabes l'aient jamais pris pour une île. Je suis convaincu que ce Diab n'est autre que le Djah de Makrizi, cité plus haut, qui ne devait pas être loin d'Ifat et de l'Haouach, et que notre géographe aura placé au hasard vers Magadoxo. Les chroniques abyssines ne parlent pas de guerres faites par Zara-Iakoub aussi loin vers le sud-est, mais, en revanche, elles donnent des détails sur une des campagnes de ce négus contre les gens de Zeila (Bruce, II).

Si nous rentrons dans l'Abyssinie proprement dite, nous trouvons, entre le Haouach et le pays de Choa, une grande montagne couronnée d'une ville et appelée *Ambanegst* ou la montagne des Négus (Amba-Nagast). Je ne sais à quel lieu ce nom peut s'appliquer : sans doute à une des nombreuses cités du Choa. Viennent ensuite les provinces d'*Ifat*, *Fatagar* (Fatigar) entre deux fleuves, dont l'un communique avec l'Abaï (cette potamographie abyssine de Frà Mauro est d'une confusion rare). Ce fleuve qui part de Fatagar et qui se nomme *Guaa*, se relie à un affluent de l'Abaï qui sort d'un lac appelé *Lelabela*. D'après sa position, ce dernier affluent serait la Djamma qui apporte en effet à l'Abaï le tribut de la plupart des rivières du Choa, mais, quant à sa source, il y a une confusion évidente avec celle du Takazzé, qui est près des églises troglodytiques de Lalibela. Il n'y a pas de lac à Lalibela, mais l'Achangi n'est pas bien loin, et comme le Takazzé est l'Astaboras des anciens, lequel sortait d'un lac, il y a peut-être ici un vague souvenir de géographie classique. L'Amhara (*Hamara* dans Frà Mauro) est bien placé au sud-ouest de Lalibela, avec une petite annotation assez curieuse : *el re de Amara* (*sic*) *ha* 20 *re soto el suo dominio*. La province d'Amhara était

[1] *N. Ann. des Voyages* (1865).

donc alors beaucoup plus importante qu'aujourd'hui, ou par ces vingt rois, il faut entendre, de simples *choums*.

Cherchons maintenant le Takazzé : il ne faut pas tâtonner longtemps pour voir que c'est dans Frà Mauro le fleuve qu'il appelle le Nil, et qu'il fait sortir d'une haute montagne appelée Marora ou Chamrir entre les provinces de Marora et de Salgu. Voici un extrait d'une note très-curieuse qu'il consacre au cours de ce fleuve-roi : « E per granda assunanza di rivoli che discovre per quela costiera fino al pian fa tre lagi, e chi guarda da la sumità de quel monte non vede fiumera alguna ni altre aque acostarvise, la qual cosa dechiara che quela aqua esca dal ventre del predito monte, e poi queli tre lagi fano uno solo fiume, e tira verso el polo nostro per fina al monte dito Cubitlave, e li se affouda et passa per le radise da quelo e poi tira a une altro monte che è nela provincia de Nuba, e li caze e se riversa perfina al basso..., » après quoi il descend au Sayto (Saïd ou haute Égypte). Faisons quelques remarques sur ce passage. Et d'abord, qu'est ce que Salgu? Faut il y voir Salowa, province en effet voisine des sources du Takazzé, ou bien encore Tchelga, ou Tchelkin (Tcherkin de Bruce, le même que le Derkin des anciens auteurs)? Pour ma part, je préfère Tchelga, d'où ne sort pas le Takazzé, mais où, en revanche, naît l'Atbara, qui absorbe les eaux du Takazzé et jusqu'à son nom. Le mont « Marora ou Chamir » veut simplement dire que Marora est le nom indigène donné par les informateurs de Frà Mauro, et Chamir (Djebel-Kamar) le nom arabe adopté par concession pour les Arabes qui faisaient sortir le Nil du Djebel-Kamar ou Komr (mont de la lune). En descendant de la montagne, le fleuve laisse à gauche le *Bagamidre* (orthographe régulière de Beghemder : *Baga-mider*, pays des moutons) : par sa gauche il reçoit la rivière *Mana*, par sa druite le *Lore;* c'est en effet la position respective de la Menna et du Tzelari, affluents du Takazzé. Ce dernier nom est connu de Fra-Mauro, car nous lisons *fl. Tagaz* un peu au-dessus du confluent de la Menna. Le fleuve laisse à l'ouest le *Simin*, puis le *Saleth* (Semyen et Tzallemte) à l'est le *Bugna* (Bughena), et entre chez les *Nubi*, après avoir reçu un grand affluent de gauche dont nous devons dire quelques mots, car ce n'est rien moins que l'Abaï ou le Fleuve-Bleu.

Notre géographe en a évidemment une idée assez nette, car il le nomme *Abaui* et il trace exactement son cours et sa fameuse spirale, longtemps avant les premières cartes portugaises qui en ont donné une juste idée. Il appelle sa source (à laquelle il donne la forme d'un petit lac) *Gineth*, ou l'on peut reconnaître aisément le *Ghech* des auteurs modernes. Après cela le fleuve traverse un lac sans nom, qui est le T'ana des cartes, décrit sa belle courbe, passe le long du Godjam (*Regno Gogiani*) qui est, il est vrai, inexactement placé hors de la spirale, reçoit du sud une grande rivière (ou a le choix entre une dizaine d'affluents entre la Djamma et le Toumât) passe près de la ville de Chiamul (Kamamil?) et diverses autres localités impossibles à identifier, il se réunit au Nil, après avoir traversé un lac où il reçoit un affluent occidental sorti d'un lac plus petit. La position de ce confluent est à peu près celle de Khartoum; où se réunissent les deux Nils, et par conséquent cette rivière anonyme représente tout ce que Frà Mauro pouvait savoir du vrai Nil, c'est-à-dire du Bahr-el-Abiad. Rien d'étonnant du reste à ce qu'il l'ignorât : les Abyssins, qui étaient ses autorités, ne paraissent avoir jamais soupçonné avant le siècle dernier l'existence de ce grand fleuve. La direction qu'il lui donne s'accorde assez avec celle que les Arabes donnent dans leurs cartes au *Nil des Noirs*, qui a ajouté tant de confusion à l'obscurité qui enveloppait la géographie de l'Afrique, et qui pourrait être l'objet d'une monographie bien curieuse[1].

Si nous passons maintenant au nord-est du Takazzé, nous y trouvons, après *Hacsum* (Axoum) et le pays de *Tegre* (Tigré) un petit coin de terre fort bien figuré : c'est le bassin du fleuve Mareb (*fl. Marab*), avec sa spirale, un affluent venant de l'est, qui est la petite rivière Engoa, et les deux provinces *Seroua* et *Fimaseh* (Seraoué et Hamasène) dont la première, il est vrai, est inexactement placée au sud de la rivière. Celle-ci dans sa partie inférieure, prend le nom de *Sab*, et va finir dans un lac. Il y a là une circonstance à moitié vraie, c'est que le Mareb perd son nom abyssin en quittant le pays chrétien, et qu'il se nomme Gach dans les basses terres. Y aurait-il dans *Sab* une confusion avec une rivière voisine, l'Ainsaba? Quant au lac, il n'existe pas, mais, il y a encore quelques années, les cartes faisaient finir le Gach dans un marais appelé Wadi-Abbay : d'autres, d'après l'autorité de Burckhardt, faisaient un lac temporaire de l'Oasis de Taka, où passe en effet le Gach et où il y a une tribu de Sabterat, nom qui pourrait rappeler notre *Sab*. J'ai

[1] Desborough Cooley l'a à peine effleuré, dans un livre d'ailleurs remarquable (*Negroland of the Arabs.*)

montré ailleurs que le Gach finit habituellement dans un bas-fond cultivable au nord du Taka, nommé Om-Adan [1].

A l'est de ce prétendu lac, est une ville de *Maria*. Nous sommes ici hors du pays chrétien : il ne peut donc être question d'une des nombreuses cités d'Abyssinie qui sont sous le vocable de la Vierge. Il est évident qu'il s'agit ici de la tribu des *Maria* ou *Mahria*, placée au nord du Tigré, entre le Mareb et la mer, absolument comme dans Fra-Mauro. A partir de cette région et en tirant vers le nord et l'ouest, la carte ne nous donne que les notions les plus fantastiques : il ne faut pas ignorer que les Abyssins n'avaient aucune idée de ces pays perdus, habités par des changallas (nègres) et d'autres païens. Nous savons par la Chronique de Lebena Denghel que, même du temps de Hatzétzak, le Voggara, le Dembea et le Kossogué étaient encore idolâtres : ce fut ce prince qui y fonda des églises après ses succès sur les Falachas.

Je ne dois pas oublier un écrivain qui a consacré un commentaire assez détaillé à l'Abyssinie de Fra-Mauro : c'est M. Klöden, l'auteur du *Système fluvial du Nil supérieur* [2], auteur érudit, mais parfois compilateur sans discernement des notions confuses et contradictoires entassées sur le bassin du Nil par les voyageurs contemporains. Ainsi, pour début, il prend le Nil ou *Tagaz* de Fra-Mauro pour l'Haouach, trompé par les noms de Chamir et de Maro donnés par M. d'Abbadie, d'après de vagues informations, à une plaine et à un canton voisins des sources de l'Haouach ; il y voit le Marora et le Chamir du camaldule, et rapproche *Tagaz* du *Tacuy* de Barros. Il serait trop long de le suivre pas à pas sur ce terrain : un coup d'œil sur la carte de Fra-Mauro suffit pour démontrer l'erreur où il est tombé, et qui est d'ailleurs la plus saillante que j'aie à relever dans cette partie de son livre. Ses identifications de *Saba* avec Choa, de *Dagu* avec le Dagossa (qu'il nomme Tagussa), d'*Achiased* (qu'il écrit Achisfed) avec l'Atchefeur, me paraissent au moins hasardées. *Achiased* est à peu près dans la position de l'Amba-cel et pourrait même à la rigueur être une transcription erronée d'Ambasel ; la province de *Dagu* pourrait être le Daont, ou simplement quelque haute terre (dega) vers la source du Takazzé. J'approuve encore moins le rapprochement entre *Sachaelt*, à la source du Xebe, et Sakala près de celle de l'Abaï : ces deux fleuves sont parfaitement distincts dans la carte vénitienne.

Du reste, pour se rendre compte de la supériorité de Fra-Mauro sur les cartographes contemporains, il suffit de comparer son Abyssinie à celle de Giovanni Leardo (1448) qui existe à la bibliothèque de Vicence. Dans cette dernière carte, l'Abyssinie est appelée *Impere de prõ Joane* et compte les villes suivantes : Caiap, Melser, Grasati, Ragida, Tuuilan, Silucalia, dans des montagnes où les hommes ont les yeux dans la poitrine. Ce dernier souvenir vient en droite ligne des Blemmyes et d'Indicopleustes ; Klöden rapproche *Silucalia* de Sakala, et nous y ajouterions le rapprochement entre *Melser* et Melza, ou du *Ragida* et du *Racidan* des inscriptions grecques, si on pouvait faire quelque cas de ces compilations informes. Au delà des sources du Nil (qui sortent naturellement des montagnes de la Lune), se lisent les noms de villes suivantes : Colbac, Demdem, Clundia, Anelsa, Coler. De tous ces noms, je ne vois guère que celui de Demdem qui soit à noter, car il se rattache évidemment aux *Demdem* de la géographie arabe. (Voy. Desborough Cooley, *Negroland of the Arabs*.)

En somme, et malgré toutes ses imperfections, la section de la carte de Fra-Mauro qui concerne l'Abyssinie dépasse les cartes arabes beaucoup plus qu'elle n'est elle-même dépassée, un siècle plus tard, par les cartes portugaises, qui ont servi elles-mêmes de base aux travaux de Mercator, de Sanuto et de tous leurs successeurs jusqu'à d'Anville, dont la carte d'Éthiopie fait époque dans l'histoire de la géographie africaine.

[1] Voy. *aux deux Nils*, et carte de la Nubie orientale.

[2] *Das Stromsystem des Oberen Nil nach den neueren Kenntnissen*. Berlin. 1856.

PREMIERS EUROPÉENS EN ABYSSINIE. — CONCLUSION

Je reprends maintenant le récit des faits historiques un instant interrompu. Les chroniques royales nous apprennent qu'il y eut sous Zara Yakoub une discussion solennelle en matière de religion entre les lettrés abyssins et un Franc que la chronique de Lebena Denghel appelle Abouna Ghiorghis. Bruce, suivi en ceci par divers auteurs, dit au contraire que l'abouna d'Abyssinie s'appelait Ghiorghis et que son adversaire était un peintre vénitien de bonne maison venu pour chercher fortune en Abyssinie, où il fut chargé de décorer plusieurs églises. Il s'appelait Francisco Brancalion, et conserva la faveur sous le négus suivant, malgré une anecdote qui fit quelque bruit. Dans une peinture de la Vierge qui décorait l'église d'Étounsa-Mariam, il avait placé l'Enfant Jésus sur le bras gauche de la Madone : grosse impiété aux yeux des moines abyssins, et que l'autorité seule du négus empêcha d'amener de graves conséquences.

Les Vénitiens n'étaient pas d'ailleurs les seuls à pénétrer aussi loin en Afrique. Don Henri de Portugal, alors très-préoccupé des vastes circumnavigations africaines qui ont immortalisé son nom, ne négligeait pas non plus les régions alors inconnues de l'intérieur. Il avait sur l'Abyssinie mieux que des hypothèses, car nous savons par Zurla qu'une copie de la carte de Fra-Mauro avait été exécutée pour le compte du roi de Portugal. Quoi qu'il en soit, on sait que don Henri appela près de lui deux gentilshommes déjà connus par des missions délicates qu'ils avaient honorablement remplies, Pedro Covilhan et Alonzo Païva, et les chargea d'une mission pour le Prêtre-Jean et « pour les terres d'où viennent les épices ; » on leur donna pour les guider un planisphère fait avec soin (peut-être la copie de Fra-Mauro), et ils partirent pour l'Afrique. Païva fut assassiné en Égypte : Covilhan, après un voyage assez infructueux dans l'Inde, aborda sur la côte d'Abyssinie et se laissa persuader d'aller rejoindre le négus, qui guerroyait alors contre les musulmans d'Adel.

Revenons un instant sur nos pas. Zara Yakoub était mort (1468) et avait été remplacé par son fils Beda Mariam, dont le règne avait été occupé par des guerres contre les musulmans et par la répression d'une révolte d'un certain Tivafalos, qui avait appelé les Gallas à son secours. Ce fait, ainsi que le fait observer Rüppel, est important ; car il nous montre les Gallas dans le centre de l'Abyssinie plus de quatre-vingts ans avant l'époque où Ludolf et les autres historiens nous les font sortir du pays de Bali, au sud de l'Haouach. A Béda avait succédé Iskander (Alexandre), qui avait continué la guerre contre les musulmans. Sous lui avait commencé la série de désastres par laquelle l'Abyssinie expia deux siècles de succès peu interrompus. Le nouveau champion de l'Islam, Mafandi, avait adopté une tactique bien appropriée au peuple qu'il combattait : il envahissait tous les ans l'Abyssinie vers la fin du carême, lorsque la population était à demi morte d'épuisement par l'effet des jeûnes extravagants en usage chez les Abyssins, remportait des victoires faciles, et remplissait l'Arabie de captifs qui, faits musulmans de force et ne jeûnant plus, recouvraient aisément la vigueur primitive de la race. Cette histoire, que nous trouvons répétée dans tous les autres, a bien l'air d'une fable inventée pour mettre l'orgueil abyssin à couvert et expliquer les désastres par une fidélité héroïque aux lois religieuses. Si elle était vraie, on pourrait se demander pourquoi le négus ne profitait pas du temps où les jeûnes n'avaient point lieu pour tomber sur les pays des infidèles et les châtier vigoureusement.

Vers cette époque, se placent quelques faits dont nous n'avons connaissance que par Alvarez. Le pays était sans *abouna* depuis le commencement du règne de Beda Mariam, qui, lors du décès du dernier prélat, avait déclaré qu'il aimait mieux se passer d'abouna que d'en recevoir un qui ne vînt pas de Rome. Après Beda, qu'Alvarez appelle Cyriaque (Kirkos en abyssin), Alexandre avait persisté dans les mêmes idées : mais cédant aux prières du peuple et à la crainte de voir péricliter la foi en Abyssinie, il avait demandé un abouna au patriarche d'Alexandrie, qui, pour surcroît de précaution, lui en avait envoyé deux, nommés Markos et Yakoub : le premier entra immédiatement en fonctions. D'accord avec le négus, il supprima la défense de manger des viandes déclarées impures par la loi judaïque, défense à laquelle le clergé abyssin a

toujours attaché une grande importance : cependant le mécontentement du parti dévot n'éclata que plus tard et grâce à une circonstance fortuite.

Covilhan arriva chez le négus vers 1490 ; il était accompagné du peintre vénitien Nicolo Brancalinne, probablement parent de Francesco cité plus haut. Tous deux, pour se faire bien venir des indigènes, trouvèrent prudent d'observer rigoureusement les jeûnes et les diverses prohibitions du culte abyssin. Nicolo avait même pris le nom d'un saint populaire dans le pays (abba Merkorios).

Les prêtres abyssins ne manquèrent pas d'aller trouver le négus et de lui demander de quel droit l'abouna avait supprimé des prohibitions auxquelles des Francs, venus de contrées diverses, croyaient devoir se conformer. Le négus leur donna raison et rétablit l'ancienne discipline. Il accueillit parfaitement Covilhan et Brancalione, leur donna des terres et de grandes charges, mais leur refusa obstinément la permission de retourner en Europe.

On voit que la politique de réclusion des étrangers, qui est du reste générale dans plusieurs pays d'Afrique, et qui a occasionné tant de contrariétés à des voyageurs contemporains, est une ancienne tradition de l'Abyssinie. Covilhan et son compagnon se résignèrent à leur sort, se marièrent et vécurent en *mokannen* (gentilshommes) indigènes, jusqu'au temps d'Alvarez, qui les trouva trente ans plus tard auprès du négus. Nicolo se rendit utile à ce dernier par ses peintures religieuses, et décora notamment une église dédiée à saint Georges, dont Alvarez nous parle, mais sans en préciser la position.

A quelque temps de là, vers 1492, Alexandre mourut de mort violente. Selon la chronique de Lebena Denghel, abrégée par Rüppel, il fut tué par les Maïa : nous ignorons, comme Rüppel, ce que ces Maïa pouvaient être. D'après Bruce et Lobo, il fut assassiné par son intendant, qui réussit pendant trois ans à garder le pouvoir en cachant à tout le monde la mort du souverain ; mais la fraude ayant été découverte, il fut mis en pièces par la foule furieuse. Pour prévenir le retour d'une pareille fraude, on adopta dès lors l'usage d'exposer publiquement les hatzés défunts. Ceci est bien improbable et paraît une fable inventée pour expliquer un usage dont le sens avait été oublié à la longue. Les circonstances qui suivent ne sont pas très-claires. Selon les chroniques, Alexandre fut remplacé par son fils Amda Tzion II, qui mourut après six mois de règne, et Naod, frère d'Alexandre, monta sur le trône, qu'il occupa pendant treize ans. Selon Alvarez, Alexandre mourut sans enfants mâles, et les chefs se rendirent à l'Amba Ghechen, où étaient détenus les membres de la famille impériale, victimes d'une étiquette inexorable : ils en firent sortir Nahu (le Naod des chroniques), qui régna de 1492 à 1505 et ne réussit que momentanément à relever l'empire, ébranlé par les attaques incessantes des musulmans d'Adel, renforcés de secours incessants des princes d'Arabie. Ceux-ci faisaient de la guerre sainte une spéculation en règle : ils fournissaient des hommes et des armes aux gens d'Adel, qui les payaient en esclaves chrétiens. Ce fut peut-être cette détresse, peut-être aussi quelque conseil de Covilhan, qui induisit Naod à se mettre en relation avec la cour de Portugal : du moins nous trouvons dans les relations des diplomates vénitiens (*Diarii* de M. Sanudo) une dépêche de Domenico Pisani, orateur de la république à Lisbonne, mentionnant l'arrivée dans cette ville de divers envoyés d'Abcaïn, roi d'Éthiopie. C'est évidemment Naod qui est désigné par ce nom, que nous ne pouvons nous expliquer.

J'ai développé dans ma préface les motifs qui m'ont fait arrêter cette esquisse historique à la fin du quinzième siècle, et je renvoie au livre classique de Ludolf le lecteur curieux d'étudier les deux premiers siècles de l'histoire moderne de l'Abyssinie.

NOTES AGRONOMIQUES

Le *Voyage en Abyssinie* de Th. Lefebvre renferme sur l'agriculture de ce pays une note exacte, mais trop courte pour nous apprendre beaucoup de nouveau. La note que je donne ici n'a d'autre but que de remplir les lacunes du travail précité, auquel je renvoie spécialement pour la classification des travailleurs ruraux.

L'agriculture abyssine, quoique fort primitive, suffit, et au delà, aux besoins du pays : mais elle ne fournit rien à l'exportation, bien qu'elle puisse sans peine quadrupler sa production actuelle. Il n'y a en Abyssinie que deux sortes de sols : le sol à blé (rouge, aisément divisible, pierreux, dans l'Amhara ; brun clair ou grisâtre, sablonneux et léger, au Tigre) ; le sol à prairies naturelles, noirâtre, très-riche en matière organique, d'une force productive énorme, et d'une épaisseur inconnue. J'ai trouvé en certains endroits 15 pieds et plus de profondeur, et il y en avait peut-être encore 10 au-dessous. Ce sol rappelle la *terre noire* d'Ukraine (tchernozeml), la première d'Europe. Les Abyssins ne la cultivent pas et se bornent à l'utiliser pour pâturages. Je ne l'ai vu cultivée que dans la plaine de Dembea.

Il n'y a pas, à proprement parler, de terres impropres à la culture en Abyssinie. Les sols qui sont sous bois dans les terres basses appartiennent tous aux deux classes ci-dessus décrites, et, défrichés, donneraient le même rendement. Mais l'Abyssin, ayant le superflu en fait de terres arables, ne se donne pas la peine d'en augmenter la quantité par des défrichements. Je n'ai vu nulle part plus d'un sixième de la terre rouge en culture.

Pas d'engrais. Les Abyssins ont bien des enclos à bétail, de 8 à 10 mètres de diamètre, où le fumier mêlé à la paille s'entasse à plusieurs décimètres d'épaisseur : mais tous les Européens qui leur ont conseillé d'utiliser ce précieux engrais se sont vu traiter de « peuple malpropre. » Cependant, on brûle les grandes herbes desséchées que les pluies estivales ont fait pousser. Les Abyssins donnent de cela trois raisons : 1° détruire les mulots, taupes et insectes malfaisants ; 2° nettoyer le sol pour la culture ; 3° *le fertiliser par la cendre.* Cette cendre est donc, dans leur opinion, un engrais, ce qui revient un peu au procédé connu en France sous le nom d'*écobuage* ; seulement, dans l'écobuage, on brûle à la fois l'herbe et la racine. Le brûlis des hautes herbes, comme moyen fertilisateur, est connu le long du Fleuve-Blanc jusqu'au 6° de lat. N., et sans doute au delà.

La terre rouge donne trois récoltes par année, et, si elle est coupée par des saignées d'irrigation, elle en peut donner quatre. La rotation des assolements est annuelle ; la voici : 1° tef ; 2° chimbera ou qenquena ; 3° orge ; 4° avec irrigation, froment.

Le tef (*poa abyssinica*) est la céréale nationale de l'Abyssinie. C'est un grain très-petit, à paille mince comme un fil (32 à 40 cent. de hauteur) et donnant, s'il est bien moulu, un pain presque blanc, légèrement acide, sain, nourrissant et aisément digestible (indjera). Les Abyssins n'estiment guère le froment, qui est coté, sur les marchés, à un prix intermédiaire entre l'orge et le tef : il est vrai qu'il est de qualité inférieure ; on en fait de petits pains semblables à nos pains de seigle, mais lourds et indigestes (ambacha). Le pays n'en est pas moins apte à donner d'excellent froment, si on remplace la semence indigène par les bonnes qualités de Russie ou d'Égypte. Voici comme se cultive le tef : vers le milieu de la saison des pluies, en août, on ouvre légèrement le sol avec une charrue d'une construction fort primitive, puis on sème à la volée, à sillons plats. Les indigènes, n'ayant ni râteaux, ni semoirs, remplacent l'office de la herse par les mains des femmes faisant l'office de râteaux.

C'est un travail pénible et ingrat, mais les Abyssins sont si accoutumés à faire travailler leurs femmes jusqu'à épuisement, qu'ils adopteront difficilement nos outils même les moins dispendieux. Le négus Théodore II, quoique très-supérieur à son peuple, disait à l'évêque Salama, qui avait fait fabriquer un moulin à l'égyptienne : « Cette innovation est mauvaise. Si les machines se mettent à moudre le grain, que ferons-nous des bras des femmes ? »

Le tef arrive à maturité en quatre mois. Du 1er au 20 décembre, on le scie avec la serpette dentelée (du pays), et on le dépique d'après le vieux procédé, au moyen de bœufs, sur de petites aires propres et bien nettoyées. Le grain, recueilli et grossièrement vanné, est entassé dans d'énormes jarres de terre non cuite, battue et desséchée, d'une contenance de 8 ou 10 hectolitres, et qui, mises en évidence dans chaque maison abyssine, font l'orgueil du *balagher* aisé, comme la provision de lin ou de chanvre fait l'orgueil du paysan de l'ouest de la France.

Le *genqena* est une variété indigène de l'orge. L'orge abyssin (*hobs*) est une espèce assez dégénérée, surtout comme paille (en général, la paille de toutes céréales de ce pays ne dépasse pas 40 cent.). Les Abyssins cultivent l'orge pour leurs chevaux, en font rarement du pain, mais ils aiment fort à le manger grillé, parce qu'il excite beaucoup à boire le tedj (hydromel).

Les plantes légumineuses et oléagineuses alternent, dans l'assolement, avec les céréales. Les principales sont :

Le *chimbera*, ressemblant fort à nos pois. La cosse est courte et a de deux à quatre pois, qu'on dit riches en matière nutritive. Les Abyssins en sont très-friands, et Théodore II avouait volontiers que l'une des choses qui lui avaient été le plus sensibles était d'avoir vu (en 1855, n'étant encore que prince de Dembea) son ennemi Benrou-Godjo s'emparer d'un grand silo qu'il avait rempli de *chimbera* et le chasser vers les basses terres en le réduisant à vivre de racines et de fruits sauvages. — Le chimbera se sème après le tef, en décembre (sans échalas), ou encore en mai-juin, pour se récolter en septembre ; mais la terre abyssine est si généreuse, que le paysan sème à peu près quand il veut, sûr d'avoir une récolte lucrative. Ainsi, j'ai mangé du chimbera vert à toute date, de décembre à mars.

Le *noug* est une plante à fleur jaune, d'une odeur forte, ressemblant assez à notre marguerite des champs, moins la couleur. On en extrait une huile d'assez bon goût, dont il se consomme en carême de grandes quantités.

Le *souf* ressemble au noug, mais la fleur est beaucoup plus grande, et l'huile qu'on en extrait beaucoup plus estimée, et réservée seulement pour les nobles. J'ai aussi vu employer cette huile pour la teinture : appliquée sur les beaux bois roses d'Abyssinie, elle donne la plus jolie teinte approchant du palissandre.

Le lin, talbha (*linum sativum*) est assez cultivé dans le pays, mais il y subit la loi commune (55 cent. de haut). Aussi les Abyssins, qui ne connaissent que la soie et les cotonnades, ne l'utilisent-ils point comme plante textile ; mais de la graine, qui est grise, petite et maigre, ils extraient une huile dont ils assaisonnent leurs aliments en carême. Ils connaissent aussi l'emploi des cataplasmes de graine de lin. Je pense qu'on pourrait améliorer cette graine dégénérée en faisant venir de la graine de Livonie et en faisant quelques essais comparatifs dans les terres rouges et dans les terres noires.

Le *berberi*, ou poivre rouge d'Éthiopie. Les Abyssins en sont très-avides, c'est le condiment obligé de leurs sauces, ils en saupoudrent jusqu'au lait, parfois jusqu'à l'eau qu'ils boivent. Aussi leur palais, vicié et incendié depuis l'enfance, n'apprécie guère nos légumes européens les plus salubres. J'ai vu une fillette de neuf ans, Allemande par son père, refuser de dîner « parce qu'il n'y avait pas assez de berberi dans les plats. »

Toutes ces plantes se sèment généralement de mai à juin, après les premières pluies appelées *l'arrosement*, pour se récolter en août et septembre.

Je ne sache pas que la classification des sols du bassin du Nil ait jamais été tentée. J'en ai essayé l'ébauche dans un des appendices de mon *Voyage aux Deux Nils*. M. Moissenet, ingénieur à l'École des mines, a bien voulu m'analyser divers

spécimens de sols que j'avais rapportés de l'Est-Afrique, et j'emprunte quelques chiffres à cette analyse. Voici d'abord une terre rouge (kaï) de la plaine de Vofarghef, au sud-ouest de Mahdera Mariam. Sur 100 parties, il y a eu :

Argile.	56 »	Carbonate de chaux et de magnésie.	4 »
Sable.	29 »	Sulfate de chaux.	1 »
Peroxyde de fer.	4 33	Eau et matières organiques.	5 33

Quant à la *oualka*, j'ai le regret de ne pas en avoir rapporté d'échantillons ; mais, en revanche, voici l'analyse d'un fragment de la terre noire alluvienne du Nil-Blanc, recueillie à Djourab el Ech, chez les Dinka inférieurs. Cette terre est beaucoup moins riche en matières organiques que la *oualka* :

Argile.	67 »	Carbonate de chaux, etc	5 »
Sable.	16 »	Sulfate de chaux.	» 67
Peroxyde de fer.	4 33	Eau et matières organiques.	8 33

Restent les sols légers que j'ai appelés sols du Tigré : j'ai égaré l'échantillon que j'en avais rapporté, et je le remplace par trois spécimens de sols sablonneux, cultivés en *dourra* (maïs), pris en Nubie : 1° à Gozzo dans l'oasis de Taka ; 2° à Togwan, dans le désert entre le Taka et Saouakin ; 3° à Haggatz, dans le haut de la vallée du Barka :

	1°	2°	3°
Argile.	42 »	52 »	24 »
Sable.	47 »	35 »	66 »
Peroxyde de fer.	3 »	3 »	2 33
Carbonate de chaux et de magnésie.	2 67	4 »	3 »
Sulfate de chaux.	1 »	» 67	1 33
Eau et matières organiques	1 »	5 »	3 »

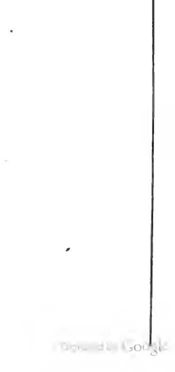
FIN

TABLE DES MATIÈRES

HISTOIRE DE L'ABYSSINIE JUSQU'A LA FIN DU QUINZIÈME SIÈCLE

[1] Il faut rétablir ainsi le titre du paragraphe VI.

Paris. — Imp. Simon Raçon et Comp., rue d'Erfurth, 1



VOYAGE
EN ABYSSINIE

EXÉCUTÉ DE 1862 A 1864

PAR

GUILLAUME LEJEAN



ATLAS

PARIS

L. HACHETTE ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

EXPLICATION DES CARTES

Les cartes ci-jointes forment l'ensemble des levés que j'ai exécutés en Abyssinie, de décembre 1862 à mai 1864. Toutes, sauf deux, sont à l'échelle uniforme d'un 200,000ᵉ. Selon l'usage abyssin, j'ai, toutes les fois que je l'ai pu, ajouté au nom des villages ceux de leurs églises. Les abréviations employées en pareil cas sont les suivantes :

A. Kedous (Saint).
Kid-Mht. — Kidana Meherat.
Medh. Al. — Medhani Alem (le Sauveur du monde).
Th. ou *T. Haïmanot.* — Saint-Thekla Haïmanot.
G., *Ghi*, *Ghiorg.* — Ghiorghis (Saint-Georges).
M. — Mikaël (Saint-Michel).

II, III, IV. — GOUNDET, ADOUA, ALOGUI

Le lecteur rectifiera de lui-même la faute de gravure qui, à l'E. d'Addi Ohala, fait couler la rivière de Maï Tsada à la fois au nord et au sud. Le vrai cours est N.

La feuille III renferme peu d'écriture comparativement au détail minutieux du terrain : cela provient des conditions toutes particulières où je me trouvais, ayant tout le loisir de faire mes levés, mais n'osant pas demander aux indigènes les noms des lieux de peur d'exciter leur défiance. Mes gens étaient tous étrangers au Tigré et ne pouvaient m'aider en cette circonstance. Au nord d'Adoua, j'ai été plus heureux, grâce au renfort de gens que j'avais pris dans cette ville.

V. VI. VII. — TAKAZZÉ, LAMALMON, GONDAR

Mar. — Mariam (Marie).
I. — Ioannes (Saint-Jean).

La plupart des villages de l'Abyssinie centrale sont composés de petits hameaux éparpillés comme dans l'ouest de la France. L'église est naturellement le centre officiel de la paroisse et se reconnait aisément au bosquet de *Zegba* ou d'Euphorbes qui l'entoure. J'ai toujours marqué la position des églises, sans omettre les hameaux isolés et anonymes que je pouvais relever. Plus on approche de la frontière orientale, plus les villages forment agglomération, comme en Russie ou en Turquie. Je n'ai marqué nulle part les villages temporaires des Nomades au Samhar ou au Zenadeglé.

I. — HALAI

Pour dresser le canevas de cette carte, j'ai emprunté la position astronomique de Toravni à M. Kinzelbach, et celle de Halaï à MM. Ferret et Galinier. Cette carte était entièrement gravée, quand les levés de l'état-major anglais, dans la vallée de Haddas, m'ont donné la certitude que si la latitude que j'avais acceptée pour Halaï était juste, la longitude était erronée de 10' environ. Le lecteur qui consultera ma carte fera aisément le redressement en portant ma route de Massaoua à Ilevo un peu plus au S. S. O. que je ne l'ai fait.

Tous les torrents du Samhar et du Zanadeglé, figurés sur ma carte, étaient à sec en avril 1864, sauf les trois ou quatre exceptions citées dans mon texte. A partir du pied nord du Bizan, mon itinéraire jusqu'à Massaoua figure dans la carte du Samhar (au 200,000e) de mon *Voyage aux deux Nils*. J'ai cru devoir reproduire au 80,000e les curieux détails de la partie de Zenadeglé que j'ai relevés à loisir, afin que le lecteur juge du caractère particulier de cette *roına dega*, aussi différente du Samhar que de la *dega* abyssinienne.

V, VI, VII. — TAKAZZÉ, LAMALMON, GONDAR

La remarque précédente s'applique à une partie de la feuille V (bassin de Zarima) que j'ai dû faire en carte muette. J'ai dû laisser en blanc tous les environs d'Addi Dembessa, soit que j'aie égaré la minute du levé, soit que, par une omission inconcevable, je n'aie point travaillé sur ce point. Quand je passai à Addi Dembessa, j'étais par-dessus tout préoccupé de mettre le Takazzé entre les gens du négus et moi, et je m'explique assez cet oubli d'autant plus fâcheux, qu'un levé soigné de cette partie du fleuve m'eût permis de comprendre le récit que fait Bruce de son passage de cette kolla.

Le plan de Gondar, joint à la feuille VII, permettra de se rendre compte des descriptions que divers voyageurs donnent de cette ville capitale qui, dit-on, n'existe plus depuis 1864. J'ai adopté pour la position de Gondar les chiffres de M. d'Abbadie, et pour celles de Dobarek et d'Adoua ceux de MM. Ferret et Galinier.

VIII, IX. — DEVRA-TABOR, KOARATA

La feuille VIII est celle que, grâce à plusieurs mois de séjour autour de Devra-Tabor, j'ai pu le mieux remplir. Un feuillet égaré par accident m'a empêché de donner à la partie à l'O. du Gouna, vers les sources de la Guumara, toute la précision nécessaire. Le dessin que je donne (feuille IX) de la presqu'île Zéghié, que les Abyssins m'ont par force empêché de visiter, est le résultat de divers levés faits, soit de Koarata, soit de Mietcha.

X, XI. — AMIDAMIT, MIZAN

Quelques marches forcées durant la malheureuse campagne de Mietcha (février-mars 1865) expliquent les lacunes que le lecteur pourra remarquer dans la feuille X. Le petit lac anonyme au sud du T'ana est le Kourta Baher (lac coupé, séparé) figuré sans nom dans la carte du Dembea de Bruce.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.